Gérard Bergeron

Professeur d'économie politique
École national d'administration publique

(1990)

Quand
TOCQUEVILLE
et
SIEGFRIED
nous observaient...

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
et collaboratrice bénévole

Courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

Bergeron Gérard.

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Gérard Bergeron, (prix Léon-Gérin 1989), **Quand TOCQUEVILLE et SIEGFRIED nous observaient...** Québec : Les Presses de l'Université du Québec, 1990, 183 pp.

Autorisation accordée par l'auteur le 12 avril, 2005.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 18 décembre, 2005 à Chicoutimi, Québec.

Bergeron Gérard

Conception et réalisation de la couverture : Gilles Caron

Gérard Bergeron, éminent professeur d'économie politique à l'École nationale d'administration publique, a reçu le prix Léon-Gérin 1989 en reconnaissance de sa précieuse contribution pour la recherche en sciences humaines. Auteur de plusieurs autres ouvrages sur l'État, il ne cesse de s'interroger et poursuit son questionnement intellectuel.

1831. Alexis de Tocqueville visite la province du Bas-Canada en compagnie de son ami Gustave de Beaumont. Déjà sa réflexion sur le système socio-politique canadien s'amorce et se poursuivra pendant plus d'un quart de siècle. La rébellion des Patriotes de 1837-1838 gronde.

1898. André Siegfried fait son premier voyage en terre d'Amérique et assiste à la marche vers l'indépendance de la colonie canadienne. Il reviendra à quelques reprises au Canada et écrira d'autres ouvrages sur la question.

Tocqueville et Siegfried, tous deux préoccupés par les valeurs de liberté, image qu'a toujours projetée l'Amérique, ont porté un regard critique sur la situation à deux époques différentes. Mais en quoi ces deux visions, à près d'un siècle d'intervalle, se ressemblent-elles et en quoi se distinguent-elles ?

*Je n'ai pas de tradition, je n'ai pas
de parti, je n'ai point de cause, si
ce n'est celle de la liberté et de la
dignité humaine ; de cela je suis sûr.*

Alexis de Tocqueville

*La volupté de comprendre
me paraît aussi belle
que l'ivresse de l'action.*
André Siegfried

Ouvrages sur le Canada du même auteur

Histoire

Le Canada après deux siècles de patience (Paris, Le Seuil, 1967).

Incertitudes d'un certain pays (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979).

Notre miroir à deux faces : Trudeau, Lévesque (Montréal, Québec/Amérique, 1985).

Conjonctures

Du duplessisme à Trudeau et Bourassa (Montréal, Parti Pris, 1971).

L'indépendance : oui, mais... (Montréal, Quinze, 1977).

Ce Jour-là... le référendum (Montréal, Quinze, 1978).

Syndrome québécois et mal canadien (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981).

À nous autres : aide-mémoire politique par le temps qui court (Montréal, Québec/Amérique, 1986).

Théorie

L'État du Québec en devenir (en collaboration, Montréal, Boréal Express, 1980).

Mécanismes pour une nouvelle constitution (en collaboration, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981).

Pratique de l'État au Québec (Montréal, Québec/Amérique, 1984).

Table des matières

[Introduction](#)

[Chapitre 1.](#) Raisons du séjour en Amérique de Tocqueville et Beaumont en 1831-1832

[Chapitre 2.](#) LIRE Tocqueville sur le Canada :
I. [Textes pendant le séjour de 1831](#)

[Chapitre 3.](#) LIRE Tocqueville sur le Canada :
II. [Textes postérieurs au séjour \(1832-1857\)](#)

[Chapitre 4.](#) Critique du *Rapport Tocqueville* sur le Canada

[Chapitre 5.](#) Quelques ouvrages notables entre Tocqueville et Siegfried

[Chapitre 6.](#) « Enfin Siegfried vint... »

[Chapitre 7.](#) André Siegfried et sa vision du Canada comme « puissance internationale »

[En guise de conclusion](#)

CONNAÎTRE la pensée de Tocqueville

[Index](#)

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Le titre de cet ouvrage indique clairement le propos de l'auteur, qui suggère au lecteur de porter sur notre peuple deux regards rétrospectifs d'une inégale profondeur historique grâce à deux auteurs français d'une importance exceptionnelle.

Ce fut à la fin de l'été de 1831 qu'Alexis de Tocqueville (1805-1859), en compagnie de son grand ami Gustave de Beaumont, visita la province du Bas-Canada. Il n'y reviendra pas ; mais, pendant un quart de siècle, son intérêt pour ce pays ne se démentira pas, ainsi que des textes de circonstances diverses l'attesteront. Les observations et réflexions, que suggéra à Tocqueville ce bref contact d'une couple de semaines avec des habitants de Montréal, de Québec et de ses environs, sont contenues dans de simples carnets griffonnés de notes de voyages disparates, ainsi que dans ses lettres à des proches. Il s'agit donc d'une série de courts textes écrits à chaud, sans grand effort de composition, et dont la vivacité ajoute encore à l'authenticité. Beaucoup plus tard, André Siegfried (1875-1959) fit, à diverses périodes de sa longue vie, de nombreux voyages au Canada et multiplia les écrits sur ce pays. Sont toujours considérés comme des classiques ses deux ouvrages de synthèse : *Le Canada, les deux races* (1906) et *Le Canada, puissance internationale* (1937) ¹.

Forte inégalité, donc, dans le rapport quantitatif entre les deux œuvres à considérer : du côté de Tocqueville, à peine une centaine de pages d'écrits rapides et circonstanciels sur le Bas-Canada proprement dit ; du côté de Siegfried, une œuvre toute composée et articulée sur une réalité canadienne globale avec réintégration d'un volume à l'autre et mise à jour dans une édition postérieure ². Le premier, tout à sa découverte de jeune voyageur, se préoccupe des situations et des

¹ Publiés à la librairie Armand Colin, Paris. D'autres ouvrages contenant d'importantes parties sur le Canada seront signalés ou utilisés dans la présentation de l'œuvre de Siegfried.

² La 6^e édition de *Le Canada, puissance internationale* est de 1956.

problèmes du premier tiers, agité, de notre XIX^e siècle ; ces problèmes sont restés fondamentalement les mêmes dans la première moitié du XX^e alors que le second propose ses travaux de synthèse sur le Canada. La justification de notre recherche comparée repose évidemment sur la grande classe de ces deux écrivains politiques, consacrés dès leur vivant et devenus dans la suite des auteurs classiques, chacun dans son genre.

L'auteur doit-il avouer une faiblesse, d'ailleurs lointaine, pour chacun d'eux et remontant à ses années de collège pendant la Deuxième Guerre mondiale dans le cas du second livre de Siegfried. La lecture de *Le Canada, puissance internationale* produisait alors l'effet d'une espèce d'*appropriation* intellectuelle du pays canadien, autrement qu'à la façon souvent exclusivement canadocentriste des historiens et essayistes d'ici. Il faudrait peut-être parler plutôt d'une certaine aération mentale, à moins que ce ne soit d'une relocalisation à l'horizontale sur la planète, à un moment où l'Histoire s'y faisait singulièrement bousculante. Dans les débats collégiaux et interuniversitaires de ces années-là, il était de bon ton de citer Siegfried, encore qu'il valait mieux passer sous silence le premier livre (celui de 1906, du reste épuisé depuis longtemps) de cet auteur français suspecté d'anticléricalisme et, au surplus, protestant.

Par ailleurs, les manuels d'histoire littéraire, qui faisaient bonne place à Michelet et compagnie, ne parlaient généralement pas de Tocqueville, estimé sans doute trop peu historien. On pouvait tout de même savoir, de sources ou par allusions diverses, la renommée qu'avait value à ce publiciste français son célèbre ouvrage, *De la démocratie en Amérique*¹, qui passait pour avoir révélé à nos voisins la signification profonde de leur extraordinaire expérience historico-politique. C'est aussi avec admiration que nous pouvions lire, vers 1945, une superbe page, tant de fois citée alors, et dans laquelle éclatait le don prophétique de Tocqueville. Il s'agit de ce passage concluant la première partie de la *Démocratie*, où il prévoit, dès 1835, que « chacun d'eux (l'Américain et le Russe) semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde ». Presque un demi-siècle après que se soit produite la première interface, méfiante jusqu'à la presque hostilité, des deux Super-Grands au cœur de l'Europe dévastée de 1945, l'équilibre du monde repose encore sur cette donnée majeure et toujours divise que ne contredit pas le vocable de « détente ».

Quand parut, en 1973, le recueil de Jacques Vallée, *Tocqueville au Bas-Canada*, réunissant les fragments disparates de la pensée tocquevillienne au moment de son seul et court voyage en notre pays, nous fûmes l'un de ces lecteurs à dévorer littéralement ces pages. Mais l'occasion d'en faire une analyse systématique, il fallait la créer en décidant d'une disponibilité suffisante. Car, si les

¹ Rappelons que *De la démocratie en Amérique* parut en deux parties en 1835 et en 1840. On parle communément d'une première et d'une seconde *Démocratie*.

observations et réflexions du célèbre voyageur tiennent en un format restreint, elles n'ont finalement de signification suggestive ou analytique que situées sur le fond de l'ensemble de son œuvre qui, elle, est colossale ¹, et sur laquelle est ici fourni un court essai en guise de conclusion générale.

Ce qui n'avait d'abord été que la réponse à un instinct de curiosité de ce qu'un *canadologue* français plus constant que Tocqueville, comme Siegfried, a écrit trois quarts de siècle et un siècle après les notes furtives du voyageur de 1831, apparut tôt comme une espèce d'aile nécessaire à l'ensemble du sujet. Dans l'intervalle, nous avons changé comme peuple, tout comme avait évolué, autour de nous, cette chose nouvelle qui avait pris le nom de *Dominion du Canada* à partir de 1867... De plus, la minceur matérielle des écrits de Tocqueville sur notre pays se trouvait comme compensée par l'ample contribution canadienne de Siegfried. Enfin, pour être de bon compte en signalant la continuité d'une tradition française d'intérêt à notre sujet, un chapitre sera consacré aux récits de quelques voyageurs français de l'après-Tocqueville jusqu'à Siegfried, et un dernier chapitre aux ouvrages de quelques auteurs notables de l'époque de ce dernier. Tandis que des auteurs se rattachent à la manière instantanée des visiteurs observateurs comme Tocqueville, quelques autres, plus tard, annoncent plutôt l'œuvre davantage élaborée de Siegfried au siècle suivant.

Cette période d'inquiétude nationale qu'ouvraient les constatations angoissantes de Tocqueville en 1831, le second livre de Siegfried, 100 ans plus tard, la ferme avec un esprit de réassurance : la preuve est maintenant faite que les Canadiens français forment une société viable et que leur influence relative dans l'ensemble canadien est considérable. Voit-on pointer, depuis 1961, dans la France de nos retrouvailles un auteur comparable à ces deux-là ? La jeune génération québécoise d'aujourd'hui ignore jusqu'aux noms de Tocqueville et de Siegfried, et cette ignorance de l'existence même de Siegfried étonne peut-être davantage. Car, jusqu'à récemment, si les notes du séjour au Bas-Canada de 1831 ont été, elles, matière d'érudition tocquevillienne ² les ouvrages de Siegfried étaient accessibles en bibliothèques et le sujet de son second livre s'étendait jusqu'aux années 1950. Un professeur de science politique, à la fois respectueux des grandes interrogations de Tocqueville sur la démocratie et issu d'une génération marquée au collège ou à

¹ La publication en cours des *Œuvres complètes* de Tocqueville chez Gallimard comporte un ensemble de 18 tomes comportant près de 30 volumes. Les trois quarts sont déjà parus. Est également prévue une édition des principales œuvres dans la collection de « La Pléiade » en trois volumes. En un seul, Robert Laffont a publié en 1986 dans sa collection « Bouquins » les trois principales œuvres : *De la démocratie en Amérique, Souvenirs, L'Ancien Régime et la Révolution*. La correspondance de Tocqueville est volumineuse.

² Jusqu'à la publication chez Gallimard, en 1957, de ces notes dans le tome V, vol. 1, des *Œuvres complètes, Voyages en Sicile et aux États-Unis*, texte établi, annoté et préfacé par J.-P. Mayer. Au Canada, Jacques Vallée a publié les textes canadiens de Tocqueville, précédés d'une préface : *Tocqueville au Bas-Canada*, Montréal, Éditions du Jour, 1973. Pour la présente étude, ce recueil est d'une consultation plus aisée.

l'université par les livres canadiens de Siegfried, pouvait être tenté d'attirer l'attention sur leur contribution personnelle à la connaissance de notre société ¹.

Aussi bien Tocqueville que Siegfried ont signalé quelque chose d'important qui allait se produire, ou qui était en train d'arriver, dans le destin politique du Canada français. Le Tocqueville de 1831 a visité une société bas-canadienne déjà travaillée par le courant des rébellions qui éclateront en 1837-1838 et finalement donneront lieu au célèbre Rapport Durham de 1839, annonçant le régime de l'Union. Le jeune Siegfried du tournant du siècle nous est arrivé, dès 1898, en pleine période de Laurier et de Bourassa, alors que la marche vers l'indépendance de la colonie canadienne était déjà engagée. Après plusieurs voyages subséquents, il écrira un autre livre décrivant les conséquences politiques du Rapport Balfour de 1926 et du Statut de Westminster de 1931, qui consacreront l'indépendance réelle des *dominions* ; entre-temps, la Canada avait grandi, ce que notre auteur enregistrait dans ce second ouvrage au titre teinté d'enthousiasme, *Le Canada, puissance internationale*.

Par ces classiques étrangers nous arrive un peu de ce vent du large sur notre bizarre aventure historique qui ne sera jamais complètement jouée. Le voyage proposé se fera en bonne compagnie. De grands esprits eux-mêmes, nos auteurs sont aussi d'une belle lignée qu'on a pu faire remonter à Montesquieu. Faisons davantage connaissance avec chacun d'eux. Par le procédé naturel des analogies et des contrastes.

Exactement 100 ans après la mort, à Cannes, d'Alexis de Tocqueville en 1859, André Siegfried décédait, à Paris, en 1959. Cette étrangeté chronologique fournit l'occasion de rappeler que le second eut, pour parachever son œuvre, 30 pleines années de plus que le premier, fauché prématurément par la tuberculose avant d'avoir atteint l'âge de 54 ans. Les Tocqueville descendaient d'une vieille noblesse normande dont un lointain ancêtre avait combattu à Hastings sous le commandement de Guillaume le Conquérant. Les Siegfried formaient une famille bourgeoise d'Alsace jusqu'à ce que les aléas de la rivalité franco-prussienne aient incité Jules, le père d'André, à installer son florissant commerce familial sur la plateforme atlantique, précisément au Havre. Dernier rapprochement, également géographique, entre les deux familles : le château et le fief patrimonial de Tocqueville étaient situés dans le Cotentin, tout près de Cherbourg, cet autre grand port maritime en Normandie, tandis que Jules Siegfried avait fait construire au Havre une demeure de vastes proportions, dominant l'estuaire de la Seine et

¹ Deux ouvrages en collaboration, commémorant la mémoire des deux écrivains, ne font même pas mention de leur contribution canadienne : *Alexis de Tocqueville – Livre du Centenaire (1859-1959)*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1960 ; *L'œuvre scientifique d'André Siegfried* (à l'initiative du Comité pour le Centenaire d'André Siegfried), Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

baptisée par la famille, d'une façon pittoresque, « Le Bosphore ». Pour les membres de l'une et l'autre famille, *l'extérieur* s'ouvrait largement sur l'Atlantique Nord.

Les ensembles sociaux et politiques, les grands sujets de la vie humaine collective solliciteront l'attention des deux hommes dès le début de leur carrière d'intellectuels. Toute leur vie, Alexis de Tocqueville et André Siegfried partageront une commune inquiétude pour les valeurs de liberté risquant d'être non moins mises en question que ses éventuels excès. Selon une évaluation la plus générale possible, l'on peut encore dire que leur œuvre fut au début de quelque chose en science politique. Celle de Tocqueville a lancé la critique élaborée la plus profonde peut-être de la démocratie nouvelle et l'on accorde assez généralement à Siegfried le crédit d'avoir, par ses travaux pionniers de géographie électorale, contribué en France à l'établissement d'une science politique analytique et d'intention positiviste¹. Chacun, sur des objets propres, a pratiqué la méthode comparative et la recherche des constantes, sinon des « lois », tout en illustrant les virtualités de ce qu'on n'appelait pas encore « l'interdisciplinaire ».

Tous deux étaient attirés, presque fascinés, par les explications de type psychologique, en termes d'esprit ou de tempérament national, de mœurs générales propres à différentes « races »² sans toutefois exclure le rôle souvent déterminant des grands acteurs historiques. Le destin des civilisations se retrouvait au fond de l'intérêt que nos auteurs portaient aux questions de la colonisation³ et, plus généralement, à la position intercontinentale de l'Europe. Enfin, l'un et l'autre furent de grands voyageurs devant l'Éternel et abordaient, à la façon des grands reporters, la connaissance de terres et de sociétés étrangères dont l'Europe ou l'Occident constituait le barème naturel de la comparaison.

¹ Dans son ouvrage *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la troisième République* (Paris, Librairie Armand Colin, 1913). « C'est lui, disait Alain Lancelot, qui le premier a considéré les faits électoraux comme des choses, et je crois important de lui rendre cet hommage aujourd'hui. » Mais aussi, « l'approche de Siegfried a été critiquée au nom de la géographie, au nom de l'histoire et au nom de la politique ». Toutefois, « il reste que, après avoir pris quelque distance avec la géographie électorale, la sociologie actuelle des élections tend à lui refaire de plus en plus de place » (*L'Œuvre scientifique d'André Siegfried*, p. 55, 52, 54). Pour une vue plutôt réservée sur la *politologie* d'André Siegfried, voir une contribution d'Éric Landowski : « Du politique au politologique : analyse d'un article d'André Siegfried », *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Algirdas Julien Greimas et Éric Landowski, Paris, Hachette, 1979, p. 103-127, ainsi que la partie finale de l'ouvrage de Pierre Favre, *Naissances de la science politique en France (1870-1914)*, Paris, Fayard, 1989, XV, p. 235-306.

² Depuis les précisions et corrections apportées par l'anthropologie contemporaine, ce sens extensif du terme n'a plus cours aujourd'hui. Siegfried fut probablement le dernier auteur majeur de langue française à l'employer communément.

³ Il en sera question dans plusieurs textes de Tocqueville. Signalons qu'en complément de sa thèse principale de doctorat sur *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, Siegfried présenta comme thèse secondaire une étude sur *Edward Gibbon Wakefield et sa doctrine de la colonisation systématique* (toutes deux publiées à Paris, en 1904, à la Librairie Armand Colin).

Dépassant ce plan analogique entre les perspectives générales de leurs travaux, il importe de souligner aussi des contrastes non moins accusés entre les deux esprits. D'abord, s'il y a un air de famine entre les deux hommes, il n'apparaît pas de filiation directe de pensée de l'un à l'autre. Siegfried, qui connaissait certainement *De la démocratie en Amérique*, ne le cite pas ni ne l'utilise explicitement dans ses propres ouvrages sur les États-Unis. Toutefois, comme inspirateur principal d'un nouveau programme d'études politiques universitaires après la guerre, le vénéré professeur de science politique dira au sujet de Tocqueville qui fut député, ministre même, « comme il apparaît bien, dans ses *Souvenirs*, que l'observation est pour lui plus essentielle que l'action ». André Siegfried met en bonne place du programme *De la démocratie en Amérique* et les *Souvenirs* de Tocqueville comme références essentielles d'une « philosophie de la démocratie ¹ » ; mais il ne cache pas non plus que l'observateur critique l'impressionne bien davantage que le ministre des Affaires étrangères du même nom.

C'est le moment de signaler que le jeune Siegfried nourrissait également l'ambition d'une carrière politique, à l'instar de son père, Jules, qui fut maire du Havre, député ou sénateur et même ministre, pendant quelques mois, du gouvernement Ribot en 1892-1893. Après un quadruple échec à se faire élire à la Chambre des députés (en 1902, 1903, 1906 et 1910), André aura compris et placera ailleurs ses ambitions : il sera journaliste, écrivain et professeur, avec toujours le même donné politique comme objet. Ce lui sera plus qu'un prix de consolation pour cette première carrière frustrée car « la volupté de comprendre me paraît aussi belle que l'ivresse de l'action ² ». Plus tard, à la fin d'une brillante carrière d'écrivain et d'universitaire, il soutiendra encore que « généralement [...] les hommes qui ont écrit le plus profondément sur la politique n'étaient pas eux-mêmes dans l'action, ou du moins n'y étaient en quelque sorte que secondairement ; la pratique des affaires n'était pas pour eux, on le sent bien, la préoccupation principale ; ils y voyaient davantage l'occasion de connaître les hommes, en observant de plus près leur comportement ³ ». Dès sa jeunesse, André avait pu observer le comportement privé des hommes politiques les plus divers, et souvent de premier plan, que son père recevait à sa table, au Havre ou à Paris.

¹ Dans la *Lettre-préface* qu'André Siegfried a donné à l'ouvrage de Jean-Jacques Chevallier, *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours* (Paris, Librairie Armand Colin, 1949, p. VIII, XII). Un Siegfried octogénaire a confié l'espèce d'affinité admirative qu'il avait dans sa jeunesse pour Tocqueville : « En 1898, lors d'un premier voyage d'étude j'avais conçu le projet – car on est ambitieux quand on est jeune – d'écrire, à la façon de Tocqueville, un livre qui se fût intitulé : *De la démocratie en Suisse. La Suisse, démocratie témoin* est plus modeste dans ses prétentions : j'ai simplement regardé et dit ce que j'ai vu » (*La Suisse, démocratie témoin*, Neuchâtel, La Baconnière, 1956 : préface, p. 12).

² « Je n'en veux pas aux électeurs qui m'ont laissé le loisir, la joie et la liberté d'esprit de l'étude. La volupté de comprendre me paraît aussi belle que l'ivresse de l'action » (*Tableau des partis en France*, Paris, Bernard Grasset, 1930, p. 5).

³ Dans la *Lettre-préface* indiquée à la note 10, p. VIII.

Tocqueville et Siegfried étaient encore des jeunes gens lorsqu'ils s'intéressèrent à la question canadienne dont la spécificité historique les avait manifestement frappés : au moment de leur premier contact avec le Canada, Tocqueville n'avait que 26 ans et Siegfried 23. Le premier des ouvrages de Siegfried après ses thèses, *Le Canada, les deux races*, fut publié en 1906 alors que son auteur n'avait que 31 ans. Il constituait comme la suite écrite du premier voyage fait en ce pays en compagnie de son père, huit ans plus tôt. Mais tandis que Tocqueville aura une vie accaparée par l'édification de ses grandes œuvres sur la démocratie américaine et l'Ancien régime, ainsi que par une activité politique de plus en plus intense, Siegfried portera un intérêt plus continu à l'évolution canadienne comme une composante essentielle du bloc des pays anglo-saxons dont il était en France un spécialiste reconnu.

Nous dirons les circonstances de ce qui fut littéralement la *découverte* par Tocqueville du Canada et de sa forte population de langue française. Après son retour en France, il est revenu sur le sujet plus d'une fois tout en avouant son déphasage de la question canadienne. Siegfried, tout au contraire, multiplia ses voyages en ce pays et publiera un autre livre capital une quarantaine d'années après son premier voyage de 1898. Si Tocqueville et son ami Beaumont n'avaient pas été mandatés pour faire une enquête sur le système pénitentiaire aux États-Unis, il n'y aurait pas eu de notes ni de correspondances tocquevilliennes à notre propos. Siegfried, dès le début de sa carrière, s'était donné le Canada comme un centre d'intérêt majeur et persistant.

La nature de l'étude commande que nous privilégions les écrits canadiens de l'un et l'autre auteur, fussent-ils très schématiques et circonstanciels (Tocqueville) ou plutôt élaborés en des ouvrages composés (Siegfried). Mais nous n'oublierons pas l'ensemble de chacune des œuvres, celle de l'historien philosophe s'engageant finalement dans l'action politique, comme celle de l'observateur contemporain vouant sa vie à l'enseignement dans une école de sciences politiques. Chacun des deux hommes était habité d'une hantise intérieure : chez Tocqueville, celle de l'héritage idéologique aux conséquences aléatoires de l'égalitarisme proclamé par la Révolution française aurait comme pendant, chez Siegfried, les conséquences au moins incertaines de la Révolution industrielle (et de la queue de la comète, la révolution technologique ou postindustrielle, puisqu'il vivra assez longtemps pour la voir pointer). Et, en ce sens, les deux hommes apparaissent bien de leur siècle. Peut-être même conviendrait-il de corriger et de voir plutôt, en l'un et l'autre, des hommes d'entre-deux-siècles ? Tocqueville, comme l'homme du passage risqué mais réfléchi d'une fin du XVIII^e siècle au XIX^e ; Siegfried, comme l'homme cherchant la liaison naturelle entre la fin du XIX^e siècle et l'entrée résolue dans le XX^e...

Concluons cette brève introduction par une dernière considération sur la valeur humaine de nos deux auteurs. Elle éclate par la hauteur et l'ampleur du dessein intellectuel auquel Tocqueville avait voué sa vie, non moins que par la qualité et la

fidélité de ses grandes amitiés : la première, avec son compagnon de voyage aux États-Unis et au Canada, Gustave de Beaumont, mais aussi des amitiés chaleureuses et intellectuelles avec Louis de Kergorlay, Jean-Jacques Ampère, les philosophes Royer-Collard et John Stuart Mill et plusieurs autres (la publication de leur correspondance avec Tocqueville n'est pas encore complétée). D'André Siegfried, qu'ont connu tant de contemporains, je me contenterai de citer, comme mot de la fin, l'éloge bien senti que lui rendait, il y a une douzaine d'années, un ancien collègue de Sciences Po, François Goguel : « André Siegfried, tous ceux qui l'ont connu l'ont dit, et je suis honoré d'être aujourd'hui le dernier à le répéter, André Siegfried était un homme profondément bon ¹ ... »

Alexis de Tocqueville à 25 ans.

(Gracieuseté de *Yale Tocqueville Manuscripts Collection, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University*).

¹ Stanley Hoffmann – qui fut deux fois élève de Siegfried, à Paris, puis à Harvard où celui-ci fut professeur invité à l'âge de 80 ans – a remarquablement comparé la psychologie des deux hommes : « Alors que Tocqueville, suivant une formule fameuse était 'un aristocrate qui acceptait la défaite', Siegfried était un grand bourgeois, dans une société bourgeoise qui se sentait très solide. Cette petite différence traduit aussi je crois, une différence de tempérament. Il y avait une mélancolie personnelle chez Tocqueville qui ne se trouve absolument pas dans l'extraordinaire jeunesse d'esprit d'André Siegfried et dans l'espoir qu'on sentait toujours présent malgré les analyses pessimistes » (*L'Œuvre scientifique d'André Siegfried*, p. 123).

Gustave de Beaumont à 35 ans.

(Gracieuseté de *Yale Tocqueville Manuscripts Collection*, *Beinecke Rare Book and Manuscript Library*, Yale University).

Monsieur le comte Hervé de Tocqueville, père d'Alexis.

(Gracieuseté de *Yale Tocqueville Manuscripts Collection*, *Beinecke Rare Book and Manuscript Library*, Yale University).

Chapitre 1

Raisons du séjour en Amérique de Tocqueville et Beaumont en 1831-1832

I

[Retour à la table des matières](#)

On les imagine volontiers, ces deux jeunes hommes qui n'ont pas encore atteint la trentaine, Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont, accoudés au bastingage d'un grand voilier, voguant vers l'Amérique. Ils jonglent sans doute avec les diverses pensées, exaltantes mais entremêlées, qui les habitent de plus en plus intensément à mesure que la distance les séparant de la côte américaine se rétrécit de jour en jour. S'étant embarqués au Havre le 2 avril 1831, le voyage, plus long que prévu, allait durer 38 jours ! Des incidents et détails du voyage nous seront connus par de nombreuses lettres des voyageurs à leurs proches ; nous n'en retiendrons que leur programme de travail plutôt rigoureux et effectué dans des conditions de confort modestes.

Au nombre des passagers, dont le registre est perdu, ils devaient constituer une catégorie à part, ces touristes intellectuels chargés d'une mission d'enquête et s'y préparant pendant la traversée : pratiquant leur anglais avec une jeune Américaine avenante ; s'entretenant avec un ancien député britannique et grand propriétaire ainsi qu'avec un riche négociant de New York, leurs premiers initiateurs à la réalité américaine ; prolongeant dans leurs notes de carnets ou de journal la mémoire de ces conversations. Ils font aussi des lectures sur l'histoire des États-Unis, d'autres, plus sérieuses, sur le régime pénitentiaire anglais ; comme diversion, ils échangent entre eux sur les propositions du *Cours d'économie politique* de Jean-Baptiste Say. Bref, la vie est austère à bord de ce voilier américain de 500 tonneaux, pourtant baptisé *Le Havre*. Convient-il de dire, comme le fait observer le biographe André Jardin, que, « à bien des égards, *Le Havre* était une transition entre deux mondes et un apprentissage de la vie américaine ¹ ».

¹ André Jardin, *Alexis de Tocqueville (1805-1859)*, Paris, Hachette Littérature, 1984, p. 95. De ce livre récent, qui fait autorité sur l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Tocqueville, pour les

Indépendamment de leur motivation profonde pour une aventure intensément désirée, les voyageurs s'inscrivaient dans une déjà longue tradition d'américanophilie en France. En particulier, au sein même de leurs familles : Beaumont était cousin éloigné de La Fayette, ce « héros des deux Mondes », et allait plus tard épouser sa petite-fille, Clémentine ; par sa mère, Tocqueville était arrière-petit-fils de Malesherbes, un des avocats de Louis XVI, aussi connu pour s'être intéressé au sort de la jeune république américaine.

Mais la grande influence américanophile était bien celle de Chateaubriand qui fréquentait la famille des Tocqueville, avec laquelle il avait des liens de parenté. D'Atala aux *Mémoires d'outre-tombe*, le thème de l'Amérique rebondit souvent dans l'œuvre du père du romantisme. Récemment paru en 1827, son *Voyage d'Amérique* contribua sans doute à l'exaltation, pourtant ambiguë, de la démocratie américaine¹. Nos deux voyageurs ne devaient pas ignorer les positions politiques du grand écrivain, « auquel le jeune Alexis semble avoir porté une admiration un peu agacée² ».

D'autres américanophiles fréquentaient le milieu familial des Tocqueville : Hyde de Neuville, ambassadeur de France à Washington sous la Restauration, ou encore cet étrange archevêque de Bordeaux, Mgr de Cheverus, qui avait été longtemps évêque de Boston et qui venait à Paris suivre les sessions de la Chambre des pairs. Sans oublier le duc de La Rochefoucauld-Liancourt qui avait publié, en 1819, une étude sur les prisons de Philadelphie, vues « par un Européen³ ».

II

[Retour à la table des matières](#)

Il importe de ne pas négliger l'engouement pour l'exotique et l'esthétique que *Le dernier des Mohicans* de Fenimore Cooper, paru en 1826, avait alimenté autant que les chefs-d'œuvre de Chateaubriand pour le voyage en Amérique. Toutefois,

présents développements nous utilisons, en particulier, les chapitres VI, Le départ pour l'Amérique ; VII, L'Amérique : les débuts du séjour ; VIII, Frontière et Grands Lacs ; IX, L'interlude canadien.

¹ « Ambiguë, la démocratie plonge ses racines dans la vieille histoire des sociétés antiques, mais reflurira peut-être dans l'avenir du progrès humain. Ce sera la liberté, fille des lumières, au lieu de l'ancienne liberté, fille des mœurs. Comment les deux jeunes voyageurs si proches de Chateaubriand auraient-ils ignoré ces conclusions du grand homme ? » (*ibid.*, p. 102-103).

² Selon l'expression de Françoise Mélonio, responsable avec Jean-Claude Lamberti des introductions et notes de l'édition de Robert Laffont (collection « Bouquins ») de *De la démocratie en Amérique, Souvenirs, L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, 1986, p. 10.

³ *Des prisons de Philadelphie, par un Européen*, Paris, 1819. Au chapitre 5, nous retrouverons ce La Rochefoucauld-Liancourt qui, pendant sa visite au Canada en 1795, fut bloqué à York (Toronto) et à Kingston se voyant interdire de se rendre à Montréal et à Québec. Son récit *Voyage dans les États-Unis* était paru à Paris en 1799.

ce n'étaient pas là les raisons décisives de ce départ, et pas davantage l'intérêt d'une mission d'enquête sur place portant sur le système pénitentiaire américain qui fournissait plutôt le prétexte fort opportun de partir. La raison majeure était mixte : d'abord, la situation politique française créée par la révolution de juillet 1830, mais surtout l'irrépressible désir de visiter l'Amérique comme modèle inédit de démocratie. Tocqueville n'avait pas du tout prisé la façon dont s'était opérée la substitution du Bourbon Charles X par Louis-Philippe d'Orléans. C'est bien à contrecœur qu'il avait dû, en qualité de jeune magistrat, prêter le serment d'office au nouveau monarque : « Je suis en guerre avec moi-même, c'est un état nouveau, affreux pour moi ¹. »

L'hypothèse d'un refuge dans la fuite avait déjà été envisagée. À un ami, Charles Stoffels, il avait confié avec une exacte franchise : « Si je suis obligé de quitter ma carrière et si rien ne me retient forcément en France, je suis décidé à fuir l'oisiveté de la vie privée et à reprendre l'existence agitée du voyageur. Voilà longtemps que j'ai le plus grand désir de visiter l'Amérique du Nord. J'irai voir là ce que c'est qu'une grande république. » Si les deux jeunes magistrats n'étaient pas obligés de partir, encore fallait-il trouver une « bonne excuse » ou l'occasion d'une « gracieuse sortie ² ». Or, il se trouve qu'à cette époque on discutait à la Chambre des moyens d'améliorer l'administration de la justice et, plus spécialement, de réviser le code pénal.

Le comte Hervé de Tocqueville, qui avait connu les prisons sous la Terreur, était tout gagné à l'importance d'une telle question. Alors préfet de Seine-et-Oise, il est possible que le père d'Alexis ait facilité le mandat de cette mission d'aller étudier sur place le système pénitentiaire américain ³. Quoi qu'il en soit, et sans que l'on ne sache qui, de Tocqueville ou de Beaumont, a eu le premier l'idée de cette enquête ⁴, les deux formeront la paire. Même s'ils furent dans l'obligation de prêter un second serment, cela ne les dissuada pas de partir. Six jours plus tard, ils firent la demande formelle d'un ordre de mission, qu'ils durent attendre encore cinq mois. Mais, sitôt leur requête exaucée, ils se préparèrent avec grande hâte à partir.

Anticipons quelque peu sur les événements pour n'avoir pas à revenir sur la mission et le rapport de leur enquête. Pendant le séjour de neuf mois en terre

¹ Les textes de Tocqueville, dont une référence spécifique n'a pas été mentionnée, sont cités dans Jardin, *op. cit.*

² Les deux expressions – a *good excuse* et a *graceful way out* – sont de l'historien, maintenant classique, de leur voyage en Amérique : George Wilson Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, New York, Oxford University Press, 1938, p. 27, 31. Pierson a consacré les cinq chapitres de la IV^e partie, « Great Lakes and Canada » (p. 229-345) à la partie canado-américaine du voyage.

³ C'est du moins ce que laisse entendre un des principaux tocquevilliens de notre époque (responsable de l'édition définitive des *Œuvres complètes* chez Gallimard), J.-P. Mayer, dans son petit livre *Alexis de Tocqueville* (traduit de l'anglais par Joseph Sorin), Paris, Gallimard, 1948, p. 23.

⁴ « Who first had the inspiration, they did not record », se contente de dire Pierson, *op. cit.* p. 31.

américaine, Tocqueville s'était graduellement pénétré de son grand sujet de la démocratie. C'est sans zèle qu'il fit son devoir de coenquôteur et, plus tard, il abandonnera la rédaction du rapport à Beaumont, sauf pour la révision d'ensemble et la collection de tableaux statistiques. Après leur retour en France en mars 1832, les autorités les avaient pressés de fournir leur rapport dans les meilleurs délais.

À quoi les auteurs s'employèrent sans hâte particulière, étant l'un et l'autre bien plus préoccupés par un ouvrage tout différent comme produit de leur odyssée au Nouveau Monde. Le rapport, *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*, parut enfin en janvier 1833. Quand Beaumont sera peu après révoqué pour avoir refusé d'intervenir dans une affaire judiciaire où le rôle du ministère public lui paraissait peu honorable, Tocqueville démissionnera à son tour par solidarité avec son ami. À l'âge de 27 ans, il achevait ainsi une carrière de juge suppléant. Sa carrière de penseur et d'homme politique allait s'ouvrir.

Il fallait dire les circonstances du voyage de Tocqueville et de Beaumont, sans lequel il n'y aurait peut-être pas eu les grandes œuvres tocquevilliennes, non plus que se serait produit « l'interlude canadien ¹ » dans la première partie du séjour. Ajoutons encore que d'avoir été commissionnés pour cette enquête à l'étranger fut certes la chance de leur vie ; mais cette occasion, combien opportune, n'avait, par ailleurs, rien d'une affaire payante en son sens très prosaïque ².

III

[Retour à la table des matières](#)

À bord du *Havre*, voguant d'est en ouest sur l'Atlantique Nord en ce printemps de 1831, les deux amis Alexis et Gustave sont tout le contraire de jeunes nobles en quête de distractions lointaines pour combattre un certain désœuvrement propre à leur classe. L'aspect fugue, ou diversion, d'une crise de conscience civique peut-être non transitoire allait prendre un tour positif pour leur avenir, car il s'agissait aussi pour eux de *régler*, au moins mentalement, la question de leurs origines et de leurs conditions. Comment, étant de graine nobiliaire, peut-on défendre soi-même cette conviction intellectuelle, déjà forte, que l'égalité démocratique est la seule voie de l'avenir ? Et quelle égalité ? À quelles conditions ? Et avec quelles garanties ? Où parler d'égalité, si ce n'est en Amérique, qui pour eux n'a cependant rien d'une terre promise ? Voilà sans doute les questions qui agitaient le psychisme

¹ Selon le titre du chapitre IX de l'ouvrage de Jardin, cité à la note 1. Nous retiendrons volontiers l'expression pour sa valeur évocatrice et pour sa commodité.

² Françoise Mélonio précise que « la mission quoique officielle n'était pas payée » et même pas les frais de voyage. De même, en sa fonction de juge auditeur (« fonction d'apprentissage aux contours mal définis »), Tocqueville n'était pas rémunéré : « La fonction publique était d'abord un bénévolat » (*op. cit.*, p. 13).

des jeunes gens, parfaitement conscients que leur propre classe aurait « tout à craindre de la venue de l'égalité démocratique ¹ ».

Né en 1805, Alexis n'a que 26 ans à cette époque. Il est le troisième fils du comte Hervé de Tocqueville et de la comtesse, née Rosanbo, descendante de Malesherbes, ainsi qu'il a été dit. Sa famille a été décimée sous la Terreur et ses propres parents seront sauvés de l'échafaud ce jour de Thermidor, marquant la fin de la dictature des robespierristes. À la Restauration, Hervé occupe la fonction de préfet dans plusieurs départements dont la Moselle et la Seine-et-Oise. En 1827, il est nommé pair de France et ne réussit pas à cumuler cette fonction avec celle d'une préfecture qu'il doit abandonner. Son ancien précepteur, l'abbé Lesueur, s'occupe aussi de l'éducation d'Alexis, qui lui vouera une affection particulière. Études secondaires à Metz et universitaires, en droit, à Paris. En 1826-1827, dans sa jeune vingtaine, Alexis voyage en Italie en compagnie de son frère amé, Édouard. Il séjourne un certain temps en Sicile et rapporte une première série de notes de voyage.

Au retour, il est nommé, à 22 ans, juge auditeur à Versailles, en cette même ville où son père exerce alors la fonction de préfet. L'année suivante est marquée par deux rencontres capitales : avec Gustave de Beaumont, pour une amitié qui durera toute sa vie et avec lequel il fait le séjour en Amérique ; avec Mary Motley, une jeune anglaise qu'il fiance et qui deviendra son épouse en une alliance stable. Pendant les années suivantes, 1828-1829, le juge auditeur suit les cours d'histoire de François Guizot, qui s'engagera en 1814 dans une carrière politique : influence peut-être marquante, puisque la carrière d'Alexis penchera plutôt du côté de l'histoire et de la politique que de la pratique du droit.

Et c'est bientôt juillet 1830, « les trois glorieuses », l'affaire du serment deux fois prononcé avec de fortes réticences, puis la requête pour la mission en Amérique... Pour comprendre « l'interlude canadien » à l'été de 1831, il importe de rappeler qu'Alexis de Tocqueville n'a alors que 26 ans, que sa vie est bien loin d'être jouée, que sa carrière commence à peine. Autrement dit, oublions pour le moment cet épisode marqué des deux grandes œuvres qui devaient le rendre célèbre, pour nous rappeler seulement que le séjour de Tocqueville en Amérique, à l'intérieur duquel s'insère son voyage au Bas-Canada, est le fait d'un jeune homme à fort potentiel, comme on dit, mais qui se cherche encore.

Présentons aussi, dès maintenant, Gustave de Beaumont dont il ne sera plus guère question explicitement dans la suite. Qui est *l'autre* dans le pluriel du « nous » qu'emploie Tocqueville dans ses notes du voyage au Bas-Canada ou dans des lettres à ce sujet ? Beaumont est un informateur d'appoint sur la période de vie

¹ Cet aspect a été bien mis en évidence dans l'article d'Edgar Leon Newman, « The French background of Tocqueville's Democracy in America », *The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville*, vol. 7, 1985-1986, p. 39-45. La citation est de la page 39.

de Tocqueville qui nous concerne particulièrement. Malheureusement, son journal perdu n'a pas été retrouvé si ce ne sont quelques fragments, mais la correspondance presque entière entre les deux hommes de 1828 à 1859 (plus de 600 lettres) constitue le tome VIII de ses *Œuvres complètes*, avec le recueil des *Lettres d'Amérique de Gustave de Beaumont*¹. N'oublions pas que Beaumont a été de tous les instants du voyage au Bas-Canada.

De trois ans l'aîné de Tocqueville, Gustave de Beaumont (1802-1866) lui survivra sept années. Les Beaumont et les Tocqueville n'étaient pas des familles à ce point distinctes qu'il n'y aurait pas lieu de les comparer. De souche tourangelle, les Beaumont s'étaient finalement établis à Beaumont-la-Chartre. André Jardin écrit que « dans leurs provinces respectives, les familles se plaçaient au-dessus des simples hobereaux : les Beaumont apparentés aux meilleures familles de Touraine, les Tocqueville placés hors de pair² »... Dans les deux familles, on cultivait le goût des idées et du bon langage et même une certaine propension à manier la plume.

En une formule presque aussi belle que celle du duo de Montaigne et d'Étienne de la Boétie (« Parce que c'était lui, parce que c'était moi... »), Tocqueville décrit « une amitié qui, je ne sais comment, est née *toute vieille* entre nous³ ». Les amis s'étaient d'abord rencontrés comme jeunes collègues dans la magistrature. Comme la chose est fréquente chez de grands amis, leurs personnalités étaient fort différentes. Un parallèle d'André Jardin les campe fort bien l'un par rapport à l'autre : « Le petit homme au teint maladif, aux grands yeux noirs qui débutait au tribunal de Versailles, défendait sa trop vive sensibilité sous une méfiance quasi générale de ses semblables, son orgueil sous une timidité presque gauche. Le bon garçonisme de Beaumont, sa facilité à se lier, sa faconde, sa roublardise d'homme de l'Ouest qui n'empêchait point une honnêteté foncière, ont peut-être tout d'abord éveillé chez son irritable collègue un agacement dont on verra parfois quelques résurgences⁴. »

« Les prisons nous ont [...] passablement ennuyés : nous voyons toujours la même chose », écrivait, de New York, Beaumont à sa mère. C'est le moment de rappeler que leur mission en Amérique, qui a duré neuf mois (dont la quinzaine canadienne), a dû mettre leur amitié complémentaire à l'épreuve plus d'une fois. Ce qui ne les empêchait pas de faire le projet d'une grande œuvre commune portant sur l'Amérique avec, déjà, la détermination de leurs propres angles d'insistance : la dynamique politique du système de l'ensemble américain chez Tocqueville, la contradiction d'une société moralisatrice mais perpétuant la séparation et l'exploitation des gens de couleur chez Beaumont. Les circonstances du retour en France n'ont pas permis la réalisation de ce projet. Alors que Beaumont s'est attablé devant le pensum du *système pénitentiaire*, Tocqueville, lui, a été en proie à

¹ Publié par André Jardin et George W. Pierson, aux Presses universitaires de France, 1973.

² *Œuvres complètes*, tome VIII, *Correspondance Tocqueville-Beaumont*, vol. 1, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 11.

⁴ *Ibid.*, p. 14.

ce que son ami appelait une sorte d'« engourdissement moral ¹ ». Dans *Marie ou l'esclavage aux États-Unis*, Beaumont traitera, sous une forme romancée, du problème des Blancs au sujet des Noirs en ce pays. Ce livre, dont Pierson a aussi écrit la genèse ² n'a pas valu à son auteur une place importante dans l'histoire des idées. Mais René Rémond soutient que « les œuvres sont parentes, comme les auteurs étaient liés ; leur inspiration est commune [...] ». De fait, si le préjugé de couleur et ses usages font le principal sujet du livre, il y est question de bien d'autres choses [...]. Il porte dans ses pages comme un reflet de la pensée de Tocqueville ³. »

Il a déjà été signalé qu'au cours de sa vie Tocqueville a connu d'autres amitiés de grande classe avec, notamment, Kergorlay, Ampère, Corcelle, etc. Mais son amitié avec Beaumont fut la première et dura jusqu'à sa mort : pour nous, elle est surtout celle du voyage en Amérique et du compagnonnage constant pendant la tournée canadienne. Plus largement, il s'agit d'un témoin participant crédible car, conclut Jardin, « si Beaumont n'a pas toujours tout dit, il s'est loyalement efforcé de tracer de Tocqueville un portrait véridique ⁴ ». Enfin, concluons au sujet de Beaumont que, non indépendant de fortune, il devra travailler fort pour assurer la vie des siens comme gentilhomme campagnard. Il avait un moment vaguement pensé à une fresque sur l'histoire des Habsbourg, mais il n'aura pas eu d'autre production intellectuelle marquante que le rapport sur les prisons américaines, son œuvre romancée *Marie ou l'esclavage aux États-Unis* et un ouvrage en deux volumes sur *L'Irlande sociale, politique et religieuse* publié quelques années plus tard.

IV

[Retour à la table des matières](#)

À leur arrivée à New York le 11 mai 1831, les voyageurs français logent dans une pension de famille sur Broadway, déjà artère en vogue. L'ami de voyage, cet ancien parlementaire britannique du nom de Palmer, les fait profiter de ses nombreuses relations américaines. Ils ne sont munis de rien moins que de 70 lettres

¹ « Il ne pouvait ni travailler, ni écrire. Ce que Beaumont appelait la machine à vapeur de son intelligence ne marchait plus [...]. Il laissa toute la charge à son fidèle compagnon et ami. De fait, sa contribution se limita à un appendice de statistiques et de notes » (George W. Pierson, Le "second voyage" de Tocqueville en Amérique », *Livre du Centenaire*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1960, p. 71).

² Dans son ouvrage, *Tocqueville and Beaumont in America*, p. 511-523.

³ René Rémond, *Les États-Unis devant l'opinion française (1815-1852)*, tome I, Paris, Armand Colin, 1962, p. 388. Pour sa part, Jardin écrit en introduction aux *Lettres d'Amérique* que « la sollicitude de Beaumont s'est portée pendant toute sa vie active sur les Indiens et les Noirs d'Amérique, les Canadiens français, les Irlandais, les Arabes d'Algérie, en un mot les peuples vaincus et les opprimés » (p. 19).

⁴ Présentation du tome VIII, vol. I, des *Œuvres complètes*, p. 42.

de recommandation, mais ces documents leur sont bien peu utiles en comparaison d'une annonce publiée dans le *Mercantile Advertiser* (titre doublement américain). La société de New York les accueille avec cordialité et même avec honneur. Ils font bientôt connaissance avec nombre d'interlocuteurs, parmi lesquels ils n'auront guère que l'embarras du choix.

Passés les premiers étonnements du regard physique sur la ville, un regard sociologique, non moins instructif, les met en présence de mœurs bien bizarres : liberté et spontanéité des rapports entre les sexes ; le fonctionnaire public qui n'en impose guère ; quasi-absence de parades militaires ; conviction vécue de participer à une universelle classe moyenne ; etc. Toutes premières observations qu'il faudra, certes et sans tarder, vérifier de plus près...

Les deux jeunes commissaires prennent d'abord leur travail de documentation très au sérieux. Ils recueillent, lisent, classent toutes espèces d'informations pertinentes, dont certaines leur ont été signalées par des interlocuteurs ou introducteurs privilégiés. Et ils visitent une institution pénitentiaire après l'autre, dont la déjà tristement célèbre prison de Sing Sing. C'est en la première partie de leur séjour que cette occupation sera la plus accaparante ; par la suite, elle les lassera. Ils doivent gérer leur temps de façon parcimonieuse. Plus encore, ils s'imposent une discipline de « bons moines », comme ils le disent d'eux-mêmes. Nous connaissons par une lettre de Beaumont à son frère, Jules, leur horaire strict ¹. Bref, ils mènent une vie d'étudiants modèles en instance du concours final d'agrégation, allégée malgré tout de quelques sorties mondaines.

Des semaines s'écoulaient. Ce qui restait de mai et tout le mois de juin sont déjà au passé. En juillet, ils arrivent à Albany, petite ville du nord, capitale de l'État de New York, afin d'y consulter des archives publiques. Ils assistent le 4 juillet à la célébration de la fête de l'Indépendance et, à cette occasion, apprennent quelque chose d'essentiel sur le fondement moral de la jeune République. Dans la ferveur unanime, quelqu'un lit, sans commentaires, le texte complet de la Déclaration de l'Indépendance.

Encore sous le coup de l'émotion, les deux Français font part de la scène à des proches. Voici un extrait de la lettre de Tocqueville à Chabrol en date du 16 juillet 1831, que cite Jardin :

Il semblait qu'un mouvement électrique faisait vibrer les cœurs. Ce n'était point là une représentation théâtrale. Il y avait dans la lecture de ces promesses d'indépendance si bien tenues, dans ce retour de tout un peuple vers les souvenirs de sa naissance, dans cette union de la génération présente à celle qui n'est plus et dont, pour un moment, elle partageait toutes les

¹ Jardin reproduit dans la biographie de Tocqueville (*op. cit.*, p. 110) de larges extraits de cette lettre de Beaumont, qui précise encore : « Le soir, nous allons dans le monde ». À son père, il avait écrit familièrement : « *On se nous arrache* et chacun s'efforce de nous rendre charmant ce voyage à New York » (*Lettres d'Amérique*, p. 47-48, 44).

passions généreuses, il y avait dans tout cela quelque chose de profondément senti et de vraiment grand.

Mi-juillet 1831 : après deux mois pleins d'une intense et féconde initiation à la vie américaine, particulièrement new-yorkaise, nos voyageurs enquêteurs sortent de la grande agglomération et s'offrent une longue randonnée en pleine nature, la tête pleine « des souvenirs de M. de Chateaubriand et de (Fenimore) Cooper », écrira Tocqueville dans un long texte intitulé « Quinze jours dans le désert ». À la veille d'affronter un pareil voyage, Beaumont s'inquiète quelque peu de l'état de santé de son compagnon.

Nous suivrons maintenant les déplacements de nos deux voyageurs aux frontières des deux pays, dans la région des Grands Lacs, avant de les accompagner, au jour le jour, pendant leur séjour à Montréal et à Québec dans les deux dernières semaines du mois d'août. Plus que le récit de leur itinérance, ce sont les observations à caractère politique de Tocqueville qui constitueront la matière des trois prochains chapitres.

Chapitre 2

LIRE Tocqueville sur le Canada : I. Textes pendant le séjour de 1831

I

[Retour à la table des matières](#)

Non seulement improvisé, ce crochet en terre canadienne faillit ne pas avoir lieu¹. Avant qu'un prêtre irlandais du nom de Power ou Powers², alors grand vicaire de New York, ne leur ait signalé l'intérêt d'un tel voyage, il n'apparaît pas que nos deux jeunes Français y aient le moindrement songé. Cet abbé Power(s) avait vécu un certain temps au Canada et son éducation française lui avait permis un contact direct avec la population. Ayant conservé des relations personnelles avec certains Canadiens, il offrit même des lettres de recommandation aux éventuels voyageurs. Tocqueville ne fut pas lent à se laisser convaincre : « Le Canada pique vivement notre curiosité, écrivit-il à sa mère le 19 juin. La nation française s'y est conservée intacte ; on y a des mœurs et on y parle la langue du

¹ Le voyage au Canada terminé et la frontière franchie, le 7 septembre 1831, Tocqueville écrit d'Albany à son vieux précepteur, l'abbé Lesueur (dont la nouvelle du décès ne lui est pas encore parvenue) : « Lors de ma précédente lettre, je ne croyais pas faire le voyage. » Le manque de nouvelles politiques de leur patrie était devenu insupportable aux deux compagnons. « Heureusement nous avons cru pouvoir disposer encore de huit jours pour descendre le Saint-Laurent » (Vallée, *op. cit.*, p. 107).

Dans ce chapitre et le suivant (*LIRE Tocqueville*), sauf mention particulière, la présentation de ses textes correspond à l'ordre chronologique utilisé par Jacques Vallée dans son recueil. Comme cet auteur indique la provenance des textes, le lecteur pourra y retrouver les références premières soit dans le tome V, volume 1, des *Œuvres Complètes*, (Voyages en Sicile et aux États-Unis), soit dans l'un ou l'autre de ses grands livres, ou encore ailleurs. Après le traitement d'un texte en particulier, nous donnerons, à la fin du développement la référence des pages dans Vallée. En outre, chaque texte utilisé sera identifié en marge par une numérotation romaine afin d'en faciliter les renvois. Nous identifierons ainsi 31 textes des 40, distincts mais non numérotés, de l'ouvrage de Vallée.

² Tocqueville et son biographe André Jardin écrivent « Powers » sans mentionner le prénom du révérend George Wilson Pierson, l'autorité reconnue sur le voyage en Amérique, l'appelle le « Rev. John Power » (*op. cit.*, p. 314). Il en est de même dans une note des *Lettres d'Amérique* de Beaumont, présentées et annotées par Pierson et Jardin (p. 43). N'ayant pas les moyens de trancher sur ces variantes patronymiques (d'ailleurs d'une importance très relative) nous écrirons « Power(s) ».

siècle de Louis XIV » : un enthousiasme de circonstance perceait déjà sous les stéréotypes...

Texte
I Puisque les voyageurs avaient projeté une expédition vers l'ouest, Power(s) leur conseille de la faire à l'été afin d'éviter les fièvres de l'automne, puis de la prolonger, ce qui devrait intéresser des Français, par un court séjour au Canada. Ainsi sera-t-il fait : l'itinéraire canadien s'ajoutera naturellement à l'excursion américaine vers la région des Grands Lacs en un vaste circuit dont Boston sera le point de retour comme New York sera le point de départ. La narration de ces pérégrinations par Tocqueville se fera de deux façons : d'abord dans un texte, soigneusement composé et d'une belle venue d'une cinquantaine de fortes pages, que Tocqueville intitulera « Quinze jours dans le désert » ; puis dans des notes rapides de carnets de voyage, écrites au jour le jour, pendant la quinzaine du séjour à Montréal et à Québec, auxquelles s'ajoutent des lettres à des correspondants en France.

Les deux sortes de narration méritent, de notre point de vue, une attention, sinon égale du moins complémentaire. Car, bien que les événements évoqués dans « Quinze jours » se déroulent en terre américaine, les voyageurs circulent tout près de la frontière, en bonne partie fluviale ou lacustre, du Canada. En quelques endroits, ils rencontrent au hasard des Canadiens ; et surtout, ils prennent contact avec des Indiens et vont, pour ainsi dire, assumer leur tragique destin. Dès la première page, Tocqueville cite la prévision sinistre de l'un d'eux : « C'est une race qui s'éteint ; ils ne sont pas faits pour la civilisation : elle les tue » (Vallée, p. 21).

La forêt et les Indiens (réminiscences de Fenimore Cooper), la *wilderness* ou « les extrêmes limites de la civilisation européenne », voilà bien ce qui attire d'abord nos jeunes Français ; ils s'offriront ensuite le Canada français, comme en prime ou en rappel, avant de retourner à Albany. Il n'y a pas lieu de raconter ici par le détail l'itinéraire assez compliqué que les deux voyageurs ont suivi en terre américaine jusqu'à Green Bay, à l'ouest du lac Michigan¹. Il nous suffira de rappeler d'abord que la rédaction de « Quinze jours dans le désert » fut commencée à bord du *Superior*, bateau à vapeur sillonnant les Grands Lacs, « rempli de voyageurs à la mode », et qui « se hasardait dans ces régions désertes où jamais un vaisseau un peu considérable ne s'était encore aventuré », racontera Beaumont à un correspondant. De même, les rencontres avec divers personnages, une visite avec la ferveur d'un pèlerinage aux restes de victimes de la Terreur en terre américaine, ainsi que divers autres incidents ne relèvent pas directement de l'histoire de leur prochaine entrée au Canada.

On se satisfera de raconter que ce fut à un minuscule poste de traite, à Saginaw, qu'ils assistèrent à la première rencontre de trois races, ou de trois cultures comme

¹ D'autant qu'André Jardin en fait un pittoresque résumé (*op. cit.*, p. 119-129), s'appuyant sur l'ouvrage de Pierson (*op. cit.*, p. 229-308). Comme pour le précédent chapitre, les citations de ce chapitre ne comportant pas de référence sont tirées de l'ouvrage de Jardin cité à la note 1 du chapitre 1.

on dirait aujourd'hui : des *voyageurs* canadiens faisant la traite des fourrures, des colons américains *pionniers* de la marche vers l'ouest et, surtout, des *Indiens* ainsi dérangés dans leurs traditions et modes de vie séculaires. Ils feront aussi la découverte du métissage franco-indien. Écoutons l'ahurissement de Tocqueville, racontant l'épisode de la traversée aventureuse d'un cours d'eau. D'un guide qui « avait toute l'apparence d'un Indien », il s'entend dire

... avec un accent normand qui me fit tressaillir : « N'allez pas trop vite, y en a des fois ici qui s'y noient (sic) ». Mon cheval m'aurait adressé la parole que je n'aurais pas, je crois, été plus surpris. J'envisageai celui qui m'avait parlé et dont la figure frappée des premiers rayons de la lune reluisait alors comme une boule de cuivre : « Qui êtes-vous donc, lui dis-je, le français semble être votre langue et vous avez l'air d'un Indien ? » Il me répondit qu'il était un *bois-brûlé*, c'est-à-dire le fils d'un Canadien et d'une Indienne. J'aurai souvent occasion de parler de cette singulière race de métis qui couvre toutes les frontières du Canada et une partie de celle des États-Unis. Pour le moment je ne songeai qu'au plaisir de parler ma langue maternelle¹.

Texte
II

Cette scène revêt une autre importance que celle de nous révéler la plus forte émotion peut-être que Tocqueville ait éprouvée à la veille d'entrer au Canada ; elle fait encore penser à un développement très élaboré qui, au dixième et dernier chapitre de *De la démocratie en Amérique* de 1835, sera consacré à « l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des États-Unis ». Au cours de ce premier voyage dans la *sauvagerie*, Tocqueville comptait retrouver le pittoresque d'Indiens bon teint des héroïques récits de son enfance ; et voilà qu'il apprend, de la façon la plus inattendue, que *sa* France elle-même est à l'origine de tel métissage chez les descendants de ses propres colons plus au nord. Un soir, se promenant sur le rivage de Machinac, il engage la conversation avec un groupe de Canadiens qui y bivouaquent. Il préface les notes qu'il en a prises d'une remarque sibylline mise entre parenthèses : « (Je n'ai pris dans cette conversation que ce qui s'accordait avec toutes les notions que j'avais déjà reçues.) » Aux questions explicites de Tocqueville, le chef du groupe répond sans ambages : « Les Hurons ont presque disparu » tandis que « les Iroquois (sont) à moitié détruits aussi » ; les Indiens « sont beaucoup meilleurs quand ils n'ont point de contact avec nous, et certainement plus heureux » ; ils vivent « avec une aisance absolument inconnue près des établissements européens » et, surtout, ils « ont une incroyable insouciance dans l'avenir ».

¹ Tocqueville n'en revient pas dans ce pays du bout du monde, de baigner en plein idiome de France. Il entend encore « le Canadien chantant à demi voix sur un vieil air français le couplet suivant dont je ne saisis que les deux premiers vers :

Entre Paris et Saint-Denis

Il était une fille ».

Un peu plus tard, il s'entend répondre par « mon Normand d'Amérique avec un imperturbable sang-froid, y en a tout plein (de serpents à sonnettes...) ». (Pour le texte du récit « Quinze jours dans le désert », Vallée, *op. cit.*, p. 21-72 ; pour les extraits précédents, p. 57, 69.) Tocqueville n'avait pas voulu publier ce texte afin de ne pas entrer en concurrence avec le livre de son ami, Marie, traitant encore plus abondamment de la question indienne. Après la mort de Tocqueville, Beaumont fera paraître son texte dans la *Revue des Deux Mondes*.

À la question directe de savoir si les Indiens aiment les Français : « Oui, Monsieur, extrêmement. Ils ne consentent à parler que le français. Dans les déserts les plus éloignés la qualité de français est la meilleure recommandation près d'eux. Ils se rappellent toujours nos bons traitements lorsque nous étions maîtres du Canada. D'ailleurs, beaucoup d'entre nous leur sont alliés et vivent presque comme eux. » Il devenait difficile pour Tocqueville de ne pas évoquer la présence du *Troisième homme* : « Comment les Français du Canada souffrent-ils la domination anglaise ? — Comme un mal inévitable. Mais nous ne nous fondons point. Nous restons deux peuples distincts. La population française du Canada est devenue très nombreuse » (Vallée p. 76-77). En quatre courtes phrases, les paramètres de la situation que nos voyageurs allaient trouver au Bas-Canada leur étaient déjà livrés.

Texte
III

Au cours de leur périple se présentent aux voyageurs d'autres séquelles de la colonisation française, telle, par exemple, cette agglomération de *Détroit* (dont l'auteur ne fait pas remarquer la toponymie française) qui « est une petite ville de deux à trois milles âmes que les jésuites ont fondée au milieu des bois en 1710 et qui contient encore un très grand nombre de familles françaises ». À la pointe nord du voyage, à Sault-Sainte-Marie (sic) « qui joint le lac Supérieur au lac Huron », les voyageurs abordent enfin à un lieu habité par les Blancs, et quels Blancs ! Ainsi que Tocqueville l'écrit à son père quelques jours plus tard, « toute la population de Sainte-Marie est française. Ce sont de vieux Français gais et en train comme leurs pères et comme nous ne le sommes pas. Tout en conduisant nos canots, ils nous chantaient de vieux airs qui sont presque oubliés maintenant chez-nous ». Puis, cette phrase quelque peu pompeuse, qui n'est pas très bien accordée à la belle simplicité du récit : « Nous avons retrouvé ici le Français d'il y a un siècle, conservé comme une momie pour l'instruction de la génération actuelle » (Vallée, p. 79-80).

Une fois rendus dans la région de Détroit, il ne restait plus aux deux intrépides voyageurs qu'à faire l'expédition touristique *obligato* des chutes de Niagara. « Nous sommes restés un jour franc à Niagara », écrira-t-il quelques jours plus tard à sa mère, à qui il en fait une description sobre mais saisissante. On empruntera à André Jardin la conclusion de cette odyssée dans le désert : il « a réhabilité l'Indien retrouvé dans son milieu naturel ; mais il a fait découvrir un autre homme libre, plus cher parce que plus proche, le Canadien français ¹ ».

II

[Retour à la table des matières](#)

¹ *Op. cit.*, p. 126. Sauf pour de rares et utiles compléments, que contiennent les lettres de Beaumont ou des fragments retrouvés de son journal, nous nous en tiendrons aux textes de Tocqueville dans ses carnets.

De retour à Buffaloe (comme ils l'orthographient), nos deux voyageurs s'embarquent sur le vapeur *The Great Britain* qui vogue vers Montréal par le lac Ontario et le Saint-Laurent. Si, d'aventure, le spectacle des Mille-Îles avait impressionné Tocqueville, il n'en fit pas mention dans ses carnets. L'itinéraire suivi montre aussi le désintérêt des touristes reporters pour le Haut-Canada de langue anglaise dont ils longent les côtes à la hauteur de Kingston. Ils n'ont pas tellement de temps, il est vrai ; il leur tarde surtout de faire la découverte de cette France, Nouvelle ou Ancienne ? « But it was French, this *Montréal*... ! » Ainsi l'historien américain du séjour de Tocqueville et Beaumont en Amérique carillonne leur entrée au Canada ¹. Leur séjour en ce pays allait durer du 21 août au 3 septembre, dont la plus grande partie se passera dans la ville de Québec.

Tocqueville, qui s'était méthodiquement préparé en France et à New York à pénétrer la réalité historico-politique des États-Unis, se trouvait plutôt démuné pour aborder la réalité canadienne, d'ailleurs dualiste, celle d'un Haut-Canada à nette majorité anglaise et qu'il semble traiter avec un « mépris prégaullien » ² et celle d'un Bas-Canada où se trouvent toujours concentrés les Canadiens français, objet de sa prédilection depuis les révélations étonnantes du révérend Power(s) à New York. Les diverses avancées françaises qu'il vient de constater dans cette Amérique, peuplée ou désertique, excitent sa curiosité, apparemment plus avide encore sur ce point que celle de Beaumont. La mesure de sa très relative connaissance du Canada et de ses habitants, Tocqueville l'établira lui-même, une fois la tournée canadienne complétée, dans une lettre, la dernière, qu'il enverra d'Albany le 7 septembre 1831 à son vieux précepteur, l'abbé Lesueur ³ :

Mais ce qui nous a intéressés le plus vivement au Canada, ce sont ses habitants. Je m'étonne que ce pays soit si inconnu en France. Il n'y a pas six mois, je croyais, comme tout le monde, que le Canada était devenu complètement anglais. J'en étais toujours resté au relevé de 1763, qui n'en portait la population française qu'à 60 000 personnes. Mais depuis ce temps, le mouvement d'accroissement a été là aussi rapide qu'aux États-Unis, et aujourd'hui il y a dans la seule province du Bas-Canada 600 000 habitants de Français. Je vous réponds qu'on ne peut leur contester leur origine. Ils sont aussi Français que vous et moi. Ils nous ressemblent même plus que les Américains ne ressemblent aux Anglais (Vallée, p. 107-108).

Cela, Tocqueville ne le savait pas, du moins pas de science certaine, une couple de semaines plus tôt. Bizarrement, le premier interlocuteur de Tocqueville à Montréal fut « un Français venu de France il y a quelques années », ainsi qu'il le précise lui-même. Il s'agit de M. Quiblier ⁴, sulpicien et supérieur du Séminaire de

¹ Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, chap. XXIV, « Lower Canada : a lost empire », p. 314-315.

² L'expression est d'André Jardin, *op. cit.*, p. 135.

³ Lequel, ainsi qu'on l'a dit, était décédé au mois de juin précédent, ce que Tocqueville ignorait à l'époque, mais qu'il apprendra deux jours plus tard par courrier de France. Cette lettre à son précepteur comportera son numéro d'ordre chronologique (texte XIX) au début du chapitre 3.

⁴ D'origine lyonnaise, monsieur Joseph-Vincent Quiblier, p.s.s., arrivé à Montréal en 1825, y dirigera le séminaire de 1831 à 1846. Plus tard, il exercera son ministère en Angleterre avant de revenir mourir en France.

Montréal. Pierson est d'avis qu'ils ont pu profiter d'un premier interlocuteur aussi averti grâce à une lettre du révérend Power(s).

Tocqueville prit l'habitude de faire un rapport détaillé des dialogues que les voyageurs avaient avec les diverses personnalités rencontrées. Il fit état aussi de certains témoignages recueillis autrement, tout en consignant dans ses carnets, certains jours, des observations à chaud, des réflexions et même des bilans provisoires dont certains sont relativement explicites. Étant donné la brièveté de son séjour et la petite quantité de ses notes canadiennes, il nous a paru plus indiqué de suivre Tocqueville et ses textes jour après jour, que de catégoriser le tout, rencontres et entretiens, observations, descriptions et bilans, sans tenir compte de l'enchaînement chronologique. La façon dont s'est déroulé son séjour est le premier élément d'interprétation des textes de Tocqueville.

Texte
IV

L'abbé Quiblier, qui « nous a paru un ecclésiastique aimable et éclairé », leur fit le tableau d'une espèce d'Arcadie française dans le Nouveau Monde : « Je ne crois pas qu'il y ait un peuple plus heureux au monde que le peuple canadien. Il a des mœurs très douces, point de dissensions civiles ni religieuses et ne paie aucun impôt. » À la *demande*¹ « Mais n'existe-il pas ici quelque reste du système féodal ? » — La réponse est : « Oui, mais c'est plutôt un nom qu'autre chose. La plus grande partie du Canada est encore divisée en *seigneuries* [...]. La rente n'est qu'une bagatelle [...]. Le clergé en général n'a point de propriété foncière. » Les journaux jouissent d'une « liberté complète illimitée ». L'animosité entre les deux races existe, mais elle n'est « pas vive ». Les liens avec la métropole impériale ne semblent pas devoir se rompre : « Les Canadiens sont heureux sous le régime actuel. Ils ont une liberté politique presque aussi grande que celle dont on jouit aux États-Unis. »

À une question sur la religion, la riposte était venue qu'elle est « trop respectée pour qu'un journaliste se permît de l'attaquer le moins du monde ». Quant à l'expansion récente de l'instruction, « on ne peut encore savoir l'effet qui sera produit. Je crois cependant que la religion n'a rien à craindre ». De même que la race canadienne, qui s'étend, mais « lentement et de proche en proche. Mais elle n'a point cet esprit aventureux et ce mépris des liens de naissance et de famille qui caractérisent les Américains » (Vallée, p. 84-86). Au total, une situation, sinon tout à fait idyllique, du moins plutôt rassurante est décrite aux deux voyageurs enquêteurs par un compatriote qui n'est pas le premier venu.

¹ Les textes en forme de dialogue sont précédés d'un *D.* — (probablement *demande*) et d'un *R.* — (certainement *réponse*), sans qu'on ne sache jamais de qui est l'interrogation, de Tocqueville ou de Beaumont. Quant aux dates du séjour, Jardin (*op. cit.*, p. 135) signale que les journaux des deux voyageurs montrent un jour d'écart, mais que c'est la datation de Beaumont qui est exacte. Suivant l'ordre chronologique strict des textes de Tocqueville, nous en maintenons également les dates.

Texte
V

Le même jour ils rencontrent les frères Dominique et Charles Mondelet, avocats, que Tocqueville présente comme « des jeunes gens intelligents et de bon sens ¹ ». Bien que la population française constitue les neuf dixièmes de l'ensemble de la population, « presque toute la richesse et le commerce est dans les mains des Anglais, affirment les informateurs. Ils ont leur famille et leurs relations en Angleterre et trouvent des facilités que nous n'avons pas ». Une interrogation sur l'influence de l'autre puissance locale, le clergé, amène une réponse aussi substantielle que catégorique : « Peut-être peut-on reconnaître en lui une tendance secrète à gouverner ou diriger, mais c'est très peu de chose. En général, notre clergé est éminemment national. Ceci est en partie un résultat des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé placé [...]. Toutes les fois qu'il s'est agi de lutter contre les Anglais, le clergé a donc été à notre tête ou dans nos rangs. Il est resté aimé et respecté de tous. Loin de s'opposer aux idées de liberté, il les a prêchées lui-même. Toutes les mesures en faveur de l'instruction publique que nous avons prises presque de force et malgré l'Angleterre, ont trouvé un appui dans le clergé. Au Canada ce sont les protestants qui soutiennent les idées aristocratiques. » Un tel témoignage dépassait celui de l'abbé Quiblier.

Quant à l'accusation de démagogie, « ce qui me fait croire, ajoute l'un des Mondelet, que le caractère politique de nos prêtres est spécial au Canada, c'est que les prêtres qui nous arrivent de temps en temps de France montrent au contraire pour le pouvoir une condescendance et un esprit de docilité que nous ne pouvons concevoir ». Et, après ces propos qui auraient pu être interprétés comme une chiquenaude à des abbés Quiblier, la réponse de l'un des frères Mondelet à la question concernant la moralité est que les mœurs au Canada sont « oui, très pures » (Vallée, p. 86-88). Tocqueville a sans doute été frappé par ce témoignage laïque des frères Mondelet sur l'influence bénéfique du clergé canadien. Il y reviendra plusieurs fois, ainsi qu'on le verra, et en des termes insistants.

Texte
VI

Les voyageurs quittent Montréal ce jour même du 24 août, pour se rendre à Québec à bord du *John Molson* (nom déjà authentiquement québécois). Sur le navire, Tocqueville met de l'ordre dans ses idées : en premier l'apparence du pays, puis la population. L'analogie avec l'Europe, et surtout avec la France, le frappe d'abord. « Toutes les traces de la *wilderness* ont disparu ; des champs cultivés, des clochers, une population aussi nombreuse que dans nos provinces l'a remplacée. » Montréal a « une ressemblance frappante avec nos villes de province ». Mais la population, c'est autre chose : « Il est facile de voir que les Français sont le peuple vaincu. » Et cela se voit par le fait que, « bien que le français soit la langue presque universellement parlée, la plupart des journaux, les affiches, et jusqu'aux enseignes

¹ Dominique, l'aîné, fut élu cette année-là à l'Assemblée du Bas-Canada. Il sera membre du Conseil exécutif, puis affrontera Louis-Joseph Papineau qui le battra. Comme son frère cadet, Charles, il terminera sa carrière dans la magistrature. John Neilson (dont il sera longuement question plus loin) et l'aîné des Mondelet présentent ce point en commun avec Tocqueville et Beaumont d'avoir, peu de temps après eux, accepté une mission d'aller enquêter sur le système pénitentiaire aux États-Unis...

des marchands français sont en anglais. Les entreprises commerciales sont presque toutes en leurs mains. C'est véritablement la classe dirigeante au Canada ».

Mais le premier commentaire de Tocqueville a de quoi surprendre : « Je doute qu'il en soit longtemps ainsi. » Puis d'énumérer une série de facteurs de redressement :

— Le clergé et une grande partie des classes, non pas riches, mais éclairées commencent à sentir vivement leur position secondaire.

— Les journaux français que j'ai lus font contre les Anglais une opposition constante et animée.

— Jusqu'à présent le peuple [...] n'a que très imparfaitement entrevu sa position de nation conquise et n'a fourni qu'un faible point d'appui aux classes éclairées. Mais depuis quelques années, la Chambre des Communes, presque toute canadienne, a pris des mesures pour répandre à profusion l'instruction.

Pour ces trois motifs d'espoir, « tout annonce que la nouvelle génération sera différente de la génération actuelle ». Et pour peu que « la race anglaise » ne parvienne pas à « parquer les Français dans l'espace qu'ils occupent aujourd'hui, les deux peuples se trouveront en présence. Je ne puis croire qu'ils se fondent jamais, ni qu'il puisse exister une union indissoluble entre eux ». Alors, l'affrontement est-il inévitable entre les « deux peuples... en présence » ? À cette question, implicite, pas de réponse si ce n'est en la forme d'une espérance lointaine et diffuse : « J'espère encore que les Français, en dépit de la conquête, arriveront un jour à former à eux seuls un bel empire dans le Nouveau Monde, plus éclairés peut-être, plus moraux et plus heureux que leurs pères. » Et pour finir, retour sur terre et à la minute présente : « Pour le moment actuel, cette division entre les races est singulièrement favorable à la domination de l'Angleterre » (Vallée, p. 88-89).

III

[Retour à la table des matières](#)

Texte
VII

Dès le 26 août, Tocqueville et Beaumont rencontrent un visage très particularisé de cette domination, celui de « Mr. ... à Québec (négociant) », qui a dû probablement tenir à l'anonymat, respecté par les visiteurs. D'un entretien expéditif, et dont on devine le manque de cordialité réciproque, ces déclarations lapidaires : « Les avocats et les riches qui appartiennent à la race française détestent les Anglais... Mais c'est du bavardage et voilà tout. Le fond de la population canadienne n'a point de passions politiques et d'ailleurs presque toute la richesse est dans nos mains. — Mais ne craignez-vous pas que cette population nombreuse et compacte aujourd'hui sans passion n'en ait demain ? — Notre nombre augmente tous les jours, nous n'aurons bientôt rien à craindre de ce côté. » Et, pour finir, cette dernière réassurance pour le moins inattendue : « Les

Canadiens ont plus de haine encore contre les Américains que contre nous. »

À la fin du dialogue, Tocqueville ne peut s'empêcher d'ajouter une *note* : « En parlant des Canadiens il se peignait sur la physionomie flegmatique de Mr. ... un sentiment de haine et de mépris très visible. Il est rare qu'on parle avec tant de passion de ceux dont on en redoute rien » (Vallée, p. 89). Le lendemain, les enquêteurs vont rencontrer un Britannique moins antipathique et, surtout, moins simpliste, une espèce de contre-témoin qui sera beaucoup plus prolixe et généreux.

Texte
VIII

S'intercale dans la suite des textes une série de réflexions portant sur différents sujets. D'abord, le touriste d'origine européenne s'extasie un court moment sur le fleuve « magnifique. Québec est dans une position très pittoresque, entourée de campagnes riches et fertiles. Je n'ai jamais vu en Europe de tableau plus animé que celui que présentent les environs de Québec ». Toutefois « l'intérieur de la ville est laid ¹), et « sans aucune analogie avec les villes américaines. Il ressemble d'une manière frappante à l'intérieur de la plupart de nos villes de province ». Toute la population ouvrière étant française, naturellement « on n'entend parler que du français dans les rues. Cependant, toutes les enseignes sont anglaises ; il n'y a que deux théâtres qui sont anglais ». De même « presque tous les journaux imprimés au Canada sont en anglais... Il paraît à Québec un journal appelé la *Gazette*, semi-anglais, semi-français, et un journal absolument français appelé le *Canadien* ».

Tocqueville fut visiblement impressionné par la beauté des villages des environs, qui « ressemblent extraordinairement à nos beaux villages » et « on n'y parle que le français ». Par-dessus tout, « la population y paraît heureuse et aisée ». Et l'ethnologue de passage, n'ayant à sa disposition qu'une terminologie qu'on jugerait désuète aujourd'hui fait observer que « le sang y est remarquablement plus beau qu'aux États-Unis » et que « la race y est forte, les femmes n'ont pas cet air délicat et maladif qui caractérise la plupart des Américaines ² ».

Suit un long paragraphe à propos de la religion que pratiquent les Canadiens, que complète un extraordinaire éloge de leur clergé. Une religion sans fétichisme

¹ Cette remarque a de quoi étonner à prime abord... Ce n'est pas exactement l'impression qu'on peut avoir en consultant, par exemple, les documents visuels (dessins, aquarelles et sépias) de l'artiste James Patterson Cockburn, officier britannique en garnison à Québec pendant ces années 1830. Voir de Christina Cameron et Jean Trudel, *Québec au temps de James Patterson Cockburn*, Québec, Éditions Garneau, 1976.

² Dans l'édition des *Œuvres complètes* de Tocqueville par de Beaumont, ce passage parut inutilement raide à ce dernier qui crut devoir le supprimer. Pierson fournit l'explication psychologique suivante : « Certainly, Tocqueville had found himself in a disparaging mood while in Quebec. For so many months, he had had to be courteous, to swallow his dislikes, to 'express nothing but pleasure' : — now suddenly, it was almost as if he were at home, in France again [...] In fact, so homelike and attractive seemed the country of Lower Canada that he was beginning to romanticize its people » (*op. cit.*, p. 321). Au sujet du romantisme, on observera seulement que nous sommes bien en 1831...

et dépourvue « des accessoires qu'elle a dans les pays du midi de l'Europe ». Ainsi « on ne voit pas de *madones* sur les chemins. Point d'ornements bizarres et ridicules, point d'ex-voto dans les églises ». Voyez encore « les couvents de femmes [qui] ont des buts d'utilité et donnent des exemples de charité vivement admirés par les Anglais eux-mêmes ». Influence peut-être du premier interlocuteur, l'abbé Quiblier, dans ce jugement global : « La religion [est] éclairée et le catholicisme ici n'excite ni la haine ni les sarcasmes des protestants. J'avoue que pour ma part, elle satisfait plus mon esprit que le protestantisme des États-Unis. Le curé est bien véritablement ici le pasteur du troupeau ; ce n'est point un entrepreneur d'industrie religieuse comme la plupart des ministres américains. » Et, enfin, cet éloge définitif en forme de demi-boutade : « Ou il faut nier l'utilité du clergé, ou l'avoir comme au Canada. » Cela fut écrit sans point d'exclamation.

Tocqueville passe quelque temps au « cabinet de lecture », ou *Reading Room* ? Il flaire l'ambiance politique du moment en lisant « avec soin plusieurs numéros » du *Canadien*. L'épigraphe du journal : *Notre Religion, notre langue, nos lois*, lui apparaît tout à fait appropriée. « Il est difficile d'être plus franc. Le contenu répond au titre. Tout ce qui peut enflammer les grandes et les petites passions populaires contre les Anglais est relevé avec soin dans ce journal ¹. » Tocqueville note encore avec satisfaction que le journal reproduit « des pièces de vers français assez jolis » et rend compte de séances de « distributions de prix », les élèves jouant des pièces comme *Athalie*, *Zaïre*, *la Mort de César*. Côté qualité de la langue, c'est moins brillant : « En général le style de ce journal est commun, mêlé d'*anglicismes* et de *tournures* étranges. Il ressemble beaucoup aux journaux publiés dans le canton de Vaud en Suisse » — autre lieu où des langues cohabitent. Au Bas-Canada, « les Anglais et les Français se fondent si peu que les seconds gardent exclusivement le nom de *Canadiens*, les autres continuent à s'appeler Anglais » (Vallée, p. 90-91). Les deux solitudes s'affirment d'abord par leur nom.

Texte IX Dans cette dernière citation, nous avons volontairement sauté une phrase de Tocqueville contenant une de ses énormes affirmations que nous reprendrons plus loin, dans une perspective critique : « Je n'ai encore vu dans le Canada aucun homme de talent, ni lu une production qui en fit preuve. Celui qui doit remuer la population française, et la lever contre les Anglais n'est pas encore né. » Une page plus loin, une autre de ses observations a, en désespérance, une portée comparable à celle-là. Elle conclut le récit d'une « visite à l'un des tribunaux civils de Québec ² ».

¹ « J'ai vu, ajoute Tocqueville, un article dans lequel on disait que le Canada ne serait jamais heureux jusqu'à ce qu'il eût une administration canadienne de naissance, de principe, d'idées, de préjugés même, et que si le Canada échappait à l'Angleterre, ce ne serait pas pour devenir anglais »

² En compagnie d'un touriste anglais du nom de Vigne, qu'ils avaient rencontré pendant leur croisière sur les Grands Lacs et avec lequel ils avaient visité les chutes Niagara. Selon Jardin, ce touriste, ancien avocat, était « devenu l'un de ces voyageurs de l'époque romantique qui publient

Le juge suppléant en congé de mission venait de décrire un tableau judiciaire qui avait « quelque chose de bizarre, d'incohérent, de burlesque même ». Il s'agissait d'une affaire de diffamation, dans laquelle l'un des avocats plaidait en français tandis que le confrère s'exprimait en anglais. « On s'échauffait de part et d'autre dans les deux langues sans se comprendre sans doute parfaitement... Et le huissier criait : — Silence ! en donnant alternativement à ce mot la prononciation anglaise et française. » Quant aux sources du droit applicable à l'espèce, l'on passait de la coutume de Normandie et des arrêts du Parlement de Paris aux statuts britanniques du règne de Georges III. Mais c'est la médiocrité des avocats (« et qu'on dit les meilleurs de Québec ») qui semble avoir le plus affligé Tocqueville¹ et l'avoir incité à prononcer cette conclusion pessimiste, probablement d'abord devant ses deux compagnons, juristes comme lui : « Je n'ai jamais été plus convaincu qu'en sortant de là que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple c'est d'être conquis. »

Texte
X

L'entretien que Tocqueville et Beaumont eurent avec John Neilson, à Québec, le 27 août, fut le plus important de leur tournée d'investigation. Sans doute du fait du statut politique du personnage², mais aussi de la longueur de la conversation et du soin particulier que le rapporteur a mis à sa transcription. Les visiteurs sont maintenant plus au fait de la situation générale, posent des questions plus incisives ; des sujets nouveaux sont abordés, économie et finances publiques, système seigneurial, instruction publique. Cet Écossais, « quoique étranger, comme le présente Tocqueville, peut être regardé comme un des chefs des Canadiens dans toutes leurs luttes avec le gouvernement anglais ». C'est un « homme d'un esprit vif et original. Sa naissance et sa position sociale en opposition l'une à l'autre forment quelquefois dans ses idées et dans sa conversation de singuliers contrastes ». On reviendra sur la portée de cette restriction.

le récit de leurs randonnées dans les diverses parties du monde, véritables précurseurs des journalistes globe-trotters de la fin du siècle » (Jardin, *op. cit.*, p. 127).

¹ « Ils manquent particulièrement de distinction, parlent français avec l'accent normand des classes moyennes. Leur style est vulgaire et mêlé d'étrangetés et de locutions anglaises. Ils disent qu'un homme est *chargé* de dix louis pour dire qu'on lui demande dix louis. — Entrez dans la boîte, crient-ils au témoin pour lui indiquer de se placer dans le banc où il doit déposer. — En somme, le « petit nègre » au Prétoire... »

² Personnage considérable de l'histoire politique canadienne. Héritier « un commerce familial important, John Neilson tenait boutique d'imprimeur-libraire au numéro 3 de la Côte de la Montagne à Québec (sur cet aspect de sa carrière, voir l'étude de John Hare et de Jean-Pierre Wallot, « Le livre au Québec et la librairie Neilson au tournant du XIX^e siècle », *Livre et lecteur au Québec (1800-1850)*, sous la direction de Claude Galarneau et de Maurice Lemire, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, p. 93-113). Cet Écossais d'origine dirigeait *La Gazette de Québec* que son atelier imprimait. En politique, il se lia avec le parti de Louis-Joseph Papineau dont la force se faisait sentir particulièrement dans la région de Montréal. À l'époque, il avait siégé à l'Assemblée par la bonne grâce des électeurs *canadiens* depuis 1818. Pour éviter l'anglicisation du Bas-Canada par l'union avec le Haut-Canada, il avait été membre de missions parlementaires à Londres en 1822 et 1825 afin de présenter la cause des *Canadiens*. Mais, moins radical que Papineau, il se brouilla avec lui en 1834, à quelques années des rébellions déjà menaçantes.

Ainsi, cet homme, qui parle un excellent français, s'assimile tout au long au « Nous, Canadiens... » ; il ne le fait pas seulement pour conclure qu'« il est absolument contraire à notre intérêt de nous rendre indépendants ». Il voit très bien, par ailleurs, les raisons qu'a l'Angleterre de vouloir conserver le Canada¹ et « de plus la charge n'est pas aussi onéreuse qu'on le suppose ». Neilson voit dans les paysans canadiens une « race admirable » et, bien qu'il n'y ait pas d'autorité dans les villages, « l'ordre public s'y maintient mieux que dans aucun autre pays au monde ». De façon générale, le Canadien est « éminemment social ». L'éloge qu'il rend au clergé est particulièrement senti ; il dispose prestement de l'accusation qu'on lui fait parfois d'être démagogue. « Je n'ai pas entendu dire qu'on fit le même reproche aux prêtres catholiques en Europe. Le fait est qu'il est libéral, éclairé et cependant profondément croyant, ses mœurs sont exemplaires. Je suis une preuve de sa tolérance : protestant, j'ai été nommé dix fois par des catholiques à notre Chambre des Communes » : ce qui lui apparaît un argument irrésistible dont Tocqueville fera état un peu plus tard.

À la question usuelle des deux jeunes nobles français sur les « quelques restes de féodalité », leur interlocuteur les décrit « si légers qu'ils sont presque inaperçus » et le démontre en trois points. « Du reste, le seigneur n'a point de droits honorifiques, point de privilèges. Il n'y a point de noblesse et il ne peut y en avoir. Ici, comme aux États-Unis il faut travailler pour vivre. » Sous le régime français, les paysans vivaient en « état de sujétion » et connaissaient la *taille*. « Ils ne savent plus précisément quel est le sens du mot, mais il représente toujours pour eux une chose insupportable. Je suis convaincu qu'ils prendraient les armes si on voulait établir une taxe quelconque à laquelle on donnât ce nom. » Dans *L'Ancien Régime et la Révolution*, un quart de siècle plus tard, Tocqueville rappellera cet exemple (texte XXX du chapitre 3).

Une autre pièce forte des propos de Neilson portait sur les récents progrès en instruction publique. Une réforme entreprise 20 ans auparavant par le gouvernement, qui « s'y est pris maladroitement » et « a choqué les préjugés religieux », a échoué. Mais un courant nouveau a été lancé il y a quatre ans : « On fit des exhortations, on donna des encouragements, on forma des fonds, on nomma enfin des inspecteurs des écoles. J'en suis un et je reviens de faire ma tournée. Rien n'est plus satisfaisant que le rapport que j'ai à faire. L'impulsion est donnée. La population saisit avec une remarquable activité l'occasion de s'instruire. Le clergé nous aide de tous ses efforts. Déjà nous avons dans nos écoles la moitié des enfants, 50 000 environ. Dans deux ou trois ans, je ne doute pas que nous les ayons tous. » Nous avons réservé pour la fin l'extrait du milieu de cet entretien avec Nielson qui en fut le moment fort :

¹ Notamment, position stratégique du Saint-Laurent comme canal pour pénétrer « jusqu'au sein de l'Amérique » en cas de guerre avec les États-Unis ; ou « en cas de guerre avec les peuples du Nord de l'Europe », fourniture de « tous les bois de construction dont elle (l'Angleterre) a besoin ».

D. – Pensez-vous que la race française parvienne jamais à se débarrasser de la race anglaise ? (Cette question fut faite avec précaution, attendu la naissance de l'interlocuteur.)

R. – Non. Je crois que les deux races vivront et se mêleront sur le même sol et que l'anglais restera la langue officielle des affaires. L'Amérique du Nord sera anglaise, la fortune a prononcé¹. Mais la race française du Canada ne disparaîtra pas. L'amalgame n'est pas aussi difficile à faire que vous le pensez. Ce qui maintient surtout votre langue ici, c'est *le clergé*. Le clergé forme la seule classe *éclairée et intellectuelle qui ait besoin*² de parler français et qui le parle avec pureté (Vallée, p. 93-98).

Cela fut dit aux deux aristocrates français par un Canadien écossais et protestant qui résidait à Québec, au cœur même du Canada français et catholique. Ces paroles contribueront visiblement à raffermir la propre pensée de Tocqueville. Quant à l'influence du clergé, fait incontestable, Neilson venait « en établir la causalité historique, exacte en l'occurrence, de *la foi, gardienne de la langue*. Plus tard, s'imposerait le dicton inverse, *la langue, gardienne de la foi*, selon le titre même d'un texte classique d'Henri Bourassa.

Texte
XI

Après l'entretien, Neilson joue le cicérone et fait visiter à ses invités le village huron de Lorette³. Les annotations de Tocqueville se font rapides : « La mémoire des jésuites est adorée ici. Les maisons des Indiens étaient fort propres. Eux-mêmes parlaient le français et avaient une apparence presque européenne bien que leur costume fût différent. Presque tous sont de sang mêlé. » Comme Tocqueville s'étonnait de ne pas les voir cultiver la terre : « Bah ! me dit Mr. Neilson, ce sont des gentilshommes que ces Hurons-là, ils croiraient se déshonorer en travaillant. Gratter la terre comme des bœufs, disent-ils, cela ne convient qu'à des Français ou des Anglais. Ils vivent encore de la chasse et des petits ouvrages que font leurs femmes. » Au sujet de la prédilection des Indiens pour les Français, Neilson la juge « incontestable » et loue la facilité de ceux-ci à se plier « le plus facilement pour un temps aux mœurs, aux idées, aux préjugés de celui chez lequel il vit ». Bref, « c'est en devenant sauvages que vous avez obtenu des sauvages un attachement qui dure encore ». Il ne rappelle pas la réticence inverse des Anglais au métissage.

¹ Formule que Tocqueville prendra à son propre compte mais à la façon d'une crainte : « J'ai bien peur que »... Voir, plus loin, la conclusion de son texte synthétique daté du 1^{er} septembre 1831 (Texte XVI).

² Les soulignés en italique sont bien de Tocqueville.

³ Avant de commencer leur tournée de la campagne avoisinante, nous savons que nos deux voyageurs ont visité la ville de Québec et ses alentours, bien que Tocqueville n'en parle guère dans ses textes, sauf pour cette impression de laideur de la ville, déjà relevée à la note 12 [Édition électronique, voir la note 1 du texte VIII. (MB)]. Nous savons par des lettres de Beaumont que nos touristes ont visité les points d'intérêt : la vieille citadelle, le Couvent et ses religieuses (Ursulines), les plaines d'Abraham, le premier obélisque (déjà) célébrant la victoire anglaise de 1759, les chutes Montmorency, ces deux derniers lieux fixés par des dessins de Beaumont lui-même. Pierson, qui reproduit ces dessins, fait observer : « Naturally, as Frenchmen and as gentlemen of imagination and sympathy, they felt the appeal of what they saw. The vast, onward-moving St-Lawrence, the high road of the old empire, seemed to them more beautiful and more majestic than they had thought possible » (*op. cit.*, p. 319).

Mais « je vous parlais tout à l'heure de votre aptitude à devenir sauvages. Nous avions surtout au Canada une race d'hommes maintenant presque éteinte qui excellait sur ce point. C'étaient les agents du commerce des fourrures connus sous le nom de *Voyageurs*. Ils se recrutaient dans toute la population. Je ne crois pas que l'intrépidité et l'esprit d'aventure aient jamais été poussés si loin. Ils étonnaient et subjuguèrent les Indiens eux-mêmes dans leurs forêts » (Vallée, p. 98-99). En somme, plus sauvages que les sauvages eux-mêmes, en une formule de *racisme* à l'envers ?

Quelques jours plus tard (et anticipant sur le texte XV), [Neilson] « nous disait aujourd'hui en parlant des Indiens : "Ces peuples disparaîtront complètement, mais ils succomberont victimes de la hauteur de leur âme. Le dernier d'entre eux se croit au moins l'égal du gouverneur de Québec. Ils ne se plieront point à la civilisation, non parce qu'ils sont incapables de faire comme nous, mais parce qu'ils méprisent notre manière de vivre et se jugent nos supérieurs" » (Vallée, p. 103-104). Selon ce qui pourrait s'appeler un *racisme* à l'indienne...

Texte
XII

Tocqueville avait écrit la veille, comme en post-scriptum au long entretien avec Neilson, la note suivante : « Mr. Richard, curé catholique, est envoyé au Congrès par une population protestante. Mr. Neilson, protestant, est envoyé aux Communes du Canada par une population catholique. Ces faits prouvent-ils que la religion est mieux entendue ou que sa force s'épuise ? » À la question qu'il se pose à lui-même, Tocqueville répond. « Ils prouvent, je crois, l'un et l'autre » (Vallée p. 99). Qu'en serait-il en Europe, dans la France de la Restauration ? Le parallèle Richard et Neilson laisserait entendre qu'il ne pouvait en être ainsi que dans ces pays neufs d'Amérique.

Texte
XIII

Décidément, ce Mr. Neilson est fort affable. *Voilà* qu'il « est (encore) venu nous chercher aujourd'hui pour nous mener voir le pays ». Et Tocqueville note au retour que le résultat de cette promenade a été on ne saurait plus favorable à la population canadienne. Il dit pourquoi : « ... des terres bien cultivées qui respirent l'aisance... ; ...lits excellents... Les meubles sont très propres... ; Le paysan est fort, bien constitué, bien vêtu... ; ... dans leurs manières quelque chose de distingué qui nous a frappés. » Une fois libéré des premières impressions du pays et de sa population, lui inspirant d'instinctives références à la mère patrie, Tocqueville semble davantage enclin à établir des comparaisons entre les Canadiens et leurs voisins du sud.

Le rapprochement est favorable aux premiers : « Son abord [du paysan] a la cordialité franche qui manque à l'Américain ; il est poli sans servilité et vous reçoit sur le pied d'égalité mais avec prévenance. » Le parallèle est davantage soutenu dans l'important texte suivant : « Au total, cette race d'hommes nous a paru inférieure aux Américains en lumières, mais supérieure quant aux qualités de cœur. On ne sent ici en aucune façon cet esprit *mercantile* qui paraît dans toutes les actions comme dans tous les discours de l'Américain. La raison des Canadiens est

peu cultivée, mais elle est simple et droite, ils ont incontestablement moins d'idées que leurs voisins, mais leur sensibilité paraît plus développée ; ils ont une vie de cœur, les autres de tête ¹ » (Vallée, p. 99- 100).

Texte
XIV

« Aujourd'hui (le 29 août) nous sommes montés à cheval pour visiter la campagne sans guide. » Nos voyageurs sont sans doute reconnaissants à M. Neilson de les avoir guidés à Lorette chez les Hurons, puis dans le pays ². Cette fois, ils se passent de guide et d'introducteur. C'est du côté de « la commune de Beaufort ³ à deux lieues de Québec » que « nous nous sommes écartés dans les sentiers et [que] nous avons causé avec tous les habitants que nous avons rencontrés, tâchant de faire porter la conversation sur des sujets graves ». Visiblement, Tocqueville et son compagnon éprouvent le besoin de poser à des éléments de la population des questions fondamentales et d'en recueillir des réponses directes, non tamisées par un interprète tiers, ce dernier fût-il d'une classe intellectuelle ou morale aussi élevée que Neilson. Bien leur en prit, car la cueillette d'informations diverses de cette journée de nos deux reporters à cheval a peut-être été la plus riche de leur séjour qui, du reste, touchait à sa fin.

Tocqueville revient, une fois de plus et avec insistance, sur la grande aisance qui règne dans cette population. En voyant le peuple sortir de l'église, « sa mise », qu'il ne précise pas endimanchée, « annonçait la plus grande aisance [...] ». La terre aux environs de Québec se vend extrêmement cher, aussi cher qu'en France, mais aussi elle rapporte beaucoup ». Cette question immobilière, sur laquelle Tocqueville reviendra souvent par la suite, constitue le problème économique-social majeur de ces paysans.

Mais le second point, non moins important, c'est que « les idées de cette population semblent encore peu développées ». En particulier sur la triple menace d'encerclement où ils se trouvent : « Cependant, ils sentent déjà très bien que la race anglaise s'étend autour d'eux d'une manière alarmante ; qu'ils ont tort de se renfermer dans un rayon au lieu de s'étendre dans le pays encore libre. Leur jalousie est vivement excitée par l'arrivée journalière des nouveaux venus

¹ Cette fois encore, Beaumont a, dans l'édition des *Œuvres complètes* de son compagnon, quelque peu atténué cette formulation estimée peu aimable à l'égard des Américains. Voir, plus haut, la note 13. [Édition électronique, voir note 2 teste VIII. (MB)]

² On peut présumer que le pays s'étendait quelque part sur un arc de cercle entre Saint-Augustin et Charlesbourg, puisque le lendemain, ils seront dans la région de Beauport avant de traverser sur la rive sud et de pousser jusqu'à Montmagny. On peut même supposer qu'ils aient contemplé l'église de Charlesbourg (œuvre remarquable de l'abbé Jérôme Demers et de François Baillargé) dont la construction venait de s'achever (1827-1830).

³ Vallée ajoute « (sic) » à cette désignation toponymique. Il s'agit manifestement de Beauport et non de Beaufort. Les éditions successives des œuvres de Tocqueville, ainsi que Pierson lui-même ne font pas la correction. C'est peut-être le cas de signaler que l'écriture de Tocqueville était plutôt difficile pour les présentateurs de son œuvre ; et Beaumont n'a pas rectifié la graphie de la localité. Mais en note des *Lettres d'Amérique* de Beaumont, les annotateurs ont rétabli le nom exact de Beauport (p. 136).

d'Europe. Ils sentent qu'ils finiront par être absorbés. » Le malheur c'est qu'« ils ne voient pas clairement le remède » ; ils « craignent trop de quitter la vue du clocher, ils ne sont pas assez malins. — Oh ! vous avez bien raison, mais que voulez-vous faire ? Telles sont leurs réponses ».

Là se découvre, une fois de plus, « leur position de peuple vaincu ». Ils comptent « sur la bienveillance, non pas précisément du gouvernement, mais des Anglais ». Plus particulièrement sur « leurs représentants. Ils paraissent avoir pour eux et particulièrement pour M. Neilson. — Il est cependant Anglais, nous disaient-ils comme avec étonnement ou regret — cet attachement exalté qu'ont en général les peuples opprimés pour leur protecteur ». L'impression qui se dégage est accablante : « Au total cette population nous a paru capable d'être dirigée quoique encore incapable de se diriger elle-même. » Le mot *colonialisme* n'existait pas à l'époque ; mais cette dernière phrase le définirait. « Nous arrivons au moment de la crise », pressent Tocqueville. Et la prophétie conditionnelle se fait catastrophique : « Si les Canadiens ne sortent pas de leur apathie d'ici à vingt ans, il ne sera plus temps d'en sortir. »

Toutefois, « tout annonce que le réveil de ce peuple approche ». Mais le pire danger est l'inféodation des classes privilégiées aux intérêts des dominants : « Si dans cet effort les classes intermédiaires et supérieures de la population canadienne abandonnent les basses classes et se laissent entraîner dans le mouvement anglais, la race française est perdue en Amérique. » D'ailleurs, « il existe déjà à Québec une classe d'hommes qui forme la transition entre le français et l'anglais : ce sont des Anglais alliés à des Canadiens, des Anglais mécontents de l'administration, des Français en place ». En somme, tout ce qui gravite autour de la *Gazette de Québec* et de leaders tel Neilson. Cette classe ne constitue pourtant pas un rempart ni une certaine garantie.

Tout au contraire : « C'est elle que je crains le plus pour le sort futur de la population canadienne. Elle n'excite ni sa jalousie, ni ses passions » étant « plus canadienne qu'anglaise d'intérêt parce qu'elle fait de l'opposition au gouvernement. Au fond, cependant, elle est anglaise de mœurs, d'idées, de langue. Si elle prenait jamais la place des hautes classes et des classes éclairées parmi les Canadiens, la nationalité de ceux-ci serait perdue sans retour. Ils végéteraient comme les Bas-Bretons en France », précise l'aristocrate lettré de Normandie. Une fois de plus, c'est la religion qui vient à la rescousse en mettant « un obstacle aux mariages entre les deux races » et en créant « dans le clergé une classe éclairée qui a intérêt à parler français et à se nourrir de la littérature et des idées françaises ». Voilà bien un autre passage qui vaudra d'être reconsidéré plus loin, au chapitre 4, sous l'angle critique.

Pour permettre une meilleure articulation de la pensée de Tocqueville sur le rôle des classes en situation de péril, le précédent paragraphe avait omis un passage quelque peu grandiloquent sur le destin collectif de ces Canadiens. « Il y a

ici tous les éléments d'un grand peuple. Les Français d'Amérique sont aux Français de France ce que les Américains sont aux Anglais. » Et même davantage : « Ils ont conservé la plus grande partie des traits originaux de caractère national, et l'ont mêlé avec plus de moralité et de simplicité. Ils sont débarrassés comme eux d'une foule de préjugés et de faux points de départ qui font et feront peut-être toujours les misères de l'Europe. En un mot ils ont en eux tout ce qu'il faudrait pour créer un grand souvenir de la France dans le Nouveau Monde. » Il leur faudrait, préalablement, « reconquérir complètement leur nationalité..., ce qui est probable sans malheureusement être assuré ».

Et pour la seconde fois en deux jours, Tocqueville déplore l'absence d'un chef national : « Un homme de génie qui comprendrait, sentirait et serait capable de développer les passions nationales du peuple aurait ici un rôle admirable à jouer. Il deviendrait bientôt l'homme le plus puissant de la colonie. Mais je ne le vois encore nulle part. » L'avant-veille, il affirmait qu'il « n'est pas encore né ». Visiblement, personne, pas même Neilson, encore allié à Papineau, ne lui avait glissé mot de celui-ci. Ou, non moins clairement, le tribun de l'heure ne semblait même pas être présent à l'esprit des citoyens de Québec en cette fin d'été 1831...

Le reste des notes de Tocqueville sur cette journée fort inspirante porte sur des sujets déjà évoqués : le système seigneurial, l'esprit de ces Français, une propension à la littérature dans les gazettes françaises. Mais, ce que Tocqueville n'avait pas noté précédemment, « l'esprit d'égalité de la démocratie est vivant là comme aux États-Unis, bien qu'il ne soit pas si raisonneur ». L'aristocrate dit même avoir retrouvé « au fond du cœur de ces paysans les passions politiques qui ont amené notre Révolution »... Pourtant, ici, aucun risque d'éclatement « parce que rien ne leur résiste ». Toutefois, il y aurait de la méfiance au sujet de la dîme et quelque « envie » pour « la réclame que cet impôt met dans les mains de quelques ecclésiastiques. Si la religion perd jamais son empire au Canada, c'est par cette brèche-là que l'ennemi entrera ». Pour Tocqueville, l'Ancien régime sert toujours de point de comparaison.

Sur d'autres sujets plus légers, citons d'abord, comme exemple de piquant dans les réparties des paysans canadiens, ce mot de l'un d'entre eux : à la question pourquoi se laisser « resserrer dans des champs étroits, tandis qu'ils pourraient trouver à 20 lieues de chez eux des terres fertiles et incultes. — Pourquoi, me répondit-il, aimez-vous mieux votre femme, quoique celle du voisin ait de plus beaux yeux ? J'ai trouvé qu'il y avait un sentiment réel et profond dans cette réponse. »

Devant la propension toute naturelle d'inonder les *gazettes* « de petits morceaux de littérature en prose ou en vers, ce qui ne se rencontre jamais dans les vastes colonnes des journaux anglais », le fils d'une grande famille lettrée constate que « cette versification a l'ancien caractère de la versification française » et ne manque pas de paraître tout de même sympathique : « Elle a un tour simple et naïf

fort éloigné de nos grands mots, de l'emphase et de la simplicité affectée de notre littérature actuelle, mais elle roule sur de petites ou de vieilles idées » (Vallée, p. 100-103). Voilà bien l'occasion de rappeler que, de part et d'autre de l'Atlantique, nous sommes bien en 1831, soit un an après *Hernani* et 30 ans avant l'éclosion du Mouvement littéraire de 1860, à Québec...

Texte
XV

La note suivante du journal de Tocqueville est du 31 août : « Nous avons été aujourd'hui avec M. Neilson et un Canadien nommé M. Viger¹ sur la rive droite du Saint-Laurent jusqu'au village de Saint-Thomas² situé à 10 lieues de Québec. » C'est maintenant l'estuaire avec ses sept lieues de large. Cette région de la rive sud produisit une non moins forte impression sur les deux voyageurs : « Campagnes... admirables de fertilité ... Les maisons sont *universellement* bien bâties... un air d'aisance et de propreté... Les églises sont riches, mais riches de très bon goût³. » Ces campagnes, « jointes au Saint-Laurent et aux montagnes du Nord... forment le plus complet et le plus magnifique tableau ». Comme partout ailleurs jusqu'à maintenant, dans cette région où l'on « n'entend point l'anglais » et dont « la population n'est que française », pour chaque façade d'aubergiste ou de marchand « son enseigne est en anglais ». L'on est pourtant loin des grands établissements de commerce de Montréal et de Québec.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Texte
XVI

Le séjour à Québec tire à sa fin. Le 1^{er} septembre, Tocqueville sent le besoin d'aligner dans son carnet une série de *remarques* générales, numérotées de 1^o à 6^o, et dont plusieurs sont inévitablement répétitives. Il fait précéder ce bilan de quelques précisions. D'abord, la haine des Canadiens se dirige plus encore contre le gouvernement que contre la race anglaise en général. Puis, si « les instincts du peuple sont contre les Anglais⁴ », il n'en demeure pas moins que « beaucoup de Canadiens appartenant aux classes éclairées ne nous ont pas paru animés, au degré que nous croyions, du désir de conserver intacte la trace de leur origine, et de

¹ L'édition des *Œuvres Complètes* (tome V, vol. 1, p. 216) transcrit « M. Niger » suivi d'un point d'interrogation. Selon Pierson (*op. cit.*, p. 341), il s'agit probablement de Denis-Benjamin Viger qui était également lié à Papineau et à Neilson. Viger était de cette dernière fournée de députés à l'Assemblée où s'illustraient, à part Neilson, un Augustin-Norbert Morin, un Jacques Labrie, en attendant que ne les rejoignent un Louis-Hippolyte Lafontaine, un Ludger Duvernay, un Jean-Baptiste Meilleur, etc. Il ne semble pas que Viger, plus radical que Neilson, n'ait même mentionné le nom de Papineau. Quoi qu'il en soit, pas plus Beaumont dans ses notes de voyage que Tocqueville n'ont rapporté des propos de Viger.

² Maintenant la ville de Montmagny dont la paroisse principale est Saint-Thomas.

³ Toujours intéressé aux questions de contributions et impositions, Tocqueville note furtivement : « Remarquez que c'est la commune elle-même qui s'impose pour établir son église. »

⁴ Sous-entendu toujours : Les Anglais du Canada, et non ceux de la métropole.

devenir un peuple entièrement à part. Plusieurs ne nous ont pas paru éloignés de se fondre avec les Anglais, si ceux-ci voulaient adopter les intérêts du pays ». La pente de l'assimilation, quoi ... Ce n'est pas la première fois que Tocqueville s'en inquiète. Enfin, « il est donc à craindre qu'avec le temps et surtout l'émigration des Irlandais catholiques, la fusion ne s'opère. Et elle ne peut s'opérer qu'au détriment de la race, de la langue et des mœurs françaises ». On notera que, dans la première des remarques suivantes, Tocqueville emploie pour la première fois l'expression de « Bas-Canada », distinct d'un Haut-Canada mais qu'il ne nomme pas :

Cependant il est certain :

- 1) Le Bas-Canada (heureusement pour la race française) forme un État à part. Or, dans le Bas-Canada la population française est à la population anglaise dans la proportion de dix contre un. Elle est compacte. Elle a son gouvernement, son Parlement à elle. Elle forme véritablement un corps de nation distinct. Dans le Parlement composé de quatre-vingt-quatre membres, il y a soixante-quatre Français et vingt Anglais.
- 2) Les Anglais jusqu'à présent se sont toujours tenus à part. Ils soutiennent le gouvernement contre la masse du peuple. Tous les journaux français font de l'opposition, tous les journaux anglais sont ministériels, à l'exception d'un seul, *The Vindicator*, à Montréal ; encore a-t-il été fondé par des Canadiens.
- 3) Dans les villes, les Anglais et les Canadiens forment deux sociétés. Les Anglais affichent un grand luxe ; il n'y a parmi les Canadiens que des fortunes très bornées ; de là, jalousie, tracasseries de petite ville.
- 4) Les Anglais ont dans les mains tout le commerce extérieur et dirigent en chefs tout le commerce intérieur. De là encore jalousie.
- 5) Les Anglais s'emparent tous les jours de terres que les Canadiens croyaient réservées à leur race.
- 6) Enfin les Anglais se montrent au Canada avec tous les traits de leur caractère national, et les Canadiens ont conservé tous les traits du caractère français.

Il y a donc fort à parier que le Bas-Canada finira par devenir un peuple entièrement français. Mais ce ne sera jamais un peuple nombreux. Tout deviendra anglais autour de lui. Ce sera une goutte dans l'océan. J'ai bien peur que, comme le disait M. Neilson avec sa franchise brusque, la fortune n'ait en effet prononcé et que l'Amérique du Nord ne soit anglaise (Vallée, p. 104-105).

Texte
XVII

Le 2 septembre, fin du séjour au Bas-Canada, deux notes de Tocqueville traitent de différents sujets dont, une fois de plus, de l'agent salvateur par excellence, le clergé. Les ecclésiastiques forment d'évidence « la première classe parmi les Canadiens. Tous ceux que nous avons vus sont instruits, polis, bien élevés. Ils parlent le français avec pureté. En général ils sont plus distingués que la plupart de nos curés de France. On voit dans leur conversation qu'ils sont *tout canadiens*... unis de cœur et d'intérêt à la population ». Voilà bien l'éloge suprême avec le certificat de distinction. Mais ce qui, toutefois, ne les empêche pas d'avoir « des sentiments de *loyauté* envers le roi d'Angleterre, et (de) soutenir en général le principe de légitimité ». Sous un ministère *démocrate*, ils font aujourd'hui de

l'opposition, mais « ils feraient certainement de la rébellion si le gouvernement devenait tyrannique ». Cette dernière affirmation fut apparemment faite sans sourciller.

« *Somme toute*, conclut Tocqueville, ce peuple-ci ressemble prodigieusement au peuple français. Ou plutôt ce sont encore des Français, trait pour trait, et conséquemment parfaitement différents des populations anglaises qui les environnent. » Ils sont encore « gais, vifs, railleurs, aimant la gloire et le bruit, intelligents, éminemment sociables » et « leurs mœurs sont douces et leur caractère serviable. Le peuple est en général plus moral, plus hospitalier, plus religieux qu'en France ». Et comme si ce n'était pas assez, « il n'y a qu'au Canada qu'on puisse trouver ce qu'on appelle un *Bon enfant* en France. L'Anglais et l'Américain est ou *grossier ou glacé* ». À la fin de cet éloge presque dithyrambique, Tocqueville cite un paysan qui lui confiait : « Si on en vient jamais aux mots, les Anglais ne sont pas blancs ¹ » (Vallée, p. 105-106). Défi, menace ou crainte exorcisée ?

Texte
XVIII

Deux remarques portant sur le régime d'assemblée forment l'essentiel de la dernière des notes rédigées au Canada. Quand, « il y a cinq ou six ans, le gouvernement anglais a voulu réunir tout le Canada dans une seule assemblée », Tocqueville y vit la « mesure la plus propre à dissoudre entièrement la nation canadienne ». Et naturellement, « tout le peuple s'est-il réveillé tout à coup et c'est depuis ce temps qu'il connaît sa force ». L'adoption d'un régime d'union des deux Canadas sera ajournée. Par ailleurs, apprenant que dans la Chambre d'assemblée, « les discussions étaient vives, emportées, et que souvent on prenait des résolutions précipitées dont on se repentait quand la tête était refroidie », Tocqueville glisse l'observation ironique : « Ne croirait-on pas entendre parler d'une Chambre française ? »

De toutes ces considérations les plus diverses, Tocqueville n'en aura fait qu'une qui fût à portée militaire : les officiers de milice devant résider sur le lieu de leur commandement, « le résultat a été de mettre la direction de la force armée presque exclusivement dans les mains des Canadiens ». La remarque s'arrête là. Tocqueville ne spéculé pas sur le conséquent ². Enfin, la dernière observation de cette note, courte mais hétérogène, décrit une situation fort cocasse : « Plusieurs curés m'ont dit que dans leur commune il n'y avait pas un seul individu parlant l'anglais. Eux-mêmes ne s'entendaient point et nous prenaient pour interprètes » (Vallée, p. 106). Pareille scène a probablement été vécue par les visiteurs français avec un sourire en coin, à moins qu'ils n'aient benoîtement ri dans leur barbe... tout en pensant : « Quel pays tout de même ! »

¹ *N'être pas blanc* en termes d'argot signifie : *Être en mauvaise passe*.

² Après la rébellion des Patriotes, John Colborne fit exécuter 12 rebelles. Parmi eux, se trouvait le cultivateur François-Xavier Hamelin, âgé de 21 ans, qui était lieutenant de milice.

Les trois premiers textes dont nous avons fait état constituaient une espèce de préface aux notes du séjour au Canada. Du 24 août au 2 septembre 1831, Tocqueville aura fait une quinzaine d'entrées distinctes à son journal. Sauf celles qui furent datées du 24 août et écrites à Montréal, et la troisième composée à bord du *John Molson* pendant le trajet entre cette ville et Québec, toutes les autres furent rédigées à Québec. Ces notes diverses se rangent naturellement en quatre catégories : 1° les *entretiens* (avec Quiblier, les Mondelet, le négociant anglais de Québec, et surtout l'homme politique John Neilson, de loin l'informateur le plus complet) ; 2° les *visites* (au Cabinet de lecture de Québec, à un tribunal civil de cette ville, à Lorette chez les Hurons, dans les campagnes environnantes de Québec avec — en l'occurrence Neilson — ou sans guide, et même sur l'autre rive du Saint-Laurent, poussant jusqu'à Saint-Thomas (le Montmagny d'aujourd'hui) ; 3° les *mises en ordre* ou bilans des réflexions du visiteur (dès le voyage fluvial entre les deux villes ou la série de remarques générales à la veille de quitter Québec) ; et enfin, 4° les *notes* sur des *points particuliers*, traités séparément ou groupés, constituent le reste des entrées au carnet du voyageur.

L'impression générale qui se dégage d'une première lecture de ces textes est celle d'une grande richesse de contenu, se distribuant en des formes diverses sans égard aux redondances et même aux répétitions. À la fois spontanés et *engagés*, ils constituent matière à mémoire et peut-être même d'éventuels matériaux de travail. On pourrait encore dire qu'ils révèlent un art, probablement exceptionnel, d'employer au maximum un temps parcimonieusement compté afin de recueillir de l'information judicieuse à propos d'une situation complexe et, jusqu'à ce moment-là, à peu près totalement inconnue des visiteurs.

La façon de rendre compte de ces textes montrait bien au lecteur qu'ils n'avaient pas la même importance et que certains, au moins cinq, présentent un intérêt particulier du fait de leur contenu ou encore des circonstances de leur origine. Ont ce dernier caractère des textes qu'on pourrait convenir de qualifier de synthétiques : outre le premier et long entretien avec John Neilson (texte X), le premier texte bilan de Tocqueville (texte VI) et le dernier ayant ce caractère (texte XVI), auxquels on pourrait joindre un premier brassage d'observations et de réflexions diverses (texte VIII) et un second allant plus profondément au fond des choses et, cette fois-ci, sans guide (texte XIV). Ces divers énoncés mériteront une attention critique particulière ; ultérieurement, il sera facile de référer à l'un ou à l'autre grâce à leur numérotation marginale.

Mais, même pour cette catégorie de textes à privilégier, il était utile de connaître d'abord le concret quotidien d'un séjour vécu aussi intensément afin d'apprendre comment s'est esquissée, par touches successives et complémentaires, la pensée d'un jeune homme à l'intellect brillant et dont la sympathie profonde était déjà toute gagnée à la cause de la société qu'il avait observée sur place. En plus d'éprouver un premier plaisir de LIRE Tocqueville sur ce qui tenait lieu du Québec de 1831, le lecteur sera en mesure de suivre, au chapitre 3, ses textes postérieurs à

sa visite et peut-être même de s'associer librement à la critique générale qui sera proposée au chapitre suivant.

Chapitre 3

LIRE Tocqueville sur le Canada : II. Textes postérieurs au séjour (1832-1857)

I

[Retour à la table des matières](#)

Dès après le passage de la frontière américaine, Tocqueville revient sur la question des Canadiens : d'abord, dans ses lettres personnelles et, plus tard, par association d'idées dans divers textes portant sur les États-Unis ou sur l'Ancien régime. Il sera intéressant de relever quels éléments l'auteur aura retenus dans ses deux grandes œuvres, *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution*.

On fera également état d'autres expressions d'opinion dans des circonstances spéciales et rares (dont la dernière peu de temps avant sa mort). Tous ces textes (XIX à XXXI) requièrent autant d'attention que les diverses notes écrites pendant le court séjour au Bas-Canada. Ils font aussi la preuve de l'intérêt persistant de cet aristocrate pour les habitants de la vieille France qu'il avait découverte, tout jeune homme, rempli d'émotion, en cette fin d'été 1831.

Une bonne moitié de ces textes datent de la fin du séjour des deux compagnons de voyage en terre américaine ; ils sont donc antérieurs à la rentrée en France, au mois de février 1832. Les textes subséquents, s'étalant de 1833 à 1857, sont plus espacés et l'écart entre deux textes pourra s'étendre jusqu'à neuf années. Comparées aux notes des carnets, les lettres donnent libre cours à une pensée qui a pu prendre quelque distance avec son objet, malgré certains raccourcis, spécialement lorsque Tocqueville s'adresse à des proches, à son vieux précepteur dont il ignore alors la mort, à une cousine, la comtesse de Grancey, ou à l'un de ses frères, le vicomte Hippolyte. La forme épistolaire est d'ailleurs plus soignée que celle de notes hâtives jetées au jour le jour dans un carnet de voyage. Cette qualité

de style apparaît dans la lettre qu'il adresse d'Albany presque aussitôt de retour aux États-Unis, le 7 septembre 1831, à l'abbé Lesueur ¹.

Texte
XIX

Écrivant à son ancien professeur de littérature, le jeune voyageur ne se dérobe pas à la tentation de jolies métaphores : le Saint-Laurent, « c'est comme qui dirait la Manche roulant à l'intérieur des terres » ; et les Grands Lacs, « ils se tiennent tous comme une grappe de raisin, et aboutissent enfin à la vallée du Canada ». Le message principal de la missive porte sur l'identité française du peuple *canadien*. « Nous nous sentions comme chez-nous, et partout on nous recevait comme des compatriotes, enfants de la *vieille France*, comme ils l'appellent. À mon avis, l'épithète est mal choisie. La vieille France est au Canada ; la nouvelle est chez-nous. » Les églises y sont surmontées « du coq et de la croix fleurdelisée ». Les parents sont « vigoureux », les enfants sont « gros et réjouis ». La vie de famille est gaie ; on y « chante après souper » quand on n'évoque pas « quelque vieille prouesse des premiers Français du Canada », soit ces « grands coups d'épée donnés du temps de Montcalm et des guerres avec les Anglais ».

Ayant plus d'une fois noté, pour son propre compte, le rôle unique du clergé dans l'œuvre de survivance de ce peuple, Tocqueville décrit maintenant à son vieux précepteur l'intégration à la population de ce clergé : « Le dimanche on joue, on danse après les offices. Le curé lui-même prend part à la joie commune tant qu'elle ne dégénère pas en licence. Il est l'oracle du lieu, l'ami, le conseil de la population. » S'il avait pu lire ces lignes, sans doute que l'abbé Lesueur aurait eu une forte prédilection pour les ouailles de ces paroisses de la vieille France, faisant la part sociale si belle à leur pasteur.

L'épistolier fait, une fois de plus, bon marché de l'accusation d'un clergé *démagogue*, car « le fait est qu'il est le premier à résister à l'oppression, et le peuple voit en lui son plus constant appui ». Tocqueville ne semble pas voir la moindre ambiguïté dans la proposition que les Canadiens soient « religieux par principe et par passion politique ». Si le clergé « forme là la haute classe », ce n'est pas par l'effet de lois ou de privilèges, mais « parce que l'opinion et les mœurs le placent à la tête de la société ». Comment faire autrement avec ces « gens (qui sont) les plus distingués du pays », qui « ressemblent beaucoup à nos vieux curés français », étant « en général, des hommes gais, aimables et bien élevés ». À la fin de la lettre, Tocqueville insiste à nouveau sur l'authenticité française des habitants du Bas-Canada, « soumis aux lois de l'Angleterre, plus séparés de la mère patrie que s'ils habitaient aux antipodes ». Pourtant, regardez-les : « Eh bien ! Ce sont encore des Français trait pour trait ; non pas seulement les vieux, mais tous, jusqu'au bambin qui fait tourner sa toupie. »

¹ Au chapitre précédent, à la note 1, nous avons fait état, par anticipation, de cette lettre pour signaler que les deux compagnons ne croyaient pas faire le voyage. C'est également dans cette lettre que Tocqueville donnait la mesure de son ignorance sur le Canada : « Il n'y a pas six mois, je croyais, comme tout le monde, que le Canada était devenu complètement anglais... »

Mais, sitôt passée la seconde de cette tendre évocation, l'autocritique ethnique, pour ainsi dire, reprend ses droits. « Comme nous, ils sont vifs, alertes, intelligents, railleurs, emportés, grands parleurs et fort difficiles à conduire quand leurs passions sont allumées. Ils sont guerriers par excellence et aiment le bruit plus que l'argent. » Et, pour finir, le parallèle avec ceux qui, « à côté, et nés comme eux dans le pays », c'est-à-dire ces Anglais « flegmatiques et logiciens comme aux bords de la Tamise », qui sont « hommes à précédents, qui veulent qu'on établisse la *majeure* avant de songer à passer à la *mineure* ; gens sages qui pensent que la guerre est le plus grand fléau de la race humaine, mais qui la feraient cependant aussi bien que d'autres, parce qu'ils ont calculé qu'il y a des choses plus difficiles à supporter que la mort » (Vallée, p. 106-109). Ce dernier passage rappelle, à la suite d'autres précédemment cités, que le jeune auteur affectionne les parallèles entre les tempéraments nationaux, dont André Siegfried, plus tard, paraîtra le grand, et peut-être dernier, maître en France ¹.

Texte
XX

Dans une courte note en date du 1^{er} octobre 1831, Tocqueville se pose à lui-même une question sur l'« affinité » qu'il peut y avoir entre une doctrine religieuse et une doctrine politique qui « lui est jointe ». L'analogie entre les cas canadien et américain s'imposait naturellement à son attention, d'où ces observations convergentes : « Les catholiques au Canada et aux États-Unis sont invariablement les soutiens du parti démocratique. » Mais la raison n'en est pas que « le catholicisme porte à l'esprit démocratique ». C'est tout simplement parce que « ces catholiques-là sont pauvres et viennent presque tous d'un pays où l'aristocratie est protestante » (Vallée, p. 109). La constatation d'un tel phénomène, inversé en ce continent, lui semble donc un fait historique de grande importance.

Texte
XXI

Du point de vue de notre étude, il y a beaucoup moins à retenir de la lettre d'Alexis à sa cousine, la comtesse de Grancey. Il y est beaucoup question des déserts et des *Indiens* ; « mais vous ne vous figurez pas la peine qu'on a à trouver maintenant ces deux choses en Amérique ». Au sujet du sort fait à ces enfants de la nature, il emploie une métaphore saisissante : « La civilisation européenne marche comme un incendie et les chasse devant elle. » D'autre part, « ce sont de singuliers personnages que ces Indiens » ! Le jeune homme note avec une pointe d'amusement : « De tout mon attirail européen ils n'enviaient que mon fusil à deux coups ; mais cette arme faisait sur leur esprit le même effet que le système pénitentiaire sur celui des Américains. » D'une jolie page sur la mode et le maquillage des Indiennes, impossible à résumer ici sans en atrophier la touche humoristique, retenons cette référence à la grande gloire littéraire de la famille : « Je ne vous en [des Indiens] dirai autre chose, sinon qu'il faut lire *Atala* avant de venir en Amérique. » En terminant sa lettre, le cousin s'excuse sur « l'énormité de ma lettre. Vous voyez que je ne sais jamais faire les choses à point ; j'ai le premier tort de ne pas écrire, et ensuite celui d'écrire trop » (Vallée, p. 109-112). Chez les Tocqueville, règne un bel esprit de famille.

¹ Voir les chapitres 6 et 7 de cette étude.

Texte
XXII

Un mois et demi plus tard, le 25 novembre 1831, Tocqueville note dans ses papiers personnels que, si l'on ne peut parler d'un « caractère national *indélébile* » [le souligné est de lui], tout de même il en reste toujours quelque chose. Par exemple, « nous avons vu au Canada des Français vivant depuis soixante-dix ans sous le gouvernement anglais, et restés absolument semblables à leurs anciens compatriotes de France. Au milieu d'eux vit une population anglaise qui n'a rien perdu de son caractère national ». Il s'étend plus longuement sur le cas moins connu des Allemands de la Pennsylvanie qui, après un demi-siècle, « ont conservé intacts l'esprit et les mœurs de leur patrie » (Vallée, p. 112-113).

Texte
XXIII

Le lendemain, descendant l'Ohio de Pittsburgh à Cincinnati à bord du *Fourth of July*, il écrit une longue lettre à son frère, Hippolyte, vicomte de Tocqueville. Il vogue « à travers les plus belles montagnes du monde. Le mal est qu'elles sont couvertes de neige. L'hiver nous a enfin atteints. Mais nous le fuyons et dans huit jours nous n'aurons plus rien à craindre ». Espoir à moitié déjoué, car le voyageur note, deux jours plus tard, l'arrivée à Cincinnati « après un voyage que la neige et le froid ont rendu assez pénible ». Les deux voyageurs n'auront toutefois pas connu la longueur insistante de l'hiver canadien — non plus que la splendeur, préalable, de *l'été indien* qui les aurait sans doute éblouis.

Plus ferré en histoire des États-Unis qu'en celle du Canada, Tocqueville se souvient que Pittsburgh est « l'ancien fort Duquesne des Français, l'une des causes de la guerre de 1745 ». C'est pour lui l'occasion de retracer la gigantesque stratégie française d'occupation continentale par « une suite de petits forts », et d'enveloppement des colonies anglaises par « un arc immense, dont Québec et la Nouvelle-Orléans¹ formaient les deux extrémités ». Mais « ici comme en bien d'autres circonstances, nous avons travaillé pour les Anglais, et ceux-ci ont profité d'un vaste plan qu'ils n'avaient pas conçu ». Et l'aristocrate français se prend à rêver grand : « Pressés sur leurs derrières par les Français et leurs alliés les Indiens, les Américains des États-Unis² ne se seraient pas révoltés contre la mère-patrie. Ils le reconnaissent tous. Il n'y aurait pas eu de révolution d'Amérique, peut-être pas de révolution française, du moins dans les conditions où elle s'est accomplie. » L'histoire avec des *si* ... ne mérite certes pas plus qu'un haussement d'épaules³. Mais l'intérêt majeur de la longue lettre de Tocqueville à son frère se situe peut-être dans les trois paragraphes compacts qui la terminent, mettant pour la première fois le destin canadien-français dans sa large perspective historico-continentale. À cet égard, ils valent d'être cités in extenso :

¹ Nos voyageurs ont poussé aussi loin que la Nouvelle-Orléans. Pour le récit des « 24 heures à la Nouvelle-Orléans » et la « suite » qui lui a été donnée, nous nous contentons de référer au résumé analytique qu'en a fait Pierson au chapitre XLVII de son ouvrage, p. 619-634.

² Selon cette formule, il y a des Américains du nord à part ceux des États-Unis : les Canadiens, les Mexicains, les Russes installés sur certaines terres septentrionales.

³ À cet égard, Tocqueville se faisait l'écho de ce que lui avait raconté peu de temps auparavant un M. Duponceau, compatriote de grande culture qui vivait aux États-Unis depuis fort longtemps. Vallée (p. 115) reproduit une longue citation de Duponceau, rapportée par Tocqueville.

Les Français d'Amérique avaient en eux tout ce qu'il fallait pour faire un grand peuple. Ils forment encore le plus beau rejeton de la famille européenne dans le nouveau monde. Mais, accablés par le nombre, ils devaient finir par succomber. Leur abandon est une des plus grandes ignominies de l'ignominieux règne de Louis XV.

Je viens de voir dans le Canada un million de Français braves, intelligents, faits pour former un jour une grande nation française en Amérique, qui vivent en quelque sorte en étrangers dans leur pays. Le peuple conquérant tient le commerce, les emplois, la richesse, le pouvoir. Il forme les hautes classes et domine la société entière. Le peuple conquis, partout où il n'a pas l'immense supériorité numérique, perd peu à peu ses mœurs, sa langue, son caractère national.

Aujourd'hui le sort en est jeté, toute l'Amérique du Nord parlera anglais. Mais n'es-tu pas frappé de l'impossibilité où sont les hommes de sentir la portée qu'aura un événement présent dans l'avenir, et le danger dans lequel ils sont toujours de s'affliger ou de se réjouir sans discernement ? Lorsque la bataille des plaines d'Abraham, la mort de Montcalm et le honteux traité de 1763, mirent l'Angleterre en possession du Canada et d'un pays plus grand que l'Europe entière, et qui auparavant appartenait à la France, les Anglais se livrèrent à une joie presque extravagante. La nation, ni ses plus grands hommes, ne se doutaient guère alors que, par l'effet de cette conquête, les colonies n'ayant plus besoin de l'appui de la mère patrie, commenceraient à aspirer à l'indépendance : que, vingt ans après, cette indépendance serait signée, l'Angleterre entraînée dans une guerre désastreuse qui donnerait un énorme accroissement à sa dette ; et que de cette manière se créerait sur le continent de l'Amérique une immense nation, son ennemie naturelle tout en parlant sa langue, et qui est certainement appelée à lui enlever l'empire de la mer¹ (Vallée, p. 114-115).

Texte
XXIV

Le dernier texte écrit aux États-Unis dans lequel Tocqueville ait fait mention du Canada date du 14 janvier 1832, un mois avant sa rentrée en France. Il commence par l'annonce d'une proposition synthèse : « Ce qui fait supporter la République aux États-Unis ». On y trouve déjà un sommaire des conditions propres à l'expérience historique américaine, élaborées longuement trois ans plus tard dans la première *Démocratie* de 1835. Il se demande pourquoi, en fort contraste, « l'Amérique du Sud ne peut supporter la République ». La « grande raison qui domine toutes les autres et qui [...] emporte à elle seule la balance : le peuple américain, pris en masse, est non seulement le plus éclairé du monde, mais ce que je mets bien au-dessus de cet avantage, *c'est le peuple dont l'éducation politique pratique est la plus avancée* ». Le jeune aristocrate français surmonte sa propre inquiétude par « cette vérité dans laquelle je crois fermement, qui fait naître en moi la seule espérance que j'aie pour le bonheur futur de l'Europe ». On comprend pourquoi, de retour dans une France politiquement instable, Alexis de Tocqueville, qui n'a pas encore ses 27 ans, soit déjà consumé par le désir fervent « élucider par l'écrit le secret fascinant de la démocratie dans cette Amérique émancipée.

¹ Trois points valent d'être relevés dans ce texte. D'abord, le chiffre, largement arrondi dans la ferveur de la démonstration, d'« un million de Français dans le Canada ». Ensuite sur la prophétie de Neilson : – Aujourd'hui le sort en est jeté. Toute l'Amérique du Nord parlera anglais », écrit maintenant au futur Tocqueville, et non plus à la façon d'une crainte (« J'ai peur que »). Et enfin, comme l'expression précoce du don de prophétie qu'on reconnaîtra à Tocqueville, la prévision que les Américains allaient enlever aux Anglais « l'empire de la mer », ce qui se fera un siècle plus tard.

Et les Français du Canada, qui lui avaient fait une telle impression au moment de sa visite éclair cinq mois plus tôt ? Il se répète maintenant à lui-même ce qui l'avait alors tant frappé : « Le Bas-Canada est entouré comme la Nouvelle-Angleterre de terres fertiles et sans bornes. Cependant, jusqu'à nos jours, la population française du Canada manquant de lumières s'est entassée dans un espace beaucoup trop étroit pour elle et le prix des terres est presque aussi élevé aux environs de Québec qu'à ceux de Paris, tandis qu'à côté la terre vaut dix francs l'arpent » (Vallée, p. 115-116). En somme, ces Bas-Canadiens restreignent eux-mêmes leur développement naturel en se blottissant autour de leur clocher, que surmontent toujours, après 70 ans d'occupation étrangère, « un coq et une croix fleurdelisée »... Ce thème est devenu un des leitmotivs négatifs de ses textes sur le Canada français.

II

[Retour à la table des matières](#)

Après la rentrée en France des deux voyageurs enquêteurs au printemps de 1832, Tocqueville est revenu de temps à autre sur le cas canadien. Soit en faisant de ce cas canadien le sujet spécifique d'un écrit dans de rares circonstances spéciales ; soit comme élément objectif, mais en passant, du discours plus large de l'une ou l'autre de ses deux grandes œuvres, la première *Démocratie*¹ celle de 1835, ou *L'Ancien Régime* qui date de 1856. Dans ces ouvrages, l'expérience historique canadienne est évoquée pour l'intérêt illustratif d'un propos plus large ou encore pour sa portée comparative. On discerne alors une certaine intention généralisante des observations et réflexions faites pendant la quinzaine canadienne de l'été 1831.

Texte
XXV

Toutefois, il est un texte, chronologiquement le premier, qui ne se range pas sous l'une ou l'autre des catégories qu'on vient de distinguer. Il porte sur le sujet général des colonies et devait s'intégrer au rapport conjoint sur le *Système pénitentiaire aux États-Unis et son application en France*. Il ne sera publié qu'après la mort de son auteur par les soins de son ami Beaumont, et sous le titre qui dit assez l'intention du propos : *Quelques idées sur les raisons qui s'opposent à ce que les Français aient de bonnes colonies*. On peut aussi le considérer comme une espèce de préface aux exposés et extraits qui appartiennent aux deux catégories distinguées au paragraphe précédent, et qui seront examinés plus loin.

Pourquoi la France a-t-elle la fâcheuse habitude de ne pas réussir ses entreprises coloniales ? À cause d'un « singulier mélange de penchants casaniers et d'ardeurs aventurières, deux choses également mauvaises pour la colonisation ». Et

¹ La seconde *Démocratie* dont l'année de parution est 1840 ne contient aucune mention du Canada.

« à ce premier obstacle qu'oppose notre caractère national viennent se joindre ceux que présentent nos habitudes politiques et nos lois ». D'autre part, la France manque « d'hommes de talent pour diriger des entreprises coloniales, tandis qu'en d'autres pays, ils se présentent en foule ». Mais l'obstacle le plus grave réside certainement dans « l'éducation politique que le colon français reçoit dans sa patrie [qui] l'a rendu jusqu'à présent peu propre à se passer d'une tutelle ». Pire encore, « il ne se fie point à ses propres efforts, il se sent peu de goût pour l'indépendance et il faut presque le forcer à être libre ». Et pour illustrer ce « singulier spectacle », Tocqueville se sert de l'exemple de la colonisation française en Amérique du Nord.

Dans ce « vaste système de colonies », que voit-on d'abord ? « Les plans sont habilement conçus, les lieux qu'elle désigne sont bien choisis : il s'agissait d'unir par une chaîne non interrompue d'établissements le Saint-Laurent au Mississippi et de fonder ainsi dans le centre de l'Amérique du Nord un nouvel empire français dont le Canada et la Louisiane eussent été les deux débouchés. » Pour servir cette géopolitique unique sur laquelle Tocqueville revient une fois de plus après la lettre à son frère (texte XIII), ni « de grands sacrifices d'hommes », ni « d'énormes sacrifices d'argent et de soins » n'ont manqué. Considérons maintenant le résultat : « Les colonies languissent ; la terre s'ouvre en vain devant les pas des Français, ils ne s'avancent point dans les déserts fertiles qui les entourent, la population ne croît qu'à peine, l'ignorance semble s'étendre, la société nouvelle reste stationnaire, elle ne gagne ni force ni richesse et elle succombe enfin après avoir lutté avec un courage héroïque contre l'agression étrangère. »

Regardons un autre exemple, tout contrastant, « près de là, sur le littoral de l'Océan », où sont venus s'établir des Anglais. « On dirait qu'ils sont devenus étrangers à l'Angleterre tant celle-ci semble peu préoccupée au soin de les gouverner. Ils ont dès le principe leurs assemblées politiques, leurs tribunaux, ils nomment la plupart de leurs magistrats, organisent leur milice, pourvoient à leurs besoins, font leurs règlements de police et leurs lois. La métropole ne se mêle presque en rien de leurs affaires intérieures, elle n'agit que pour protéger leur commerce et les garantir des attaques de l'étranger. » Et pourtant, ces établissements « doublent leur population tous les vingt-deux ans et deviennent des foyers de richesses et de lumières ». En guise de conclusion, « fonder une colonie est pour la France se livrer à une entreprise pleine de périls et d'un succès incertain ». D'autre part, en guise de lien artificiel avec le rapport conjoint sur le système pénitentiaire, il ajoute cette considération : « ... fonder une colonie pénale est plus dangereux encore » (Vallée, p. 119-123). Beaumont était du juste avis que ce texte, malgré sa valeur intrinsèque, aurait constitué un hors-d'œuvre dans le rapport qu'ils devaient présenter aux autorités françaises.

Texte
XXVI

Les allusions au Canada français dans le grand ouvrage *De la démocratie en Amérique* sont généralement furtives ou enveloppées¹. En d'autres contextes, la référence est explicite et davantage élaborée, comme dans le développement suivant : « Les Français du Canada, qui ont fidèlement conservé les traditions des anciennes mœurs, trouvent déjà de la difficulté à vivre sur leur territoire, et ce petit peuple qui vient de naître sera bientôt en proie aux misères des vieilles nations. » Et pourquoi cette sombre prédiction, en laquelle il ne semble pas y avoir lieu de voir quelque prémonition des prochains événements de 1837-1838 ? C'est qu'« au Canada, les hommes qui ont le plus de lumières, de patriotisme et d'humanité, font des efforts extraordinaires pour dégoûter le peuple du simple bonheur qui lui suffit encore. Ils célèbrent les avantages de la richesse, de même que parmi nous ils vanteraient peut-être les charmes d'une honnête médiocrité, et ils mettent plus de soin à aiguillonner les passions humaines qu'ailleurs on n'emploie d'efforts pour les calmer² ». On le savait déjà par plus d'un texte de l'époque de son séjour, Tocqueville n'apprécie guère les classes dites supérieures ou qu'il appelle « de transition » de la société du Bas-Canada.

Il était inévitable que, dans son premier grand ouvrage, Tocqueville rappelle la constatation, plusieurs fois faite en diverses annotations rapides, de cette propension de la population française du Canada à « se presser dans un espace trop étroit pour elle, lorsque le même désert était proche ». D'autant que le contraste est vif avec « l'émigrant des États-Unis [qui] acquérait avec le prix de quelques journées de travail un grand domaine », tandis que « le Canadien payait la terre aussi cher que s'il eût encore habité la France³ ». En note infrapaginale à un chapitre portant sur « les Indiens aux prises avec la civilisation des Européens », l'auteur fait le rappel suivant : « J'ai moi-même vu au Canada, où la différence intellectuelle entre les deux races est bien moins prononcée, l'Anglais, maître du commerce et de l'industrie dans le pays du Canadien, s'étendre de tous côtés, et resserrer le Français dans des limites trop étroites. » Il en est « de même, à la

¹ Telle cette remarque du chapitre « Du point de départ et de son importance pour l'avenir des Anglo-Américains » : « Une remarque, d'ailleurs [...], est applicable non seulement aux Anglais, mais encore *aux Français*, aux Espagnols et à tous les Européens qui sont venus successivement s'établir sur les rivages du nouveau monde. Toutes les nouvelles colonies européennes contenaient, sinon le développement, du moins le *germe d'une complète démocratie* » (Vallée, p. 126 ; pour l'ensemble du texte, p. 119-129). (L'italique est de nous.)

² Et la charge continue presque échevelée : « Échanger les plaisirs purs et tranquilles que la patrie présente au pauvre lui-même contre les stériles jouissances que donne le bien-être sous un ciel étranger ; fuir le foyer paternel et les champs où reposent ses aïeux ; abandonner les vivants et les morts pour courir la fortune, il n'y a rien qui à leurs yeux mérite plus de louanges » (Vallée, p. 144, 145). Ces passages sont extraits du chapitre « Sur certaines des causes qui contribuent au maintien de la république démocratique aux États-Unis ».

³ Cette citation est tirée du chapitre « Que les lois servent plus au maintien de la république démocratique aux États-Unis que les causes physiques, et les mœurs plus que les lois » (Vallée, p. 147 ; pour l'ensemble du texte, p. 145-149).

Louisiane, (où) presque toute l'activité commerciale et industrielle se concentre entre les mains des Anglo-Américains ¹ ».

En conclusion générale de son ouvrage, Tocqueville, traitant de « la destinée future des États-Unis », ne peut s'empêcher d'évoquer une fois de plus l'extension gigantesque de la présence française en Amérique du Nord. « Il fut un temps où nous aussi nous pouvions créer dans les déserts américains une grande nation française et balancer avec les Anglais des destinées du nouveau monde ². La France a possédé autrefois dans l'Amérique du Nord un territoire presque aussi vaste que l'Europe entière. Les trois plus grands fleuves du continent coulaient alors tout entiers sous nos lois. Les nations indiennes qui habitent depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'au delta du Mississippi n'entendaient parler que notre langue ; tous les établissements européens répandus sur cet immense espace rappelaient le souvenir de la patrie : c'étaient Louisbourg, Montmorency, Duquesne, Saint-Louis, Vincennes, la Nouvelle-Orléans, tous noms chers à la France et familiers à nos oreilles. » Après l'évocation du rêve grandiose, et d'ailleurs un court temps réalisé, Tocqueville ressent vivement la chute brutale, totale et, pour ainsi dire, sans même le répit d'un déclin.

« Mais un concours de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ³ nous a privés de ce magnifique héritage. Partout où les Français étaient peu nombreux et mal établis, ils ont disparu. Le reste s'est aggloméré sur un petit espace et a passé sous d'autres lois. Les quatre cent mille Français du Bas-Canada forment aujourd'hui comme *les débris d'un peuple ancien perdu au milieu des flots d'une nation nouvelle*. » Car, « autour d'eux la population étrangère grandit sans cesse ; elle s'étend de tous côtés ; elle *pénètre jusque dans les rangs des anciens maîtres du sol, domine dans leurs villes et dénature leur langue* ⁴. Cette population est identique à celle des États-Unis ». Quelques lignes plus bas, « il n'y a plus, à vrai dire, que deux races rivales qui se partagent aujourd'hui le nouveau monde, les Espagnols et les Anglais ». Ce qui, en langage familier, pourrait se dire que l'empire français n'est plus dans le coup. Et, selon les termes de Tocqueville lui-même, si « la terre du nouveau monde appartient au premier occupant », il faut

¹ Note au chapitre « Les Indiens aux prises avec la civilisation européenne (Vallée, p. 154 ; pour l'ensemble du texte, p. 150-155).

² C'est par ce beau passage qu'Edmond de Nevers commence son essai sur *L'avenir du peuple canadien-français*, publié pour la première fois en 1896 (Montréal, Fides, 1964, p. 13-14).

³ Tocqueville mentionne tout de même en note : « En première ligne celle-ci : les peuples libres et habitués au régime municipal parviennent bien plus aisément que les autres à créer de florissantes colonies. L'habitude de penser par soi-même et de se gouverner est indispensable dans un pays nouveau, où le succès dépend nécessairement en grande partie des efforts individuels des colons » (Vallée p. 162 ; pour l'ensemble de la conclusion, p. 161-168).

⁴ Par exception, nous avons pris la liberté de mettre en italique ces deux formulations à cause de leur force d'évocation.

aussi savoir que « l'empire y est le prix de la course ¹ ». Ce prix ne fut pas payé par la France, pourtant à l'époque la plus puissante et la plus nombreuse nation européenne.

L'immense succès de son livre valut au jeune auteur de 30 ans une célébrité instantanée. Ce fut le début d'une longue amitié avec deux maîtres, Pierre-Paul Royer-Collard et John Stuart Mill, avec lesquels il entretiendra une amicale et déférente correspondance. Il voyage à nouveau en Angleterre et en Irlande. L'année suivante il épouse une Anglaise, Mary Motley. Dans la *London and Westminster Review*, il signe un article fort remarqué sur « L'État social et politique de la France avant et depuis 1789 ». Il fait aussi un séjour d'un mois en Suisse à l'automne 1836. L'année suivante marque son premier saut dans la politique : il se présente aux élections législatives. Mais ayant refusé l'appui officiel, il est battu malgré l'offre d'un parent influent (le comte de Molé). Ce n'est que partie remise. Un prochain texte de Tocqueville sur le Canada, des plus importants à tous égards, porte la date du 3 janvier 1838.

III

[Retour à la table des matières](#)

Texte
XXVII

Entre les publications de ses grandes œuvres (1835-1856), Tocqueville a eu l'occasion de revenir par deux fois sur le cas du Canada : d'abord dans une correspondance privée en 1838, puis dans un document public, alors qu'il était devenu parlementaire en 1847. Les deux documents sont d'une importance exceptionnelle puisqu'ils portent, respectivement, sur la rébellion de 1837 et sur le célèbre Rapport Durham de 1839. Le premier de ces textes révéla la portée, pour ainsi dire réflexive, de sa pensée sur le Canada. Il s'agit d'une lettre que Tocqueville adressait le 3 janvier 1838 à Henry Reeve ², depuis peu commis du Conseil privé de Londres, son ami et traducteur de la version anglaise de son grand ouvrage, *Democracy in America*. À cette date, le jeune auteur à succès était lui-même engagé dans l'élaboration de la seconde *Démocratie* qui allait paraître en 1840.

¹ Trois pages plus loin, la page magnifique et la plus connue de toute l'œuvre de Tocqueville sur « un fait entièrement nouveau dans le monde, et dont l'imagination elle-même ne saurait saisir la portée », la future montée des Russes et des Anglo-Américains à l'échelle planétaire.

² Cette lettre ne figure pas au tome VI de la correspondance anglaise des *Œuvres complètes* avec une introduction de J.-P. Mayer. Elle fut rendue publique par l'historien canadien-anglais Edgar McInnis dans *The Canadian Historical Review*, vol. XIX, 1938, p. 394-397. Vallée cite des extraits de l'article explicatif de McInnis. Il reproduit également le texte de la lettre de Tocqueville (conservée à la bibliothèque de l'Université de Toronto), mais en corrigeant de nombreuses erreurs d'orthographe (Vallée, p. 168-170). Nous citons évidemment d'après cette version corrigée.

Occupant une position « maintenant officielle », Tocqueville commence par se récuser auprès de Reeve qui lui demandait de donner son opinion sur les événements qui s'étaient produits au Canada dans les semaines précédentes, « attendu surtout que j'appartiens à la race de l'un des deux peuples qui semblait vouloir entrer en lutte ». Pas question, non plus, d'écrire des commentaires dans un article de journal, car ce serait « une tâche très délicate que celle de traiter la question du Canada devant un public anglais, quand on est Français ». La raison de convenance pour l'abstention était doublement exprimée : « Vous comprenez cela sans que je le développe. » Il y avait aussi que l'épistolier se refuserait à faire état, dans un journal, de « notions vagues et générales [...] ». Or, je ne pourrais vous fournir que des notions de cette espèce, car il y a six ans passés que j'ai quitté le Canada, je n'ai fait à cette époque que l'entrevoir en quelque sorte ; depuis je n'ai aperçu que de très loin ce qui s'y passait, n'y ayant pas conservé une seule correspondance »... Quel dommage pour le lecteur, mais aussi voilà la manifestation d'une belle probité de la part de l'auteur : « Je risquerais donc de compromettre ma position sans vous être utile. »

Cependant, toutes les réticences possibles étant avouées, Tocqueville va quand même entrouvrir les vannes. « Je me bornerai donc à vous dire et de vous à moi seulement, que la situation actuelle au Canada me paraît un fait extrêmement grave qui mérite d'attirer l'attention toute particulière de vos législateurs. » Dans un passage d'une grande concentration, animé sans doute d'un frémissement intérieur, Tocqueville instruit son correspondant des données fondamentales de la question soulevée : « Les Canadiens forment un peuple à part en Amérique, peuple neuf et sain, dont l'origine est toute guerrière, qui a sa langue, sa religion, ses lois, ses mœurs, qui est plus aggloméré qu'aucune autre population du nouveau monde, qu'on pourra vaincre mais non fondre par la force dans le lien de la race anglo-américaine. Le temps seul pourrait amener ce résultat, mais non la législation ni l'épée. » Voilà donc le peuple dont certains éléments viennent de recourir à la rébellion.

Et Tocqueville d'évoquer ensuite la situation à l'époque de son passage. Si « les Canadiens étaient pleins de préjugés contre les Anglais qui habitaient au milieu d'eux », par ailleurs « ils semblaient sincèrement attachés au gouvernement anglais qu'ils regardaient comme un arbitre désintéressé placé entre eux et cette population anglaise qu'ils redoutaient. Comment est-il arrivé qu'ils soient devenus les ennemis du même gouvernement ? » Tocqueville déclare l'ignorer, mais il serait bien étonnant que « l'administration coloniale n'ait pas quelques grands reproches à se faire, sinon pour le fond des choses au moins pour la forme ». Il avance même ce paradoxe apparent : « J'étais porté à croire que votre nation se devait de garder encore la possession du Canada qu'à cette coexistence de deux peuples différents sur le même sol. » En clair, vous devez comprendre, vous Anglais de Londres que, « s'il n'y avait eu que des Anglais, ils n'auraient pas tardé à devenir des Américains. Comment avez-vous perdu cette position particulière et favorable ? » Mais, ignorant autant l'histoire politique de la génération présente que

l'enchaînement des récents événements, Tocqueville répond naturellement : « Je ne le sais pas. »

Sur cette lancée, il met tout de même son ami en garde au sujet des informations qu'il possède : « En résumé, mon cher ami, méfiez-vous de ce que les Anglais établis au Canada et les Américains des États-Unis vous disent de la population canadienne. Ils ne la voient qu'à travers d'incroyables préjugés et ils perdront le gouvernement qui ne verra lui-même que par leurs yeux. Tenez pour constant que si la guerre civile du Canada devenait jamais une lutte complète et prolongée de race à race, la colonie serait perdue pour la Grande-Bretagne. » Car ne vous y trompez pas : Si « les Canadiens sont très inférieurs à leurs voisins dans l'art de produire la richesse », si ce sont « des commerçants et surtout des pionniers moins entreprenants qui seront tôt ou tard enveloppés et resserrés dans de certaines limites par les hommes de race anglaise », il n'en demeure pas moins qu'ils forment « une peuplade ¹ énergique, susceptible d'enthousiasme, de dévouement, d'efforts violents et soudains, chez laquelle les traditions des guerres d'Amérique existent toujours et qu'on ne forcera jamais à rester pendant longtemps, malgré elle, attachée à la métropole ». Avec un dernier appel à la discrétion personnelle de son correspondant, « telle est, mon cher ami en gros et pour vous seul, mon impression générale sur la crise actuelle » (Vallée, p. 168-170). Dans un document public ou dans un article de presse, Tocqueville serait peut-être resté en deçà de cette pensée, de sa pensée réelle...

Entre 1838 et 1847, toute une série d'événements marquent la vie de Tocqueville. Au chapitre des honneurs, il est élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1838 et, trois ans plus tard, l'Académie française lui ouvre ses portes : il n'a alors que 36 ans. En 1839, il est élu député de Valognes, circonscription comprenant le domaine du château familial. Jusqu'en 1851, au moment de sa retraite pour protester contre le coup du 2 décembre, il sera constamment réélu dans cette circonscription. Au début de sa vie parlementaire, il remplira, par deux fois, un rôle important comme rapporteur dans des domaines de son intérêt passé : l'abolition de l'esclavage dans les colonies et la réforme des prisons.

Lorsqu'il publiera, en 1840, la seconde partie de sa *Démocratie* (tomes III et IV), l'accueil en sera beaucoup plus réservé que pour la première (tomes I et II) en 1835. Pendant deux ans, de 1842 à 1844, le député Tocqueville est membre de la commission extraparlamentaire sur les affaires d'Afrique. L'Algérie est alors la grande entreprise coloniale de la France et le parlementaire Tocqueville s'en fait comme une spécialité. Il séjourne deux fois en ce pays, d'abord en 1841 puis en 1846. L'année suivante, il est rapporteur sur les crédits extraordinaires destinés à l'Algérie.

¹ Certainement pas un vocable péjoratif dans la langue du XIX^e siècle.

Texte
XXVIII

Dans le rapport qu'il dépose, il est question du Canada. En la forme de remarques incidentes, on y trouve des considérations sur le Rapport Durham, pièce fort importante de l'histoire de l'administration coloniale britannique. Mais ne nous attendons pas d'y trouver une appréciation de la solution impériale de l'Union, proposée afin de remédier aux troubles des deux Canadas en 1837 et 1838. Tocqueville y voit plutôt un exemple administratif à suivre parce qu'allant à l'encontre du modèle de la politique centralisatrice de Paris : « La centralisation des affaires à Paris, ne fût-elle pas plus complète pour l'Afrique que pour nos départements de France, ce serait déjà un grand mal. » Ainsi, précise Tocqueville en s'appuyant sur le Rapport Durham, l'une des principales causes de retard du peuplement au Canada par rapport aux États-Unis réside dans « la nécessité où sont tous les émigrants qui veulent se fixer dans la colonie, de venir chercher leur titre de propriété à Québec, chef-lieu de la province, au lieu de l'obtenir partout sur place, comme aux États-Unis ». C'est tout de même mince comme référence à un document de cette importance, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Caricature ou boutade, Tocqueville n'affirme pas moins qu'« en Afrique, on ne saurait acheter ni louer un mètre de sol appartenant à l'État sans une longue instruction, qui ne se termine qu'après avoir abouti à M. le ministre de la Guerre ». Recommandant le « rapport de la commission au Canada ¹ » à ses collègues de la Chambre, Tocqueville insiste sur le fait qu'il « jette de grandes lumières, non seulement sur la question du Canada, mais sur celle de l'Algérie. Les causes qui font échouer ou réussir la colonisation dans un pays nouveau sont si analogues... [qu'] on croit souvent entendre parler de l'Afrique. Ce sont les mêmes fautes produisant les mêmes malheurs. On retrouve là, comme en Algérie, les misères des émigrants à leur arrivée, le désordre de la propriété, l'inculture, l'absence de capital, la ruine du pauvre qui veut prématurément devenir propriétaire, l'agiotage stérilisant le sol... » (Vallée, p. 171-173). L'avertissement est clair : ne répétons pas les erreurs déjà commises au Canada... Seize ans après son passage au Canada, n'ayant fait « que l'entrevoir en quelque sorte », avait-il confié à Henry Reeve, Tocqueville proposait l'entreprise canadienne de la France comme un contre-exemple à éviter en Algérie.

¹ Vallée rapporte deux autres circonstances antérieures, en 1841 et 1846, où Tocqueville avait fait une brève mention du Canada, mais qui n'avaient pas de signification particulière. Tocqueville avait-il eu connaissance de l'enquête et du Rapport Durham en son temps (1839) ? Ainsi que du régime de l'Union, l'année suivante ? C'est probable, mais nous ne possédons aucun document de lui sur ces deux sujets complémentaires. Il ne fera écho au célèbre Rapport que sept ans après sa publication, comme rapporteur à la Chambre, et sous un angle qui n'est habituellement pas prioritaire dans l'histoire constitutionnelle canadienne.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Après ces remarques incidentes sur un important document de notre histoire constitutionnelle il faut attendre neuf années pour trouver un autre texte canadien de Tocqueville, soit la publication, en 1856, du second monument de sa pensée, *L'Ancien Régime et la Révolution*. Dans l'intervalle, la France a connu la révolution de 1848, que Tocqueville avait exactement prédite, déclarant à la Chambre le 27 janvier. « Je crois que nous nous endormons à l'heure qu'il est sur un volcan. » Aux élections au suffrage universel de la Constituante, Tocqueville conservera son mandat et sera même membre de la commission chargée d'élaborer une nouvelle constitution. Bien que n'ayant pas voté pour Louis-Napoléon Bonaparte aux élections présidentielles, Tocqueville sera pendant cinq mois ministre des Affaires étrangères (2 juin-30 octobre 1849). Il fait nommer l'ami de toujours, Gustave de Beaumont, ambassadeur à Vienne. Après la rédaction de ses *Souvenirs* et son retrait de la politique comme conséquence du 2 décembre, Tocqueville s'attelle à l'élaboration de *L'Ancien Régime et la Révolution* dont la première partie paraîtra en 1856. Sa mort prématurée en 1859 l'empêchera d'y donner la suite annoncée.

Texte
XXIX

Dans l'œuvre publiée, un chapitre particulier concerne spécifiquement notre sujet ; significativement, il s'intitule : « Comment c'est au Canada qu'on pouvait le mieux juger la centralisation administrative de l'ancien régime ». Le parallèle Canada-Algérie s'impose encore à l'auteur qui l'exprime avec force en un passage clé : « On se croirait déjà en pleine centralisation moderne, et en Algérie. Le Canada est en effet l'image fidèle de ce qu'on a toujours vu là. Des deux côtés on se trouve toujours en présence de cette administration presque aussi réglementante, contraignante, voulant prévoir tout, se chargeant de tout, toujours plus au courant des intérêts de l'administré qu'il ne l'est lui-même, sans cesse active et stérile. » Précédant ce jugement charge, un passage décrit la situation canadienne, non pas pour elle-même, mais comme une illustration de la centralisation de l'Ancien régime : « Quand je veux juger de l'administration de Louis XIV et ses vices, c'est au Canada que je dois aller. On aperçoit alors la difformité de l'objet comme dans un microscope. » Pourtant, une foule d'obstacles ne s'y trouvaient pas : « La noblesse ne s'y voyait presque point, ou du moins elle y avait perdu presque toutes ses racines ; l'Église n'y avait plus sa position dominante ; les traditions féodales y étaient perdues ou obscurcies ; le pouvoir judiciaire n'y était plus enraciné dans de vieilles institutions et de vieilles mœurs. » Ce texte est capital. La suite vaut également d'être citée.

Ainsi donc, devant nulle résistance, « rien n'y empêchait le pouvoir central de s'y abandonner à tous ses penchants naturels et d'y façonner toutes les lois suivant l'esprit qui l'animait lui-même ». Et pourtant, il n'y avait « pas l'ombre d'institutions municipales ou provinciales, aucune force collective autorisée,

aucune initiative individuelle permise ». Voyons le tableau d'ensemble : « Un intendant ayant une position bien autrement prépondérante que celle qu'avaient ses pareils en France ; une administration se mêlant encore de bien plus de choses que dans la métropole, et voulant de même faire tout de Paris, malgré les dix-huit cents lieues qui l'en séparent ; n'adoptant jamais les grands principes qui peuvent rendre une colonie peuplée et prospère, mais, en revanche, employant toutes sortes de petits procédés artificiels et de petites tyrannies réglementaires pour accroître et répandre la population : culture obligatoire, tous les procès naissant de la concession des Terres retirés aux tribunaux et remis au jugement de l'administration seule, nécessité de cultiver d'une certaine manière, obligation de se fixer dans certains lieux plutôt que dans d'autres, etc., cela se passe sous Louis XIV ; ces édits sont contresignés Colbert ¹. »

C'est ainsi que l'administration coloniale de la Nouvelle-France apparaît comme l'image microscopique de l'excessive centralisation de la France de l'Ancien régime. Tocqueville présente un dernier contraste avec le système de décentralisation pratiqué aux États-Unis, où « l'administration ne se mêle plus de rien, pour ainsi dire, et les individus en s'unissant font tout ». D'ailleurs, la situation au Canada est encore plus grave qu'en métropole à cause de « l'absence des classes supérieures ». Mais il n'en demeure pas moins qu'au total et d'un point de vue comparatif, « dans les deux colonies on aboutit à l'établissement d'une société entièrement démocratique ; mais ici, aussi longtemps, du moins, que le Canada reste à la France, l'égalité se mêle au gouvernement absolu ; là elle se combine avec la liberté », i.e. démocratique des citoyens.

Et si l'on fait le bilan des « conséquences matérielles des deux méthodes coloniales, on sait qu'en 1763, époque de la conquête, la population du Canada était de 60 000 âmes, et la population des provinces anglaises, de 3 000 000 » (Vallée, p. 173-175). À ce point, on peut s'étonner que l'auteur de *L'Ancien Régime* n'ait pas signalé qu'une telle disparité démographique entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre scellait déjà le sort stratégique des deux colonies nord-américaines, sans même avoir à tenir compte des divergences des administrations coloniales, non plus que des dimensions gigantesques de l'empire français dans ce lointain continent... C'est tout de même dans ce texte que s'est opérée le mieux la rencontre du théoricien de l'État et du *canadologue* de circonstance que Tocqueville avait été dans sa jeunesse.

Texte
XXX

Du second ouvrage, inachevé, sur *L'Ancien Régime*, nous sont restés certains développements rédigés. Dans l'un d'eux, nous trouvons une courte évocation du séjour au Canada. On se souviendra que les deux voyageurs compagnons, dès leur première rencontre avec l'abbé Quiblier, étaient particulièrement curieux de savoir s'il s'y trouvait « quelque reste du système féodal ». L'Écossais Neilson leur avait

¹ La suite de ce texte fut citée au paragraphe précédent : « On se croirait déjà en pleine centralisation moderne, et en Algérie, etc. »

parlé de « l'épouvantail politique » de la *taille*. Vingt-cinq ans plus tard, Tocqueville écrivait : « Me trouvant au Canada en l'année 1831 et causant avec des paysans d'origine française, je m'aperçus que, dans leur bouche, le mot *taille* était devenu le synonyme de misère et de mal. Ils disaient d'un événement très fâcheux : c'est une véritable *taille*. L'impôt lui-même n'avait, je crois, jamais existé au Canada ; en tout cas, il y avait été aboli depuis plus d'un demi-siècle. Personne ne savait plus en quoi il avait consisté, son nom seul était resté dans la langue comme un témoignage impérissable de l'horreur qu'il avait inspirée » (Vallée, p. 175-176). Et d'abord en France, d'où l'antique expression *taillable et corvéable à merci*...

Texte
XXXI

Le dernier texte tocquevillien dont nous puissions faire état ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres complètes. Il date de 1857, soit deux ans avant sa mort. De fait, il s'agit plutôt de propos rapportés par un parlementaire français du nom de Claude Raudot dont la carrière de fonctionnaire avait commencé en même temps que celles de Tocqueville et de Beaumont¹. Le texte dont nous tirerons des extraits parut en 1863 dans la revue *Le Correspondant*². Il vaut d'être cité ici, non seulement parce que nous n'avons pas de raison de douter de l'exactitude substantielle du propos rapporté, mais surtout parce qu'il met en cause un personnage considérable de l'histoire politique du Canada, l'ancien gouverneur du Canada, lord Elgin.

« Voici, écrit Raudot, ce que j'ai entendu raconter en 1858 à M. Alexis de Tocqueville, de si regrettable mémoire, qui avait eu l'occasion de parler longuement du Canada avec Lord Elgin, le plus remarquable des gouverneurs généraux de cette contrée. » Comme il avait voulu « laisser aux Canadiens le choix de leurs administrateurs..., nos Français résistèrent d'abord, ils voulaient continuer à être administrés par des fonctionnaires choisis par le gouverneur et n'avoir pas la charge et l'ennui de gérer leurs affaires publiques ; ils rejetaient la liberté qu'on voulait leur donner ». Toujours en lisant ce texte au second ou au troisième degré (Raudot rapportant des propos de Tocqueville tels que les avait résumés Elgin...), « ainsi l'administration des intérêts locaux entre les mains du gouverneur général et de ses agents, qui aurait semblé une énormité aux Anglais, passait aux yeux des Canadiens français pour un avantage. Rien n'avait plus frappé Lord Elgin que cette différence dans les idées des deux peuples ; mais mû par des motifs d'un ordre supérieur, il obligea nos Français à s'administrer eux-mêmes. Ils s'accoutumèrent vite à ce régime, et si un jour on voulait ravir aux fils ce qu'il fallut imposer aux pères, l'indignation serait grande sans doute dans le Canada français » (Vallée, p. 177-178). Le dossier Tocqueville sur le Canada aurait été plus complet si nous avions pu savoir ce que pensait lui-même de cette dernière révélation cet homme, maintenant mûri, qui avait conclu à la suite d'une promenade dans la région de Beauport, un quart de siècle plus tôt, ce 29 août 1831 : « Au total cette population

¹ Sur Raudot, voir André Jardin, *op. cit.*, p. 74,75.

² *Le Correspondant*, t. 58, 1863, p. 304-305.

nous a paru capable d'être dirigée quoique encore incapable de se diriger elle-même » (texte XIV)...

Si notre sujet était l'histoire constitutionnelle canadienne, la transition serait toute indiquée pour éclairer le rôle d'Elgin sous l'Union, votée selon la recommandation principale du Rapport Durham après les troubles de 1837-1838. Par cet article de Raudot, nous apprenons tout de même que se sont rencontrés peut-être le plus lucidement généreux des administrateurs britanniques et le plus clairvoyant peut-être des observateurs politiques du XIX^e siècle. Nous savons surtout que cette rencontre avait eu pour objet le Canada et ceux de ses habitants qui, à l'époque, revendiquaient et pratiquaient, à leur façon, leur condition de *Canadiens* en Amérique du Nord.

V

[Retour à la table des matières](#)

Les textes de Tocqueville sur le Canada postérieurs à la visite qu'il y fit avec son ami Beaumont au mois d'août 1831 forment un ensemble qui ne manque pas d'être impressionnant : en tout une douzaine d'énoncés d'une longueur variable. En nombre de pages, c'est presque autant que les textes de l'époque du séjour à Montréal et à Québec. Les documents dont nous avons proposé la LECTURE des parties essentielles au chapitre précédent et à celui-ci pourraient être considérés comme une espèce de *Rapport Tocqueville*. Ce serait une façon commode, et peut-être pas tellement incorrecte, d'appeler la totalité des écrits d'Alexis de Tocqueville sur le Canada, regroupés ici pour les fins de notre étude. À cet effet et par convention avec le lecteur, le *Rapport Tocqueville* serait donc constitué de toute l'œuvre, parcellaire et dispersée, de cet auteur sur le Canada pendant un quart de siècle.

Si nous nous accordons cette licence de parler analogiquement d'un *Rapport Tocqueville*, nous nous abstenons certes d'en faire une espèce de pendant français à l'historique Rapport Durham de 1839, qui présentait une analyse, également globale, de la situation canadienne. Dans ce dernier cas, il s'agissait d'un acte politique tout ce qu'il y a de plus officiel, destiné à définir une solution impériale aux problèmes des colonies britanniques d'Amérique du Nord après les rébellions de 1837-1838. À l'inverse, le *Rapport Tocqueville* est le fruit d'une libre initiative personnelle et a été élaboré, dans sa première partie ramassée dans le temps, antérieurement à des troubles politiques, seulement pressentis et plutôt redoutés par l'auteur dans un avenir incertain. Une autre raison, encore plus décisive, de ne pas mettre les deux rapports sur le même pied se trouve dans le caractère fragmentaire des multiples textes, d'ailleurs très étalés dans le temps, de l'aristocrate français. Ils contrastent fortement avec l'unicité et l'*opérationnalité* (en

termes d'administration impériale) du rapport très officiel du lord britannique mandaté à cet effet et comprenant quelque trois cents pages d'une seule coulée.

Il n'en demeure pas moins que notre comte et notre lord ont considéré, à sept ans d'intervalle, la même société. Mais tandis que le premier n'eut, pour ce faire, que deux petites semaines d'un voyage inopiné et improvisé avec de faibles moyens, le second pourra disposer, pendant cinq mois, de l'appareil d'une commission impériale d'enquête et sera pourvu de la connaissance préalable des dossiers de base. Durham devait surtout conclure en la forme de recommandations constitutionnelles et administratives explicites, ce que Tocqueville, même muni des lumières additionnelles de son compagnon de voyage, n'avait pas à faire (ni n'aurait pu valablement prétendre faire). Les troubles ou rébellions, vaguement appréhendés par Tocqueville et Beaumont en 1831, s'étaient donc effectivement produits dans les mois précédant la mise sur pied urgente d'une commission britannique pour y remédier. La pensée du grand commissaire Durham se trouvait, *a priori*, liée dans ses futures et nécessaires conclusions et recommandations. À partir d'une quasi-table rase, Tocqueville avait, au contraire, tout le champ libre, y compris cette liberté de n'avoir pas à tirer de conclusions finales.

Complètement libres dans leur démarche intellectuelle, les voyageurs français se trouvaient cependant limités par leur non-connaissance des étapes de révolution constitutionnelle canadienne : après 1763, celles de 1774, de 1791. Les tentatives d'un régime d'Union dans les années 1820 n'avaient été que rapidement évoquées (texte XVIII). En particulier, les grands enjeux du contrôle des subsides et de la responsabilité ministérielle ne semblent pas avoir été clairement perçus comme décisifs par les observateurs français, surtout attentifs à la rivalité politique générale entre les deux races. Que les libertés de culte, de langue, de droit civil, de représentation électorale aient déjà été octroyées par l'autorité impériale, que ces libertés, incomplètes, restassent encore fort ambiguës parce que marquées par l'incapacité de l'administration coloniale de faire autrement ; ou, encore, que le projet d'une union des deux Canadas, aux majorités linguistiques inverses, ait avorté dans la décennie précédente : voilà des données essentielles à peu près absentes des considérations de la première partie, écrite en 1831 et 1832, du *Rapport Tocqueville*.

Le présent travail ne cherche pas à justifier le *Rapport Tocqueville*, quant à son contenu par anticipation et surtout par antithèse, en le comparant au Rapport Durham ; mais il convient, en abandonnant ce rapprochement à peine signalé, de souligner, par-delà les inversions et contrastes rappelés, la commune inspiration *libérale* des deux rapports. Au sujet du mode d'administration impériale, l'un et l'autre rapport prônaient le principe de la plus grande autonomie possible des colonies. Durham et ceux qui l'avaient mandaté se reconnaissaient comme maître

Wakefield¹, soutenant que l'Empire se renforçait dans la mesure où les colonies se voyaient octroyer davantage de libertés réelles.

Par un juste retour des choses, les Bas-Canadiens d'hier comme leurs équivalents de l'ancien Haut-Canada, sauront bientôt utiliser conjointement les structures du régime de l'Union pour la conquête de la cruciale responsabilité ministérielle. Mais, pour l'heure, c'est-à-dire au moment de la publication du Rapport Durham en 1839, une pareille issue favorable n'était même pas concevable par les *Canadiens*. La plupart d'entre eux n'avaient guère retenu que le ton méprisant d'un rapport qui ne leur proposait rien d'autre, afin de les tirer de leur *hopeless inferiority*, que la fusion by *the working of natural causes*, soit la perte de leur majorité, chez eux, par des flots migratoires et leur noyade dans la future majorité linguistique cumulative du prochain Canada Uni.

Fermons cette parenthèse sur les deux rapports, et concluons au sujet du seul *Rapport Tocqueville*. À ne considérer que les écrits postérieurs au séjour au Canada présentés dans ce chapitre, l'on a pu constater que la moitié des textes de Tocqueville furent écrits peu de temps après son départ du Canada, entre le 7 septembre 1831 et le 14 janvier 1832 ; les autres sont étalés sur une beaucoup plus longue durée, entre 1833 et 1857. L'on voit aussi que ces écrits n'ont pas le même format qu'à l'époque du séjour : il n'y a pas « entretien² » ; les lettres se font plus rares (textes XIX, XXI, XXIII, XXVII), de même les entrées au carnet (textes XX, XXII, XXIV) ; en revanche, d'autres textes sont des extraits d'œuvres publiées ou destinées à l'être (textes XXV, XXVI, XXIX, XXX) ; finalement, deux textes doivent leur origine à des circonstances spéciales (textes XXVIII et XXXI).

De façon générale, les textes postérieurs à 1832 ne reviennent guère sur les conditions de vie des *Canadiens* qui forment la substance des documents examinés au chapitre 2, mais portent plutôt sur les avatars de la colonisation française en Amérique. Leurs conséquences pour la société restée sur place sont même reléguées au second plan ; l'auteur est plus attentif aux pertes historiques essuyées par l'empire français. Ainsi, s'il est beaucoup question d'administration coloniale centralisée, de géostratégie et de faibles mouvements migratoires, il n'est plus guère fait mention de langue, de culture, de religion (pas une seule fois du clergé), ou d'aisance matérielle ou visible, etc., des habitants du Bas-Canada.

Une lecture attentive des textes de Tocqueville sur le Canada, en suivant leur ordre chronologique, comportait ses inconvénients mais aussi ses avantages.

¹ Edward Gibbon Wakefield – sur lequel André Siegfried fera sa thèse secondaire (voir note 9 de l'introduction) – fut l'expert en affaires coloniales que Durham amena avec lui au Canada. L'homme politique Charles Buller, qui fit aussi le voyage, fut le principal rédacteur du rapport.

² Au sujet du document XXXI, il s'agit d'un rapport sur une conversation entre Elgin et Tocqueville, fait par un tiers dans le cadre d'un article général et ne comportant pas de citation.

Reconstituer après coup une pensée, comme si elle s'était exprimée selon un mode unitaire et en une seule fois, aurait peut-être paru d'une lecture plus facile, mais le procédé aurait comporté des inconvénients d'artificialité de forme et d'arbitraire dans l'interprétation. Car le trait le plus général et le plus certain de tous ces documents, c'est bien d'exprimer par de multiples fragments, une pensée en alerte dans la découverte d'une société avec laquelle, dès le premier jour, le jeune Tocqueville, remué, avait senti des affinités profondes qui devaient marquer le reste de sa vie.

Un premier examen de tous ces documents selon leur enfilade dans le temps (court pour ceux de la quinzaine canadienne, long pour les autres), nous a mis en face d'une trentaine d'exposés concis¹ et circonstanciels, disparates et souvent redondants. On ne peut soutenir, après cette lecture accompagnée, que la pensée générale de Tocqueville sur l'expérience politique canadienne ait été exactement telle ou telle. Il faut plutôt dire qu'à tel moment précis et en une circonstance particulière Tocqueville a recueilli des témoignages ou exprimé des opinions personnelles, rapportés ensuite dans des notes de travail nullement destinées à la publication.

Sauf pour les extraits d'œuvres publiées (textes XXV, XXVI, XXIX et XXX), c'est dans cet état rudimentaire et toujours fragmentaire que nous trouvons le matériel à analyser. Au sujet des entretiens rapportés pendant la période du séjour intensif au Canada, une question se pose : le rapporteur prend-il à son compte ces propos du fait qu'il les a colligés ? En somme, non seulement *Qui rapporte qui parle ?* mais toujours tenir compte primordialement de *Qui parle ?* L'absence de contexte immédiat ou interprétatif ne permet pas de déterminer avec exactitude le degré d'appropriation de Tocqueville à ce qui lui était dit en ces diverses circonstances. Sauf, évidemment, quand il fait pour son propre compte un bilan de sa pensée et de ses observations dans des textes que nous avons signalés.

Malgré la longueur de l'exposé et l'inévitable aspect répétitif du contenu, la méthode suivie pour présenter l'ensemble de ces textes comportait des avantages certains. En particulier, elle ne confondait pas la pensée du scripteur ou du reporter avec celle de l'interviewé, évitant la confusion dans l'interprétation possible de ces entretiens. Mais le principal bénéfice se situait à un point de vue plus général. Quand un analyste, fût-il le mieux disposé du monde, restitue *a priori* à son lecteur une pensée reconstruite à partir d'un si grand nombre de fragments divers, il peut donner un semblant d'unité et même de simplicité à une pensée qui ne comportait pas toujours, à l'origine, ces caractères. Notre méthode de LECTURE prend aussi le lecteur à témoin de la nécessaire analyse à mener à partir du chapitre suivant. Il s'agissait d'abord de rendre compte d'une aventure humaine, courte mais intensément vécue, soit un séjour au Bas-Canada de deux compagnons de voyage à

¹ Sauf pour le texte 1, « Quinze jours dans le désert », dont les conditions de rédaction ont été dites au début du chapitre 2.

la fin août 1831, puis d'en retracer les diverses séquelles pendant un quart de siècle dans l'esprit d'un observateur avisé. En outre, la présentation des textes selon l'ordre chronologique du séjour se trouvait aussi à ponctuer l'activité quotidienne des voyageurs en ce qu'elle avait d'important pour la compréhension graduelle de leurs perceptions.

Tout cela étant dit, il s'imposait naturellement de porter une attention particulière aux textes où Tocqueville met de l'ordre dans ses idées en effervescence, aussi bien qu'à ce qu'il en retiendra dans des écrits plus englobants qui seront rédigés plus tard. Le rapport d'un entretien particulièrement approfondi, comme ce fut le cas pour la première rencontre avec John Neilson (texte X), revêtait une importance comparable. Enfin, notes, carnets, correspondances diverses n'ont révélé aucune intention précise chez les deux voyageurs de revenir sur le cas canadien et d'en traiter d'une façon plus élaborée, sous forme d'articles, de mémoires ou de livres.

On sait que, à l'époque de leur séjour au Canada, les deux voyageurs jonglaient avec l'idée d'un vaste projet sur la vie démocratique dans la république voisine. Finalement, ils écriront chacun leur ouvrage. Il n'y aura pas d'ouvrage intégré de Tocqueville sur le Canada. L'amorce critique ne peut donc porter que sur des matériaux fort épars bien que riches de contenu. Le Rapport *Tocqueville* est une mosaïque de courts documents ; ses éléments furent rassemblés après coup pour des fins d'analyse. Il reste à en proposer des aperçus critiques.

Chapitre 4

Critique du *Rapport Tocqueville* sur le Canada

I

[Retour à la table des matières](#)

À quelle hauteur allons-nous situer notre *critique* ? Deux attitudes tirant vers les extrêmes sont à éviter, autant celle qui s'enfermerait dans une sévérité excessive que celle qui céderait de façon complaisante à l'étonnement admiratif que peut provoquer une première lecture. Il est même loisible de nous poser la question : si, quatre ans après, quelqu'un d'autre que le signataire de *De la démocratie en Amérique* avait laissé telles notes et lettres sur la situation canadienne, serions-nous enclin à lui accorder une attention spéciale ?

Comment répondre ? On ne connaît pas d'autres documents d'une pareille acuité ; et il n'est peut-être pas déraisonnable de douter qu'ait pu exister un autre jeune esprit capable d'observations et de réflexions pertinentes dans de telles conditions et en si peu de temps. N'en serait-il pas de même si, par hypothèse, quelqu'un comme un John Stuart Mill, de deux ans plus jeune et bientôt ami de Tocqueville, s'étant lui-même offert une quinzaine au Haut-Canada, avait montré autant de perspicacité et de pénétration au sujet de la société pionnière de l'Ontario actuel ?

Une position inverse, purement négative, consisterait à n'insister que sur les lacunes, généralisations hâtives et partis pris de l'auteur. Ce serait le confortable point de vue critique de qui connaît toute la suite de l'histoire jusqu'à aujourd'hui. Une telle attitude ne prendrait pas suffisamment en compte les conditions exactes d'une visite aussi courte — interlude ou crochet ou digression au séjour prolongé de neuf mois, et bien autrement organisé, aux États-Unis. Moins que jamais on ne doit oublier le caractère improvisé de cette expédition de tourisme intellectuel.

À partir d'une exigence de rigueur, on pourrait même se sentir autorisé à dire sa déception de ne pas reconnaître dans ces notations rapides le futur auteur de deux grandes œuvres politiques du XIX^e siècle. Les textes considérés ne constituent pas une œuvre, à peine des embryons d'une très hypothétique œuvre qui ne vit pas le jour : la brièveté du voyage ou le jeune âge du voyageur ne sont donc pas les seuls

facteurs de la retenue critique qui s'impose. Une attitude critique justifiable nous semble devoir se situer entre ces deux positions, évitant ainsi toute sollicitation induite des textes en l'un ou l'autre sens, vers l'adulation ou vers la déception.

Il s'impose donc de toujours garder à l'esprit ces simples données chronologiques : pendant deux petites semaines, un jeune magistrat visite, en compagnie d'un ami et collègue, les deux villes principales du Bas-Canada de 1831.

Ne pas oublier non plus l'état civil de l'auteur, Français et aristocrate qui se trouve, à ce moment de sa vie, habité d'un lancinant problème personnel causé par le rapport de ses origines au nouvel ordre politique instable de son pays.

Et il se trouve qu'il s'appelait Alexis de Tocqueville, dont nous savons qu'il était un grand écrivain politique en devenir, mais n'allons pas l'accabler sous le poids de sa célébrité toute proche...

II

[Retour à la table des matières](#)

Avant la critique du fond, d'abord quelques mots sur les méthodes d'observation et sur la cueillette des informations, qui ne diffèrent pas de celles que Tocqueville et Beaumont ont déjà commencé à utiliser dans leur enquête aux États-Unis. René Rémond dira de Tocqueville que c'est un « enquêteur admirable ¹ ». Les techniques employées sont, en gros, celles des grands reporters d'aujourd'hui, plutôt que celles du journalisme d'enquête ou d'investigation, exigeant audace et obstination, poursuite des filons et recherche de pièces à conviction. Tous les textes du séjour au Canada sont d'une rédaction sommaire et nullement prévus pour publication. Seul le texte prélude à l'ensemble, « Quinze jours dans le désert » (Texte 1), dont l'action se déroule en territoire américain, constituait un assez long récit d'une cinquantaine de pages, rédigé à l'intention d'un public éventuel. Ses qualités littéraires furent signalées à l'époque de la publication posthume ; on n'y ajoutera que ce témoignage de J.-P. Mayer, selon lequel ce « récit peut être comparé au *Journal de voyage* d'Alexandre de Humbolt ² ».

À la différence de Beaumont qui tenait son journal, Tocqueville préférait utiliser des carnets de notes comme outil de mémoire. Ils sont de trois types : d'après la chronologie ou suivant l'ordre alphabétique des thèmes abordés et, pour la visite au Bas-Canada, le fameux « carnet portatif » dont Tocqueville ne se

¹ « Tocqueville ayant l'honnêteté, qui n'est pas si fréquente à l'époque, de citer ses sources », précise encore l'auteur (*Les États-Unis devant l'opinion française (1815-1852)*, Paris, Librairie Armand Colin, 1962, p. 380, 379).

² J.-P. Mayer, *Alexis de Tocqueville*, Paris, Gallimard, 1948, p. 23.

départissait jamais en voyage. Il était hâtivement griffonné, parfois au crayon, souvent dans d'inconfortables moyens de transport, en diligence comme à bord d'un steamboat. À l'exception de quelques lettres dont l'importance fut indiquée, la production écrite sur le séjour au Canada tient en des notes brèves et provisoires. Mais c'est bien la qualité de l'information consignée qui nous intéresse, davantage que les supports matériels de la mémoire des observateurs. Et si l'on peut présumer que les deux voyageurs discutaient de leurs observations, nous n'avons pas d'indice qu'ils se passaient leurs notes écrites.

Nous avons insisté sur le caractère distinct des entrées au carnet donnant le compte rendu d'un entretien de celles où Tocqueville jette à chaud ses impressions sur le papier, ou encore de celles où il fait, pour son propre compte, un bilan provisoire de ses observations et réflexions. L'analyse des documents de ce dernier type vaut d'être privilégiée ainsi que celle des quelques lettres à des proches présentant ce même caractère. De façon générale, les textes de Tocqueville accusent une documentation fort insuffisante ; l'information qui y est contenue est toujours brève sinon inexacte et, surtout, lacunaire. Leur auteur en était sans doute conscient mais, dans ses carnets du moins, il ne sent pas le besoin de se le répéter à lui-même. Il sut, toutefois, le rappeler à son correspondant Henry Reeve (texte XXVII). Les visiteurs avaient tout à apprendre et en si peu de temps : encore une fois, c'était leur meilleure excuse puisqu'ils ne pouvaient faire autrement.

Perdu, le journal du coenquôteur Beaumont ne peut être d'un grand complément mais, heureusement, quelques fragments en ont été sauvés pour des raisons inconnues¹. Quelques-uns portaient sur le voyage en terre canadienne. Avec une lettre à son père, du 5 septembre 1831 peu après avoir franchi la frontière, c'est tout ce qui reste comme récit de Beaumont. Dans une autre lettre à une belle-sœur le 26 octobre 1831, il confiait, apparemment sans modestie feinte, que son frère « Jules donne sur le Canada et notamment sur Montréal et Québec, les détails les plus intéressants ; je crois vraiment qu'il connaît mieux que moi ce pays. Je regrette bien de n'avoir pas reçu sa lettre avant mon voyage au Canada, car ses observations auraient beaucoup facilité les miennes. Du reste ses lettres me restent comme *documents* dont je me servirai plus tard, *quand je publierai mon ouvrage*² ».

Comme dans les carnets de son compagnon, on trouve chez Beaumont un certain flottement au sujet de la population française au Canada. Dans sa lettre à son père, du 5 septembre 1831, il écrit : « Ce pays excitait vivement notre intérêt : sur 900 000 habitants, plus de 800 000 sont Français », et il ajoute que « les

¹ Dans l'avant-propos aux *Lettres d'Amérique : 1831-1832*, de Gustave de Beaumont, George W. Pierson émet deux hypothèses qu'il conclut par ces phrases : « Nous n'en savons rien [...]. Nous l'ignorons tout bonnement » (Texte établi et annoté par André Jardin et George W. Pierson, Paris, Presses universitaires de France, 1973, p. 8).

² *Ibid.*, p. 167. Ces derniers mots ne semblent pas laisser entendre qu'il s'agirait d'un ouvrage portant spécifiquement sur le Canada.

Canadiens n'ont pas cessé de former une population à part, entièrement distincte de la population anglaise qui cherche à s'introduire parmi eux ¹ ».

Par les textes de Beaumont, nous apprenons divers détails de voyage ne manquant pas d'intérêt et que ne livrent pas les carnets de Tocqueville : chronologie et itinéraire exacts ², visite touristique de Québec, ville de fortification (la citadelle en construction...) et de garnison, etc. Mais, sauf au sujet de John Neilson (né en Écosse et non au Canada, comme l'écrivait Tocqueville), on n'y trouve guère de correction. Du fait de son patronyme, le compagnon de Tocqueville fut fort curieux de visiter « une paroisse considérable qui porte le nom de Beaumont » (sans doute sur la route de Saint-Thomas, ou la Montmagny d'aujourd'hui — texte XV), et où il se vit « traité comme le seigneur de l'endroit ³ ». Il est encore intéressant de mettre en parallèle la façon dont Beaumont rend compte, dans son journal, de l'entretien avec Neilson et le récit *verbatim* qu'en donne Tocqueville (texte X). On comprend encore mieux l'importance du témoignage, donné en plusieurs tranches, de l'homme politique qui fut, plus que quiconque, leur principal initiateur à ce Canada français si inattendu. Le fragment sauvé du journal s'ouvre par cette affirmation forte de Neilson, soulignée par Beaumont : « Nous avons déjà obtenu le redressement de quelques griefs. Quelques-uns existent encore. Mais il faudra bien que *le gouvernement anglais fasse ce que nous voulons*, il n'oserait pas nous refuser. » Suit la démonstration, déjà connue, que le Canada n'a cependant pas intérêt à se séparer de l'Angleterre ⁴.

¹ *Ibid.*, p. 139. Selon les historiens J. Lacoursière, J. Provencher et G. Vaugeois, en 1831, la population du Bas-Canada s'établissait à 553 134 habitants et celle du Haut-Canada, à 236 702. *Canada-Québec : synthèse historique*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1978, p. 577.

² Selon André Jardin, cité plus haut, chapitre 2, note 7. [Édition électronique, chapitre 2, II, 2^e paragraphe, note 2 (MB)]. Mais parfois, c'est Tocqueville qui donne la datation exacte : ainsi en est-il d'une lettre de Beaumont à sa mère, datée du 22 juillet 1831, qui selon les annotateurs des *Lettres d'Amérique* serait plutôt le 17 juillet 1831 selon le carnet portatif de son compagnon. D'autre part, dans cette même lettre annonçant le séjour au Canada, Beaumont écrit : « Après notre petite excursion à Niagara qui ne nous prendra pas, je pense, plus d'une huitaine de jours [...]. nous entrerons dans le fleuve Saint-Laurent, nous passerons un jour à Montréal, un autre à Québec (Canada) » (*ibid.*, p. 99). On sait que ce fut exactement l'inverse – heureusement ! – un « jour franc à Niagara » et « plus d'une huitaine de jours » à Montréal et à Québec.

³ De cette paroisse « située à trois lieues de Québec », Beaumont dit que « c'est le centre d'une seigneurie fondée sous le siècle de Louis XIV par un Monsieur de Beaumont, venu de France, on ne sait de quelle province. » Comme sa famille n'avait pas encore ce patronyme, Beaumont s'en console aisément d'autant qu'« on ne m'en a pas moins traité comme le seigneur de l'endroit » (*ibid.*, p. 141). D'ailleurs, cette seigneurie ayant été cédée à Charles Couillard, seigneur des Îlets, les annotateurs font observer que « le nom de Beaumont ne semble pas venir de celui du premier seigneur » (p. 137).

⁴ Pour ce fragment du journal, *ibid.*, p. 131-137. Comme Tocqueville, Beaumont est frappé par l'espèce de contradiction où se trouve Neilson du fait de ses origines : « Il ne peut désirer que les Canadiens forment une *nation* à part, car il n'en serait pas. Il ne pourrait en être qu'en reniant la sienne. Du reste, c'est probablement à raison de cette situation mixte qu'il a été choisi par les Canadiens pour leur servir d'organe auprès du gouvernement auquel il devait inspirer plus de confiance » (*ibid.*, p. 135).

Tous les thèmes de l'entretien colligés par Tocqueville se retrouvent dans la prose du journal, mais avec la coloration spéciale de son auteur.

Il n'est jusqu'à une certaine forme d'humour apparentée, qu'on peut relever chez les deux compagnons. Tandis que Tocqueville pose le dilemme « Ou il faut nier l'utilité d'un clergé, ou l'avoir comme au Canada » (texte VIII), Beaumont, après la visite aux Hurons de Lorette en compagnie de Neilson, conclut : « Si les Jésuites n'avaient fait nulle part dans le monde plus de mal que dans le Canada, tout le monde devrait bénir leur mémoire ¹. » Par ailleurs, dans la lettre à son père après avoir franchi la frontière, Beaumont se fait plus alarmiste encore que Tocqueville sur l'évolution possible de la situation politique au Canada : « Il y a au Canada des germes de mécontentement, de malaise, d'hostilité contre l'Angleterre [...]. Il est probable que tout cela finira par une lutte violente : mais il serait difficile de prévoir quelle est celle des deux populations (anglaise ou canadienne) qui l'emportera sur l'autre ². »

Visiblement, l'observateur pense à une guerre de libération nationale, semblable à celle des insurgés américains de 1776 ou peut-être même à celle des Grecs, en Europe, dans la décennie précédente. À certains indices, on sent Beaumont plus politiquement pratique que Tocqueville, qui se débat mal dans sa nostalgie du grand empire français perdu dans « l'ignominie », selon sa forte expression. Ainsi, à propos du grand chef manquant à la collectivité canadienne, Beaumont ne se contente pas de le regretter, il en dessine le portrait et trace son programme avec un brin de cynisme ³.

Dans l'ensemble, les rares pages connues de Beaumont sur le Bas-Canada nous montrent que sa sensibilité intellectuelle et politique était bien accordée à celle de son compagnon de voyage. Si elles complètent, souvent d'opportune façon, les notes de Tocqueville, on ne saurait parler de concordance de leurs textes respectifs. Leur lecture attentive procure une meilleure connaissance de l'ambiance générale de la décade fort chargée passée à Québec et dans ses environs, mais elle ne révèle rien des rapports personnels de travail entre les deux hommes. Ils faisaient les mêmes visites et interrogeaient les mêmes personnes et, si l'on peut présumer qu'ils s'entretenaient de leurs observations et de leurs réflexions, il reste impossible de savoir si l'un d'eux avait, sur tel point particulier ou de façon

¹ *Ibid.*, p. 135.

² *Ibid.*, p. 139, 140.

³ Malgré sa longueur, ce portrait vaut d'être rapporté : « il y aurait au Canada un grand rôle à jouer tout à la fois noble, honorable et dangereux. Ce serait celui d'un homme se consacrant tout entier à la population canadienne, vivant pour ses intérêts, excitant ses passions pour conserver son existence, se constituant le conseil désintéressé et gratuit de tous ses membres, se mêlant entièrement parmi eux ; l'adversaire du gouvernement, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, obtenant mille concessions des gouvernements ; demandant toujours davantage et, quand les passions du maître et des sujets seraient irritées, lorsque le peuple serait éclairé sur ses véritables intérêts, prononçant à haute voix les mots d'indépendance et de *liberté* !!! » (*ibid.*, p. 137).

générale, une influence prépondérante sur l'autre. À l'intérieur des limites susdites, on a pu risquer la commode expression de Rapport Tocqueville ; mais on ne saurait parler d'un Rapport Tocqueville-Beaumont.

Quant à la technique de l'entretien pratiquée par les observateurs¹ elle comportait certes ses avantages, mais aussi quelques facilités — dont celle, bien connue, de provoquer certaines réponses qu'on souhaite entendre. L'acuité des questions des interviewers n'avait d'égale que la constance avec laquelle ils soulevaient devant chaque interlocuteur à peu près les mêmes interrogations. L'auteur d'une des rares études sur le sujet parle des « cases d'une grille où sont répertoriés les différents centres d'intérêt » de la situation ethnique, politique, sociale, religieuse du Bas-Canada. « Tous les sujets ne sont pas forcément épuisés avec chaque interlocuteur, mais dans l'ensemble, chaque centre d'intérêt est abordé². »

Nous n'avons pas estimé utile de construire une pareille grille qui eût révélé la diversité et la complémentarité des sujets et thèmes abordés, leur relative fréquence ou leur récurrence plus ou moins insistante. Des analyses de contenu de ce type peuvent présenter leur utilité dans le cas d'un texte unique recouvrant l'ensemble d'une situation donnée. Or, le *Rapport Tocqueville* présente tous les caractères contraires : multiplicité de textes courts et divers dont un bon quart s'étalant sur 25 ans, pour ne pas mentionner les, textes d'entretiens contenant des aperçus et opinions d'autres personnes que l'auteur.

La lecture accompagnée de tous les textes, aux chapitres LIRE I et LIRE II, comportait pour le lecteur tous les renseignements pertinents qu'une grille artificielle et rigide aurait uniformisés et, probablement, déformés. D'ailleurs, les fréquences des thèmes, leur récurrence, ainsi que leur substitution furent signalées dès lors qu'il n'était plus question des textes du séjour au Canada (chapitre 2), mais de ceux qui, dans les mois suivants, furent écrits aux États-Unis ou encore de ceux qui, plus rares et espacés, le furent en France (chapitre 3). Les caractères propres aux documents relatifs à chaque période furent clairement distingués aux deux chapitres précédents : une grille plus explicitement quadrillée aurait entraîné d'inutiles complications sans faciliter l'intelligence de la lecture.

Changeant la métaphore de la grille, on pourrait aussi parler de ces cylindres dits carottes, extraits par sondage, qu'emploient les géologues ou agronomes pour l'analyse des terres de surface. Nos enquêteurs plantaient ici et là la même carotte et comparaient parfois son contenu d'un *sondé* à l'autre, mais sans exclure, à l'occasion, de prospecter le terroir des gens du commun ou bien ordinaires. Le procédé faisait merveille grâce au don de sympathie des enquêteurs et à leur

¹ Voir la note 10 du chapitre 2. [Édition électronique voir chapitre 2, note 1, texte IV (MB)]

² Jean-Michel Leclercq, « Alexis de Tocqueville au Canada (du 24 août au 2 septembre 1831) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXII, n° 3, décembre 1968, p. 356.

instinct sûr de poser des questions pertinentes ou même provocantes. L'aptitude de ramener les réponses à l'essentiel, combinée avec la mise au point par écrit de bilans successifs, soit pour soi-même soit pour des correspondants, accomplissait le reste. Avec, bien entendu, la coopération active des interlocuteurs choisis et, peut-être encore davantage, avec la connivence des interrogés anonymes au hasard des visites, sans doute fiers de l'être...

Car les enquêteurs s'imposaient de comparer *sur le terrain* les opinions recueillies d'informateurs privilégiés : ce qui est toujours d'une bonne sociologie. Tenant compte du peu d'importance qu'ils accordaient aux institutions gouvernementales et à l'activité politique comme telles¹, leur démarche se qualifierait comme ayant été plutôt celle du sociologue que du politologue. Ils semblaient en effet moins intéressés par les mécanismes de cette domination étrangère que par la façon dont la population concernée la vivait. Quant aux accommodements forcés que celle-ci devait faire pour y arriver, c'était le fond même du problème que les visiteurs s'efforçaient d'analyser après l'avoir exactement appréhendé. Mais ils n'auront guère éclairé le paradoxe que présente une population heureuse et gaie, distinguée et vivant à l'aise, qui affiche par ailleurs tous les signes extérieurs d'un peuple conquis, en proie, dirait-on aujourd'hui, à un clair processus d'aliénation politico-culturelle.

III

[Retour à la table des matières](#)

La faculté de perception et de première analyse des visiteurs enquêteurs se trouvait sous la dépendance de leurs informateurs sur place. Que, forcément, le nombre de ceux-ci était restreint devenait une raison supplémentaire pour qu'ils aient une plus large représentativité. Ces interlocuteurs étaient cordiaux et rassurants, comme l'abbé Quiblier ou les avocats Mondelet, ou carrément antipathiques, comme Mr. ... négociant britannique de Québec, ou encore anonymes comme, au hasard des rencontres, des curés, des paysans, des Indiens. Les visiteurs allaient au plus pressé et, naturellement, chez des personnages qui leur avaient été recommandés : une lettre du révérend John Power(s) leur avait ouvert la porte du supérieur du Grand Séminaire de Montréal, Messire Quiblier ; J.C. Spencer², ami américain rencontré à Albany et futur traducteur américain de

¹ À vrai dire, il n'y eut guère que le texte XVII à porter sur ce sujet. L'important texte XVI (« Remarques générales ») soulignait les extraordinaires avantages du « Bas-Canada (heureusement pour la race française) » de former « un État à part ». La population française « est compacte [...], a son gouvernement, son Parlement à elle forme véritablement un corps de nation distinct ».

² « Cet ancien avocat et attorney est en passe de devenir un personnage de premier plan : [...] ancien membre du Congrès [...] plus tard secrétaire d'État à la guerre, puis aux finances » (André Jardin, *Alexis de Tocqueville*, Paris, Hachette Littérature, 1984, p. 116).

De la démocratie en Amérique, leur avait remis une lettre d'introduction auprès des frères Mondelet, lesquels, à leur tour, facilitèrent le contact avec John Neilson à Québec. Ce dernier leur fit faire la rencontre, à Québec, de Denis-Benjamin Viger ainsi que du juge Jean Thomas Taschereau ¹.

Les opinions de ces deux derniers personnages auraient pu avoir de l'importance pour une première perception de l'activité des partis et de l'organisation du système judiciaire. Mais le grand absent de ces entretiens est évidemment le chef du Parti patriote, Louis-Joseph Papineau, résidant à Montréal mais siégeant à Québec. Non seulement est-il absent, mais son existence même a été niée par Tocqueville affirmant catégoriquement que le chef naturel des Canadiens « n'est pas né » et qu'en tout cas il ne le voit « nulle part ». Cette absence négation est à ce point flagrante qu'il nous a été difficile de ne pas émettre l'hypothèse d'une restriction mentale (si oui, sans doute un peu calculatrice...) d'un John Neilson, pourtant l'hôte le plus accueillant et le plus disert, qui avait été aussi longtemps associé à Papineau pour des missions de premier plan, mais avec lequel il était sur le point de rompre... À l'autre pôle d'une *politique au sommet* dans la colonie, Tocqueville et Beaumont n'ont apparemment pas été effleurés par l'idée de demander audience auprès du gouverneur Aylmer, nouvellement arrivé en poste et déjà porteur des promesses d'une politique conciliatrice, qui les aurait sans doute accueillis avec cordialité.

On se prend encore à songer à d'autres hommes de premier plan absents du carnet de visites des voyageurs. D'abord à François-Xavier Garneau, disciple d'Augustin Thierry et de François Guizot (dont Tocqueville avait suivi les cours d'histoire en Sorbonne), mais qui fera plutôt penser à Michelet comme « historien national ». Ce serait tout de même anticiper quelque peu... En effet, né en 1809, Garneau était de cinq ans plus jeune que Tocqueville et, si sa détermination était déjà prise d'écrire l'histoire de son peuple ², il était encore bien loin de l'œuvre qui allait faire sa gloire. Du reste, la rencontre aurait été impossible, car Garneau, enfin reçu notaire l'année précédente, venait tout juste, le 20 juin 1831, de quitter

¹ Tocqueville, dans ses carnets, ne parle pas de cette rencontre. À son père, Beaumont écrit que ce juge serait « parent de nos Taschereau de la Charte ». Il continue par ces mots qui ont une valeur double d'information pour le propos : « Il est à Québec le seul Canadien auquel le gouvernement confie un emploi public ; c'est du reste pour lui une bonne affaire, car il a 25 000 francs de traitement. J'ai dîné (la forme au singulier indique l'absence de Tocqueville parmi les convives) avec lui chez un de ses parents. J'ai retrouvé dans ce dernier Canadien la gaieté française et les vieilles coutumes de nos pères. Depuis que je suis en Amérique, je n'ai vu rire qu'au Canada ; au dessert, il faut que chacun chante sa chanson. Bonhomie, cordialité, on est sûr de trouver ces sentiments chez les Canadiens » (*Lettres*, p. 142).

² En réponse à de jeunes clercs anglais, fréquentant la même étude notariale, et qui l'humiliaient, ce mot de lui si souvent cité : « Eh bien ! notre histoire, je vais la raconter ! Et vous verrez comment nos ancêtres ont été des vaincus ; et si une pareille défaite n'est pas aussi glorieuse qu'une victoire ! »

Québec pour l'Angleterre afin de se livrer, à Londres, à l'étude des institutions britanniques ¹ ...

Mais, par ailleurs, un autre personnage d'importance comparable, le journaliste Étienne Parent ², se trouvait à Québec. Il venait de relancer *Le Canadien* le 7 mai 1831, ce journal qui avait fait une si forte impression sur Tocqueville au moment de sa visite au Cabinet de lecture le 27 août 1831 (texte VIII). À défaut d'un entretien avec les puissances politiques locales, Papineau ³ et Aylmer, on peut toujours se plaire à imaginer ce qu'aurait pu donner une conversation entre ces quatre jeunes gens, encore dans la vingtaine, et que pouvait rassembler une certaine parenté intellectuelle : François-Xavier Garneau, Étienne Parent, Gustave de Beaumont et Alexis de Tocqueville...

Dès lors qu'au-delà de leur crédibilité l'on tente d'évaluer la représentativité des interlocuteurs canadiens de Tocqueville et de Beaumont, l'on est renvoyé à la même explication, celle de l'insuffisance de leur information : la brièveté du séjour, le caractère improvisé et presque accidentel de ce crochet canadien. On ne peut tout de même pas leur reprocher de n'avoir pu demeurer au Canada plus longtemps, de ne s'être pas donné les moyens de compléter leur documentation ni d'approfondir leurs observations. Il ne resterait plus qu'à reprocher au prochain auteur de *De la démocratie en Amérique* de n'avoir pas changé de sujet.

N'empêche qu'au plan de sa méthode notre grand reporter a fait montre, selon la formule de son biographe, d'un « mépris prégaullien » envers le Canada britannique ⁴ ou Haut-Canada. D'abord en l'évitant carrément pour se rendre le plus tôt possible de Niagara à Montréal. Une fois arrivés au Bas-Canada, les voyageurs n'auront d'interlocuteurs britanniques que l'affable et compréhensif John Neilson, envers lequel Tocqueville, aussi bien que Beaumont, entretient toutefois quelque méfiance ; et, comme en contrepartie antipathique, l'esprit plutôt obtus du négociant anglais de Québec...

¹ À Londres, il deviendra, justement, le secrétaire de Denis-Benjamin Viger, alors agent des Canadiens français auprès du gouvernement britannique Comme quoi le monde est petit !

² À l'âge de 21 ans, Parent fut le premier rédacteur du *Canadien*, fondé en 1822. Le journal étant suspendu trois ans plus tard, le rédacteur en profita pour faire des études de droit et fut admis au barreau en 1829. Il dirigera l'équipe de relance du journal en 1831, sous la nouvelle devise : « Nos institutions, notre langue et nos lois ! ». Jean-Charles Falardeau a publié un recueil des principaux textes d'Étienne Parent (articles et conférences), précédés d'une introduction biographique et critique (p. 11-31) : *Étienne Parent (1802-1874) à l'occasion du centenaire de sa mort*, Montréal, La Presse, 1975, 344 p.

³ « À ce moment, écrit Falardeau, Papineau est encore "constitutionnel" et les vues de Parent coïncident avec les siennes [...] Papineau est le chef politique du parti Patriote, Parent en est le chef intellectuel. Parent, du moins à Québec, est le mentor écouté, respecté, recherché » (*ibid.*, p. 19).

⁴ André Jardin, *op. cit.*, p. 135.

La critique d'importance qu'on peut faire au rédacteur des carnets canadiens, c'est de n'avoir pas éprouvé quelque gêne du fait d'un si petit nombre d'interlocuteurs de la race alors dominante au Bas-Canada. D'évidence, c'est la viabilité d'une vieille France, se perpétuant à sa grande surprise sur la vallée du Saint-Laurent, qui l'intéresse et le passionne même, beaucoup plus que la recherche d'une solution à un problème politique pour lequel, du reste, il n'envisage à peu près pas d'autre issue que l'impossible indépendance. Quoique apparemment un peu moins nostalgique au sujet de l'empire perdu, le compagnon Beaumont semble avoir porté le même jugement.

Ce n'est certes pas que nos voyageurs méprisaient la politique ; ils ne faisaient qu'y penser, mais c'était à la politique de leur propre pays dont ils s'étaient faits exilés provisoires et volontaires. Justement, en leur psychologie profonde, c'était bien leur France, en ce qu'elle a de vénérable et d'irritant à la fois, qu'ils avaient transportée dans le Nouveau Monde. Et voilà qu'ils en découvrent soudainement une Autre qui est aussi la Même, en ce coin perdu de l'Amérique du Nord ; à maints égards, cette France-là, est encore plus estimable, et ils ne finissent pas de le dire. D'autant qu'ils la quitteront bientôt, avec une faible probabilité d'y revenir, à supposer qu'ils en aient l'espoir.

Le pays dans son ensemble, le Saint-Laurent et sa vallée prospère, la ville de Québec et ses environs, les campagnes qui respirent l'aisance et les églises fort belles, tout cela est aussi bien que la France elle-même ou apparaît digne d'être apprécié à l'échelle européenne. Si les deux jeunes et brillants aristocrates nous semblent intensément politisés, comme on le dirait aujourd'hui, c'est bien parce qu'ils s'étaient placés dans la perspective d'un destin de civilisation, lequel amplifie tout et, singulièrement, le politique. La politique, à côté, se réduit à l'agitation de l'actualité dont le sens peut être aussi faible qu'est courte sa portée. De toute façon, cette politique-là, ils l'ignorent et ne sont pas venus pour l'apprendre car ils partiront demain.

Mais le destin de cette *Francie*, nullement imaginaire puisqu'ils en ont vu le peuple « qui ressemble prodigieusement au peuple français », voilà bien la question. Or, ce destin a été cassé pendant une guerre sans gloire ; il se prolonge en latence depuis trois quarts de siècle, mais sans espoir d'épanouissement politique. Au contraire, sont flagrants tous « les signes d'un peuple vaincu ». La langue, partout arborée et qui compte, est l'anglais que très peu de gens du pays connaissent ou parlent. En nombre, ils seront inévitablement débordés, puis minorisés, mais ne semblent pas autrement s'en inquiéter. Voilà bien le type de pensées qui se bousculent dans l'esprit des voyageurs ; le choc qu'elles y produisent inspire la hardiesse des questions posées aux interlocuteurs et des réflexions mises par écrit dans les notations journalières du voyage ou dans des lettres à des parents.

Les observations des trois paragraphes précédents valent principalement pour les textes du séjour au Canada et pour ceux qui furent rédigés aux États-Unis. Les textes considérés au chapitre LIRE II marquent plutôt un certain détachement de la chose et de la société canadiennes, à l'exception de la lettre personnelle à Henry Reeve (texte XXVII) qui trahit un engagement politique ponctuel relié aux événements tragiques qui venaient de se produire à l'automne 1837. Le temps faisant son œuvre, cette espèce de dégageant, au moins mental, s'accentuera avec les années. Le phénomène n'est que normal.

Alexis de Tocqueville n'est plus alors ce jeune homme de moins de 30 ans qui, d'un coup, avait retrouvé une France perdue dans le Nouveau Monde. Il est maintenant de retour en France et pour toujours. La trentaine venue, le voilà auteur à succès, homme politique en devenir et très tôt en vue. La chaîne de son schéma de pensée canadienne s'est raccourcie, est devenue autre. Au lieu de suivre, comme en 1831 et 1832, le schéma : France d'origine — Canada — « vieille France », elle se lirait : Canada visité naguère — France d'aujourd'hui (sans véritable *retour* à la chose canadienne). Ce serait plutôt l'Algérie, ou même l'Irlande, le *Canada* de sa maturité politique active.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Peut-on parler d'une dimension *coloniale* de cette psychologie politique ? Peut-être bien, mais à la condition de ne pas conférer un sens trop restreint à cet intérêt subit et passionné pour le Canada, par exemple celui d'un accident historique dont les visiteurs viennent d'avoir la soudaine révélation. Les deux hommes vont bientôt porter un intérêt soutenu aux questions coloniales, en particulier, à l'Algérie et à l'Irlande¹. La grande révélation de leur interlude canadien, pour eux la plus troublante peut-être, aurait été celle-ci : voilà une grande nation, d'origine

¹ En 1839, Beaumont publia à Paris un livre sur *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, second ouvrage après *Marie*. Nous ne pouvons malheureusement ouvrir le développement qui s'imposerait au sujet des futures positions que tiendra le parlementaire Tocqueville à propos de la colonisation en Algérie. Il y a beaucoup de vrai dans ce qu'a dit récemment un présentateur de ses textes sur cette question : « Tocqueville a parfois cherché à justifier la colonisation au nom du principe humanitaire de l'expansion de la civilisation (à la manière de Condorcet) » ; et après avoir cité sa conviction « que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple, c'est d'être conquis », ce présentateur fait observer : « De retour en France, il se fait l'apologiste de la conquête des autres. » Ce n'était peut-être pas de l'incohérence : selon une distinction célèbre, l'éthique de la conviction » doit devoir s'accommoder, quand on change de statut, d'une « éthique de la responsabilité » (Alexis de Tocqueville, *De la colonie en Algérie*, présentation de Tzvetan Todorov, Bruxelles, 1988, Éditions Complexe, p. 15, 33, 34). Sur l'Algérie, voir aussi de Melvin Richter, critique sévère, « Tocqueville on Algeria » (*Review of Politics*, 25 (1963), p. 362-398). Plus généralement, voir dans le *Livre du centenaire* (plusieurs fois cité ici) la communication d'Henri Baudet, « Tocqueville et la pensée coloniale au XIX^e siècle » (p. 121-131).

européenne, qui est colonisée et non pas colonisatrice. Et la France même ne le sait pas.

Mais pis encore, lorsque Paris régissait de loin la Nouvelle-France, c'était selon le modèle de la centralisation la plus excessive, tare de l'Ancien régime en métropole. Nos sociologues en voyage ne le disent pas en ces termes, mais ils mettent le doigt sur le principal dommage, ou sur la preuve même, de *l'aliénation* coloniale : malgré sa grandeur passée, un peuple capable d'être dirigé, mais incapable de se diriger, qu'il faut même forcer à être libre si on lui en donne l'occasion (textes XIV, XXV, XXXI). Quel gâchis d'empire !

Ce comble du paradoxe tient à d'autres contradictions. En particulier, celle du mauvais aménagement de son espace naturel par ce peuple qui, sur son propre sol, aurait tout un continent à prendre. Plutôt, il se confine à un espace restreint à l'ombre de son clocher que dominant, avec une espèce d'élégance ironique, le coq gaulois et la croix fleurdelisée... Ce peuple de coureurs des bois et de voyageurs est aujourd'hui redevenu casanier, en quoi Tocqueville reconnaît bien un trait distinctif du tempérament national servant fort mal les entreprises coloniales de la France (texte XXV). Le temps exigerait un peu plus d'audace étant donné l'arrivée d'émigrants européens qui s'emparent à bon compte des terres fertiles toutes proches que les Canadiens ne daignent même pas occuper. Voilà un sérieux danger d'auto-enfermement pour un peuple dont, jusqu'à tout récemment, la démographie en expansion constituait la seule sauvegarde.

Dès qu'ils eurent pénétré dans ces territoires contigus des deux vastes pays des États-Unis et du Canada, se révélèrent à nos deux voyageurs toutes sortes de présences toponymiques et linguistiques françaises, parfois de la façon la plus inattendue. C'est par cette première tournée aventureuse dans le désert qu'ils ont d'abord eu l'occasion de capter des éléments spécifiques du cas canadien, inconnu d'eux jusque-là. « Nous voulions voir des *déserts* et des *Indiens*... », écrira, l'aventure terminée, Alexis à sa cousine, la comtesse de Grancey. À ce double choc qu'ils avaient éprouvé, s'en était ajouté un troisième, celui de la découverte d'une petite France subsistant, vaille que vaille, même en deçà de la frontière canadienne.

Davantage encore, les données essentielles de cette survivance leur furent abruptement fournies, même avant d'arriver à Montréal. À la question (texte II) : « Comment les Français au Canada souffrent-ils la domination anglaise ? » Un Canadien (commerçant avec les Indiens) leur avait répondu : « Comme un mal inévitable. Mais nous ne nous fondons point. Nous restons deux peuples distincts. La population française du Canada est devenue très nombreuse. » Comme nous l'avons déjà signalé, en quatre courtes phrases, Tocqueville et son compagnon tenaient les propositions fondamentales résumant le destin d'un Canada français dont ils allaient faire la découverte dans quelques jours. Pour en savoir davantage,

ils n'auront plus qu'à les décomposer en questions et sous-questions à leurs prochains interlocuteurs du Canada.

D'autre part, l'intérêt de Tocqueville pour la question indienne était antérieur à l'escapade des « Quinze jours dans le désert » ; il rebondira pendant le séjour au Bas-Canada¹ et persistera jusqu'à la rédaction de *De la démocratie en Amérique*². Encore en terre américaine, nos aristocrates purent apprendre certaines convergences de fait entre les peuples indiens et les Français du Nouveau Monde, allant même jusqu'à l'assimilation bilatérale. L'épisode, haut en couleur du *bois-brûlé*, avait littéralement estomaqué Tocqueville : « Mon cheval m'aurait adressé la parole que je n'aurais pas, je crois, été plus surpris » (texte I). Quelques jours plus tard, à Québec même, John Neilson leur parlera de « votre (celle des Français du Canada) aptitude à devenir sauvages » et évoquera les prouesses épiques des voyageurs, ou commerçants de fourrures, qui « étonnaient et subjuguèrent les Indiens eux-mêmes dans leurs forêts » (texte XI).

Les voyageurs français venaient de constater sur place que les peuples, indien du premier occupant et français du deuxième, sont maintenant refoulés ou menacés partout en Amérique du Nord. Pour l'heure, soit en cette dernière quinzaine de juillet 1831, c'était encore l'Indien le principal sujet humain à l'attention des deux compagnons de voyage. Un mois plus tard, lorsque nos voyageurs déboucheront du lac Ontario vers Montréal et Québec, les Français du Canada seront la cause déterminante du détour et de leurs investigations dans la vallée du Saint-Laurent ; mais la question indienne restera toujours présente à leur esprit. D'un mot, disons que le sentiment dominant de Tocqueville pour les Indiens relevait de la compassion humaine et non pas d'une simple curiosité exotique et qu'au sujet des Français il devenait celui d'une forte identification nationale, se substituant d'emblée à celui de l'excitation spontanée d'une découverte, pourtant annoncée par le révérend Power(s)...

Dans la lettre à son frère, deux mois après avoir retraversé la frontière (texte XXIII), Tocqueville exécute une espèce de plongée historique dans la grande aventure coloniale de sa patrie, en Amérique du Nord. Il rappelle des données géostratégiques précises et complémentaires concernant « cet arc immense dont Québec et la Nouvelle-Orléans formaient les deux extrémités, etc. ». Il faut avoir ces faits à l'esprit, suggère-t-il à son frère, pour comprendre en quoi l'abandon des Français d'Amérique constitue « une des plus grandes ignominies de l'ignominieux règne de Louis XV ». Le résultat en est ce « million³ de Français braves,

¹ Rappelons que le principal interlocuteur des visiteurs, John Neilson, les mena voir les Hurons de Lorette, près de Québec (texte XI) et que, quelques jours plus tard, au moment de la visite sur la rive sud du côté de Montmagny, il leur parla encore des Indiens (texte XV).

² Au chapitre X, le dernier, qui porte sur « Quelques considérations sur l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des États-Unis ».

³ Chiffre quelque peu arrondi : à l'abbé Lesueur, quelques mois plus tôt, il parlait de 600 000 habitants dans « la seule province du Bas-Canada ». Voir plus haut, la note 5. [Édition

intelligents, faits pour former un jour une grande nation française en Amérique, qui vivent en quelque sorte étrangers dans leur pays », ce « pays plus grand que l'Europe entière, et qui auparavant appartenait à la France »... Il y a déjà un peu du futur historien, *internationaliste*, dans cette nostalgie de la perte d'une grandeur impériale à peine esquissée dans le Nouveau Monde et si tôt perdue.

On a aussi pu reconnaître au passage une propension au prophétisme chez Tocqueville, qui n'est pas loin de se réjouir, avec un siècle d'avance, du moment où la colonie américaine émancipée enlèvera à l'Angleterre « l'empire de la mer ». On sent tout au long de ce texte vibrer la fibre patriotique de l'auteur, en particulier au sujet du honteux traité de 1763 alors que « les Anglais se livrèrent à une joie presque extravagante » à propos des malheurs français. La remarque a toute sa portée dans le contexte si l'on veut bien se rappeler que, sans avoir vraiment cédé à *l'anglomanie*, Tocqueville n'était pas alors, et ne sera jamais du reste, anglophobe. Il entretiendra des liens d'amitié avec des Anglais de marque tels le philosophe John Stuart Mill et le journaliste et fonctionnaire Henry Reeve qui sera le traducteur de la *Démocratie*, ainsi que d'autres personnages politiques influents comme Nassau Senior.

Un autre texte synthétique d'importance, daté de 1833, expose ce qu'on pourrait appeler l'introduction à la théorie coloniale de Tocqueville (texte XXV). Les citations du chapitre précédent nous dispensent d'en refaire ici un résumé. Rappelons toutefois que ce texte naquit comme une espèce d'instrument de travail et comme contribution de Tocqueville à l'ouvrage de responsabilité commune avec Beaumont sur le système pénitentiaire aux États-Unis et son application en France. Le titre que Tocqueville avait donné à son propre essai est significatif : « Quelques idées sur les raisons qui s'opposent à ce que les Français aient de bonnes colonies ». Ce texte n'allait être publié par les soins de son fidèle ami qu'après la mort de l'auteur ¹.

Les passages relatifs à l'expérience coloniale au Canada ayant déjà été mis en évidence ² intéressons-nous plutôt à la bifurcation qui s'opère dans l'esprit de Tocqueville à ce moment-là. Ici, comme dans un futur passage de *L'Ancien Régime et la Révolution*, il ne traite plus de la situation canadienne pour elle-même, mais comme d'une composante ou plutôt comme d'un exemple illustratif

électronique, chap. 4, II, note 2, fin du paragraphe « Perdu, le journal du coenquôteur Beaumont... » (MB)]

¹ André Jardin, annotateur des *Écrits et discours politiques*, (*Œuvres complètes*, tome III, volume 1, (p. 35, 36), attire l'attention sur le fait que, selon Beaumont, ce texte aurait constitué un hors-d'œuvre dans leur rapport malgré son intérêt intrinsèque. Beaumont fit quelques retouches au texte pour la publication.

² En particulier, cette proposition sur « l'éducation politique que le colon français reçoit dans sa patrie est telle qu'il ne se fie point à ses propres efforts, [qu'il] se sent peu de goût pour l'indépendance et [qu'] il faut presque le forcer à être libre » s'applique assez exactement aux Français du Bas-Canada, qu'avaient observés les deux voyageurs deux ans plus tôt.

d'une démonstration plus large ¹. Les passages en question n'en perdent pas leur acuité de signification, ils y gagneraient plutôt par leur insertion dans un discours plus englobant et davantage soigné puisque destiné à la publication. En particulier la finale, qui oppose le singulier spectacle de la France dans son vaste système de colonies au Nouveau Monde et la colonisation de la Nouvelle-Angleterre, montre assez, selon l'auteur, que « fonder une colonie est pour la France se livrer à une entreprise pleine de périls et d'un succès incertain ». C'est une caractéristique de la pensée tocquevillienne en matière coloniale que de présenter le cas canadien comme une espèce de repoussoir à ce qu'il faut tenter et réussir en Algérie — désormais son grand sujet de préoccupation une fois entré en France. (Signalons, en passant, l'existence de la petite ville de Tocqueville en Algérie, département de Constantine.)

Dans la huitaine de textes à privilégier pour leur contenu, Tocqueville articulait les données principales de la situation canadienne à une tentative de synthèse des facteurs explicatifs qui lui semblaient dominants ou, encore, il s'interrogeait sur le destin collectif des Canadiens français. Pendant le séjour de 1831 au Bas-Canada, devant tous les signes extérieurs d'un peuple conquis, Tocqueville *se stimule*, pour ainsi dire, à imaginer une réaction qui serait normale : « Je doute qu'il en soit longtemps ainsi »... et, une autre fois, « tout annonce que la nouvelle génération sera différente de la génération actuelle »... C'est tout comme s'il professait le proverbe *bon sang ne peut mentir* !

V

[Retour à la table des matières](#)

Élitiste comme il l'est en vertu d'un lignage et d'une éducation aristocratiques, Tocqueville s'est appliqué à épingle des motifs d'espoir pour ce peuple, privé depuis si longtemps de classes éclairées. Admirable, le clergé, qui est resté sur place après la conquête, a été cette élite de suppléance indispensable en particulier pour la protection de la langue. Tocqueville y revient souvent, avec insistance. John Neilson, évoquant sa fonction d'inspecteur d'écoles, a assuré les voyageurs que, depuis peu, l'instruction se développe à profusion : la classe des gens instruits augmentera considérablement. Mais, par deux fois, Tocqueville met toutefois une sourdine à cette promesse confiante : ces « classes supérieures et intermédiaires de la population canadienne », ou ces « hautes classes et classes éclairées parmi les Canadiens » risquent soit de se laisser « entraîner dans le mouvement anglais », soit de voir prendre leur place par « une classe d'hommes qui forment la transition entre le Français et l'Anglais » (texte XV). Le danger est plus subtil dans la seconde hypothèse ; une collaboration calculée vaut sans doute mieux que l'abandon en douce, mais la part du risque reste grande.

¹ Laquelle, en l'occurrence, a plutôt l'air d'un procès-verbal de carence...

Ce texte de Tocqueville est certes le plus important au point de vue d'une dynamique qu'on qualifierait, aujourd'hui, de socio-culturelle. Pourtant, ici encore des lacunes : où sont, par exemple, les ouvriers et artisans des villes ? Plus loin, Tocqueville parle bien de « l'esprit d'égalité de la démocratie... vivant là comme aux États-Unis », mais c'est au sujet des rapports entre les seigneurs, qui « cependant n'ont pas de droits », et les paysans dont le « fond au cœur » révèle toutefois « des passions qui ont amené notre Révolution ». Il s'agit pour notre auteur non pas d'égalité socio-économique, mais bien de repérer les effectifs politiques dans les classes actuelles. Et justement, il en est une — ou un conglomérat de classes ? — qui « forme la transition entre le Français et l'Anglais ». Elle est constituée d'« Anglais alliés à des Canadiens, des Anglais mécontents de l'administration, des Français en place ». Cette faune a comme porte-parole la *Gazette de Québec* ou encore M. Neilson dans les assemblées politiques, ainsi que « probablement plusieurs autres que nous ne connaissons pas ».

Voilà l'ennemi, enfin l'adversaire virtuel ou ambigu. C'est cette classe, nous dit Tocqueville, « que je crains le plus pour le sort futur de la population canadienne ». N'excitant « ni sa jalousie, ni ses passions », elle est « plus canadienne qu'anglaise d'intérêt » du fait même de son opposition au gouvernement. Mais il n'y a pas à s'y tromper car, au fond, « elle est anglaise de mœurs, d'idées, de langue ». Pour l'heure, la religion et la langue constituent le seul rempart, et qui tient. La religion fait obstacle aux mariages mixtes et « crée dans le clergé une classe éclairée qui a intérêt à parler français et à se nourrir de la littérature et des idées françaises ». Notre univers romanesque, de Philippe Aubert de Gaspé à Aloné de Lestres, reprendra souvent ces situations matrimoniales de mixité religieuse et linguistique.

L'exégète, pourtant combien sympathique qu'est l'Américain G.W. Pierson, ne put s'empêcher d'ajouter une note infrapaginale protestant contre la mise en doute de la rectitude de Neilson. Il accuse Tocqueville et Beaumont de ne pas comprendre vraiment la position politique de leur guide, car il « a été un champion des Canadiens français dès son entrée en politique ». Et, pour en fonder l'affirmation, Pierson fait le bilan de ses prises de position passées, en montre la cohérence et le réalisme. Au moment de la visite des voyageurs, écrit-il, l'homme politique était devenu, à l'approche de la soixantaine, un peu plus « conservateur dans ses idées ». Il désapprouvera le côté déraisonnable des réclamations du Parti patriote et, trois ans plus tard, en 1834, il rompra définitivement avec Papineau ¹.

Il serait d'un intérêt très relatif de tenter de trancher ici qui, de Tocqueville ou de son critique américain un siècle plus tard, rend le plus justice à la personnalité vraie et au rôle réel de Neilson en politique canadienne. C'est plutôt l'occasion de

¹ George Wilson Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, New York, Oxford University Press, 1938, p. 328-329.

constater une fois de plus chez Tocqueville la très faible connaissance, explicable mais certaine, qu'il avait de cette politique. Il n'était certes pas équipé d'une information minimale sur le sujet pour présenter le profil exact de cet Écossais d'origine qui depuis sa migration, prenait fait et cause pour les *Canadiens*, mais à l'intérieur de certaines limites prudentielles qu'il était en train de resserrer.

On pourrait encore soutenir, inversement, que Neilson était bien un peu la cause de cette ignorance de circonstance puisque, à la faveur de plusieurs rencontres, il n'avait même pas trouvé le moyen de dire à ses jeunes invités que Louis-Joseph Papineau, tout de même, existait. Mais l'eût-il su, comment ce Tocqueville, qui déplorait tellement l'inexistence d'un homme de destin pour diriger les Canadiens¹, aurait-il perçu le grand tribun de l'époque ? Sous le coup d'une première émotion farcie de satisfaction, une telle révélation l'aurait peut-être, en un premier temps, passablement excité. Mais on peut encore présumer qu'après réflexion il serait passé à l'étalement de nuances et de conditions, de *si...* Quoi qu'il en soit, après le lamentable échec des Patriotes à l'automne 1837, sa lettre à Henry Reeve ne faisait pas mention du leader de la rébellion ratée (texte XXVII). Six ans après son départ du Canada, Tocqueville se maintenait toujours au niveau du politique global de ce Canada français, sauf pour un court passage allusif à la politique impériale de Londres qui devait bien avoir quelque responsabilité dans les causes de ce soulèvement.

Dès leur arrivée à Montréal, Tocqueville et Beaumont avaient interrogé le très pacifique abbé Quiblier sur une possible « animosité entre les deux races » et une des premières questions posées à Neilson fut : « Pensez-vous que la race française parvienne jamais à se débarrasser de la race anglaise² ». Pierson a porté un jugement sévère sur cette attitude estimée provocatrice : « Un observateur, soutient-il, aurait même pu les accuser de prévoir (en le souhaitant ?) des troubles ou une rébellion³. » Jugeant leur conduite pendant la randonnée sans guide (i.e. sans Neilson) dans la région de Beauport (texte XIV), le même critique va jusqu'à affirmer qu'ils y ont joué le rôle de « fomentateurs de révolution⁴ ». Ce reproche nous paraît pour le moins exagéré. Mais il est sûr que nos touristes intellectuels prenaient fait et cause pour tout ce que recouvraient les couleurs de leur pays en

¹ Pour ce grand rôle, voir plus haut le profil, pour ainsi dire monté en effigie, qu'en dessinait Beaumont à la note 11. [Édition électronique, chap. 4, II, paragraphe « Visiblement, l'observateur pense à... » (MB)]

² Rappelons la parenthèse que Tocqueville introduisait dans le dialogue à la suite de la question : « (Cette question fut faite avec précaution, attendu la naissance de l'interlocuteur) ».

³ Selon le texte anglais, « ... *looking forward* to trouble, and to a rebellion - (*op. cit.*, p. 323).

⁴ Pierson écrit : "The prison commissioners had come out from Quebec without Mr. Neilson precisely so that unimpeded they could discuss the future of Lower Canada with the Norman peasants, perhaps even to suggest to them a racial policy, at least discover whether it was within the range of possibility to arouse them to a struggle for independence and greatness." D'où l'accusation : "In short, for the moment the two investigators had cast discretion to the winds, and were acting the role of instigators of revolution. There was no other name for what they were doing" (*op. cit.*, p. 339).

cette terre américaine et surtout pour cette société bizarre, perdue dans l'oubli presque séculaire mais restée aussi française que la France elle-même. Comme il est non moins certain qu'ils semblaient penser que la seule solution accordée à une pareille situation serait la pleine indépendance, elle-même concevable seulement en secouant le joug de l'Angleterre¹. Mais est-ce vraiment faire appel à l'insurrection que de faire sentir, dans des rencontres inopinées, aux descendants d'un peuple vaincu que leur sort pourrait être autre ?

Pour sa part, un auteur français, Jean-Michel Leclercq, soutient que Tocqueville a fait montre d'un « parti pris français évident ». Il en donne les raisons au sujet de ce peuple qui « a évolué vers la démocratie sans déchirement. Comment dès lors ne pas partager les aspirations d'un peuple qui concilie si harmonieusement liberté et démocratie, religion et politique et lui témoigne tant de cordialité. Le Canada est une découverte qui enthousiasme Tocqueville, mais le révolte dès qu'il prend conscience de la situation d'infériorité dans laquelle les Anglais maintiennent les Canadiens ». Quant au « remède » envisageable selon Tocqueville, Leclercq conclut qu'il « semble y aspirer plus qu'il ne convient à un observateur objectif² » : on ne saurait moins dire et on pourrait encore ajouter que Tocqueville, aussi bien que son compagnon, n'y prétendait certes pas.

Il n'est nul besoin de reprendre tous les textes de LIRE I où les *Canadiens* sont comparés à d'autres peuples, le plus souvent favorablement. Tocqueville accorde toute la richesse humaine à ce peuple qui « ressemble prodigieusement au peuple français » (texte XVII), du moins quant aux qualités de celui-ci. En d'autres passages, les Canadiens ont bien absorbé quelques défauts, toujours en fidélité à leurs origines... Lorsque la comparaison le porte du côté des Américains ou des Anglais (du Canada), elle est fréquemment à l'avantage des Canadiens et, parfois même, dans des termes que Beaumont sentira le besoin d'atténuer quand il publiera les carnets de Tocqueville après sa mort. Quant aux Anglais d'Angleterre, le rédacteur les laisse généralement indemnes, ne s'occupant que de leur politique impériale, le plus souvent louée par rapport à celle des Français. Nous avons déjà noté que, humainement parlant, Tocqueville se sentait solidaire du destin tragique des Indiens d'Amérique ; mais au sujet des Canadiens français, il s'agit de quelque chose qui dépasse la compassion, d'une véritable identification où, encore une fois, le Canadien apparaît souvent sous un meilleur jour que le Français de la mère patrie. Comment faire plus comme parti pris dont parlait Leclercq ?

¹ D'après le contenu d'une autre question posée à Neilson alors que celui-ci venait de faire une réponse très nette selon laquelle « il est absolument contraire à notre intérêt de nous rendre indépendants ».

² Article cité, p. 363.

VI

[Retour à la table des matières](#)

Un article récent d'un professeur de l'Université de Montréal, Stéphane Dion, constitue probablement la première tentative de mise en place des rapports entre les écrits du jeune Tocqueville sur le Canada et la construction générale de son système de pensée. Dans la littérature spécialisée, écrit-il, « le Canada français n'est jamais mentionné parmi les facteurs qui ont marqué l'esprit de Tocqueville ¹ ». Le professeur s'est appliqué à combler ce manque dans une étude d'une quinzaine de pages. Il y est arrivé selon un mode schématique qui lui a servi à situer le problème : soit, chez Tocqueville, une première polarisation entre son libéralisme et son nationalisme, puis une seconde, ne recouvrant pas exactement la première, entre sa conviction démocratique et son appartenance aristocratique. Les notes de Tocqueville et ses lettres sur le voyage au Canada, ce que nous appelons pour la commodité le *Rapport Tocqueville*, permettent d'évoquer cette double polarisation qui « a probablement influencé le développement intellectuel de notre auteur ² » et, en particulier, la représentation qu'il se fera de l'ensemble administratif public sous l'Ancien régime.

Notre accord assez général sur les conclusions de Stéphane Dion ne nous dispense pas de faire quelques restrictions sur le procédé de la démonstration. Ayant choisi comme point de départ le corps de pensée de Tocqueville dans ses grandes œuvres non encore écrites, l'auteur en vient à considérer sa vision du Bas-Canada de 1831 comme une « inversion qui fait passer le nationalisme devant le libéralisme... » Si inversion il y a, elle s'est plutôt produite selon l'ordre de la séquence chronologique. Dans le *Rapport Tocqueville* ³ sur le Canada de 1831, c'est le nationalisme qui prime, tandis que c'est le libéralisme qui est le thème majeur de la *Démocratie*, mais quatre années plus tard. Lorsqu'il passe aux dispositions psychologiques de ce Tocqueville qui aborde aux rives du Saint-Laurent, le critique évoque fort justement « la sensibilité nationaliste du gentilhomme français de 26 ans qui [...] ne s'est pas encore découvert libéral, retenu par un reste de fidélité aux jugements familiaux [...], [mais qui] est alors convaincu de la force explicative des traits culturels des peuples [...] [qui] accordera de moins en moins d'importance aux tempéraments nationaux »... Et, pour resserrer l'unité de ces traits psychologiques du jeune voyageur, « le Canada, cette parcelle de France abandonnée aux Anglais, le renvoie plus que jamais à ses propres attachements culturels ⁴ »

¹ « La pensée de Tocqueville – L'épreuve du Canada français », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, printemps 1988.

² *Ibid.*, p. 538.

³ Toujours selon les précisions sur cette appellation déjà mentionnées.

⁴ *Ibid.*, p. 548, 549.

Mais cette analyse causale exacte présente l'inconvénient d'arriver à la fin de l'étude. Notre propre présentation part de l'expérience canadienne en insistant sur son antériorité par rapport à l'expérience américaine ¹ laquelle a « bénéficié d'un mûrissement de la pensée » pendant les quatre années de la rédaction d'une œuvre aussi exigeante que *De la démocratie en Amérique*. Et c'est au sujet de cette dernière qu'on peut parler d'inversion, sinon d'une contradiction, qui ne serait du reste qu'apparente dans la structuration globale de la personnalité intellectuelle de Tocqueville. Ainsi, lorsque l'auteur écrit au sujet des carnets canadiens : « Il faut mesurer à quel point Tocqueville s'écarte ici de sa méthode habituelle », ce qu'il convient de lire est : « de la méthode (qui, dans la suite, lui deviendra) habituelle ». D'autre part, il y a quelque incorrection à vouloir mettre sur le même plan, du moins pour fin de comparaison, « les *études* canadiennes ² » de Tocqueville et ses « études américaines ». Dans le premier cas, il s'agit de matériaux fragmentaires, préliminaires, d'une très hypothétique *étude* qui ne sera jamais produite et, dans le second, d'une grande œuvre achevée dont la production s'étalera pendant une dizaine d'années.

On pourrait aussi soulever des interrogations sur quelques formulations de l'analyste, telle celle qui fait de Tocqueville « le précurseur de ce que nous appelons aujourd'hui "l'historiographie nationalitaire" ». Nous sommes en 1831 : depuis 40 ans, ce qui nous reporte à 1791, d'autres auteurs vaudraient « être considérés comme précurseurs de cette idéologie. Il n'en demeure pas moins que, pour le dire un peu irrespectueusement, le séjour au Canada des deux jeunes aristocrates français leur a causé une manière de coup *de sang* national, nationaliste ou *nationalitaire*.

L'intérêt principal de l'analyse de Stéphane Dion est d'indiquer de justes perspectives analytiques (non chronologiques, ce qui est d'ailleurs un défaut mineur), pour aborder les textes de Tocqueville sur le Canada. Comme lorsqu'il conclut que « le Bas-Canada l'a séduit en tant que société pré-révolutionnaire », il ne s'agit « plus ici d'une réaction nationaliste » ; ou que, bien que « thème mineur chez lui », ces écrits de circonstance « n'offrent pas moins un miroir grossissant de son œuvre. Mieux qu'ailleurs, on le voit chercher à concilier des valeurs et des modes de raisonnement que d'aucuns vont considérer comme incompatibles ». En bref, par l'intermédiaire du jeune Tocqueville découvrant les Canadiens d'un coup et sans préparation, il s'agirait de suivre « de manière plus apparente l'inlassable

¹ C'est le temps de rappeler que l'expédition dite « Quinze jours dans le désert » et l'interlude canadien, qui l'a suivie, se sont produits au début du séjour en Amérique et en ont constitué la première grande sortie, pourrait-on dire.

² Il n'y a pas telles choses que les *études* canadiennes de Tocqueville, toute notre analyse tendant à le démontrer. D'ailleurs, S. Dion parle fort à propos d'« instantanés rédigés sur place, en 1831 » (p. 548). À notre connaissance, c'est Jean-Michel Leclercq qui a, le premier, employé cette expression dans le titre de sa thèse *Les Études canadiennes d'Alexis de Tocqueville* (Mémoire pour le diplôme d'études supérieures de sciences économiques de Lille, 1965). L'article de cet auteur, cité plus haut, est un extrait de ce mémoire, p. 79-94.

effort de conciliation entre la valeur de liberté et l'attachement national, et entre les impacts de la culture et ceux de la raison ¹ ».

Par ses quelques insertions de type illustratif dans les deux grands ouvrages, nous savons que Tocqueville s'est souvenu de certaines observations consignées dans ses carnets du voyage au Canada. On n'a pas tellement à s'interroger sur quelque inversion par rapport à des vues plus approfondies qu'il soutiendra peu après et sur un autre sujet, mais à discerner plutôt une espèce de préfiguration partielle et spontanée, dans laquelle les diverses composantes n'avaient pas encore pris leur place relative dans un ensemble de pensée en voie de se constituer et qu'à la vérité il développera toute sa vie.

Malgré quelques autres réserves mineures sur des formes d'expression ² la brève analyse de Stéphane Dion signale la direction générale qu'il conviendrait de donner à des études plus poussées — justement et au moins jusqu'au Rapport Durham ³. Les chercheurs canadiens qui portent de l'intérêt au libéralisme de Tocqueville, ainsi qu'à l'évolution spécifique du Canada français, trouveraient profit à suivre cette jonction avec quelque constance, à exploiter cette mine recelant probablement d'autres pépites. Et ainsi, dans le champ s'élargissant des études tocquevilliennes, n'aurait-on plus à déplorer l'inexistence de travaux sur les rapports entre le théoricien de la démocratie au XIX^e siècle et le peuple du Bas-Canada de 1831. La science politique au Québec devrait bien cette *politesse* au maître qui, au temps de sa jeunesse fougueuse et contestataire, s'est donné la peine de venir nous découvrir et, disons-le, avec une telle amitié passionnée.

Les écrits divers de Tocqueville sur le Canada français du XIX^e siècle, en dépit d'omissions, de lacunes et de certaines inexactitudes, valent d'être considérés plus soigneusement que par un coup d'œil furtif au rayon des curiosités textuelles de notre bizarre aventure en terre américaine. Ils nous restituent une ambiance d'époque de ce Québec de 1830 plus subtile, et surtout plus utile, que les descriptions conventionnelles d'une ville pittoresque et d'un fleuve majestueux dont tant de voyageurs avaient parlé ou parleront.

¹ *Ibid.*, p. 551, 552. C'est pourquoi « En guise de conclusion », nous avons tenu à proposer une présentation générale de l'homme et de l'œuvre.

² Comme lorsque l'auteur écrit que Tocqueville « se réjouit de l'isolement des deux peuples » (p. 542), ne serait-il pas plus juste de dire que le phénomène le rassure ?

³ Ce chapitre était déjà écrit au moment de la parution à Montréal (McGill-Queen's University Press, 1988) de l'ouvrage de Janet Ajzenstat, *The Political thought of Lord Durham*. L'auteur y propose un parallèle entre les deux rapports. Et les textes de Tocqueville principalement utilisés sont un extrait de la finale de la *Démocratie*, 1^{ère} partie et de sa lettre du 3 janvier 1838 (texte XXVII). Pour une réaction de Jacques Vallée à cet ouvrage, voir *Le Devoir*, le 21 janvier 1989.

Tocqueville et son compagnon n'étaient pas mus par une simple curiosité d'exotisme. Ils ont, subsidiairement, célébré avec ferveur des retrouvailles de famille mais sans sentimentalisme de pacotille. Et cela est, en soi, déjà un fait historique d'importance bien que la chronique locale ne semble pas avoir mentionné le passage de ces deux visiteurs aussi particuliers. Entre le traité de Paris de 1763 et la visite de *La Capricieuse* en 1855, ce fut cependant le seul fait majeur de relations culturelles franco-canadiennes.

D'autre part, et c'est ce qui compte le plus, ces écrits de Tocqueville et les quelques compléments de Beaumont révèlent passablement d'éléments d'un diagnostic choc relatif à une situation difficile à un moment particulièrement critique de notre histoire, mais assez peu, il est vrai, comme appréhension d'une solution politique fort hypothétique et, de toute façon, lointaine. Les huit textes relevés pour leur effort de synthèse articulaient les éléments majeurs d'une élaboration éventuelle, mais qui n'a pas eu l'occasion de se développer. Si la grande œuvre dont Tocqueville faisait alors le projet immédiat avait été *L'Ancien Régime* plutôt que la *Démocratie*, il est permis de penser que l'expérience canadienne y aurait tenu une place plus considérable. « La vieille France est au Canada », écrivait-il à l'abbé Lesueur ; mais, à son frère Hippolyte, les Canadiens sont « faits pour former un jour une grande nation française en Amérique ». Pour lui, l'Amérique (*i.e.* les États-Unis), c'était l'avenir ; mais le Canada qu'il a connu, c'était le passé, celui d'une vieille France, qui avait connu autre chose au loin, mais pas la Révolution : surtout pas...

Enfin, il est évident que, pour ce qu'elle fut et même pour ce qu'elle aurait pu être dans d'autres conjonctures, la pensée de Tocqueville sur le Canada d'il y a un siècle et demi ne comporte pas d'enseignement spécifique pour l'organisation et la gouverne du Canada d'aujourd'hui avec son perpétuel problème linguistique¹. Si ce n'est ...par la leçon générale sur la démocratie que l'auteur allait donner au monde, signalant si opportunément toutes ses difficultés, ses contradictions mal surmontées et ses pièges cachés... Bien sûr, mais cela vaut encore pour d'autres parties prenantes que notre propre société politique.

À la fin de notre démarche analytique, nous n'avons pas à cacher ce qui a pu sembler apparent au lecteur : soit le sentiment d'une certaine part d'admiration, consciemment consentie, au sujet d'un auteur dont le génie politique et la célébrité étaient à la veille d'éclater. L'auteur à la fois nous épate et nous déçoit, selon le Tocqueville du moment que nous considérons : soit le vigoureux intellectuel de 26

¹ Dans un court article synthèse d'un dossier sur la crise linguistique au Québec, *Le Devoir* publiait à la fin de 1988 (12 décembre) un article d'un de ses journalistes, Jean-Pierre Proulx : « Tocqueville a lancé le débat sur l'affichage en 1831 ». Il n'en est question qu'aux deux premiers paragraphes avec quelques courtes citations. Le troisième paragraphe porte sur une observation, faite par Jean-Jacques Ampère, ami de Tocqueville (que nous retrouverons au début au chapitre 5) à la suite de son voyage au Canada en 1851, et portant également sur l'affichage anglais à Montréal.

ans, qui pressent avec justesse tant de choses de nous qu'il connaît peu ou mal ¹ ... ; soit le grand Tocqueville ² qui, toutefois, n'a pas projeté sur notre destin autant de vues pénétrantes et, surtout, davantage élaborées que nous l'aurions souhaité... Nous avons déjà fait notre deuil que le Canada français n'ait pas fait l'objet d'une œuvre d'importance entre ses deux œuvres majeures portant sur les États-Unis et la France ³

¹ En conclusion de son étude monumentale, Pierson citait ce mot de Sainte-Beuve : « Il a commencé à penser avant d'avoir rien appris » (*op. cit.*, p. 755). Il s'agit d'un passage des *Causeries du Lundi*, t. XV.

² Qui paraîtra mieux au terme de l'introduction générale à son œuvre « en guise de conclusion ».

³ Il est d'autres niveaux critiques parfaitement légitimes, surtout par la qualité de leurs résultats. Ainsi, un ouvrage récent propose des explications de type sémio-psychanalytique aux textes de Tocqueville pendant son voyage prémonitoire au Canada. Nous disons notre accord mesuré avec l'auteur sur des jugements comme ceux-ci : « En ces quinze jours, Tocqueville en a compris autant sur la mentalité canadienne-française que bien des historiens et sociologues qui, leur vie durant, ressassent les "idéologies", le "caractère", les "habitudes" et l'"évolution" du *Canadien*, du Québécois » ; « La réflexion de Tocqueville, qui s'est inspirée de la colonisation française au *Canada*, a donné lieu à une des pensées les plus profondes sur les échecs des colonisations françaises » ; « On ne le dira pas assez, la découverte de l'Ancien Canada, de l'"homo canadiensis", est pour ce paléologue des mœurs françaises une véritable aubaine. » Mais ce qui gêne, après une trop brève démonstration, c'est l'espèce de raccourci historique par lequel l'auteur passe abruptement à l'interprétation de la situation actuelle : « Les événements politiques depuis 1980 (référendum et défaite au Parti québécois aux élections du 2 décembre 1985) donnent raison à Tocqueville que voilà plus de cent cinquante ans, affirmait que le "Français se sent peu de goût pour l'indépendance". Indépendance politique s'entend, car nous avons déjà montré que c'est précisément l'indépendance individuelle sans entraves du *Canadien* qui a empêché que ne se forme chez lui le goût pour l'indépendance politique » (Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec : généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 225-235).

Chapitre 5

Quelques ouvrages notables entre Tocqueville et Siegfried

I

[Retour à la table des matières](#)

Pour profonds qu'ils aient été en soulevant un faisceau de questions essentielles, les écrits de Tocqueville sur le destin français en Amérique du Nord ne constituent pas moins un processus de pensée interrompu, presque arrêté puisqu'il n'y eut pas véritablement de réintégration, mais seulement de rares références ultérieures dans des contextes autres ou portant sur des sujets plus larges. Toutefois, deux amis de Tocqueville ont partagé, un temps, sa curiosité fervente pour ce laissé-pour-compte de l'histoire coloniale du XVIII^e siècle, le Canada français. D'abord Gustave de Beaumont, à l'origine du séjour sur le continent américain ainsi que fidèle compagnon de tous les instants du voyage au Canada, mais qui n'est pas revenu sur le sujet au-delà de ce qu'on peut en lire dans ses *Lettres d'Amérique* ou dans quelques fragments retrouvés de son journal perdu.

Toutefois, un autre des très grands amis de Tocqueville manifestera, exactement 20 ans plus tard, un vif intérêt pour ces Canadiens dont l'avait entretenu dans le privé l'illustre auteur de *De la démocratie en Amérique*. Il s'agit de Jean-Jacques Ampère, porteur d'un nom célèbre mais surtout doué d'une forte personnalité intellectuelle existant par elle-même, indépendamment de celle de son père et de son amitié avec Alexis. Il ne semble pas qu'Ampère ait pris connaissance des notes et carnets du voyage au Canada, des conversations entre les deux hommes avaient plus probablement initié l'historien Ampère aux réalités canadiennes méconnues en France. Dans des circonstances d'ailleurs romanesques, Ampère prit même la décision d'effectuer lui-même un séjour en Amérique, incluant aussi un interlude canadien également d'une quinzaine de jours. Il en fera le récit dans une série de chroniques de *La Revue des Deux Mondes* à partir de janvier 1853. Deux ans plus tard, les articles furent publiés, en deux volumes, sous le titre de *Promenade en Amérique*¹, ouvrage dédié à Alexis de Tocqueville,

¹ Publié à Paris, chez Lévy en 1855.

comme il convenait, qui obtiendra un succès durable ainsi que l'attesteront nombre de rééditions. Jardin a pu écrire : « Tocqueville a donc indirectement œuvré à la renaissance de l'intérêt pour l'ancienne Nouvelle-France ¹. » On peut entendre dans l'ouvrage d'Ampère comme un écho prolongé des premières notes de Tocqueville sur le Canada ².

Outre Jean-Jacques Ampère dont la contribution mérite une place spéciale dans ce chapitre, autant par la force de sa personnalité que par ses liens personnels avec Tocqueville, nous proposons aussi d'examiner principalement celles de deux *canadologues* qui ont laissé des études intégrées et importantes sur le Canada : Edme Rameau de Saint-Père et Émile Salone, respectivement au milieu du XIX^e siècle et au début du XX^e. Et de leur ouvrage nous passerons naturellement à la considération de l'œuvre, à tous égards unique, d'André Siegfried aux deux chapitres suivants. Sans prétendre rendre compte de tout ce qui s'est écrit en France d'important à notre point de vue ³ il sera intéressant d'examiner quelques autres contributions, différentes de celles-ci, mais produites chacune à peu près dans le même temps. Ainsi, on couplera aux écrits d'Ampère, les textes de Xavier Marmier sur le même sujet ; à ceux de Rameau de Saint-Père, ceux de Duvergier de Hauranne accusant encore une sensibilité tocquevillienne. Le dossier d'ensemble en paraîtra quelque peu plus diversifié avant l'analyse des grandes synthèses à la Siegfried, qui reprendront le fil des questions fondamentales déjà posées par le voyageur Tocqueville au siècle précédent.

Mais s'il y eut un *après-Tocqueville* sur le Canada, il y eut aussi un *avant* qu'il convient de rappeler sommairement en ces propos d'introduction. Le Canada français fut probablement moins à l'écart des idées de la Révolution française que ne l'aurait imaginé Tocqueville si, par hypothèse, il s'était arrêté à une réflexion de cet ordre, car selon une conclusion de Claude Galarneau, « le Bas-Canada eut beau tourner le dos à la Révolution en 1793, il en était marqué ⁴ » au moins au plan intellectuel. Mais le Canada français ne fut guère une terre d'asile pour les ostracisés et émigrés qui, dans la plupart des cas, nourrissaient l'espoir d'un prompt retour en restant embusqués aux frontières ⁵.

¹ André Jardin, Alexis de Tocqueville, Paris, Hachette Littérature, 1984, p. 142.

² « Au demeurant, il serait facile de déceler, à travers les impressions d'Ampère, l'influence – d'ailleurs avouée – des conversations de Tocqueville, si l'on admet, ce qui n'est pas sûr, qu'il n'a pas lu ses notes de voyage » (*ibid.*).

³ Pour d'autres points de vue, on pourra consulter le dossier très documenté de Sylvain Simard, dans *Mythe et reflet de la France : L'image du Canada en France, 1850-1854*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987.

⁴ Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Paris, Librairie Armand Colin, 1970, p. 345.

⁵ Tandis que les États-Unis recueillirent des émigrés par dizaines de milliers, selon Galarneau, le Canada n'en reçut qu'une cinquantaine qui étaient des ecclésiastiques (*ibid.*).

Toutefois, Constantin de Volney¹ l'auteur des *Ruines ou Méditations sur les Révolutions des Empires* (1791), signera aussi en 1803 un *Tableau du climat et du sol des États-Unis, suivi d'éclaircissements sur quelques colonies canadiennes*. Pendant son séjour aux États-Unis, il eut l'occasion de rencontrer des Canadiens à bord d'un bateau en croisière sur le lac Érié à l'automne de 1796. Ils ne lui firent guère d'impression, si ce n'est négative, ainsi qu'en atteste ce passage d'une lettre : « J'ai vu dans le Canada les Français de Louis XV devenus demi-indiens². » Il n'a pas poussé plus loin.

Un autre noble Français aurait aussi visité le Bas-Canada à la même époque si, ainsi qu'on l'a déjà dit³, il n'avait pas été bloqué à la hauteur de Kingston. Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt publia pour sa part en l'an VII (1799) le récit de son *Voyage dans les États-Unis d'Amérique fait en 1795, 1796, 1797*. Ayant atteint le lac Ontario en juin 1795, il eut l'honneur d'être reçu par Simcoe, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, distinction qui ne lui facilita pas l'octroi « une autorisation de se rendre à Montréal et à Québec. Dorchester, le gouverneur général, la refusa en effet et, devant l'insistance du requérant, lui décerna plutôt un ordre d'expulsion. Étant si peu informé d'un pays qu'il n'avait pas visité, le duc aurait dû se sentir assez mal avisé de porter des jugements sommaires comme celui-ci : le thermomètre canadien avait « descendu au-dessous de toute gradation, et le mercure est rentré dans la boule⁴ ».

Le comte de Maulevrier, en 1798, semble bien avoir été le premier chroniqueur français d'un voyage au Canada. Son ouvrage, *Voyage dans l'intérieur des États-Unis et au Canada* n'allait être connu qu'en 1935 à partir de ses carnets de voyage⁵ — Tocqueville n'en ayant pas inventé le procédé. Venu lui aussi par les Grands Lacs, il atteint Montréal où il séjourna dix jours, puis se rend à Québec, nanti d'une autorisation pour séjourner dans cette ville de garnison de la part du gouverneur Prescott. Il trouve le clergé « très ignorant » malgré la présence de « quelques ecclésiastiques que la Révolution a jetés au Canada » et constate, néanmoins, que « le Canadien est encore attaché à la France, et non à l'Angleterre ». À l'idée de

¹ Constantin, comte de Volney (1757-1820), philosophe, fut représentant du Tiers État, puis secrétaire de l'Assemblée en 1790. Emprisonné sous la Terreur, il aura la vie sauve et, plus tard, occupera un poste important sous le Directoire.

² Dans ce chapitre, nous nous sommes abondamment servi d'une série d'articles d'Armand Yon (parus dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* à partir de la fin de 1964 jusqu'au début de 1967) à l'enseigne de « Les Canadiens français jugés par les Français de France (1830-1939) ». Nous citerons d'après les tomes de cette série. Ainsi, pour la présente citation, *RHAF*, XVIII, p. 325. Plus tard, ces articles, avec de rares changements mineurs, ont fait l'objet d'un livre, *Le Canada français vu de France* (1830-1914), publié aux Presses de l'Université Laval, 1975.

³ Chapitre 1, note 4. [Édition électronique, chapitre 1, I, dernier paragraphe « D'autres américanophiles... » note 3. (MB)]

⁴ Cité par Yon, *RHAF*, XVIII, p. 326.

⁵ Par les soins de Gilbert Chinard, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1935.

reprendre le Canada¹ il juge que c'eût été un « malheur pour ce pays » qui n'a « rien souffert des convulsions » européennes « depuis dix ans ». En quittant le Canada après six semaines, Maulevrier fait un éloge senti de son peuple : « Je puis dire avoir reçu plus d'honnêtetés et de marques de bienveillance dans l'espace de deux mois environ, que je n'en ai éprouvées depuis près de trois ans en Amérique². » Les Canadiens sont fort hospitaliers, notaient aussi Tocqueville et Beaumont plus tard.

Le plus illustre des écrivains voyageurs en Amérique, Chateaubriand, n'entrevit du territoire canadien que la vue grandiose de Niagara dont il laissa une splendide page d'anthologie. Nous avons déjà noté son influence sur le courant d'américanophilie dans lequel baignait la famille Tocqueville³. Mais, comme « personne ne l'éclaira sur la vitalité de la Nouvelle-France⁴ », ce ne fut pas lui mais un ecclésiastique irlandais qui, à New York, donnera à Tocqueville et à Beaumont le goût d'aller voir de quoi il en retournait. Dans ses grandes œuvres de jeunesse, comme *Le génie du christianisme* (1802), ou de la vieillesse, *Mémoires d'outre-tombe* (1848-1850), il évoque l'héroïsme des jésuites qui « réchauffèrent de leur sang » les « sillons glacés du Canada » ou encore déplore l'ignorance de ses compatriotes au sujet d'une telle perte historique : « À peine entendons-nous parler dans quelque bourgade de la Louisiane ou du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV. Elle n'y existe que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique⁵. » Le *Voyage d'Amérique* paru en 1827, avait de quoi susciter l'intérêt pour la civilisation des États-Unis, mais rien qui pût créer quelque curiosité pour cette espèce d'abstraction confuse dans laquelle s'enveloppait, au nord, le Canada.

À vrai dire, Tocqueville et Beaumont n'avaient eu qu'un prédécesseur comme chroniqueur attentif d'une visite au Canada. Il s'agit de Théodore Pavie dont les dictionnaires ne retracent pas l'existence, faute de notoriété durable. Deux ans avant eux, en juin 1829, il avait visité Montréal et Québec, ainsi que les régions avoisinantes. Ses *Souvenirs atlantiques*⁶ livre publié en 1833, n'eurent guère de retentissement. Le jeune auteur venait d'une famille angevine, fort connue à l'époque et qui entretenait des relations avec des vedettes intellectuelles du temps, Hugo, Louis David, Sainte-Beuve. Son père était, selon René Bazin, « lettré, botaniste et même un peu poète ». Sans doute, le fils l'était-il aussi un peu avec une

¹ « Il pense que, lors de l'expédition de Richery à Terre-Neuve, en 1795, les Républicains français n'auraient eu qu'à débarquer 6 000 hommes au Canada pour reprendre la colonie à l'Angleterre » (Yon, *RHAF*, XVIII, p. 328).

² *Ibid.*, p. 327, 328.

³ Section 1 du chapitre 1. « Chateaubriand, écrit André Jardin, comme les Tocqueville, avait quelque lien de parenté avec madame de Montcalm, veuve du petit-fils du héros des plaines d'Abraham, et, comme eux, fréquentait son salon » (op. cit., p. 131).

⁴ *Ibid.*

⁵ Cité, *ibid.*

⁶ Ayant comme sous-titre *Voyage aux États-Unis et au Canada*. Pour sa part, Jardin donne comme titre, *Souvenirs transatlantiques*, *ibid.*, p. 142.

plume de « rhétoricien, mais fort en thème, prodigue de comparaisons et désireux de "faire pittoresque" comme de s'émerveiller lui-même », écrit Armand Yon.

Tout cela est gentil tant qu'il s'agit d'évoquer les vagues comme des « cohortes de flots pressés » ou le clocher d'une église comme « l'aigrette d'un chef algonquin », mais un peu moins lorsque l'auteur s'affranchit de toute topographie exacte (aux approches du village québécois de l'Acadie, croyant apercevoir « la côte d'Acadie », par exemple). N'importe, il restituait dans ses écrits une certaine couleur d'époque comme lorsqu'il assista à la « pompeuse cérémonie » de la bénédiction de l'église Notre-Dame à Montréal, la plus vaste de l'Amérique. Ou qu'il rappelait que dans la ville « majestueuse » de Québec, l'omniprésence des militaires accusait une « extrême défiance des étrangers, et surtout des Français ¹ ». Beaucoup plus tard, en 1850, 1853 et 1865, le rhétoricien enthousiaste, devenu alors orientaliste de renom, se fera dans la prestigieuse *Revue des Deux Mondes* publicitaire du lointain pays qu'il avait visité naguère.

Cette introduction permet de tenir pour acquis deux points : 1° au mois d'août 1831, Tocqueville et Beaumont n'étaient pas les premiers Français de marque à visiter le Bas-Canada ; 2° ces voyageurs dont on vient de parler, témoins plutôt falots ou même physiquement absents du territoire (Volney, Chateaubriand), paraîtraient plutôt à nos yeux comme des faire-valoir du scripteur des carnets de voyage qui ont mérité d'être examinés soigneusement au chapitre 2. Il resterait encore à rappeler sommairement trois autres personnages, dignes de mention pour des raisons fort différentes, qui visitèrent le Canada un peu plus tard, dans l'intervalle séparant la visite de Tocqueville et de Beaumont en 1831 de celle de Jean-Jacques Ampère en 1851.

D'abord l'ambassadeur de France à Washington, Charles-Édouard de Pontois, qui passa deux semaines à Montréal et à Québec en juillet 1837, à quelques mois de l'éclatement des troubles de novembre. Le malaise politique, pressenti par Tocqueville et Beaumont six ans plus tôt, avait évolué en une tension devenue chronique depuis 1834. Cette tension était perceptible à l'été 1837, ce dont l'ambassadeur ne manqua pas d'avertir son ministre des Affaires étrangères, le comte de Molé ².

Et surtout un ecclésiastique, au verbe haut et à la personnalité également haute en couleur, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy et Toul. Le prélat avait ceci de commun avec les jeunes magistrats, Tocqueville et Beaumont, de plutôt mal supporter le régime issu de la Révolution de 1830. Ses opinions ouvertement légitimistes cadraient mal avec la monarchie orléaniste et, dans son diocèse de Nancy, par manque de souplesse il s'était mis à dos une importante partie de son

¹ Yon, *RHAF*, XVIII, p.330-331. Après avoir traité de Pavie, Yon consacre deux pages au voyage au Canada de Tocqueville (qu'il qualifie d'économiste) et de Beaumont.

² Nous savons que Tocqueville s'était passé du patronage de ce parent influent au début de sa carrière politique.

clergé. Opportunément autorisé par le pape à poursuivre une longue tournée missionnaire en Amérique du Nord, il séjourna au Canada entre les mois de septembre 1840 et de novembre 1841. L'évêque, déjà nimbé de « quelque chose de l'auréole du martyr », put déployer ses extraordinaires dons d'orateur religieux dans une fulminante campagne de tempérance. Il s'y dépensa au point d'altérer à jamais sa santé. La métaphore de ces « Canadiens aux cœurs d'or et aux clochers d'argents » est de lui. Elle sera suffisante pour en faire un personnage légendaire au Canada¹. « Politique » à son origine, la mission Forbin-Janson au Canada ne l'était plus dans sa réalisation sur le mode oratoire au point de vue moral et religieux ; mais il s'agissait aussi d'une première forte présence française dans la vallée du Saint-Laurent, dont la mémoire se retrouve dans les récits historiques de l'époque.

Et, enfin, le troisième personnage annoncé : Xavier Marmier. L'auteur des *Lettres d'Amérique* (1851) était un grand voyageur, doublé d'un homme de lettres qu'on a déjà qualifié de « pionnier de la littérature comparée² ». Académicien, il jouissait d'une grande notoriété en son temps. Fuyant, lui, les séquelles de la Révolution de 1848, il s'embarque pour l'Amérique et s'offre aussi un interlude canadien. Ce « royaliste et catholique militant », comme le qualifie Armand Yon, « était tout disposé à voir les beaux côtés du Canada français³ », sans compter qu'il était lui-même toute bienveillance. En arrivant à Montréal, il s'exclame : « Dieu soit loué ! Je suis rentré en France. » De Québec, qu'il visite avec François-Xavier Garneau comme guide, il fournit une belle description. « ... ville de guerre et de commerce perchée sur une vue comme un nid d'aigle... l'aspect de plus d'une vieille ville de France ou d'Allemagne⁴. »

Mais l'esthète ne se contente pas de contempler du fleuve les deux grandes villes ; il visite aussi de plus petites agglomérations comme Saint-Hyacinthe et prend l'air des campagnes, la tête pleine de légendes et de réminiscences classiques. Marmier loue les habitants de se tenir à l'abri des « grands mots inventés par les systèmes constitutionnels ou les poésies romantiques⁵ ». Benjamin Sulte, premier historien des relations franco-canadiennes, après avoir dit son

¹ Lacordaire, qui prononça son éloge funèbre, fit une évocation grandiose de ses triomphes oratoires au Canada, où « le sommet des montagnes, le bord des fleuves et des lacs lui servaient de basiliques, à défaut des églises devenues trop étroites » (cité par Yon *RHAF*, XVIII, p. 335).

² Yon, qui cite cette expression d'un biographe, ajoute : « encore que ses traductions des folklores étrangers nous paraissent aujourd'hui manquer de nerf et de couleur » (*RHAF*, XVIII, p. 337).

³ *Ibid.* Voir aussi l'ouvrage de Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967. Cet auteur trouve que le récit de Marinier « demeure parfois superficiel. Marmier n'est pas Tocqueville ; il n'a pas cherché à faire une enquête qui puisse être utile aux ethnologues et aux historiens. Néanmoins, en racontant aux "Français de France" l'histoire des Français d'Amérique, il rendait à ces derniers un fier service » (p. 109-110).

⁴ C'est même « un des spectacles les plus saisissants, les plus extraordinaires qu'il soit possible d'imaginer » (cité par Sylvain Simard, *op. cit.*, p. 133, 123).

⁵ Ayant cité cette expression de Marmier, Simard ajoute cette remarque : « Cette perception du paysan canadien-français coulant des jours heureux dans la simplicité de ses pères, cette idéalisation de l'"aurea mediocritas", nous la retrouvons sous la plume de dizaines d'autres voyageurs conservateurs » (*ibid.*, p. 156).

affection pour cet auteur « qui parle toujours de nous comme un frère exilé ¹ » le range avec trois autres dans une catégorie qui trouve grâce à ses yeux. L'un de ceux-là est Jean-Jacques Ampère.

II

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà fait sommairement connaissance avec Jean-Jacques Ampère au début du présent chapitre. Il est probablement le seul véritable tocquevillien et, parmi les auteurs justifiant ce développement, à coup sûr le plus important. L'éclat de son patronyme ² et la qualité de son amitié durable avec Tocqueville ne suffiraient pas à fonder ce jugement s'il n'avait pas été l'auteur d'une cinquantaine de pages qui comptent parmi les plus intéressantes du répertoire français des récits de séjour au Canada au milieu du XIX^e siècle. Il n'est jusqu'à la raison de sa « fugue » (selon l'expression de Tocqueville) en Amérique qui nous le fait paraître sympathique : une grande déception amoureuse à propos de nulle autre que madame Récamier, raison contrastant fortement avec celle de Tocqueville et de Beaumont qui, 20 ans plus tôt, avaient cru bon se distancer de leur patrie pour des motifs politiques. C'est par l'intermédiaire de Chateaubriand que Tocqueville avait été introduit au célèbre salon de l'Abbaye-aux-Bois et qu'il y rencontra celui qui portait déjà l'étiquette, flatteuse et taquine, de « charmant Ampère ». Partout où il évoluait, J.-J. Ampère était un invité bienveillant, généreux même et disert. Selon le mot de Sacha Guitry, il s'était fait un prénom.

Eût-il porté un autre nom, cet intellectuel aurait eu la même carrière : littérateur d'instinct et philologue de formation, il professa à la Sorbonne avant d'accéder à la chaire d'histoire de la littérature française au Collège de France et d'être élu à l'Académie française en 1848. Entre deux pôles affectifs, l'amitié d'une vie avec l'auteur de *De la démocratie en Amérique* et l'amour (platonique) pour l'hôtesse de l'Abbaye-aux-Bois, « le charmant Ampère » édifia une œuvre intellectuelle d'importance ³. On lui décerna aussi cet autre surnom de « volcan intellectuel ». Tocqueville avait créé l'expression originale de « bons instruments de la conversation » pour qualifier ceux de ses amis avec lesquels il aimait discuter de ses projets ou de ses travaux en cours, ou auxquels il soumettait pour critique des

¹ *Ibid.*, p. 296. Et comment résister à la tentation de révéler le brin de folie du personnage à la fin de sa vie : « Le bon Marinier, qui avait voyagé pendant quarante ans, passa le reste de sa vie à refondre, à remanier ses vieux ouvrages auxquels il donna de nouveaux titres [...]. Bouquineur enragé et ami des bouquinistes, il légua à ceux-ci, par testament, "mille francs pour faire un bon dîner" » (Yon, *RHAF*, XVIII, p. 337).

² André Marie Ampère (1775-1836), le célèbre inventeur de l'électrodynamique.

³ S'étant d'abord intéressé aux littératures des pays du nord de l'Europe, il se fit une solide réputation de médiéviste et de romaniste qui allait lui ouvrir les portes du Collège de France et de l'Académie française.

sections de ses manuscrits : principalement Beaumont, puis Kergorlay, plus tard Corcelle et surtout Ampère. Davantage encore, Jean-Jacques partagea à plusieurs périodes l'intimité du foyer d'Alexis et de Mary, surtout lorsque le couple résidait au château de Tocqueville. Il y fit de longs séjours dont l'un à l'époque de la composition de *L'Ancien Régime et la Révolution*. On l'y gâtait même : il avait droit à un cabinet au rez-de-chaussée (pas seulement à une chambre comme pour les amis de passage) ; on traça une allée couverte pour que l'hôte privilégié puisse « y fumer son cigare à pied sec et à l'abri des intempéries ¹ ».

La correspondance de Tocqueville et d'Ampère fut fournie et fidèle sans avoir l'ampleur ni la durée de celle de Tocqueville et Beaumont, ni peut-être la profondeur de celle de Tocqueville et Kergorlay ; mais elle reste une source irremplaçable pour certains aspects de la vie et de l'œuvre de Tocqueville. Elle contient, en particulier, une pièce d'un pittoresque difficilement égalable. Un jour de septembre 1840, Ampère écrit à son ami : « Je vous envoie mon article pardonnez-moi s'il est en vers, je n'ai pas eu le temps de le faire en prose [...] ». Cette « épître à Monsieur de Tocqueville » se déroule sur cinq pleines pages de vers, selon un mode quelque peu flagorneur ² mais sans bassesse et avec des culbutes ou des saillies d'esprit ici et là : des vers comme peut en écrire un futur académicien, habité de fantaisie depuis toujours... Avec plus qu'une nuance de circonspection, Monsieur de Tocqueville en acceptait l'hommage : « Je ne puis vous exprimer, mon très cher ami, combien je viens d'être ému et touché en lisant vos vers. Je crois que je les aurais trouvés très beaux alors même qu'il n'y aurait pas été question de moi et de mes idées. Cette circonstance n'a fait qu'ajouter un sentiment à l'admiration, celui d'une vive reconnaissance ³ ».

À la mort de madame Récamier, cette égérie si proche et pourtant si lointaine, Ampère est complètement désemparé. Ce célibataire (état facilitant les longs séjours chez les Tocqueville) se sent plus que jamais plein d'« arriérés de tendresse », comme il dit, et n'a pas d'autre refuge que le voyage, en Europe d'abord puis en Angleterre. L'Amérique est un autre itinéraire ; Ampère s'embarque, à l'insu de tous, à Southampton à la fin août 1851, arrive à New York deux semaines plus tard. De Boston, le porté disparu depuis un certain temps se rapporte à Tocqueville dans une lettre en date du 13 septembre. Tocqueville lui répond sans tarder le 6 octobre : « Nous commençons non pas précisément à être inquiets de vous, mais à nous étonner de ne pas recevoir de vos nouvelles [...] ».

¹ Pittoresques détails fournis par André Jardin, *op. cit.*, p. 464, 482.

² Ce n'est pas pour de tels vers qu'Ampère sera élu à l'Académie française. Qu'on en juge par les quatre premiers :

Cher Tocqueville, à vous dont le choix m'a permis
De vous placer au rang de mes meilleurs amis ;
À vous, penseur profond, noble cœur, esprit sage,
Mes vers, loisirs errans (sic) d'un rêveur en voyage.

³ L'article ou l'épître d'Ampère aux pages 139-144 des *Œuvres complètes*, tome XI ; *Correspondance de Tocqueville et d'Ampère* ; la citation de la lettre de Tocqueville est à la page 144.

Votre fugue est encore peu connue. » Et la fibre américaine de Tocqueville se sensibilise à nouveau : « Que je serai curieux au retour de vous faire causer sur le pays ¹ que vous êtes occupé de parcourir ! de savoir ce que vous avez vu de même, ce que vous avez vu autrement, ce qui est changé depuis vingt ans, non seulement dans l'aspect superficiel et matériel de la société, mais dans le fond. Car il est impossible que le tempérament même du peuple ne s'altère pas au milieu d'une si rapide croissance ². »

Nous savons par André Jardin comment, « en dépit de dates surprenantes », l'interlude canadien d'Ampère s'est inséré dans son itinéraire américain ³ et par Ampère lui-même, l'ampleur du périple qui devait le mener jusqu'à Cuba et à la Jamaïque ⁴. Comme les compagnons du voyage de 1831, Ampère fit un voyage américain en se posant des questions déjà soulevées par Tocqueville dans la *Démocratie* ⁵. En dédicant son livre, Ampère était heureux de dire à son ami qu'il lui était redevable du projet : « C'est la *Démocratie en Amérique* qui a fait naître en moi le désir de visiter l'Amérique et m'a aidé à la comprendre. Chaque jour, chaque heure passés aux États-Unis étaient un commentaire de votre œuvre, une vérification de vos pensées ⁶. » Le crochet au Canada s'était donc greffé à cette entreprise globale et plus longue. Comme nous n'avons nulle certitude qu'Ampère ait eu accès aux carnets de Tocqueville sur le Canada, nous ne pouvons que supposer avec Jardin que l'hôte et son invité habituel ont dû avoir eu l'occasion de s'en parler. Quoi qu'il en soit, une cinquantaine de pages de *Promenade en Amérique* sont consacrées à la visite en territoire canadien. Elles retiennent notre attention à partir de maintenant.

Ainsi que l'avaient fait les voyageurs de 1831, Ampère fit sa tournée canadienne au début de son séjour aux États-Unis : faut-il y voir l'indice d'une hâte ou d'une curiosité spéciale ? Débarquant à New York, il gagne Boston après quelques jours ; de là il atteindra Montréal par le chemin de fer qu'on inaugure

¹ Yon, qui cite ce texte, transcrit *les* pays, ce qui pourrait laisser entendre que le Canada est inclus dans le pluriel. Nous ne le croyons pas, outre qu'il soit question plus bas du peuple au singulier.

² *Œuvres complètes*, tome XI, p. 201, dont le texte dit bien : *le* pays.

³ De Boston à Montréal par le chemin de fer, de Montréal à Québec par bateau et, de là, vers les Grands Lacs jusqu'à Chicago, etc. (*ibid.*, p. 203), bref un circuit à l'envers de celui des voyageurs de 1831.

⁴ D'une lettre à Tocqueville en date du 23 janvier 1852 : « Je ne suis vraiment pas fâché, dans un pareil moment, de sortir des États-Unis. Je crois y avoir appris quelque chose. J'ai été au Nord, à l'Ouest, et je suis au Sud ; j'ai vécu partout avec les personnes les plus distinguées, énormément causé, interrogé et reçu quantité d'information. » Pour « trouver de la chaleur », Ampère ira à Cuba, au Mexique, puis fera escale à la Jamaïque sur le chemin de retour en Europe. Comme prévu, il sera à son poste, au Collège de France, pour reprendre ses cours le 10 mai 1852 (*ibid.*, p. 208-209).

⁵ Et parfois en le contestant, tel cet extrait d'une lettre à l'auteur : « J'incline à ne pas être de votre avis sur l'avenir religieux des États-Unis. Je ne vois pas jusqu'ici cette propension à la philosophie et au catholicisme, mais c'est une question que j'ai encore besoin d'étudier beaucoup » (*ibid.*, p. 206).

⁶ Cité par Jardin, *ibid.*, p. XX.

justement en cette fin de septembre 1851. Son premier contact avec les Canadiens se fait dans une ambiance joyeuse : à leur entrain répondent l'amitié et l'estime des Américains. Au banquet d'inauguration, des toasts sont portés « À la belle France » et l'on chante de vieux airs français, *À la claire fontaine, Vive la Canadienne*. Cela conditionne favorablement. Notre visiteur ne s'attendait pas à quelque chose de semblable. La gloire scientifique du paternel a déjà franchi l'Atlantique et, muni de recommandations, le premier académicien à venir au Canada est accueilli avec respect par l'élite locale. Pendant cette quinzaine, il fait des contacts utiles avec des membres de l'élite politique, avec un en particulier qui sera le plus important.

« Je demande l'adresse de M. Lafontaine, qui n'écrit pas des fables, mais qui est le chef d'un ministère libéral et modéré et j'apprends avec un certain plaisir qu'il demeure dans le faubourg Saint-Antoine. » Et de se livrer alors à une comparaison entre les faubourgs du même nom. Celui de Montréal est « beaucoup plus agréable que celui de Paris : il est plus propre, moins bruyant ; c'est un vrai faubourg champêtre, avec beaucoup de jardins. Le faubourg Saint-Antoine, au temps de madame de Sévigné devait ressembler à cela ». Ce Lafontaine donc, « qui n'écrit pas de fables », n'était pas encore nommé baronnet et n'avait pas droit au titre de sir Louis-Hippolyte. Mais justement il allait quitter la vie politique. Au dîner d'adieu du 1^{er} octobre, l'invité Ampère a été placé « à côté du héros de cette fête patriotique ». Il put aussi converser avec d'autres sommités politiques de l'heure, Georges-Étienne Cartier, Augustin-Norbert Morin. Comme il s'agissait de célébrer un des chefs d'un régime bicéphale, d'autres invités allaient parler anglais, ce qui eut l'heur d'étonner l'académicien et professeur au Collège de France. Ampère allait rencontrer plus d'une fois Lafontaine qui, un jour, le mena en promenade sur le versant du Mont-Royal. Il en fera un récit spirituel.

À Québec, François-Xavier Garneau, qui avait servi de guide à Marmier, remplira le même office auprès d'Ampère. La beauté de la ville l'épate et, de l'embouchure de la Saint-Charles jusqu'à « ce promontoire sombre et grandiose qui s'appelle le cap Tourmente », il la voit dominer « cet ensemble pittoresque d'eaux, de rochers, de villages au-dessus desquels elle est suspendue ». À Québec, il fait une seconde rencontre avec une autre vedette intellectuelle de l'époque : « J'ai passé quelques heures fort agréables chez un homme très Français d'esprit comme de manières, M. [Pierre-Joseph-Olivier] Chauveau¹. J'ai appris de lui, ce qui m'a été confirmé par d'autres, combien la population canadienne est occupée de la France [...]. M. Chauveau, bien que jurisconsulte et homme politique, cultive avec goût la poésie ; il a écrit, pour défendre son pays contre quelques sévérités

¹ Personnage important de notre histoire intellectuelle et politique (1820-1890). Ministre et surintendant de l'instruction publique sous l'Union, premier en date des premiers ministres de la province de Québec sous la Confédération, Chauveau fut l'auteur d'une œuvre écrite très diversifiée : un roman (*Charles Guérin*), des poèmes satiriques dans sa jeunesse, des travaux de recherche sur l'instruction publique, divers essais littéraires dont un en particulier sur *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (1883). Pour ses contemporains, il était surtout connu comme orateur et comme animateur de la vie intellectuelle à Québec.

françaises, des vers très français de tour et d'esprit, et qui ne semblent point du tout venir de l'autre monde. » Dès son arrivée à Montréal, l'historien de la littérature avait entendu « des expressions qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire de l'Académie, mais qui sont aussi une sorte de français ». Gentil euphémisme...

Devant la même situation qui avait tant frappé Tocqueville 20 ans plus tôt, Ampère poursuit : « Hélas ! notre langue est en minorité sur les enseignes et, quand elle s'y montre, elle est souvent altérée et corrompue par le voisinage de l'anglais. Je lis avec douleur : *Manufactureur de tabac* [...]. Le sentiment du genre se perd, parce qu'il n'existe pas en anglais ; le signe du pluriel disparaît là où il est absent de la langue rivale. Signe affligeant d'une influence étrangère sur une nationalité qui résiste, conquête de la grammaire après celle des armes ! Je me console en entendant parler français dans les rues. On compte par écus, par louis et par lieues. » Quant à l'accent prédominant, c'est le normand. Aussi le visiteur ne s'étonne pas que « le bagage d'un voyageur s'appelle *butin*, ce qui se dit également en Normandie et ailleurs, et convient particulièrement aux descendants des anciens Scandinaves ». Pour conclure à ce sujet, cette phrase qu'on aurait pu trouver dans les carnets de Tocqueville probablement son seul initiateur aux réalités canadiennes : « Pour retrouver vivantes dans la langue les traditions du grand siècle, il faut aller au Canada. »

L'homme de lettres chez le touriste Jean-Jacques Ampère est plus à l'aise que l'observateur socio-politique. Mais il ne passe pas à côté des questions essentielles dont on présume qu'il avait entendu parler naguère à Tocqueville, au cours des soirées chez son ami. Il a bien perçu la « parfaite sympathie entre le clergé et les paysans ¹ ». Mais l'émeut plus que tout la fidélité française de ce peuple après presque un siècle de domination étrangère. « Sur ce bateau (qui le mène de Montréal à Québec) est un ouvrier de Québec, qui me traite avec une déférence presque affectueuse, en ma qualité de Français de vieille France, et m'assure qu'on suit toujours avec intérêt ce qui se passe chez nous. Des Canadiens vivants ont encore vu des vieillards qui attendaient notre retour, et disaient : "Quand viendront nos gens ?" » À ce point, il est peut-être pertinent de faire observer qu'à l'automne 1851, la visite de *La Capricieuse*, qui aura lieu quatre ans plus tard, n'est nullement prévue. Mais Ampère, qui allait préconiser l'instauration de relations officielles de type consulaire entre la France et le Canada ², prend ici figure de précurseur.

Politiquement, Ampère n'a pas plus d'explications que Tocqueville sur le loyalisme du peuple envers la couronne britannique, tout en n'ignorant pas les

¹ Sylvain Simard, rappelant qu'Ampère était agnostique pour ajouter à la validité du témoignage (*op. cit.*, p. 55).

² Ampère trouvait étrange qu'alors que la plupart des nations européennes avaient des services consulaires au Canada, la France n'en avait pas. — Pourquoi, se demandait-il, ne pas nouer des relations dont le résultat serait de maintenir notre influence morale sur des populations françaises par le sang et qui défendent, avec une persévérance touchante, leur nationalité contre le double envahissement de l'Angleterre et des États-Unis. »

difficultés d'une action collective dans les conditions qui prévalent. Il note qu'« aujourd'hui, la pensée de redevenir Français n'est plus dans aucun esprit ; mais il reste toujours un certain attachement de souvenir et d'imagination pour la France ¹ ». Si, selon une expression de Frédéric Ozanam, Ampère possédait ce « don merveilleux de s'intéresser à tout », il n'avait pas la profondeur d'analyse de Tocqueville, non plus que son aptitude à ramener à quelques points clairs et ordonnés les questions essentielles d'une survivance d'abord, puis d'une possible indépendance politique. Mais quel aimable chroniqueur primesautier, par ailleurs ! Compte tenu des contacts féconds que Tocqueville avait eus 20 ans plus tôt avec John Neilson (texte X du chapitre 2), on se prend à penser ce que le premier aurait pu tirer d'entretiens avec les personnages qu'Ampère a eu l'occasion de rencontrer, Louis-Hippolyte Lafontaine, Georges-Etienne Cartier, Augustin-Norbert Morin, François-Xavier Garneau, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau...

III

[Retour à la table des matières](#)

L'année de la publication de l'ouvrage de Jean-Jacques Ampère fut également celle de la visite triomphale de *La Capricieuse* au Canada. 1855 est donc une date marquante à double titre : d'un auteur connu et important, un livre sur l'Amérique comportant des pages intéressantes à propos des Canadiens est publié à Paris tandis que, de nouveau impériale, la France de Napoléon III rompt un silence séculaire envers le Canada. Le présent propos ne permet pas d'insister sur le second facteur de cette coïncidence qui ne recevrait pas, ici, un traitement approprié ². Toutefois, deux rapides observations s'imposent. À partir de cette époque, les relations franco-canadiennes seront officialisées entre les deux pays par l'établissement de services consulaires et, phénomène plus subtil, le Canada cessera d'être en France un sujet étrange et sera davantage connu. En particulier, un ouvrage, celui que Rameau de Saint-Père publie en 1859, jette un regard plus complet et plus analytique sur les réalités canadiennes tandis que divers voyageurs français continueront à nous rendre visite et laisseront des récits et observations

¹ Ces divers extraits de *Promenade en Amérique* (1855) d'Ampère ont été cités par Yon (*RHAF*, XVIII, p. 339-341, 530), par Simard (p. 136, 148, 122), ainsi que par Guy Bouthillier et Jean Meynaud, *Le choc des langues au Québec (1760-1970)*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1972, p. 164-165).

² On se contentera de rappeler que, dans la série d'articles d'Armand Yon, la mission de *La Capricieuse* est étudiée (*RHAF*, XVIII, p. 517-529, ou dans son livre, p. 25-40). Du même auteur, un article en quelque sorte pionnier dans *Le Canada français* de 1936, (p. 837-856). D'un point de vue élargi, voir la thèse de Jacques Portes à l'Université de Paris en 1974 : *La France, quelques Français et le Canada (1850-1870) : relations politiques, commerciales et culturelles*. Ainsi que du même auteur : « Relations France-Canada au XIX^e siècle », *Les Cahiers du Centre culturel canadien*, n° 3, Paris, 1974.

dignes de mention, tout comme l'avait fait le chef de la mission de *La Capricieuse*, le commandant de Belvèze ¹.

Si ce qu'on pourrait appeler la période Tocqueville s'est achevée avec la *Promenade* de son ami Ampère, Rameau de Saint-Père annonce déjà la suivante, celle de Siegfried, qui sera marquée d'ouvrages élaborés ou spécialisés sur le Canada. Benjamin Sulte, qui suivait de près la production française, louait Ampère « tout ravi et abasourdi de retrouver la France au bout du monde », tout en faisant à Rameau l'éloge d'être celui « qui, plus que tous les autres, nous a étudiés et compris ² ». Disciple de Le Play et aussi tenant des méthodes d'une large géographie humaine ou sociale, Edme Rameau de Saint-Père publia en 1859 *Les Français en Amérique : Acadiens et Canadiens* ³. Cet homme, dont la personnalité est peu connue, naquit à Adon-sur-Loing en 1820 et y mourut 79 ans plus tard. Pour ses recherches, il fit plus d'un séjour au Canada et en Acadie. On lui décerna des honneurs (correspondant de la Société royale du Canada, doctorat en droit *honoris causa* de l'Université Laval) et il connut des mésaventures dont celle qui lui advint, en Acadie, d'être soupçonné d'espionnage. Son amitié pour les peuples canadien et acadien a été profonde et fidèle ⁴.

L'auteur tranchait avec ces médiocres compilateurs de tableaux dont, à l'exception de Volney, nous avons fait grâce au lecteur. La partie canadienne de son étude était richement documentée et bien ordonnée selon les divisions

¹ Pour la couleur de l'événement, laissons la parole à son protagoniste : « J'arrive du Canada où j'ai fait la course la plus mirobolante qui puisse être racontée [...]. Aussi ai-je fait à travers huit cent [sic] lieues de fleuves, de lacs, de chemins de fer, un voyage princier, passant sous je ne sais combien d'arcs de triomphe [...] et moi pauvre hère, obligé de répondre à tout cela par de beaux et bons discours qu'il fallait paraphraser à merci dans des banquets, des toasts, etc. Quelle dépense exorbitante d'éloquence j'ai faites dans ces trois semaines ! »... (cité par Robert Lacour-Gayet, *Histoire du Canada*, Paris, Fayard, 1966, p. 368.)

² Cité par Simard, *op. cit.*, p. 296.

³ Cet ouvrage, dont le sujet était celui d'une reconquête, parut à Paris en 1859, exactement un siècle après la bataille des plaines d'Abraham. Il fut publié chez A. Jouby sous le titre d'une série : *La France aux colonies*.

⁴ En voyage en France, Chauveau rendit visite à Rameau. Reçu par sa femme, il s'entendit dire : « Vous êtes Canadien, monsieur, vous êtes mille fois le bienvenu. Il n'y a personne que mon mari aime plus qu'un Canadien... si ce n'est un Acadien ! » (cité par Yon, *RHAF*, XIX, p. 58). Les rapports de Chauveau et de Rameau n'étaient pas que privés et interpersonnels. Rameau était de récole de Frédéric Le Play et, comme l'écrit l'auteur d'une étude récente, il avait « tenté d'embrigader Chauveau ainsi que l'Institut canadien de Québec » à la tâche de constituer au Canada des Unions de la paix sociale. (D'ailleurs, Le Play aussi bien que Rameau seront nommés membres honoraires de l'Institut canadien de Québec.) Sur le rôle de Rameau de Saint-Père comme « le principal agent de diffusion de l'école de Le Play au Canada français » et, davantage encore, comme « le lien personnel le plus agissant et le plus constant entre les leplaysiens de France et les intellectuels canadiens-français », voir de Paul Trépanier « Les influences leplaysiennes au Canada français, 1855-1888 », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, printemps 1987, vol. 22, n° 1, p. 66-84. Pour une étude plus générale voir Jean Bruchési, *Rameau de Saint-Père et les Français d'Amérique*, Montréal, Éditions des Dix, 1950, 61 p.

naturelles du passé, du présent et de l'avenir, tout en appliquant un triple éclairage géodémographique, économique et psychologique. Les sources utilisées sont mentionnées comme est bien manié, de façon générale, l'appareil bibliographique. De France, Rameau entretenait encore une correspondance suivie avec des informateurs canadiens, qui avaient noms François-Xavier Garneau¹ Étienne Parent, P.-J.-O. Chauveau, entre autres. Dépassant la description minutieuse, l'auteur proposait davantage de notes analytiques que de critiques hâtives. Ainsi, ce qui subsiste de féodal dans le système seigneurial qui s'achève ne l'empêche pas de voir qu'à défaut de structures municipales le seigneur reste un utile et efficace agent de peuplement². Ou encore, comme autre exemple, la simplicité de vie des membres du clergé rendait naturelle la convergence de la religion et de la nationalité chez leurs ouailles.

L'auteur des *Français en Amérique* n'était pas enclin à soulever des questions sulfureuses, comme l'avait fait volontiers Tocqueville sur la domination étrangère³ et ses conséquences civiques et linguistiques, sur le caractère ambigu de la position locale de certaines classes sociales, etc. Selon lui, les questions décisives sont, ici, celles de l'aménagement d'un territoire donné par une population ou la prise de possession d'un espace naturel : bref, l'extraordinaire carence qu'avait tant déplorée Tocqueville en 1831. Le tout se présente sur le fond des positions coloniales de la France, mais sans insistance nostalgique particulière, une fois cela dit en introduction générale ou encore sous forme d'allusion à la perte de « la plus belle, la plus française et la plus négligée des colonies que notre pays ait eues entre les mains⁴ ».

La plupart des chapitres comportent une séquence historique (de 1700 à 1723, etc., de 1831 à 1849, etc.), mais les autres sont des mises au point relatives au développement de la population et à l'occupation des espaces. Il est intéressant de lire, par exemple, des bilans factuels correspondant aux époques précises de 1831 (Tocqueville) ou de 1851 (Ampère). Mais l'ouvrage est finalement assez peu politique. L'enfermement territorial consenti par les paysans, qui avait tant frappé Tocqueville une vingtaine d'années plus tôt, est maintenant chose du passé car les

¹ Mais, fort bizarrement et « une incompréhensible façon, notre auteur s'obstinait à orthographier son nom *Garnault*.

² « Les seigneurs du Canada, loin d'être un mal furent une dérogation utile au système de l'omnipotence de l'État. » Mais aussi ce qui est encore plus tocquevillien : « En même temps que les seigneuries, un gouvernement intelligent aurait dû créer de fortes municipalités » (*op. cit.*, p. 112, 113).

³ Rameau soutient même : « Nous irons même plus loin et nous oserons dire qu'il vaut mieux pour eux dans cette occurrence être sous la domination de l'Angleterre que de la France [...]. Ayant été élevés dans la pratique de la liberté, dont ils ont tiré d'excellents fruits, ils seraient promptement dégoûtés de nous, de notre administration, et de notre gouvernement » (*ibid.*, p. 246).

⁴ *Ibid.*, p. 87.

Franco-Canadiens, avec le début de la décennie 1850, « commencent partout un mouvement d'expansion d'une grande énergie ¹ ».

Rameau de Saint-Père écrivit son livre à un moment où l'Union avait déjà renversé, favorablement pour les *Canadiens*, les conséquences désastreuses de l'insurrection de 1837, d'ailleurs « insignifiante, quant à son importance et aux forces dont elle disposa ² ». C'était aussi tout juste avant que ce régime n'aboutisse à l'impasse qui allait justifier la Confédération. Cette situation explique en partie l'optimisme des deux parties de la conclusion, encore qu'il soit nuancé par une sévère mise en garde, celle d'éviter d'être « à la remorque » de l'américanisme, cette « civilisation malsaine ». Bref, résumait Rameau, qu'il soit plutôt à la mode d'être Canadien et ridicule d'être Américain ³ ». Rien de moins. Si l'on sent bien une attitude européenne de supériorité intellectuelle dans de tels propos, il n'y était pas proposé, par ailleurs, d'emprunter aux fêtes guindées ⁴ du modèle français.

Pour un dossier fort documenté sur le Canada français au milieu du XIX^e siècle, l'ouvrage en question, par son ampleur même, reste encore intéressant à lire aujourd'hui. Qu'il ait été constitué par un étranger empathique devait faciliter encore la perception globale des lecteurs de l'époque. Une certaine dose de prêchi-prêcha reste supportable sous la tendresse justifiée envers les Canadiens. Mais, pour sûr, il n'était pas de la famille politique tocquevillienne, cet auteur qui notait, par exemple au sujet de l'expérience américaine, que « dans cette démocratie nourrie d'adulations, les idées générales sont presque aussi rares que parmi les notions avilies par le despotisme ⁵ » ! Quoi qu'il en soit, Rameau de Saint-Père avait écrit la première étude d'un genre synthétique encore inédit sur le Canada.

Après cette *étude* géo-historique, digne de ce nom d'après les canons modernes malgré une tendance marquée à vouloir convaincre, on n'est guère enclin à donner de l'importance aux récits ou mémoires des globe-trotters improvisés qui, désormais plus nombreux, allaient aborder nos rives. Mais s'il était justifié de faire une seule exception, ce ne pourrait être que pour le somptueux équipage d'un prince impérial en compagnie, comme secrétaire bénévole, du fils de la plus célèbre femme écrivain de ce siècle. L'un et l'autre, le prince Jérôme-Napoléon, cousin de Napoléon III ⁶, et Maurice Dudevant, fils de George Sand dit lui-même

¹ *Ibid.*, p. 184.

² *Ibid.*, p. 148.

³ *Ibid.*, p. 262. Suivant un passage particulièrement dur : « Telle a été la filiation de l'orgueil, de la cupidité et de l'égoïsme, qui prennent de jour en jour un développement excessif aux États-Unis, etc. » (p. 256-257).

⁴ *Ibid.*, p. 270.

⁵ *Ibid.*, p. 257.

⁶ « On sait que le Prince – *Plon-Plon* pour l'impératrice et Mérimée qui ne l'aimaient pas – avait pris l'habitude de courir les mers sur ses yachts de plaisance, et le dernier à y mettre obstacle était naturellement l'Empereur, qui redoutait les incursions de son cousin dans la politique impériale » (Yon, *RHAF*, XIX, p. 63).

Maurice Sand, ont laissé des récits de leur voyage en Amérique ¹. Ils y avaient été attirés en 1861 par la guerre de Sécession, où s'affrontèrent les deux moitiés des États-Unis.

Une fois de plus, un *interlude canadien*, mais encore plus court que les autres, d'une huitaine de jours seulement. C'est peut-être dommage de devoir faire si vite, car le caractère et la couleur des deux personnages allaient conférer à leur voyage un intérêt particulier à cause du pittoresque de leurs récits. Mais, pour ne pas escamoter complètement cette référence, à demi utile de notre point de vue, nous nous contenterons de reproduire deux citations à portée politique du prince. D'abord sur l'ambiance du voyage, au moment de quitter Québec « au bruit tonnant de tous les canons de la citadelle », précise le prince : « Nulle part, nous n'avons été si chaudement reçus. Ce n'était pas de la curiosité comme aux États-Unis, c'était vraiment du patriotisme. » Au sujet du destin collectif de ce peuple, cette affirmation catégorique, quelques années après la visite de *La Capricieuse* : « Les souvenirs des Canadiens sont bien vifs ; ils deviendront *indépendants* : c'est une question de temps qui n'est pas douteuse ². »

IV

[Retour à la table des matières](#)

Pas du tout certain, même persuadé du contraire, semble-t-il, était un autre voyageur français au milieu des années 1860, qui répétait, en plus tragique, la prophétie de John Neilson que Tocqueville avait reprise pour son propre compte (voir texte XVI du chapitre 2) : « Je vois venir le temps où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra, comme patois de province, devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues ; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir ³. »

L'auteur de cette sombre prophétie est un jeune Français qui vient d'atteindre sa majorité, Ernest Duvergier de Hauranne, (1843-1877). Il sera blessé à la guerre

¹ Les deux ouvrages en question étaient : « Voyage du prince Napoléon aux États-Unis *Revue de Paris*, 15 septembre et 1^{er} août 1933 ; *Six mille lieues à toute vapeur*, Paris, Lévy, 1863, avec une préface de George Sand. Sur l'événement, voir de Philippe Sylvain, « La visite du prince Napoléon au Canada (1861) », les *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4^e série, tome II, section I, 1964, p. 105-126. L'auteur présente son sujet « comme un épisode peu banal de nos luttes politico-religieuses du siècle dernier, comme de la répercussion sur nos bords des événements qui se déroulaient en Europe. (p. 105).

² Cité, Yon, *RHAF*, XIX, p. 69,70.

³ Ces lignes d'Ernest Duvergier de Hauranne sont d'un ouvrage d'abord publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1865 au 1^{er} avril 1866. Il paraîtra, à Paris en 1866, chez l'éditeur Lacroix sous le titre de *Huit mois en Amérique : lettres et notes de voyage, 1864-1865*.

franco-prussienne, puis élu député sous l'étiquette républicaine en 1871 ainsi qu'en 1876, puis mourra prématurément à l'âge de 34 ans dans les premières années de la III^e République. Prosper, son père, était un homme politique de tout premier plan et de la même génération que Tocqueville. Il passera à l'histoire pour avoir été le « père des banquets », c'est-à-dire comme l'initiateur en 1847 de ces réunions qui groupaient les réformistes du système d'assemblée que la France connaissait alors : du blocage de telles réformes et d'autres causes pendantes, allait sortir la Révolution de février 1848. Prosper Duvergier de Hauranne (1798-1881) était de la même famille libérale que Tocqueville, les deux hommes votant souvent de façon identique dans des circonstances importantes. L'homme politique était aussi un historien estimé dans un siècle qui en a compté un si grand nombre. Son *Histoire du gouvernement parlementaire en France de 1814 à 1848* (1857-1872) lui vaudra un fauteuil à l'Académie française en 1870.

On imagine dans quelle atmosphère politique devait baigner la vie familiale des Duvergier. S'impose ici l'analogie fils-père comme dans le cas des Ampère, peut-être même davantage puisque la filiation était également politique. Pendant leurs séjours respectifs au Canada, Ernest Duvergier de Hauranne, 21 ans, était de cinq années plus jeune qu'Alexis de Tocqueville. Comme d'autres voyageurs écrivains dont nous avons traité (Pavie, Marmier, Ampère), il faisait son grand voyage d'Amérique dans l'intention d'en tirer la matière d'un livre : « les voyages forment la jeunesse » — mais à la condition de les mettre par écrit au retour ?

En 1864-1865, au Canada, à Québec même, la question politique du jour est le régime constitutionnel dont on discute ferme : fédération, confédération, nouvelle forme d'union, personne ne le sait exactement, sauf que tout le monde est d'accord sur la nécessaire émergence de quelque chose de nouveau... Quittant les États-Unis, alors que pointait la victoire des nordistes, le jeune homme arrive à Québec au moment où les délégués des provinces tiennent une réunion qu'on peut qualifier de pré-constituante. Il lui est difficile de l'éviter, logeant au même hôtel que ces dignes délégués¹. Une grande partie des notes politiques du voyageur sera écrite d'Ottawa même, la capitale du Canada-Uni.

L'avis global que l'auteur porte sur le réaménagement constitutionnel est carrément négatif : ce vaste pays n'est qu'une dépendance de son voisin du sud et l'annexion aux États-Unis présenterait mille avantages. Voilà donc une seconde *exécution* de la part du jeune voyageur : le Canada n'a pas d'avenir hors les États-Unis (qu'il vient pourtant de visiter au moment de la phase terminale de leur effroyable guerre civile), tandis que, selon la citation donnée en tête de ce développement, « la petite nationalité française du Canada » suggère l'idée d'« une barque échouée sur une plage lointaine »... Il vaut pourtant la peine de continuer à

¹ Yon rapporte cette anecdote amusante : « Le domestique faisant fonction d'huissier est venu par inadvertance frapper à sa porte pour lui annoncer que la séance allait s'ouvrir ! Duvergier brûle d'y assister, car, la Fédération, c'est « l'idée à la mode », sur laquelle, justement, « ces messieurs se sont donné parole de garder le plus grand secret » (*RHAF*, XIX, p. 71).

lire, car si le jugement de notre auteur a l'impétuosité de son jeune âge, perce tout de même chez lui un observateur perspicace.

Voyons d'abord du côté institutionnel : « La vieille discorde séculaire du Haut et du Bas-Canada, bien que noyée dans ce projet d'union, comme un combat singulier dans la mêlée d'une bataille ¹, a laissé des traces qui ne s'effaceront pas de sitôt, et, comme toujours, la menace des mécontents est qu'ils vont passer à l'ennemi, c'est-à-dire aux États-Unis. » Mais ces menaces sont « au fond peu sincères » et l'Angleterre les a absorbées en lançant « le grand projet d'union nationale qui se discute aujourd'hui ». D'autre part, depuis qu'est consacrée l'impuissance du parti *rouge* au Bas-Canada, lisons cette autre remarque judicieuse disant que « la rivalité n'est plus entre les deux langues, mais entre les intérêts des deux provinces ». Et finalement cette réflexion d'autocritique : « Combien sont chimériques nos idées de nationalité opprimée chez nos compatriotes du Canada. » Donc, le Canada nouveau tiendra ? Mais ce n'est pas si sûr pour sa « nationalité française », car « le mélange progressif de toutes les petites nationalités dont se composera *l'union* étouffera pour un temps plus ou moins long le noyau de la nationalité française ». Donc, plutôt retour à « la barque échouée », etc.

À l'instar de Tocqueville, Duvergier de Hauranne craint le danger de l'assimilation culturelle que subissent les Canadiens français en participant aux hautes instances de la politique. « Presque toutes les familles de l'aristocratie de Québec ont contracté des alliances avec les Anglais, et parlent plus souvent la langue officielle que la langue natale [...]. En un mot, l'union est intime entre les hommes éclairés des deux provinces : ils comprennent qu'il faut faire disparaître les distinctions de peuples avec les hostilités de races. » L'auteur donne des exemples, cite des noms. Lui paraissent « partisans dévoués de la couronne britannique » ses hôtes, M. Duval, *chief justice* et M. Tessier, président de la Chambre haute. M. Cartier « parle un anglais plus pur que son français bas-normand ». Le cas de M. Taché est encore plus patent : « L'insurgé de 1837, le compagnon d'armes de Papineau, est aujourd'hui premier ministre et anobli par la reine sous le nom de sir Étienne Taché. » Ainsi en sera-t-il de sir Georges-Étienne Cartier.

Du fait de son nationalisme obstiné, ce n'est pas l'Est canadien qui risque de succomber au mirage américain, mais « c'est l'Ouest, province moderne peuplée d'habitants nouveaux et formée sur le modèle de ses voisins des États-Unis ». Quant à la population à prépondérance française du Bas-Canada, pour n'être pas « infailliblement dévoré [e] par le minotaure américain ou réduit [e] à l'insignifiance » il lui reste à accepter la nouvelle solution car, malgré tout, « l'union nouvelle, qui la fait disparaître comme nation, la protège comme société indépendante, et c'est de toutes les combinaisons la plus favorable à ses intérêts ». En lisant ces textes, qui ont l'âge de la fédération elle-même, l'on est frappé par

¹ On aura peut-être remarqué la force évocatrice de la comparaison.

l'analogie des problèmes de cette époque avec ceux d'aujourd'hui et qui ont noms : méfiance Est-Ouest, multiculturalisme et langue(s) officielle(s), tensions ethniques et rivalités interprovinciales, société distincte et libre-échange, etc. La situation politique d'alors était d'une plus grande complexité que celle qu'avaient trouvée les deux voyageurs de 1831, et que Tocqueville avait du reste simplifiée à l'enseigne trop englobante des rapports de domination entre les « deux races ».

Duvergier de Hauranne en traite aussi, mais c'est pour en signaler surtout l'inégalité. « Je vous ai dit que la population française encombrait les derniers rangs du peuple canadien [...]. Les familles françaises de la classe élevée commencent à copier les mœurs et le langage des conquérants. » Suit cet autre exemple d'un fonctionnaire du gouvernement de Québec, arbitre dans les litiges de concessions de forêts. « Ce fils d'un insurgé de 1837 et proscrit pendant beaucoup d'années a oublié la langue de ses pères, la comprend à peine, et ne parle plus que l'anglais. Ces signes de décadence m'affligent, car je vois venir le temps »... Voilà bien le point le plus sensible de cette érosion linguistique, d'où le catastrophisme contextuel. Mais sur un mode plus léger, il venait aussi d'écrire : « En voyant ces petits Français noirâtres et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture, et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou la griffe, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé ; les traces de leur antipathie native subsistent sans troubler leur fraternité nouvelle. »

Cette espèce d'Européen transplanté qu'est le Français du Canada est devenu un être « moins ingénieux et moins hardi que l'Américain », « peut-être inférieur comme machine ou instrument de production » ; mais, sans trop savoir pourquoi, Duvergier avoue qu'il « le préfère comme homme ». Regardant du côté de la stratification sociale, « le Canada n'est pas un pays de démocratie sans mélange » et « on sent qu'on n'est pas ici dans ce grand pétrin industriel où tout le monde se blanchit de la même farine. Les mœurs semblent avoir emprunté à la société anglaise quelque chose de sa distinction de classes¹. » Ainsi, en est-il de la société de Québec, avec ses deux courants qui « comme le Rhône et la Saône ne se mêlent qu'à demi » : le courant britannique est « froid, décent, formaliste et raide » et le français « ressemble à nos bourgeoisies de province dans nos villes les plus retirées et les plus patriarcales, peu occupées de choses sérieuses, et ne songeant guère qu'à se divertir, mais à la façon du bon vieux temps ».

Avec une pointe de méchanceté, le chroniqueur évoque encore les loisirs dans la capitale à cette époque de la pré-Confédération : « On cause du bal d'hier, du bal de demain, de l'influence de la comète et de la lune sur les pluies, et l'on proclame

¹ Bien que l'auteur ait préalablement noté : « Dans un pays où les charretiers deviennent législateurs ou ministres, il [l'*habitant* canadien] reste où le hasard l'a placé, et continue le métier que faisait son père. »

bien haut que le bal est délicieux », car « ce monde aimable et gai commence à aimer le luxe. Ce ne sont tous les soirs que promenades en équipages et cavalcades aux environs. » Et lorsque cette société se proclame « la plus charmante, la plus distinguée, la plus spirituelle qu'il y ait au monde, ne croiriez-vous pas entendre l'écho d'un de ces cimetières vivants enfouis au fond de nos provinces, où un petit monde vieillot secoue encore les derniers grains de poudre de sa perruque et les derniers grelots de ses habits de cour ? Comment pourrait-il en être autrement ? C'est le rat qui vit heureux dans son fromage, et qui ne voit rien de mieux au dehors ¹ ». L'expression « Sans commentaires » serait déjà un *commentaire* de ce texte.

V

[Retour à la table des matières](#)

Si, par son art très personnel de soulever rondement les questions fondamentales du destin de la « petite nationalité française du Canada », Ernest Duvergier de Hauranne fait penser sur plus d'un point à Tocqueville, Émile Salone, pour sa part, nous introduit plutôt aux études plus globales et analytiques d'André Siegfried, auxquelles nous consacrerons deux chapitres. Introduction à Siegfried, à deux points de vue divergents : par son sérieux scientifique, l'ouvrage de Salone se situe au niveau de ceux du célèbre professeur de science politique, et, par son traitement de la colonisation en Nouvelle-France, période historique dont le spécialiste des pays britanniques contemporains ne s'occupe guère. Professeurs à Paris dans le même temps, les deux hommes se sont probablement rencontrés en des lieux tels que l'Alliance française où Salone servait de secrétaire. Du reste, l'ouvrage principal de Salone parut en 1905, soit une année avant la sortie du premier ouvrage de Siegfried sur le Canada.

Émile Salone s'était d'abord fait remarquer par la rédaction de l'article « Canada » dans la *Grande Encyclopédie*, édition début du siècle. Ce professeur d'histoire et de géographie au lycée Condorcet avait alors rassemblé une vaste bibliographie, qu'il pourra exploiter dans sa recherche en vue d'un doctorat ès lettres, portant sur la colonisation au Canada pendant le régime français. Le titre complet indique bien l'ampleur et l'aspect spécifique du sujet : *La colonisation de la Nouvelle-France, étude sur les origines de la nation canadienne-française* ². Cette thèse fera époque, comme on dit, et sera considérée comme un classique de l'historiographie canadienne du régime français. Le candidat avait présenté, comme thèse complémentaire, les résultats d'une recherche sur Raynal, ami des

¹ Dans son étude, Armand Yon attache peu d'importance à Duvergier de Hauranne, probablement à cause de « ses pronostics peu clairvoyants » (*RHAF*, XIX, p. 71). Bouthillier et Meynaud, dans leur collection de textes, font tout le contraire. La plupart des textes cités dans ce développement se trouvent dans leur recueil, *Le choc des langues*, p. 167-171.

² Publiée à Paris chez Guilmoto, en 1905.

encyclopédistes Helvétius et Holbach ; il n'est pas courant de le cataloguer comme « historien du Canada ¹ ».

Salone se sentait vivement engagé par son sujet historique se terminant au moment où « la race canadienne a pris racine ² » : à partir de ce moment, le reste de l'histoire devient une autre histoire justement, celle d'une survivance sous une domination étrangère. Le critique H. Froidevaux allait trouver « ce livre parfois si émouvant ³ » par le récit pourtant empirique qu'il faisait de l'organisation sociale et économique de la Nouvelle-France au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Pour cette tranche historique Salone reprenait, une quarantaine d'années plus tard et en mieux, la synthèse qu'avait tentée, peut-être prématurément en 1859, Rameau de Saint-Père dans *Les Français en Amérique* ⁴. Bien que Salone ait adopté une position nettement nationaliste, Sylvain Simard estime que, « contrairement à Rameau, il ne substitue pas le travail de propagandiste à celui d'historien ». Et élargissant encore la considération, Simard soutient encore qu'« il ne faut pas s'en étonner ; les historiens ont toujours été plus ou moins consciemment au service d'une cause. Le Canada, selon qu'il était étudié sous l'angle religieux, nationaliste, colonial ou militariste, servait plusieurs causes ⁵ » : Voilà une observation nécessaire. Nous l'empruntons à un auteur qui a fait le relevé peut-être le plus complet de la question.

La lecture accompagnée que nous avons faite dans ce chapitre ne comporte pas d'autre conclusion que le renvoi au suivant. Cette révision rapide aura au moins illustré la constance, en France pendant tout le XIX^e siècle, d'un intérêt notable envers le Canada. Entre Tocqueville et Siegfried, ce n'est pas le vide ; et le Tocqueville du voyage de 1831 avait eu des prédécesseurs, quoique leurs écrits aient été plutôt d'un assez faible poids. Après lui, des tonalités tocquevilliennes se perçoivent dans les écrits du grand ami Jean-Jacques Ampère et, même plus tard, dans ceux d'Ernest Duvergier de Hauranne. Malgré son jeune âge, ce dernier

¹ Selon le titre *Guillaume Raynal historien du Canada. Son Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* avait dû être publiée clandestinement en 1770 à cause de son inspiration anticolonialiste et anticléricale. Contraint à l'exil, l'auteur alla se réfugier chez les despotes éclairés Frédéric II et Catherine II. Salone s'appliquera à réfuter Raynal.

² Salone, *op. cit.*, p. 460. Quelques pages plus haut, Salone avait résumé le résultat de l'entreprise historique de la France : « Toute colonisation qui réussit a pour dernière étape de son évolution, la création d'un peuple nouveau, qui, de jour en jour, devient plus capable de se passer du secours de la mère patrie, de subsister, de grandir par ses propres forces. Au moment où il va tomber sous la domination étrangère, ce résultat est acquis pour le Canada » (*ibid.*, p. 437).

³ Cité par Yon, *RHAF*, XIX, p. 267.

⁴ Dans sa préface, Salone lui rendait hommage pour avoir « mené ses recherches avec la science d'un érudit consommé », tout en le critiquant pour avoir voulu « avant tout faire œuvre de propagande » (*op. cit.*, p. VI).

⁵ Simard, *op. cit.*, p. 287.

connaissait peut-être les grands ouvrages de Tocqueville. Quoi qu'il en soit, *De la démocratie en Amérique* se serait imposé tout naturellement comme première référence au futur chroniqueur des *Huit mois en Amérique* (1866) provenant, au reste, d'une même famille de pensée. Mais, à l'inverse, c'est à l'œuvre canadienne de Siegfried que feraient penser les études, plus élaborées à et à la documentation plus contraignante, de Rameau de Saint-Père et d'Émile Salone.

Si Siegfried devait être connu par deux générations d'étudiants et de lecteurs au Québec, qu'en avait-il été pour Tocqueville ? On peut penser qu'avant la publication du recueil de ses textes sur le Canada par Jacques Vallée en 1971, très peu de personnes n'aient jamais entendu parler de son voyage au Bas-Canada de 1831. Mais ses grandes œuvres, *De la démocratie en Amérique* en particulier, étaient connues des milieux intellectuels, à l'instar des ouvrages d'autres penseurs français du XIX^e siècle. Gustave Lanctôt rappelle que ce livre était considéré comme « le bréviaire politique indispensable du bon démocrate ¹ ». La liaison Tocqueville-démocratie s'opérait assez naturellement dans les esprits libéraux, tandis que chez d'autres, comme Dessaulles, elle se décapait aussi par le duo, plus prosaïque, américanisme-annexionnisme.

Dans ses *Six lectures sur l'annexion du Canada aux États-Unis* de 1851, Louis-Antoine Dessaulles, neveu de Papineau et membre influent du parti des Rouges, faisait l'éloge des institutions politiques de nos voisins : « Les États-Unis sont le seul pays du monde qui puisse être appelé une démocratie pure [...]. Le peuple américain peut se dire véritablement souverain [...]. Aux États-Unis la constitution est au-dessus de tout [...] ; etc. » Au sujet du contrôle de la constitutionnalité des lois permettant à chaque citoyen de « faire déclarer illégale toute loi passée par le congrès en violation de la constitution, ou par les législatures locales, en violation des droits acquis », il glisse, en passant, une référence presque machinale à Tocqueville en présentant la Cour suprême comme « le tribunal le plus respectable et le plus élevé qui existe au monde, tant par la nature et l'étendue de ses attributions que par la qualité ou plutôt *l'espèce* de ses justiciables, pour me servir de l'expression de Mr. de Tocqueville ² ».

À un autre pôle de la pensée, et un demi-siècle plus tard, Edmond de Nevers dans *L'Avenir du peuple canadien-français* ³ invoquait par trois fois l'autorité de l'auteur de *De la démocratie en Amérique*, ce qui est davantage qu'à propos de Comte, Guizot, Le Play (une fois), et que Carlyle, Montesquieu, Taine (deux fois), et autant que Fichte et Spencer, mais moins que Quinet (cinq fois) et surtout que

¹ Lanctôt, *Les Canadiens français et leurs voisins du Sud*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, p. 208.

² Cité dans le recueil de textes d'André Liebich, *Le libéralisme classique*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1985, p. 457, 458-459.

³ À notre chapitre 3, note 12, voir la citation de *De la démocratie en Amérique* que de Nevers avait reproduite en tête de son ouvrage.

Renan (neuf fois) ¹. Sur cette simple indication qui n'a rien d'une preuve, passons à André Siegfried.

André Siegfried au travail chez-lui.

(Gracieuseté de Harlingue-Viollet, Paris).

André Siegfried quand il était professeur au Canada ; au lac Louise dans les Rocheuses.

[Gracieuseté de Harlingue-Viollet, Paris).

¹ D'après l'index des auteurs et des ouvrages cités, que Claude Galarneau mettait à la fin de son ouvrage sur *Edmond de Nevers essayiste* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1959, p. 93-94).

Chapitre 6

« Enfin Siegfried vint... »

I

[Retour à la table des matières](#)

« Enfin Malherbe vint... », ainsi Boileau ¹ saluait, avec une impatience quelque peu bougonne, le réformateur décisif de la langue française qui fut aussi le poète ² annonçant le lyrisme impersonnel des grands classiques du siècle commençant. Avec *Le Canada, les deux races*, publié en 1906, André Siegfried inaugura, pour ainsi dire, la série des ouvrages dits classiques d'auteurs étrangers sur le Canada. *Le Canada, puissance internationale* ³, lancé 30 ans plus tard en 1937, tout en renouvelant le sujet, allait confirmer la classe de l'auteur et étendre encore sa notoriété au Canada. Par fort contraste avec les traditionnelles compilations de données, travaux dépourvus d'intérêt ou d'intention analytique, ainsi qu'avec nombre de récits ou de journaux de voyages dont nous n'avons signalé au chapitre précédent que les plus marquants, les deux ouvrages de Siegfried constituaient des études élaborées, mariant avec bonheur analyse et synthèse, qui résistent assez bien, même aujourd'hui, aux exigences critiques de l'Académie.

Ces ouvrages étaient d'un auteur dont l'autorité était reconnue à l'extérieur et non pas d'un voyageur sous le coup de l'émotion ou de l'enthousiasme d'une soudaine découverte. Par-dessus tout peut-être, André Siegfried était un communicateur hors pair. Il le restera toute sa vie à toutes les espèces de tribunes écrites ou parlées où il instruisait en sachant d'abord intéresser, et cela si naturellement. Pendant plus d'un demi-siècle à partir de 1904, il produira une œuvre multiforme et abondante, contribuant à entretenir jusqu'à la fin l'espèce de légende vivante qu'il était devenu dans le Paris de l'après-guerre.

¹ Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
(*L'Art poétique*, Chant I, Boileau, *Œuvres classiques*, Paris, Librairie Hatier, 1928, p. 217.)

² François de Malherbe né à Caen en 1555, mort à Paris en 1628.

³ L'un et l'autre ouvrages publiés à Paris, chez le même éditeur, la Librairie Armand Colin.

Cet essayiste, qui se mouvait avec aisance sur diverses places fortes de la vie intellectuelle parisienne, s'était fait comme une spécialité de généraliste en ce sens qu'il affectionnait les vastes sujets, pouvant se relier d'une certaine façon à la grande actualité. Son professeur de philosophie, Izoulet, donna à son élève « le goût des idées générales ». Siegfried, devenu lui-même un maître, continuera à mettre en garde contre la spécialisation outrée ou la séduction des techniques raffinées de recherche. Vient un moment où il faut laisser sa place à l'intuition, à la « curiosité affective » et à la personnalité même du chercheur ¹. Sa méthode, s'il en avait une, comportait comme article premier de voyager ou d'aller voir sur place, d'interroger les gens, de rapporter des observations à chaud ². Son collègue et associé, Édouard Bonnefous, dira de Siegfried qu'il « était de ceux, de plus en plus rares, qui font la synthèse », tandis que le pasteur Georges Marchal vantait ses dons de causeur car, « grâce à lui, l'échange de vues prenait grand air, mais sans la moindre tension ³ ».

Cette œuvre de polygraphe comme il ne s'en fait plus guère apparaît aujourd'hui, en sa globalité, comme une espèce de longue chronique d'un demi-siècle marqué de tant de soubresauts ⁴. L'homme conservera toujours quelque chose du siècle précédent, étant né en 1875, mais sans être jamais perdu dans le nôtre dont il fera tant de judicieux diagnostics jusqu'à sa mort survenue en 1959. Ce même trait s'applique aussi à l'œuvre de Tocqueville, ce qui nous a suggéré, à la fin de notre introduction, ce rapprochement entre l'un et l'autre, entre ces deux hommes d'entre deux siècles.

« André Siegfried is the Tocqueville of Canada », écrivait Frank H. Underhill, en présentant une édition anglaise de son premier livre, *The Race Question in Canada* ⁵. Eût-il eu connaissance de cet éloge, Siegfried l'aurait probablement accueilli avec un grain de sel, quoique s'en estimant flatté, lui qui avait vaguement conçu dans sa jeunesse le projet ambitieux d'un livre « à la façon de Tocqueville », *De la démocratie en Suisse* ⁶. Le penseur Siegfried a produit une œuvre d'observation des mœurs et valeurs de notre civilisation occidentale ainsi qu'une

¹ François Goguel, « En mémoire d'André Siegfried », *Revue française de science politique*, juin 1959, p. 333, 338.

² « Siegfried lui-même nous rapportait qu'à la soutenance de la sienne (sa thèse) sur la Nouvelle-Zélande, on l'avait blâmé d'avoir glissé dans son texte le fruit de quelques observations personnelles... "Comme quoi, ajoutait-il avec un sourire, on ne décrit bien qu'un pays qu'on n'a jamais visité" » (« André Siegfried et le Canada », *RHAF*, Armand Yon, vol XX, n° 3, p. 429).

³ Un des nombreux témoignages à l'occasion de la mort de Siegfried, *Le Figaro littéraire*, 4 avril 1959.

⁴ Les deux guerres mondiales, la décolonisation, etc., mais aussi en son propre pays. Pensons à son cycle de vie (1875-1959) qui correspond à la durée totale des III^e et IV^e Républiques jusqu'à l'installation de la V^e.

⁵ André Siegfried, *The Race Question in Canada*, Carleton Library n° 29, Toronto, McClelland and Stewart, 1966 (Introduction de Frank H. Underhill), p. 1.

⁶ Voir la note 10 de notre introduction. [Édition électronique, Introduction, paragraphe « Dépassant ce plan analogique... note 1. (MB)]

certaine critique idéologique, ne visant pas toutefois le degré de profondeur philosophique de Tocqueville ou des idéologues de son siècle. Quant au Siegfried dit « spécialiste du Canada », la formule en est vraie en ce sens que ses ouvrages sur le Canada lui ont valu ses titres de noblesse, mais non pas au sens qu'il n'était spécialiste que de ce seul pays, ainsi que le montre un examen de sa bibliographie aussi diversifiée que multiple ¹.

Comme la nature de notre dossier commande de privilégier tous ses écrits sur le Canada, il y aura lieu de considérer, outre ses deux ouvrages fondamentaux sur ce pays, des documents complémentaires ². Enfin, nous ne confronterons pas ces ouvrages sans égard au temps qui les sépare, nous en ferons plutôt la présentation selon la phase précise de la vie de Siegfried où chacun a été écrit et publié.

Les malheurs de la famille Siegfried, déménageant d'Alsace en Normandie à l'époque de la guerre franco-prussienne de 1870, n'ont pas de commune mesure avec la tragédie des parents de Tocqueville emprisonnés sous la Terreur. Toutefois, le rapport au politique entre le fils André et le père, Jules Siegfried, doit être rappelé pour introduire à la future carrière de notre auteur. La notice biographique d'un dictionnaire récent accorde autant d'importance à l'un qu'à l'autre ³. Après avoir occupé la mairie du Havre pendant 15 ans (1870-1885), Jules Siegfried poursuit une carrière politique très active sur le plan national, entre 1885 et 1900, comme député, ministre, puis sénateur influent. Il s'impose comme l'un de ces chefs d'entreprise énergiques qui font leur fortune dans le coton, à l'image des magnats de la même industrie à Manchester. Républicain et antiboulangiste, il épouse en économie les idées de Richard Cobden sur le libre-échange. Dans les textes respectueux ⁴ que son fils lui consacra, se dégage la figure d'un vigoureux entrepreneur, faisant obédience de libéralisme au sens anglais du terme. De foi protestante, la famille était naturellement toute gagnée à la cause du laïcisme en

¹ En plus de ses deux ouvrages sur le Canada et de plusieurs autres sur son propre pays, Siegfried a écrit sur la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre, les États-Unis, la Suisse, les Indes, Israël, sans compter des synthèses sur l'Amérique latine, l'Europe, la Méditerranée, etc.

² Ces deux ouvrages sont *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre* (juin-juillet 1914), Paris, Librairie Armand Colin, 1916 et *France-Angleterre-États-Unis-Canada*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1946.

³ Selon le *Petit Robert 2* des noms propres (édition 1988) : SIEGFRIED (Jules). Homme politique français (Mulhouse, 1837 – Paris, 1932). Député de l'Union républicaine (1885-1897), il fut ministre du Commerce dans le cabinet Ribot (1897), sénateur (1897-1900). Il avait pris position contre le boulangisme, travaillé à l'élaboration des lois d'affaires et d'économie sociale et publié un ouvrage sur *La Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes* (Paris, 1877). La notice d'André SIEGFRIED est plus longue de quelques lignes du fait d'un plus grand nombre d'ouvrages cités.

⁴ *Jules Siegfried : 1837-1922*, Paris, Firmin-Didot, 1942. *Mes souvenirs de la III^e République : mon père et son temps*, Paris, Éditions du Grand Siècle, 1946. Nous utiliserons ce dernier ouvrage à la fin du chapitre suivant. Le Fonds André Siegfried de la Fondation nationale des sciences politiques contient divers « papiers de famille » (de Jules et d'André, de textes manuscrits dédiés à Paule Siegfried, dont des *Souvenirs : a diary de 25 ans* (1932), etc.).

matière scolaire. Comme maire du Havre, Jules Siegfried œuvra à la fondation de plusieurs écoles publiques dans la ville.

Ce climat familial, qui fut la première influence morale et intellectuelle que subit le jeune André, favorisait de multiples voyages au long cours à l'étranger, plus nombreux que ne l'auraient commandé les besoins de la firme commerciale. Dix ans avant la naissance d'André, le père, alors âgé de 20 ans, avait déjà visité les États-Unis en pleine guerre civile et avait été reçu par le président Lincoln, qui fit même office de guide au moment d'une tournée de la ligne du front. Beaucoup plus tard, alors qu'il était ministre du Commerce dans le ministère d'Alexandre Ribot (1892-1893), Jules Siegfried eut à négocier un traité de commerce avec le chef de la délégation canadienne, sir Charles Tupper. Ce traité marqua une date d'importance dans l'histoire constitutionnelle de la colonie canadienne, signifiant déjà une bonne part d'affranchissement du contrôle impérial¹. Frank Underhill opine que c'est à cette occasion que l'adolescent André, entendant parler des affaires canadiennes, y aurait pris un premier intérêt qui n'allait jamais se démentir dans la suite².

Notre futur auteur était le deuxième d'une famille de quatre fils. L'aîné ayant choisi la carrière des affaires, André aura la liberté de mener la sienne à son gré : non pas d'abord dans l'enseignement ou l'écriture, mais bien dans la politique, cette autre carrière du paternel. Nous avons déjà mentionné dans notre introduction que cette ambition du jeune homme sera quadruplement frustrée par autant d'échecs électoraux en 1902, 1903, 1906 et 1910. Il fera contre mauvaise fortune bon cœur, et surtout bon esprit : il sera enseignant et écrivain, mais toujours dans le domaine du politique. Il avait reçu une formation universitaire fondamentale, détenait une licence en droit et un doctorat ès lettres. Nous avons déjà mentionné ses deux thèses³ dont la principale portait sur la Nouvelle-Zélande. Mais le Canada aurait pu fort bien en être l'objet⁴, d'autant que le duo père et fils l'avait également parcouru à l'occasion d'un voyage autour du monde en 1898.

Trois ans plus tard, les Siegfried voyagent encore au Canada et vont en profiter pour « se faire une idée des campagnes canadiennes » en poussant jusqu'à L'Islet sur la rive sud du Saint-Laurent. De retour à Paris, l'homme d'affaires accorde une interview au *Temps* de Paris : « Nous avons été accueillis, mon fils et moi, comme de véritables compatriotes » ; « il est regrettable que les capitaux français ne se

¹ « ... a treaty famous in our history because it was the first to be negotiated by a Canadian plenipotentiary in practical independence of imperial control » (Underhill, Introduction à *The Race Question in Canada*, p. 4).

² « This incident gave him his first interest in Canada » (*ibid.*).

³ À la note 9 de notre introduction. Édition électronique, introduction, au paragraphe « Tous deux étaient attirés, ... », note 3. (MB)]

⁴ C'est la supposition que fait Armand Yon en tête de l'article qu'il consacrait à André Siegfried, *loc. cit.*, p. 415. *Idem* dans son livre, *Le Canada français vu de France*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1975, p. 171-172.

dirigent encore que très timidement de ce côté¹. » Rien ne devait changer : autant la chaude hospitalité québécoise que la parcimonie des placements français... Après ces deux voyages en compagnie de son père — à la fortune déjà faite — le jeune André Siegfried, encore dans sa vingtaine, confirme son intérêt pour l'objet d'étude *Canada*.

Avant de s'embarquer une autre fois pour ce pays, cette fois-ci seul et pour un an, il avait déclaré à une conférence à Montivilliers, petite ville de la région havraise : « Partout où le drapeau français a flotté, partout où notre langue se parle, nous avons encore de grands devoirs à remplir². » Et son premier ouvrage sur le Canada ne tardera guère, qui sera publié en 1906, à peine deux ans après la publication de ses deux thèses. Dans l'intervalle, le jeune docteur s'était donc imposé un long stage au Canada pour se documenter sur place et bien se pénétrer de son sujet. Quelle préparation, quel contraste avec l'ignorance de Tocqueville et de Beaumont au temps de leur « interlude canadien » !

II

[Retour à la table des matières](#)

L'ouvrage d'Émile Salone, *La colonisation de la Nouvelle-France*, lancé en 1905, n'avait pas encore terminé son tour dans les librairies du Quartier latin lorsque paraissait, l'année suivante, *Le Canada, les deux races*³ d'André Siegfried. Comme le titre l'indique, Siegfried axait son étude sur les rapports entre les Canadiens anglais et les Canadiens français selon une perception aussi dualiste que celle de Tocqueville qui, toutefois, n'avait rencontré que les habitants de sa langue, concentrés au Bas-Canada. L'ouvrage de plus de 400 pages s'ouvrait par un court chapitre introductif sur « les données du problème canadien ». Il est « infiniment complexe ; de là sa difficulté, de là aussi son intérêt profond ». L'auteur fait l'économie d'un arrière-plan historique, supposant avec quelque témérité que de tels souvenirs « sont présents à toutes les mémoires ». Le sommaire de l'ouvrage tient en son premier paragraphe : « La politique canadienne est un champ clos de rivalités passionnées. Entre Anglais et Français, protestants et catholiques, s'y poursuit une lutte séculaire, tandis qu'à leur côté grandit une *influence qui peut-*

¹ Yon, *loc. cit.*, p. 417.

² *Ibid.*, p. 418. Yon rappelle aussi qu'à une enquête du journal *Le Canada* sur la question « Quelles devraient être les relations de la France et du Canada au double point de vue économique et intellectuel ? » le jeune André Siegfried avait fourni l'une des premières réponses, recommandant d'envoyer des étudiants canadiens à Paris, « centre unique et magnifique de notre civilisation » (*RHAF* vol XX, n° 1, p. 60).

³ « He uses the word "race" freely in away that modern anthropologists would deplore » (Underhill, *op. cit.*, p. 8). Sur ce point, nous renvoyons à la note 8 de notre introduction. Édition électronique, introduction, au paragraphe « Tous deux étaient attirés, ... », note 2. (MB)]

être couvrira tout, celle des États-Unis. L'avenir même du Canada tient au résultat de cette partie compliquée. » (L'italique est de nous.)

L'auteur présente ensuite les quatre parties de son ouvrage, réparties en 37 chapitres. D'abord, à défaut de l'histoire, ce qui lui semble préférable, la « formation psychologique des races canadiennes », aux niveaux de l'Église, de l'école et des sentiments nationaux. Une deuxième partie porte sur la vie politique canadienne, d'abord quant à la constitution et à son fonctionnement, puis quant aux partis politiques (« leur psychologie, leurs programmes »). La troisième partie (« L'équilibre des races et des civilisations au Canada ») présente des vues qu'on qualifierait aujourd'hui de prospective culturelle, dans trois chapitres dont les titres indiquent bien les préoccupations foncières de l'analyste : « La race canadienne française et son programme d'avenir ; L'avenir de la race française et la suprématie britannique ; La pénétration du Canada par la civilisation américaine ». Il ne reste plus qu'à considérer « les relations extérieures du Canada » en une quatrième et dernière partie. À l'enseigne de l'impérialisme (quatre chapitres sur sept) se trouvent enfin rattrapés beaucoup d'éléments d'histoire, comme encadrement des rôles respectifs des deux mères patries : Le Canada et l'Angleterre, Le Canada et la France. En guise de conclusion, un dernier chapitre synthétique : « L'avenir du Canada dans l'Amérique du Nord ».

La construction de l'ouvrage tient à la large conception du sujet et est surtout révélatrice des positions analytiques de l'auteur. Deux races, ou deux groupes ethniques, se subdivisant en deux appartenances d'Église, mais qu'il faut d'abord *visualiser* selon ce qu'il appelle leur « formation psychologique ». Tout commence par, comme tout aboutit finalement à, une psychologie du tempérament ethnico-religieux. Tocqueville lui-même n'y aurait pas fourni d'objection si, par ailleurs, il n'avait pas montré une pareille insistance sur l'influence de l'Église catholique, chez les Canadiens français (six chapitres sur sept contre un seul sur l'Église protestante et pour le contraste). Ce dossier sur les institutions ecclésiastiques présenté dès le début est, toutefois, l'un des deux morceaux forts de l'œuvre et explique, entre autres raisons secondaires, une bonne part de la réticence des lecteurs canadiens-français à son endroit.

Le dossier sur l'école n'a pas le même brio, mais sont bien rendus les enjeux et l'atmosphère des conflits scolaires au sujet des droits du français dans les provinces anglaises. Ces antagonismes autour de la langue et de la religion, en ce début du siècle, prennent un relief particulier du fait de la présence à Ottawa du premier ministre Wilfrid Laurier. Mais où le futur auteur de *L'âme des peuples*¹ se sent le plus à l'aise pour confronter les sentiments et tempéraments nationaux c'est

¹ *L'âme des peuples*, Paris, Hachette, 1949.

bien lorsqu'il examine l'ambiguïté du rapport triangulaire avec les États-Unis, tout proches, dans la psychologie des deux races ¹.

Un autre élément fort de l'ouvrage se retrouve dans l'analyse qu'il mène des formations politiques et du phénomène électoral au niveau de la fédération ². La vacuité idéologique des partis canadiens avait de quoi étonner ce citoyen français, ancien et toujours potentiel candidat aux législatives d'une III^e République qui avait surtout appris à durer depuis 30 ans... Le jeune Siegfried, qui avait suivi sur place les élections canadiennes de 1904, n'avait apparemment pas eu le temps de constater que les coalitions d'intérêts, dans un tel système, s'établissent à l'intérieur des partis et avant le test électoral, non pas, comme en France, après et au sein de majorités gouvernementales. La place tout à fait minime de la question de classe dans la vie publique canadienne constituait un autre sujet d'étonnement pour cet Européen appartenant à une classe bourgeoise aisée. En particulier, il consacrait un chapitre au problème topique de « l'absence de tiers parti ouvrier ³ ». Par ailleurs, dans cette fédération dont la population manifestait de si forts clivages, il ne s'étonnait pas que ne soient jamais nés de partis religieux ni ethniques, comme c'était le cas en certains pays d'Europe.

Un ouvrage de cette nature ne peut donner prise à un résumé bref et fidèle au-delà de sa logique de construction. Bourré de faits, d'observations premières et parfois contrôlées, de statistiques officielles, démographiques et économiques, il souffre difficilement de se voir réduit à quelques propositions simples. Sauf, peut-être, à propos des possibilités d'avenir réduites à trois par l'auteur : *statu quo* colonial, indépendance progressive, annexion aux États-Unis. Mais, même selon cette perspective, « la réalité reste comme d'habitude complexe et confuse, de telle sorte que le résultat final peut très bien être un mélange composite de ces trois éventualités ». Le livre se termine, en effet, par un « composite » confus de ces dernières : « La nation canadienne, même devenue américaine par les mœurs, peut cependant rester indéfiniment colonie de l'Angleterre. Victoire américaine, dira-t-on. Certes. Mais victoire aussi de la politique anglaise, qui réalise là son véritable chef-d'œuvre. Et, dans cette destinée si tragique et si variée, n'ayons garde

¹ Au chapitre XXX (« La pénétration du Canada par la civilisation américaine ») qui se termine par ces mots : « Dès aujourd'hui, on peut prédire que le Canada sera de moins en moins britannique et de plus en plus américain. Le mieux pour lui – souhait essentiellement réalisable – est qu'il devienne tout simplement canadien » (p. 320).

² Son sujet étant suffisamment vaste, on notera que Siegfried ne s'occupe pas des politiques provinciales, pas même de celle de la province de Québec.

³ P. 269-281. La prévision suivante ne commencera à s'accomplir qu'après le premier après-guerre : « Mais, si la Colonie vient un jour à traverser une crise, il faudra bien que les partis actuels étoffent et corsent leurs programmes, sans quoi d'autres partis naîtront sûrement pour le faire à leur place, et nulle machine ne pourra les en empêcher » (p. 281).

d'oublier la vieille civilisation française, qui jette vers l'avenir un cri joyeux d'espérance ¹. »

Notre critique d'aujourd'hui d'un ouvrage qui a presque 100 ans doit commencer par ne jamais oublier la date de sa rédaction, mais surtout tenir compte du fait qu'il fut écrit à l'intention de ses compatriotes par un jeune essayiste qui cherchait avant tout à débayer le terrain et pas tellement à faire des révélations. Bien qu'écrit dans un esprit de sympathique lucidité, l'ouvrage ne se présentait sûrement pas comme une opération de fidélité à ce qui survit de la Vieille France au Canada. En dépit du goût des voyages typique de sa famille, l'auteur n'avait certes pas tenté de se faire des amis au Canada, ni de préparer de prochains périple nord-américains. Il avait choisi de faire cette première étude, postdoctorale, dans le champ de sa spécialité : c'était proprement un travail de type universitaire, truffé en outre d'éléments propres au genre moderne des grands reportages.

On relève, toutefois, des lacunes difficilement explicables, comme celle de l'absence des Provinces maritimes ou de l'Atlantique. Une certaine attention à la dynamique historique des premières colonisations continentales, jusqu'à l'établissement de la Fédération elle-même, n'aurait pas permis cette espèce de vide dans le tableau général ². Quant à considérer Siegfried comme le Tocqueville du Canada, selon le jugement admiratif d'Underhill, ce serait à moitié vrai, peut-être pour sa tentative de rendre compte en globalité d'une société politique donnée (la canadienne), mais non pour la théorisation d'un système de démocratie nouvelle (ce que n'était pas exactement cette société-là).

Le Canada, les deux races parut à Londres en traduction anglaise sous le titre *The Race Question in Canada*, dès 1907, l'année suivant son lancement à Paris. Mais, en anglais comme en français, l'ouvrage n'obtint pas un succès éclatant. Une revue britannique de publications historiques présenta l'ouvrage comme une « analyse franche et sans passion de la pensée canadienne d'aujourd'hui » et comme le « traité le plus scientifique sur le sujet qui ait paru jusqu'à ce jour ³ ». On

¹ P. 407, 412. Cette note d'optimisme est peut-être quelque peu forcée, mais reste à propos dans l'envol d'une conclusion. Tocqueville, d'une tonalité plus sombre de façon générale, y consentait dans des contextes comparables.

² À ce vide il faudrait ajouter le silence de l'auteur sur des facteurs historiques récents, comme lui en fait grief Underhill : « Siegfried largely neglected the influence of the Riel affair. He first studied Canada in the midst of the wheat Boom when the country was recovering from the bitter earlier divisions over Riel, over schools, over French Catholic ultramontanism, over the Boer war, and before it had plunged into the still more bitter divisions caused by World War I. So he assumed a degree of success in English-French relations which succeeding events have not confirmed - (*op. cit.*, p. 10-11).

³ Texte (avec notre traduction) de la *Review of Historical Publications*, cité par Underhill. Ce dernier attire l'attention sur la référence à la pensée canadienne (« Canadian thought ») : « Perhaps the long neglect of Siegfried in Canada has been due to the fact that there were not

peut voir dans le peu de retentissement de l'ouvrage chez les deux élites culturelles de l'époque une certaine lenteur d'esprit ou un manque de maturité¹. Toutefois, l'honneur sera sauf par quelques recensions dans des revues universitaires. Si *Queens Quarterly* laissa filer l'occasion, *The University Magazine* (entreprise conjointe de Toronto, McGill et Dalhousie) souligna l'événement². Mais ce sera un jeune professeur d'histoire coloniale à Oxford, W. L. Grant, qui dans une revue canadienne, fournira la première véritable critique de *The Race Question in Canada* : « Peut-être pour la première fois, le Canada a été traité d'une façon scientifique. Il y a quelque chose de presque inhumain dans le détachement de M. Siegfried ; son analyse tient du calme et de la neutralité d'un vivisecteur³. »

En France, selon Armand Yon, « la critique se montra nettement favorable⁴ ». Quand elle ne le fut pas, ce fut seulement que pour reprocher à l'auteur de n'avoir pas été juste envers l'Église catholique du Canada. Pourtant Siegfried lui avait rendu un hommage qu'aurait approuvé Tocqueville, car « sans l'appui du prêtre, nos compatriotes d'Amérique auraient sans doute été dispersés ou absorbés⁵ ». Mais Siegfried avait aussi critiqué cette Église pour sa crainte, estimée excessive, de l'influence anglaise protestante et, pis encore, de la France moderne. Son influence dans la vie sociale et son intervention dans les luttes politiques tendent, écrivait-il, « à constituer dans la province de Québec une véritable petite théocratie⁶ ». Quant aux chefs de cette Église, « ils voient plus haut et plus loin (que le clergé des campagnes), non pas avec les yeux de la sympathie ou de l'antipathie, mais avec ceux de l'intérêt, du grand intérêt politique⁷ ». On

enough Canadians in 1907 and later who considered that Canadian politics involves thought » (*ibid.*, p. 3)

¹ Ayant rappelé l'intérêt constant des Américains pour l'œuvre de Tocqueville depuis 1835, Underhill avait soutenu précédemment : « We are less mature than they are. English Canadians and French Canadians alike, we have shown little taste for that realistic and critical self-knowledge which is the mark of maturity » (*ibid.*, p. 1).

² F. P. Walton, doyen de la Faculté de droit de McGill, voyait dans *The Race Question in Canada* « a fine example of the admirable lucidity of the French mind » et « singularly accurate in its statement of facts and general view of tendencies » (*ibid.*, p. 3).

³ *Ibid.*, p. 3. Notre traduction. Le Fonds André Siegfried contient, parmi les lettres reçues par l'auteur à l'époque, une lettre de Grant, datée (24-05-06), ainsi que du général – futur maréchal – Lyautey (9-06-06) et du célèbre écrivain politique James Bryce (11-09-07) alors à l'ambassade britannique à Washington. À propos de ce dernier auteur considérable *The American Commonwealth, The Holy Roman Empire*, etc.), dont une partie de l'œuvre (les chapitres sur le Canada dans *Modern Democracies*) présente un certain rapport avec les travaux canadiens des deux auteurs français considérés dans ce livre, nous signalons l'intérêt d'une recherche récente de Pierre-Gerlier Forest, *Les thématiques scientifiques dans la science politique en formation. James Bryce et l'enquête sur les démocraties modernes*, thèse de doctorat présentée à l'Université de Montréal, octobre 1989.

⁴ Yon, *loc. cit.*, p. 423.

⁵ *Le Canada, les deux races*, p. 67.

⁶ *Ibid.*, p. 41.

⁷ *Ibid.*, p. 65. L'auteur venait de noter que les prêtres des campagnes « se contentent, avec une bonne et naïve franchise, de détester les Anglais, comme ils les appellent dans leur pittoresque accent normand ».

comprend qu'un bon paroissien comme René Bazin, à la veille de s'embarquer pour le Canada, se soit imposé de « lire le livre de M. Siegfried sur le Canada. Exact, sauf religieusement ¹ ».

Le développement de Siegfried sur l'Église était étayé d'exemples et d'anecdotes, de textes illustratifs ou de conclusions implicites : il n'avait rien de la violence unilatérale du pamphlétaire. Bien que difficilement contestable, quant aux faits signalés du moins, c'était tout de même trop. Depuis une génération, l'Église du Québec vivait au rythme de l'Église romaine elle-même, sur la défensive devant le monde moderne dont les erreurs (y compris le libéralisme catholique) avaient été cataloguées dans le *Syllabus* de 1864. En outre, les toutes dernières années avaient été marquées en France par la politique anticléricale d'Émile Combes qui avait abouti finalement à la séparation de l'Église et de l'État. Au Canada, l'arrivée d'un grand nombre de communautés religieuses et d'ecclésiastiques en avait été le contrecoup. Le petit père Combes prenait même figure d'antéchrist dans des milieux dévots du Canada français. Or, voilà qu'un jeune intellectuel français, de foi protestante par surcroît, dans un ouvrage se présentant comme sérieux ou scientifique, le prenait de haut avec l'Église locale, lui reprochant diverses positions estimées par lui théocratiques.

Cet arrière-plan socio-idéologique du Canada français au tournant du siècle explique la part de méfiance durable entretenue dans les collèges classiques envers ce Siegfried se mêlant de ce qui ne le concernait pas, ou de ce qu'il ne pouvait connaître que très mal. Mais lui reprocher son protestantisme comme miroir déformant manquait, pour le moins, d'élégance. L'abbé Armand Yon, qui a rencontré Siegfried ², écrit à ce propos : « Dans notre cas, un protestant n'était-il pas, *a priori* plus apte à comprendre les éléments anglais et écossais qui, sans se mêler beaucoup à lui, constituent avec l'élément français ce qu'on appelle le peuple canadien ? [...] Avant Siegfried, bien peu de témoins venus de France avaient su regarder – nous ne dirons pas avec sympathie, mais même avec impartialité – cette partie de notre population. » Yon fait aussi bon marché d'une accusation de perfidie signée par un père dominicain sous un pseudonyme ³ tout en reconnaissant que Siegfried avait par trop accumulé les « détails de "cuisine" cléricale ⁴ ».

¹ Cité par Yon, article cité, p. 423.

² Ce que l'auteur nous confie en note à son article, p. 415. Il commet toutefois l'erreur de mentionner que Siegfried habitait rue de Courcy, au lieu de Courty, dans le 7^e arrondissement.

³ Il s'agissait du père Ceslas Gonthier, dominicain, dont le pseudonyme était Raphaël Gervais. Il avait écrit une série d'articles, « Erreurs et préjugés », dans la revue *Nouvelle-France* dès l'année de la parution de l'ouvrage. Le Fonds André Siegfried contient cet article de la revue datée de novembre 1906, mais aussi plusieurs autres textes de diverses provenances. Est particulièrement notable une série de cinq articles publiés en août et septembre 1906 dans *L'Avenir du Nord*, sous la signature de Fernand Rinfret qui allait jouer plus tard un rôle considérable en politique canadienne.

⁴ Article cité, p. 426. Yon soutient que le Siegfried de la maturité n'était pas tout à fait insensible à cette sorte de reproches. Ainsi, dans des éditions successives de son second livre, il se livra à un decrescendo critique.

Avant de quitter l'examen du premier livre de Siegfried sur le Canada, il conviendrait sans doute de prendre un peu de recul pour voir plus loin, comme il le faisait lui-même dans ce texte de 1906, où l'on peut trouver des accents presque prophétiques sur ce qui allait se produire au Québec une soixantaine d'années plus tard : « Ou bien les Canadiens français resteront étroitement catholiques, et alors ils auront, dans leur isolement un peu archaïque, quelque peine à suivre la rapide évolution du Nouveau Monde ; ou bien, ils laisseront se détendre les liens qui les unissent à l'Église, et alors, privés de la cohésion merveilleuse qu'elle leur donne, plus accessibles aux pressions étrangères, ils verront peut-être de graves fissures se produire dans le bloc séculaire de leur unité. Tel est l'inquiétant dilemme auquel aboutit cette étude du catholicisme canadien ¹. » Le Québec de la décennie 1960 aura opté pour la seconde tranche du dilemme.

Après la religion, il restait à aborder les deux autres côtés du triangle de la survivance, celui du nombre, celui de la langue. Côté nombre, voici ce qu'on pouvait en dire au début du siècle : « Comme nos frères d'Amérique ne présentent aucun signe de décadence, il est aisé de comprendre qu'ils conçoivent en leur avenir une confiance illimitée : le nombre, d'après eux, doit un jour leur donner la puissance [...]. La province de Québec achève [...] d'être conquise par eux. » Mais « la race française perd, par diverses fissures ², le bénéfice de son immense natalité. De l'autre, la race anglo-saxonne répare largement par l'immigration l'infériorité qui résulte pour elle du nombre moindre de ses naissances. Et ainsi, contrairement à toutes les premières apparences, l'importance de notre peuple s'accroît à peine ou ne s'accroît pas. Cruel, mais trop réel démenti aux espoirs d'un vaillant optimisme ³ ».

Au sujet de la langue anglaise dont la présence relative inversement proportionnelle au nombre des Anglais du Québec avait, trois quarts de siècle plus tôt, provoqué l'ahurissement d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont, voici que la même situation est constatée par André Siegfried :

Quel Français de France ne s'est senti choqué de voir que, dans des cités aussi françaises par la population que Montréal ou Québec, une civilisation autre que la sienne domine manifestement et sans conteste ? Québec par exemple ne donne pas immédiatement l'impression d'une cité qui soit nôtre, bien des visiteurs sensibles aux nuances l'ont éprouvé. Dans cette ville de 68 000 âmes, qui contient tout au plus 10 000 Anglais, nombreux sont les endroits où notre langue n'est pas comprise ; plus exactement peut-être : où on ne veut pas la comprendre. Dans les chemins de fer, elle est tolérée, tout au plus. À l'hôtel Château Frontenac, merveille d'élégance et de confort créée par le Canadien Pacifique, les employés supérieurs la comprennent peut-être, mais refusent de la parler. Il est vrai qu'à l'office et à la cuisine vous pourrez vous faire entendre tout à votre aise. Mais n'est-il pas pénible que l'anglais semble être la langue des dirigeants et le français celle des inférieurs ? Devant cette obstination tant soit peu malveillante, les Canadiens

¹ *Op. cit.*, p. 68.

² Ces fissures sont une « considérable mortalité infantile » et « l'émigration considérable et persistante d'une partie de sa jeunesse vers les États de la Nouvelle-Angleterre ».

³ *Ibid.*, p. 290, 297, 299. On aura remarqué la forme du possessif associatif : « notre peuple ». L'auteur emploie aussi l'expression : « notre race ».

ont fini par s'incliner. Ils apprennent l'anglais, ce en quoi ils ont raison ; mais ils n'ont jamais pu amener leurs rivaux à parler français. Et il faut voir là malheureusement une défaite significative.

Il en est de même à Montréal. Certains étrangers peuvent y séjourner des semaines entières, y fréquenter les hôtels, les banques, les magasins, les gares, sans se douter le moins du monde que la ville est en grande majorité française. La société britannique affecte de l'ignorer et elle vit et se comporte comme si elle n'avait pas de voisins. Cent mille des siens regardent Montréal comme leur appartenant. Puisque ce n'est ni par l'élection ni par le droit du nombre, il faut bien avouer qu'au fond de leur esprit subsiste encore et malgré tout la vieille notion, non oubliée, du droit de conquête. Considérez les civils servants des Indes et vous comprendrez mieux les maîtres du Canada.

L'auteur sent le besoin de préciser que « cette puissance des Anglais ne serait rien s'ils ne possédaient en même temps la richesse et la haute direction de la vie économique ». Voyez Montréal qui « est un satellite de Londres ou de New York, un centre anglo-saxon, où la présence de plus de cent mille Français devient véritablement un facteur de second ordre ». Mais « comprend-on maintenant pourquoi la civilisation canadienne-française (la question même du nombre mise à part) ne peut espérer l'emporter dans un pays ainsi constitué ? Entre Québec et Ontario, rivales séculaires, c'est Ontario qui l'emporte. Et qu'on ne s'y trompe pas, peut-être non pas tant à cause de sa suprématie numérique que de son affirmation résolue d'une civilisation qui domine l'Amérique, et en dehors de laquelle — constatons-le et regrettons-le — il sera difficile de réussir jamais dans cette partie septentrionale du Nouveau Continent ¹ ».

Rappelons-nous aujourd'hui que ce n'est que 20 ans plus tard que le Canada commencera le processus de son indépendance (Déclaration Balfour de 1926), finalement acquise en 1931 par le Statut de Westminster ; qu'il faudra attendre les dernières années de la décennie soixante pour un premier statut des langues officielles au Canada, et davantage encore pour celui de la langue officielle au Québec (loi 22 en 1974 ; loi 101 en 1977 ; loi 178 en 1988). Voilà bien un problème de civilisation qui n'en finit pas de commencer à se régler.

III

[Retour à la table des matières](#)

En 1913, à la veille de la Grande Guerre, André Siegfried fit paraître son célèbre *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* ², introduisant ainsi un nouveau type d'étude qu'on qualifiera de géographie électorale ³. Après des études de jeunesse sur des sujets aussi extérieurs à la France

¹ Ces dernières citations sont extraites du chapitre XXIX (« L'avenir de la race française et la suprématie britannique »), p. 296-308.

² À la Librairie Armand Colin, en 1913. Une nouvelle édition, chez le même éditeur, en 1964.

³ Voir aussi *Tableau des partis en France*, Paris, Bernard Grasset, 1930.

que la Nouvelle-Zélande et le Canada, le jeune Siegfried opéra un retour à la base de sa formation personnelle, la géographie, ainsi qu'à l'objet propre des données politiques fondamentales de son pays. Ces travaux vaudront à leur auteur une réputation, discutable et discutée mais certaine, de pionnier d'une science ou sociologie politique naissante en France¹. Ainsi donc, le candidat, malheureux à répétition aux élections législatives françaises, avait trouvé à se recycler merveilleusement en lançant une discipline qui faisait se rejoindre l'abstrait du politique et le concret du géographique. Ce qui ne l'empêchera pas de se consacrer, dans ses cours et dans ses écrits, à l'étude des échanges internationaux et de la géographie économique des grandes puissances, en particulier des États-Unis².

Huit ans après sa première édition, *Le Canada, les deux races* était depuis longtemps épuisé. Préparant une deuxième édition, Siegfried traverse l'Atlantique, mais la déclaration de la guerre de 1914 le surprend pendant son séjour dans le Nouveau Monde. Hors le projet spécifique d'une nouvelle édition, rien ne sera perdu, car le chercheur, alors âgé de 39 ans, décide de se muer en journaliste itinérant et publie *Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la Guerre (juin-juillet 1914)*³. L'auteur y présentant ces lettres écrites sans aucune prétention se recommande à l'indulgence du lecteur, précisant que « la moitié d'entre elles environ ont été publiées, en juin et juillet 1914, dans le journal *Le Petit Havre*⁴ ». Un grand nombre sont des lettres américaines (à partir de ses premières impressions de New York, jusqu'en Alaska, après plusieurs textes sur la Californie, Seattle, etc.), mais un bon tiers sont des lettres canadiennes, cinq au début du séjour et quatre à la fin. Ces impressions et réflexions de *Deux mois en Amérique du Nord* peuvent être considérées comme une espèce de *postface* à son livre de 1906 et non pas comme une *préface* au deuxième, qui allait tarder jusqu'en 1937.

Quelques jours après le débarquement à New York, Siegfried est à Ottawa dont « le site, qui rappelle Berne, est charmant ». Mais c'est aussi comme « passer de Paris en province ». Le visiteur n'est pas très impressionné par les nombreuses églises construites selon « cet affreux néogothique de brique qui sévit par toute l'Amérique du Nord ». La grande découverte de ce voyage c'est l'hôtel *Château Laurier*, reproduisant « à peu près, avec une masse à peine moindre, le monastère de Solesmes [...]. Sa grandeur semble d'abord disproportionnée au volume d'une ville comme Ottawa. On a l'impression d'une réclame pour attirer des voyageurs sur les lignes du *Grand Trunk* — ce qui est bien dans les procédés habituels des hommes d'affaires de ce continent ». Le lieu semble servir d'annexe aux couloirs du Parlement, tout près. S'y affaire « une foule de ces intermédiaires plus ou moins

¹ Voir la note 6 de notre introduction. [Édition électronique, introduction, paragraphe « Cette période d'inquiétude nationale... », note 1. (MB)]

² *L'Œuvre scientifique d'André Siegfried* contient, en plus de sa bibliographie, la liste de ses cours polycopiés, p. 129.

³ Paris, Librairie Armand Colin, 1916.

⁴ Dans l'avant-propos, p. I, II.

marrons que le langage technique désigne sous le nom de *lobbyists* et qui, comme des mouches, bourdonnent autour de l'assiette au beurre canadienne ¹ ».

Le correspondant Siegfried présente ensuite les tenants des premiers rôles politiques de cette modeste capitale : « Voici, au *Treasury bench*, le premier ministre, sir Robert Borden, figure maussade, osseuse, sans rayonnement, de vieil anglais chevelu ; voilà au *front opposition bench*, la haute et combien plus prestigieuse silhouette de sir Wilfrid Laurier, premier ministre d'hier, toujours premier personnage du Canada. » Mais, autour d'eux, « tous ces députés ont l'air d'Américains tout simplement ». Quant aux députés canadiens-français, ils tranchent sur l'uniformité ambiante, car « dès qu'ils parlent, ou interrompent, ou manifestent, c'est comme la résurrection, subitement déclenchée, de notre vieux type gaulois : gestes vifs et nombreux, débit rapide, action oratoire réelle. Avec eux le thermomètre de cette assemblée sans flamme monte de plusieurs degrés ». Siegfried termine cette lettre, datée du 4 juin 1914, par la même interrogation qui, six ans plus tôt, servait de conclusion à *Le Canada, les deux races* : « Est-il possible en effet qu'américain de mœurs le Dominion reste politiquement britannique ? »

Dans ses lettres suivantes, le reporter Siegfried redit sa toujours vive admiration pour l'homme d'État Wilfrid Laurier, qu'il avait rencontré dès son premier voyage de 1898 : « [...] une des grandes figures politiques de l'Amérique du Nord [qui] ne serait du reste déplacé sur aucun théâtre » ; « Premier ministre tout-puissant, il n'a jamais été au fond que toléré par les prêtres » ; « C'est sous les coups des jingoes de l'Ontario et des nationalistes du Québec qu'il est tombé en 1911 ». Quant à l'apparence du personnage, « mentionnerais-je sa magnifique stature physique, son allure originale où il y a de l'Anglais, du Français de la vieille France et aussi je ne sais quoi du chef indien de grande race [...], aussi cette physionomie à la fois avenante, réservée, d'une extraordinaire finesse [...], encore dans ses manières, cette union de la correction anglaise avec notre ancienne urbanité française ? » Les qualités intellectuelles et morales ne sont pas moindres, comme « l'équilibre parfait dans tous ses jugements, l'impression d'harmonie qui se dégage de toutes ses conceptions. Le Canada n'a pas eu de meilleur pilote que celui-là. Souhaitons qu'il soit bientôt rappelé à la passerelle du commandement ». Comme tout le monde, André Siegfried apprendra la mort, cinq ans plus tard, du vieillard toujours prestigieux qui n'avait pu retourner à ladite passerelle.

Avant de quitter Ottawa, Siegfried pose la question qui est au centre de ses pensées : « Le Canada comme Nation indépendante ». Prévenant ses lecteurs français qu'« en théorie et en fait, le Canada jouit de l'autonomie, c'est-à-dire de la pleine direction de ses affaires intérieures, depuis environ soixante ans », il

¹ Cet impressionnant Château Laurier constituait un progrès sur le Russell House que Siegfried avait précédemment connu et qui constituait un point de rencontre « de politique un peu interlope, plus yankee que britannique ». Tous les textes cités jusqu'à celui portant sur Calgary sont tirés de la première partie des lettres de *Deux mois en Amérique du Nord*, p. 6-32.

constate, à ce voyage-ci, « des progrès faits dans les esprits canadiens par la notion de l'indépendance ». Car « d'ores et déjà le mot "colonie" semble ici démodé ; on a l'impression qu'il humilie un peu les Canadiens ». De Montréal, le 12 juin 1914 (soit à quelques semaines du déclenchement des hostilités européennes), Siegfried traite de l'influence du « militarisme européen » sur la politique canadienne. Dans toute cette histoire d'une marine de guerre, qui devait entraîner la chute de Laurier en 1911, l'observateur français conclut au maintien de la tendance à l'indépendance, et « les militaristes anglais se trompent entièrement s'ils espèrent entraîner, statutairement pour ainsi dire, leur colonie dans le terrible tourbillon militariste de l'Europe ». Pourtant, ce fut bien ce qui arriva.

Toujours de Montréal, deux jours plus tard, et avant d'entreprendre son grand périple américain, Siegfried pose la question — qui semble l'obséder depuis sa première prise de contact avec l'Amérique du Nord : « Le Canada, sera-t-il canadien ou sera-t-il américain ? » Il semble avoir laissé tomber la troisième hypothèse qu'en conclusion du *Canada, les deux races* de 1906 il considérait encore, soit une espèce de *statu quo* colonial, car « le lien avec la Grande-Bretagne n'est plus qu'un lien partiellement sentimental et partiellement britannique ». La question qu'il soulève est sans réponse, elle aura toutefois permis au chroniqueur d'établir plus clairement que naguère le dualisme régional Est-Ouest, alors que ce dernier « est attiré par les États-Unis par une force de plus en plus puissante ». Comme dans son livre, Siegfried ne tient aucun compte des Provinces maritimes, spécifiant même que, pour lui, l'Est canadien est constitué de Québec et d'Ontario, ou mieux de Montréal et de Toronto : bref, ce que nous appelons le Canada central aujourd'hui. Ces deux provinces ont, à l'heure actuelle, des positions contraires sur le libre-échange ; mais à l'époque où écrivait l'auteur, l'Est « redoute la concurrence américaine et désire avant tout conserver la clientèle de l'Ouest, qui lui échapperait certainement s'il y avait libre-échange de fait dans l'Amérique du Nord ».

On avait tellement parlé au visiteur de développement spectaculaire de l'Ouest et, singulièrement, du boom de Calgary, qu'il n'eut rien de plus pressé, après sa tournée à travers les États-Unis, complétée par un crochet en Alaska, de descendre sur l'ancienne capitale du pays des ranches. Il y a une dizaine d'années elle ne comptait que « cinq ou six mille habitants. Depuis lors, l'énorme développement de l'Ouest dont nous parlons plus loin en a fait une cité de plus de 80 000 âmes ». Un premier jaillissement de pétrole et surgissait du jour au lendemain « une ville bouillonnant, à la lettre, d'excitation ». Le boom s'était produit trois mois plus tôt, en mai 1914. Siegfried en décrit la folie. « Pas de boutique en ville qui ne vende des titres. » Mais, joyeuse ironie de la situation, « je suis tout étonné de trouver un épiciers qui vend, lui, non des actions de pétrole, mais de véritables bidons de pétrole, hélas californiens » !

Car un seul puits est en opération, mais cela suffit pour que « l'hôtel monstre du *Canadian Pacific Railway* (quinze étages et la masse d'un building en forme

d'armoire double) » regorge de monde, « presque exclusivement des hommes ». Il se peut même que la nappe pétrolière n'existe pas. « Tout ce boom extraordinaire est donc basé sur une simple espérance. C'est du reste le véritable caractère des booms que de consister surtout dans le désordre collectif d'imagination qu'ils suscitent chez les gens. » Siegfried espère revenir sous peu « pour voir la part de réalité qui se cache sous ces fantasmagories ¹ ». Qu'aurait-il dit s'il avait assisté au dernier des booms pétroliers de l'Alberta — de l'*Heritage Fund*, de la politique énergétique nationale et de tout ce qui allait s'ensuivre dans l'équilibre mobile de la fédération canadienne ?

IV

[Retour à la table des matières](#)

Nous quittons notre voyageur à la fin de juillet 1914, alors qu'éclate la Première Guerre mondiale. Il rentre en France et ne pourra pas donner suite à son projet d'une refonte de *Le Canada les deux races* (ni de mettre en chantier un premier livre sur les États-Unis si, toutefois, il en avait déjà l'intention ferme). L'homme, dans sa quarantième année, n'est pas mobilisé. Mais il fera du service comme interprète dans l'armée britannique, plus précisément dans une section non encore canadianisée. Il passe la première année dans la *First Canadian Heavy Battery*, cantonnée dans la région de Béthune, ville du Pas-de-Calais qui allait souffrir de sérieuses dévastations. À la fin de la guerre, en 1918-1919, il reviendra au Canada comme secrétaire général de la *Mission de reconnaissance française*, qui visitera aussi l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Il fait ainsi servir au bénéfice de son pays ses connaissances professionnelles. Aussitôt après cette mission, en 1920-1921, on le retrouve chef de la Section économique du Service français de la Société des Nations. Puis, ce sont des participations comme expert à des conférences internationales : à Bruxelles (1920), à Barcelone (1921), à Gênes (1922), à Genève (1927).

Depuis plusieurs années, il était devenu professeur à l'École libre des sciences politiques, cette institution célèbre de la rue Saint-Guillaume à Paris. Comme premier président du Conseil d'administration de la Fondation nationale des sciences politiques (1945-1959), il présidera à sa transformation sous le nom de l'Institut d'études politiques de Paris. Pendant toutes ces années, il était devenu ce personnage bien connu d'une couple de générations de collègues et d'étudiants (dont beaucoup de Canadiens, entre autres, Jean Désy, André Laurendeau...). Sa fervente fidélité à l'institution, sa grande serviabilité, la popularité de ses enseignements et la qualité de ses engagements institutionnels en avaient fait une

¹ *Ibid.*, p. 114-118.

espèce de prototype de « Monsieur Sciences politiques ¹ ». Et quel physique qui en impose, sans chercher à le faire : très grand et mince, d'un type athlétique qu'on attribue généralement aux Scandinaves, les traits forts mais réguliers, une moustache pour la gravité, des yeux clairs d'homme de mer rompu au métier de regarder au loin, c'est un grand Monsieur qu'on vénère sans idolâtrie fétichiste.

Et aussi quel professeur ! Son collègue, l'historien des relations internationales, Pierre Rain, le décrit ainsi au début de sa carrière d'enseignant en sciences politiques :

Mais le cours qui groupe le plus grand nombre d'auditeurs d'un bout de l'année à l'autre est celui d'André Siegfried. Une année, il traite de la géographie économique dans son ensemble, de la production de l'Allemagne, surtout de l'Angleterre et des États-Unis ; une autre année, c'est la politique commerciale de ces deux derniers pays et de l'Extrême-Orient qu'il met en valeur. Évidemment ces questions peuvent intéresser un large public d'étudiants, mais c'est la façon même dont les faits sont présentés, dont l'âme des différents peuples est analysée, véritable étude psychologique, qui attire la plus grande partie des élèves de l'École ; même succès que celui remporté par Sorel ² trente ans plus tôt, mais par de tout autres moyens : Siegfried n'est pas un orateur comme Sorel ; il n'a pas de grandes envolées romantiques ; il répéterait plutôt le mot fameux : « Prends l'éloquence et tords-lui le cou ». Mais sa méthode est si fine, si pénétrante, l'intelligence y éclate dans tant de propos qu'un cours qui pourrait paraître ardu dans ses données est un régal pour l'esprit. Aussi l'amphithéâtre, dès 1923, est-il trop petit ; on installe un haut-parleur dans la salle voisine, ou bien on décide le professeur à répéter son cours le lendemain ³.

Et enfin, un brin d'esprit qui ne gâte rien du sérieux du propos, tel ce classique théorème André Siegfried, que rapportait Jacques Chapsal, directeur de l'Institut d'études politiques ⁴ : « Une jeune fille qui n'est pas trop laide, c'est cinq garçons qui ne travaillent pas. » Armand Yon évoquait des souvenirs d'anciens étudiants à l'occasion de son décès en 1959 : « Tel se rappelait l'avoir vu revêtir, au temps où les salles de cours étaient mal chauffées, un curieux burnous à brandebourgs. Tel autre le voyait déchiffrer un texte à l'aide — non pas d'une simple loupe, mais d'un face à main. Si on en souriait il faisait remarquer que l'objet n'était pas nécessairement réservé au beau sexe ! » Et à l'occasion, « il savait pousser le trait ironique, mordant. Il détestait les poseurs, les snobs, les gens compliqués. N'avait-

¹ Dans le numéro cité du *Figaro littéraire* (4 avril 1959), des administrateurs de l'institution de la rue Saint-Guillaume se sont souvenus des services institutionnels rendus par Siegfried à différentes périodes critiques (en 1936, au moment du Front populaire, pendant la guerre et sous l'occupation, pour le nouveau statut de l'École devenant Institut en 1944-1945). Roger Seydoux parlait du « chef spirituel de la maison », de « l'autorité inégalée d'un seul homme » ; et Jacques Chapsal, de « notre plus haute autorité morale », du « père spirituel de l'École ».

² Il s'agit d'Albert Sorel (et non de Georges Sorel), célèbre historien qui vécut de 1842 à 1906. En outre de nombreuses études d'histoire diplomatique, il publia à la fin de sa vie un grand ouvrage sur *L'Europe et la Révolution française* (1885-1906).

³ Pierre Rain, *L'École libre des sciences politiques* (1871-1945), Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1963, p. 73-74.

⁴ Dans la seconde partie de l'ouvrage précédent, « l'École et la guerre : la transformation de son statut », p. 115.

il pas dit un jour qu'"il n'y a pas de pire pagaille qu'une réunion de Français distingués" ? et encore : "Dans la vie, assez de gens prennent le bon train ; peu descendent à la bonne station" ¹. »

Après avoir donné en 1924 un livre sur *L'Angleterre d'aujourd'hui* ², Siegfried publiera trois ans plus tard, sous un titre semblable, *Les États-Unis d'aujourd'hui* ³. En 1929, invité du Williams College, à Williamstown dans le Massachusetts, il prononce une série de conférences qui seront directement publiées en anglais : *France, a Study in Nationality* ⁴. Il profitera de ce séjour en terre américaine pour faire un autre voyage au Canada, son cinquième. Plus le temps passe, moins il devient envisageable de simplement remettre à jour *Le Canada, les deux races*, et plus notre auteur se sent sollicité par d'autres intérêts qui se concrétiseront en autant de livres ⁵.

Enfin en 1935, il s'embarque pour le Canada, avec son épouse et leur fille, dans le but d'effectuer un sixième voyage d'observation et de recherche qui allait durer trois mois. Ce sujet canadien qui l'habite depuis 30 ans, il compte le mener à terme dans un tout nouveau livre ; et ce sera *Le Canada, puissance internationale*, publié en 1937. Les éditions s'envoleront ; en 1939, l'éditeur en est déjà à la troisième. Mais la Deuxième Guerre mondiale en rendra des parties caduques, surtout celles qui ont rapport à l'extérieur. Une édition définitive paraîtra en 1947, suivie de réimpressions jusqu'en 1956.

Entre-temps, il était venu prendre l'air du Canada une fois de plus. Il s'en était exprimé dans une série d'articles de journaux, comme en 1914, mais en 1945, c'était en tant que chroniqueur vedette du *Figaro* et non pas comme collaborateur occasionnel du *Petit Havre* de sa ville natale. Mais nous allons trop vite. Il faut d'abord examiner ce second livre d'importance sur le Canada publié peu avant l'éclatement du deuxième conflit mondial.

¹ Article cité, p. 422. D'autres exemples de l'humour siegfriedien : « Les gens tiennent plus à exprimer leur opinion qu'à la faire prévaloir. Les laisser parler » ; ou encore : « Il faut se hâter d'écrire avant de connaître les questions : après on n'ose plus ».

² Paris, G. Crès, 1924.

³ Paris, Librairie Armand Colin, 1927.

⁴ New Haven, Yale University Press, 1930. Frank Underhill, qui, avec d'autres Canadiens anglais et des Américains, participait à une table ronde sur les relations entre les deux pays, se souvient des réactions de Siegfried : « At the conclusion of our discussions he told us that he had sat silent during these Anglo-Saxon arguments because he realized that he was a stranger in our midst, that we shared certain interests in which he could not participate, and that our controversies were merely family quarrels that did not go very deep » (*op. cit.*, p. 5).

⁵ Successivement, et outre *Tableau des partis* (déjà indiqué) : *La crise britannique au XX^e siècle* (Paris, Librairie Armand Colin, 1931) ; *Initiation à la vie américaine* (Paris, Delagrave, 1931) ; *Amérique latine* (Paris, Librairie Armand Colin, 1934) ; *La crise de l'Europe* (Paris, Calmann-Lévy, 1935).

Chapitre 7

André Siegfried et sa vision du Canada comme « puissance internationale »

I

[Retour à la table des matières](#)

Quand l'éditeur Armand Colin publie *Le Canada, puissance internationale* en 1937, son auteur a 62 ans, soit exactement le double de l'âge qu'il avait au moment de la parution, chez le même éditeur, de *Le Canada, les deux races*, en 1906. Il était alors au sommet de sa notoriété, qu'avait consacrée en 1932 et 1933 son élection à l'Académie des Sciences morales et politiques et au Collège de France. Siegfried était alors en pleine maturité par comparaison avec le débutant, auteur d'un premier livre, abstraction faite de ses thèses de doctorat. Il n'y aura pas eu d'édition revue ou augmentée de ce premier livre, qui paraîtra déphasé après une trentaine d'années. Son deuxième livre, longtemps attendu, sera d'une conception passablement différente.

Le titre quelque peu emphatique, *Le Canada, puissance internationale*, montait en épingle la mutation survenue dans la dernière génération. Au début du siècle le Canada, qui avait suscité chez Siegfried une curiosité ardente et conséquente avec elle-même au point qu'il lui consacra un livre après un séjour de recherche d'une année, était encore, malgré sa taille continentale, une colonie de l'Empire britannique. Mais cette colonie, immense et sous-peuplée, était contiguë au plus puissant État du monde qu'elle dépassait même en étendue. En outre, son maigre tissu humain se divisait principalement selon une dualité profonde, celle de *deux races*, ce qui constituait le fait majeur de cette société. Sans diminuer l'importance de cette caractéristique de base, l'accent serait mis dans le deuxième ouvrage sur les virtualités de l'entité canadienne globale, devenue effectivement indépendante et capable de se projeter dans l'environnement international, d'y prendre place. La question de la position du Canada sur l'échiquier mondial commençait à se poser pendant ces troublantes années de 1935-1937, alors que tous les prodromes d'une grave crise internationale étaient déjà réunis et assombrissaient particulièrement le ciel européen.

Les problèmes surgissant de la dynamique interne de cette composition biethnique, le rôle central de l'Église spécialement au Canada français, les questions relatives à la survie linguistique des parlants français, tout cela sera encore évoqué mais guère plus, car c'est la nouvelle dimension du Canada, globale et extérieure, qui semble alors attirer jusqu'à la fascination notre auteur. Voilà le fait essentiel à faire ressortir : le Canada, si énorme à l'échelle géographique européenne, n'est déjà plus une colonie ; il est en train de se muer littéralement en puissance internationale. Tout le monde doit s'en aviser, à commencer par les Canadiens eux-mêmes, ainsi pense André Siegfried qui met en chantier un livre pour en administrer la preuve.

Ce qu'on peut appeler la première phase canadienne de la carrière de Siegfried, culminant dans l'ouvrage de 1906, avait débuté par ses premiers voyages de 1898 et de 1901 complétés par le long séjour de 1904, mais avait aussi été prolongé jusqu'à la visite de 1914 qu'interrompt sa rentrée précipitée en France à l'ouverture des hostilités. La deuxième phase canadienne, aussi marquée par la survenance d'un autre conflit mondial, se subdivise, elle aussi, en trois temps. Le séjour de 1935 permet de recueillir le matériel (documentation, visites, entretiens) pour le livre achevé et prêt à être publié en 1937. Mais, dès la fin de la conflagration universelle, à l'été 1945, Siegfried est, de nouveau, au Canada pour fins d'enquête après avoir visité les États-Unis. Il donnera en 1947 une édition remise à jour de la première version parue dix ans plus tôt.

Ce sont ces textes successifs dont le présent chapitre veut rendre compte, en attirant d'abord l'attention sur la première version de 1937, sans oublier de rappeler sommairement au passage d'autres éléments valant d'être signalés dans la vie et la production intellectuelle d'André Siegfried. Enfin, comme ce deuxième livre de Siegfried est aussi un ouvrage complet et bien composé, son résumé ne présente pas de difficultés particulières. Moins encore pour ce livre que pour le précédent, il n'y a lieu de proposer ici une technique spéciale comme celle qui s'imposait pour LIRE Tocqueville sur le Canada.

II

[Retour à la table des matières](#)

Le Canada, puissance internationale est le livre fort opportun d'un grand Européen, universel d'instinct et qui se trouve à être Français. L'auteur avait fait de l'évolution du Canada un objet d'étude persistante et non un simple prétexte pour alimenter sa fierté patriotique et, encore moins, pour combler une nostalgie aussi vague qu'est à peu près inexistante la mauvaise conscience nationale de l'élite de son pays au sujet de ce bizarre et lointain pays. Autant par son ton didactique de bon aloi (mi-détaché, mi-engagé) l'ouvrage doit une bonne part de son succès à la grande simplicité de sa composition.

En quatre parties, l'auteur convie son lecteur à considérer le sujet selon les aspects géographique, démographique, économique et politique. L'on ne pouvait présenter cette matière d'une singulière complexité dans un cadre plus simple qu'en utilisant les divisions usuelles du manuel scolaire. Mais il s'agit, écrit-il, du « sujet d'une passionnante étude, entièrement différente, encore qu'elle en soit la suite, de celle que j'avais entreprise autrefois ¹ ».

La première partie qui ne comprend que deux chapitres, tout en étant la plus courte des quatre, détermine les pôles de la démarche suivie. Car, au sujet du Canada surtout, la géographie s'impose comme la toute première donnée fondamentale, celle dont l'importance reste à jamais capitale, les libres dispositions des Canadiens n'y pouvant rien changer d'essentiel. D'emblée, le premier chapitre nous fait baigner dans le « contraste des deux continents. Europe et Amérique ». Différences de mesures, et elles sont éclatantes ; mais aussi deux types d'une même civilisation occidentale. On saisit mieux, après cette dizaine de pages, les rapports entre la géographie et le problème canadien du chapitre suivant. L'auteur sait la portée didactique du recours à la répétition et ne se fait pas faute de la redondance : « Au début, au milieu et à la fin de toute étude sur le Canada, il faut répéter que le Canada est américain », car « l'histoire quelquefois le laisserait oublier ² ».

Mais l'originalité du fait canadien réside dans ce « lien politique avec le vieux monde », dans des séquelles historiques qu'il importe autant de ne pas oublier que de ne pas exagérer. Il s'impose encore plus de bien saisir, d'emblée, l'ampleur du paradoxe nord-américain : « C'est presque un hasard historique qu'il y ait un pays spécial appelé Canada, distinct des États-Unis. Son existence est un paradoxe politique : la nature ne lui a conféré aucune personnalité particulière et aucune différence géographique ne le sépare au Sud de son grand voisin. » Le géographe de formation conserve toute sa faculté d'étonnement pour mesurer les conséquences de l'espèce de mécanique des masses politiques en présence : « D'où un problème de gravitation, car si le pôle du sentiment politique est en Angleterre, le pôle géographique du Canada est aux États-Unis, c'est-à-dire une fois encore hors de lui-même. Il n'y a là rien de moins qu'un problème d'existence, puisqu'un Canada purement britannique ne serait qu'une colonie, tandis qu'un Canada américain ne serait qu'une province des États-Unis ³. »

Bizarre communauté de destin des Canadiens sur un tel espace et dans de semblables conditions... Certes, d'autres avant Siegfried en avaient parlé, mais qui l'avait fait de façon aussi saisissante que lui ? Un autre texte, aussi fréquemment cité que le précédent, pose la question en recourant au schématisation géométrique des deux axes : l'unité politique du pays en cause « s'exprime essentiellement dans un axe Est-Ouest, comportant dans cette direction de base une orientation

¹ *Le Canada, puissance internationale*, Paris, Librairie Armand Colin, p. 2 de la préface.

² *Ibid.*, p. 5.

³ *Ibid.*, p. 14.

persistante du peuplement, de la colonisation, des chemins de fer, du lien confédéral, de l'allégeance britannique ou impériale, et répondant en somme au maintien durable d'une parenté avec l'Europe ; mais l'attraction des États-Unis suscite un insistant appel Nord-Sud, résultant du voisinage, de la ressemblance, de l'intérêt, qui tend à compromettre cette unité ¹ ». Ces propositions d'apparence banale et connues de tout le monde ne le sont plus par les démonstrations qui les fondent et les descriptions qui les illustrent ².

La présence du facteur France a moins d'importance que dans le premier livre de 1906, sans doute parce qu'il est devenu plus ténu, tout au moins comparativement aux autres facteurs externes. Trente ans plus tard, ce même auteur parle plutôt du facteur Europe : « Du point de vue de l'Europe, il est utile qu'il y ait, dans l'Amérique du Nord, une individualité politique distincte appelée Canada. » Et il se réjouit que les gouvernants de ce pays soient tentés par un « rôle d'interprète » qui « l'élève au-dessus de lui-même ³ ». Une autre trentaine d'années plus tard, un journaliste français réputé ira jusqu'à assigner au Canada l'importance, redoutable s'il fallait l'entendre à la lettre, de la « dernière chance de l'Europe ⁴ ». Au dernier chapitre de son ouvrage, consacré à la politique extérieure, Siegfried reconsidérera, de façon explicite, les rapports du Canada avec l'Europe et d'autres régions.

Des perspectives plus immédiatement analytiques découleront de ces vastes tableaux géographiques, esquissés au départ selon une claire vision géopolitique des choses canadiennes. Les aspects démographique et économique, traités respectivement aux parties II et III, permettent, pour ainsi dire, de peupler cette vision de vies humaines et de quantités matérielles. Enfin, la quatrième partie, portant sur l'aspect politique, discute du statut international de ce pays, des deux grandes influences externes (la britannique et l'américaine), ainsi que, de façon générale, de la politique extérieure canadienne. Au centre de cette section finale, se trouve le chapitre d'un intérêt particulier sur « les Canadiens français dans la politique canadienne ». La composition même de ce plan indique de façon claire l'intention de l'auteur d'étudier le Canada comme ensemble historico-politique, dont les Canadiens français et leur territoire d'occupation sont une composante, essentielle mais une composante quand même. Bref, la focalisation sur le Canada français est moins insistante que dans le premier livre de 1906, ce qui peut s'expliquer par le fait que le Canada colonial d'alors avait moins de présence internationale que celui des années précédant le deuxième conflit mondial. Enfin, dans l'un et l'autre livre, l'auteur ne traite pas des politiques provinciales, ce qui constitue une grave lacune en ce qui concerne les deux principales provinces.

¹ *Ibid.*, p. 23.

² On peut donner, comme exemple, ce passage qui traite de quatre « bonnes régions non contiguës » au Canada mais dont chacune correspond « à une région contiguë des États-Unis dont elle n'est que le prolongement » (*ibid.*, p. 22-23).

³ *Ibid.*, p. 24.

⁴ Claude Julien, *Le Canada, dernière chance de l'Europe*, Paris, Bernard Grasset, 1965.

L'intérêt, et même un certain charme, de cette présentation d'une situation datant d'un demi-siècle, tient à ce qu'elle nous apparaît être aujourd'hui la reconstitution d'une époque révolue et fort différente de la nôtre, principalement sous l'angle des grandeurs numériques (hors l'étendue géographique, invariable évidemment). L'autre plaisir de lire Siegfried provient de son don très particulier de détecter des valeurs de signification sociale et politique dans les données factuelles et statistiques les plus sèches : au détour d'une proposition, voici que, soudainement et par surgissement empirique, la grisaille s'éclaire... On se prend alors à penser que le grand professeur peut aussi être un bon écrivain¹, phénomène plutôt rare dans le monde des sciences aujourd'hui dites humaines.

Les questions de religion et de langue² ont une importance comparativement moindre que dans *Le Canada, les deux races*, avons-nous dit. D'un livre à l'autre, les critiques faites au clergé se sont amenuisées, mais pas au point d'avoir disparu. « Unie à une tradition qui vient en droite ligne de la vieille France », précise-t-il, la conception catholique de la vie « comporte, de ce fait, le respect des valeurs démodées un peu partout, mais singulièrement dans le nouveau monde », comme, par exemple, « le sens de la mesure dans l'ambition, argument de raison qui est la négation même de tout l'américanisme ». Par ailleurs, l'Église reste toujours « un facteur essentiel de l'ordre britannique au Canada » comme le démontre une lettre pastorale du cardinal archevêque de Québec, que l'auteur trouve bon de citer largement comme « une admirable leçon de sagesse politique ». Avec une pointe d'ironie, Siegfried associe évêques et ministres fédéraux « (au moins tant que ceux-ci sont au pouvoir) » dans le « programme commun³ » de l'épanouissement d'un sentiment national canadien selon la tradition toujours vivace de Laurier que Siegfried, pour l'avoir rencontré, admirait tellement depuis sa jeunesse.

L'obstination à durer des Canadiens français continue d'impressionner notre auteur : « Je me suis souvent dit qu'il y a au Canada certaines zones où le Canadien français doit finalement remporter : partout où c'est difficile, c'est lui qu'en fin de compte on retrouve⁴. » Entre les Canadiens des deux langues, c'est toujours « un

¹ Comme dans ce passage du chapitre XIII : « Il se peut que le snobisme engloutisse tout vivants des Jonas français dans la baleine britannique » (*ibid.*, p. 188).

² Quelques petits coups de griffe, en passant, sur la lourdeur linguistique des Canadiens : « Leur indignation [des Canadiens anglais], à l'idée qu'il puisse y avoir au Canada une langue autre que l'anglais, provient assurément de la paresse bien connue des Anglo-Saxons quand il s'agit d'apprendre les langues étrangères : 96 p. 100 des Canadiens d'origine britannique ne parlent que l'anglais ! Les chefs de parti eux-mêmes [...] sont tout au plus capables le plus souvent que d'annoncer par courtoisie, quand il le faut absolument, quelques mots d'un français de comédie » (*ibid.*, p. 69) ; quant aux Canadiens français qui, « tout en gardant pour la France un amour de principe, ne réussissent pas à s'y accoutumer », C'est qu'« ils souffrent, bien à tort, d'un complexe d'infériorité, persuadés que leur accent va les désigner à l'ironie des Parisiens » (*ibid.*, p. 180).

³ *Ibid.*, p. 55, 182, 190.

⁴ Par exemple, « sur le sol sans arbres de la prairie, qui ne nécessite pas de défrichement, il ne réussit pas mieux qu'un autre, mais en présence du rocher et de la forêt, là où coule quelque ruisseau qui se froisse aux cailloux, il est à son affaire » (*ibid.*, p. 96).

modus vivendi, sans cordialité ». Et ce qui les sépare, « c'est moins la langue (car les Français parlent anglais) que la religion et surtout la conception générale de la vie ». Cela éclate sur les territoires de leur cohabitation, comme dans la métropole montréalaise.

À cette observation qu'un « Québecquois (sic) est aussi étranger à Toronto qu'à New York », Frank Underhill retournait la remarque. « L'auteur avait oublié de mentionner le fait, plus important peut-être, que le citoyen de Toronto trouve Québec plus étranger que New York ¹. » Du fait de ses origines et de ses voyages, de sa spécialité et de son bilinguisme, Siegfried était particulièrement apte à saisir ces étrangetés réciproques. Il raconte : « Je me rappelle avoir dans la même journée, partagé le breakfast d'une famille canadienne-française à Montréal et le dîner d'une famille canadienne-anglaise à Toronto. Le contraste était aussi éprouvant pour la sensibilité que la différence d'atmosphère de la cloche à plongeur : involontairement on pensait à la formule si dure de Barrès, "les prières qui ne se mêlent pas" ². »

Avec quelque satisfaction amusée, Siegfried aimait citer la boutade d'une source canadienne-française inconnue : « La France est notre mère, et l'Angleterre notre belle-mère. » Siegfried s'était préalablement interrogé : « Dans quelle mesure les Canadiens français sont-ils français ? » À cette question d'un type tocquevillien, Siegfried présente une réponse un peu moins fervente, mais mieux fondée peut-être, que celle du jeune voyageur de 1831 : « Mon impression personnelle est qu'ils le sont authentiquement, par leur physique, qui les distingue nettement des Anglais, et davantage encore par leur allure, la vivacité du regard, l'aisance de la parole. Ils le sont encore par les dons individuels de l'intelligence et de l'expression qui font d'eux, sans préjudice de leurs qualités paysannes, les meilleurs avocats, d'excellents docteurs (appréciés des Anglais eux-mêmes), de brillants adeptes des professions libérales, des hommes politiques remarquablement doués. Dans un groupe mixte, on les reconnaît tout de suite, avant même qu'ils aient parlé, surtout je crois parce que ce ne sont pas des flegmatiques. De tous ces points de vue, le Français de France admettra volontiers qu'ils sont de la famille ³. » Un éloge, en somme, et quel chemin parcouru pendant le siècle séparant l'époque de Tocqueville de celle de Siegfried !

Quelle route, aussi, aura été parcourue dans le domaine de la stabilité constitutionnelle et du statut extérieur de ce groupe ! Tocqueville et probablement son compagnon de voyage n'envisageaient pas d'autre issue hypothétique pour les *Canadiens* que l'impossible indépendance. Le Canada que connaît Siegfried s'est donné un régime fédéral, maintenant confirmé depuis presque trois quarts de siècle. Notre auteur favorise la solution fédéraliste au sens général d'un rejet des

¹ Introduction à André Siegfried, *The Race Question in Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1966, p. 11.

² *Ibid.*, p. 96, 187, 189.

³ *Ibid.*, p. 185, 178-179.

hypothèses du séparatisme ou de l'annexionnisme aux États-Unis. Toutefois, il semble admettre le bien-fondé des politiques autonomistes pour la population canadienne-française, ce qui exige, du reste, une participation active au niveau fédéral. Toutefois, il paraît réticent envers ceux qu'il appelle les « tenants de l'intransigeance française » pour lesquels « la Province¹ constitue le cadre véritable où se puisse développer une action nationale utile » et « reste en somme plus importante que l'organisation fédérale ». Quant au « séparatisme latent² » qu'on pouvait discerner pendant ces années 1930, Siegfried n'y voit certes pas une voie d'avenir. Cet esprit, fin et friand des nuances, se fait, sur ce point, catégorique : « Un Canada français indépendant, c'est une conception visionnaire³. »

Pour qu'un Dominion français séparé soit concevable, il faudrait, « hypothèse improbable, mais néanmoins plausible », que l'élément français devienne la majorité « dans le cadre de la Confédération ». Il reste plus vraisemblable que l'élément français devienne une « minorité croissante ».

Et son influence pourra alors s'exercer « dans le triple sens d'une résistance à la centralisation fédérale, d'une opposition persistante à l'impérialisme, et finalement d'un loyalisme froid, mais solide au lien britannique, par crainte des États-Unis⁴ ». N'est-ce pas, en gros, la politique suivie depuis le dernier demi-siècle, sauf qu'elle fut le fait d'une minorité plutôt stagnante et, de nos jours, clairement décroissante ?

Siegfried, qui a employé jusqu'à la fin de sa vie le vocable de « race », se met tout à coup à parler de la « culture » des Canadiens français. Pour qu'ils « profitent de toute leur chance », ils doivent se montrer « capables de mettre sur pied une culture qui leur soit propre : autrement leur nombre seul, et quand bien même il deviendrait impressionnant, ne peut suffire à leur donner la réalité du pouvoir. Cette culture, on en voit les éléments éventuels : française et catholique par la tradition, américaine par la géographie, anglaise par le cadre de ses institutions ». Mais elle comporte aussi un double handicap : d'abord « la dépendance excessive où elle se trouve à l'égard du clergé, et ce provincialisme qui méconnaît parfois la nécessité d'un lien étroit avec la France ». Un lecteur d'aujourd'hui a déjà soustrait ce que le temps a allégé de ce double handicap. Plus à propos encore pour l'aujourd'hui est la remarque de l'auteur sur l'absence dans cette société de « cette élite collective, qui lui serait nécessaire pour prendre la tête dans les grandes affaires, les sciences et les arts, la création intellectuelle : c'est de prestige, vis-à-vis des Anglais, qu'on aurait besoin⁵ ».

¹ Faut-il rappeler que ce n'est qu'au tournant de 1960 qu'on s'est mis à parler *du Québec*, de l'*État du Québec* ?

² L'auteur sent le besoin de préciser à ses lecteurs de 1937 : « non pas à l'égard de l'Angleterre, l'indépendance intégrale paraissant impossible, mais à l'égard de la Confédération » (p. 193).

³ *Ibid.*, p. 190, 191, 198.

⁴ *Ibid.*, p. 198.

⁵ *Ibid.*, p. 199.

Enfin, ne plus craindre la France qui, elle aussi, a besoin de vivre. Poser aussi, comme principe, que cette culture canadienne-française ne peut s'épanouir seule « sur son terroir américain ». Le clergé n'est pas exempt d'une certaine méfiance qui « fait qu'au moment même où l'on recherche la pensée française, un mouvement de retrait vous en détourne ¹ ». L'écrivain réputé, qui a maintenant franchi le cap de la soixantaine, retrouve sa conviction de jeunesse et prône l'envoi d'étudiants canadiens en France. Il parlait, en 1905, de Paris comme du « centre unique et magnifique de notre civilisation ». C'est maintenant qu'il s'adresse à ses lecteurs canadiens de 1937 : « Il y a pourtant, dans le vieux pays, une source intellectuelle toujours jaillissante, dont le pays plus jeune ne saurait se passer ; il vaut donc la peine, pour le Canada français, de travailler aussi à ce que la France vive ². » Malraux, puis de Gaulle, développeront ce thème dans les années 1960.

Des relations exceptionnelles entre les États-Unis et le Canada, l'auteur de *Puissance internationale* écrivait en tête du chapitre sur cette question : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde rien de semblable. » Formule faussement dubitative pour exprimer une certitude. Cinquante pages plus haut, au sujet du manque d'unité du peuple canadien, il émettait l'hypothèse fataliste qu'« il se peut qu'en fin de compte tout le monde soit américanisé ». Deux perspectives obsédantes chez lui. Entre Canadiens et Américains, « c'est une intimité naturelle, une complète familiarité, comme chez des frères siamois dont la circulation de sang serait commune ». Pourtant deux États distincts, et qui y tiennent, ont pu vivre « un siècle de frictions et de paix ³ ».

Pas étonnant qu'après les dernières guerres coloniales, on ait parfois considéré le projet d'annexion de l'*autre* par le plus fort, ou, à l'inverse, un traité de libre-échange (ou de réciprocité) entre les deux entités théoriquement égales, ce qu'évoque aussi l'auteur ⁴. De telles attirances découlent d'une même configuration géodésique en même temps que de démographies fort inégales ; mais aussi, écrit Siegfried, « c'est une question de montre : quand il est cinq heures de l'après-midi à Londres il est midi à Montréal, mais il est aussi midi à New York. Que faire contre cela » ? La question cruciale pourrait finalement se poser de la façon suivante : « Avec une culture américaine, dont le centre de gravité est hors du Canada, peut-on fonder, de façon durable, une nation canadienne ⁵ ? »

¹ L'auteur donne cet exemple : « Quand l'étudiant canadien de la Sorbonne revient chez lui, il semble parfois qu'on le mette en observation, comme s'il rapportait une maladie contagieuse » (*ibid.*).

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 203. L'auteur cite le titre du livre du célèbre journaliste de Winnipeg, John W. Dafoe, *Peace with Friction for a Century*.

⁴ *Ibid.*, p. 204, 202.

⁵ *Ibid.*, p. 200, 153, 202, 205.

III

[Retour à la table des matières](#)

En 1945, à la fin du plus grand conflit international de l'histoire, et d'où l'américanisme est sorti plus exubérant que jamais, André Siegfried a tenu à venir se rendre compte sur place des changements survenus. Sur place, soit dans les deux vastes pays de l'Amérique du Nord. À son retour, il faisait paraître un recueil de ses articles du *Figaro*¹ publiés entre la libération de Paris (août 1944) et le début de 1946. À cette époque du retour à la paix, ces articles portaient sur les pays qui lui étaient le plus familiers : d'abord et principalement, sur le sien, la France enfin libérée, puis sur les deux grandes démocraties anglo-saxonnes victorieuses, ainsi que sur leur allié, le Canada, qu'il allait visiter une fois de plus, la dernière.

Notre auteur chroniqueur pourra constater jusqu'à quel point le Canada a changé depuis son voyage de 1935. Et combien plus s'imposera désormais le titre qu'il avait donné à son ouvrage de 1937, *...puissance internationale*. D'ailleurs, les huit articles consacrés au Canada vont porter sur un aspect ou l'autre de la toute récente histoire internationale de ce pays. Il est intéressant d'y jeter un coup d'œil² car ils laissent prévoir quelle révision l'auteur fera bientôt subir au texte de l'édition originale de 1937. Le leitmotiv de ces articles est que, tandis que les Canadiens sont devenus à la faveur des événements des dernières années plus américains que jamais, leur présence active sur la scène internationale s'est considérablement élargie et renforcée.

D'Ottawa, en date du 12 août 1945, il résume ainsi ses observations : « Tout cela compte pour faire des Canadiens, non pas au sens politique mais au sens continental du terme, d'authentiques Américains. » Il n'était jamais allé aussi loin. Une page plus bas, en guise de conclusion à cette lettre au *Figaro* : « En fin de compte, le lien avec l'Empire demeure sentimentalement intact, mais le Canada tend à s'éloigner et de l'Angleterre et de l'Europe [...]. Il a pris aussi plus conscience de sa personnalité politique et il sort de cette guerre créancier international, avec une capacité de production considérablement accrue. Sa minime population ne doit pas nous tromper. Tenons plutôt compte de cet immense territoire de dix millions de kilomètres carrés et de cette position clef

¹ Pendant la guerre, Siegfried avait publié deux ouvrages de géographie générale : chez Armand Colin, *Suez, Panama et les routes maritimes mondiales* en 1940, et, chez Gallimard, en 1943, *Vue générale de la Méditerranée*. Il avait aussi donné un *Jules Siegfried : 1837-1922* (Paris, Firmin-Didot, 1942) et *Quelques maximes* (Paris, J. Haumont, 1943).

² L'ensemble de ces articles furent publiés sous le titre *France, Angleterre, États-Unis, Canada* (Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1946). Les huit articles portant sur le Canada comportaient les titres suivants : I. Impressions du Canada (Paris-Londres-Ottawa) ; II. Le Canada dans la guerre ; III. Les Canadiens français et la guerre ; IV. Entre la livre et le dollar ; V. Le passage du Nord-Ouest et la route de l'Alaska ; VI. À la frontière du monde civilisé ; VII. Fermiers 1945 ; VIII. Au carrefour de trois continents.

relevant à la fois de trois grandes civilisations : la française, l'anglaise et l'américaine ¹.

Un article, écrit à Québec le 20 août 1945, portait sur la participation des Canadiens français à la guerre : il contenait certains passages grinçants. Siegfried, qui, auparavant, aimait citer le haut fait d'armes des Canadiens à Vimy pendant l'autre guerre, doit admettre que, cette fois-ci encore, les cousins de sa race ne se sont pas précipités pour courir à la défense de la France, d'ailleurs pas plus leurs leaders locaux que la masse. « La raison est claire, soutient-il : la France a fait la révolution de 1789 ; l'Église canadienne ne l'a pas acceptée. La France apparaît donc comme un pays qu'on aime toujours, mais qu'on désapprouve, et on vous le dit avec une amertume, qu'il faut prendre, je crois, comme une preuve d'amour persistant. » Siegfried trouve, en conclusion, des détours subtils pour ne pas laisser percer un certain ressentiment : « Quand le France et l'Angleterre se disputent, les Canadiens français prennent parti pour la France. Quand l'Angleterre et la France sont du même côté, ils sont un peu embarrassés, car leur réaction antianglaise persiste. Il y a dans tout cela un attachement très profond pour la France éternelle, mais il faut beaucoup de circonlocutions pour en saisir la nature. C'est ce qu'en toute bonne foi j'ai essayé de faire ². »

Sur le chemin du retour se durcissent encore ces impressions déjà fortes. À bord du *Queen Elizabeth*, le 28 septembre, 1945, il écrit : les Canadiens « aiment l'Angleterre, mais je ne suis pas très sûr qu'ils aiment beaucoup les Anglais et, s'ils se méfient parfois des États-Unis, je sais bien qu'ils aiment les Américains. Aimer les Américains, l'expression est mauvaise, car les Canadiens leur sont souvent si semblables qu'ils les considèrent à peine comme des étrangers ». Ce fait n'a d'équivalent nulle part dans le monde. On sent du regret chez le chroniqueur, avertissant ses lecteurs du *Figaro* de ne pas se méprendre : « Canadiens et Américains sont comme des frères, dans une famille nord-américaine dont ni l'Angleterre ni la France ne font partie. » Et la sécurité du Canada dépend des États-Unis. Cela ne change rien au système des loyalismes « car le Canada demeure "The Kingdom of Canada", loyal à Georges VI ». Le principal changement survenu chez les Canadiens est leur conscience nouvelle que « l'isolement ancien du pays est maintenant chose du passé ». Ils s'aperçoivent maintenant qu'ils ont « un voisin, non pas immédiat mais proche, la Russie » et surtout que « la route intercontinentale aérienne, qui pourrait être une route de guerre, traverse leur territoire ». En cas d'éventuel conflit entre leurs deux voisins, le Canada serait « dans une position analogue à celle de la Belgique ³ ».

L'édition augmentée de *Le Canada, puissance internationale*, qui paraîtra en 1947, comporte une refonte complète du chapitre X sur « L'équilibre économique,

¹ *Ibid.*, p. 205, 206.

² *Ibid.*, p. 210, 212.

³ *Ibid.*, p. 237, 238, 239.

financier et monétaire » dont les données d'avant-guerre étaient complètement désuètes, ainsi que l'addition de deux nouveaux chapitres, traitant de la participation canadienne au deuxième conflit mondial et de la position géographique du Canada sur les nouvelles routes internationales. Dans la mesure où notre auteur prend, si l'on peut dire, du champ et de l'altitude, il devient clair que son attention se concentre encore moins sur l'évolution des Canadiens français comme tels. Malgré le grand intérêt de ces pages qui font de Siegfried un des pionniers de ce type d'études, qu'on qualifiera bientôt de géostratégiques, il ne nous est pas loisible d'en fournir ici une analyse même sommaire ¹.

Dans la courte préface qu'il donnait à cette quatrième édition augmentée de 1947, Siegfried disait à son lecteur les raisons d'une révision partielle de son livre, non sans attirer son attention sur le fait que « les traits essentiels de notre première rédaction se révélaient, même après dix années ², durables ³ ». Cette révision « nécessitait une reprise de contact avec l'Amérique du Nord. Grâce à l'amabilité du gouvernement canadien, qui m'a invité à visiter le Dominion au lendemain de la guerre, j'ai pu, en 1945, parcourir le pays d'un bout à l'autre, de Québec à Vancouver et même à Whitehorse (Yukon). J'ai pu respirer de nouveau l'air canadien, me rendre compte de l'immense effort accompli pendant la guerre, de la position nouvelle prise par le Canada, soit en Amérique du Nord, soit dans la Communauté britannique, soit parmi les nations ⁴ ».

Sauf pour les modifications majeures déjà signalées et faisant l'objet de trois nouveaux chapitres, l'auteur s'est contenté de réactualiser son sujet par le simple ajout de quelques lignes ou de quelques pages en finale des autres chapitres. De ces ajouts, plutôt compléments stylistiques de circonstances qu'addenda, il n'y a pas lieu de faire une présentation spéciale. Mais il n'est peut-être pas indifférent de relever trois points d'une insistance particulière. Ainsi, sur l'américanisation encore croissante de la vie canadienne : « Le Canada, dans ces conditions, est devenu, du fait de cette guerre, plus *américain encore*. On peut se demander même s'il n'est pas devenu *surtout américain*, au sens continental de ce terme. Il y a là un *danger éventuel* qu'on ne saurait négliger ⁵ ... »

Une autre redite, davantage significative dans ce contexte plus large, porte sur le rôle international du Canada comme celui d'une espèce de troisième homme ou d'un important facteur d'intervention entre l'Europe et l'Amérique. Il en est

¹ Qu'il suffise de noter l'idée générale que le Canada, « désormais l'un des centres névralgiques de la planète », peut être considéré « comme particulièrement bien placé, mais aussi comme particulièrement menacé » (*Le Canada, puissance internationale*, nouvelle édition de 1947, p. 175, 161).

² Et « quelles années ! », s'exclamait-il dès la première phrase de cette préface.

³ L'auteur se félicite d'avoir correctement prévu l'attitude canadienne pendant la guerre, la collaboration américaine, les relations aériennes intercontinentales, l'industrialisation canadienne.

⁴ *Ibid.*, p. VII, VIII.

⁵ *Ibid.*, p. 253. L'italique est de nous.

question dans l'ajout au chapitre I, présentant ce pays « comme l'intermédiaire nécessaire entre le bloc anglais et le bloc américain, ciment indispensable d'une communauté plus large de langue et de civilisation anglo-saxonnes dans le monde » ; et dans l'ajout au dernier chapitre lorsqu'il parle d'un rôle de liaison qui « est d'autant plus important que le Canada est devenu, en quelques années, l'une des puissances qui comptent dans le monde : C'est ce que nous avons essayé de montrer dans ce livre ¹ ». Ainsi finit l'ouvrage par un dernier rappel du titre que l'auteur lui avait donné.

J'hésite à mentionner une troisième insistance de Siegfried puisqu'il l'exprimait d'une façon hypothétique. Elle porte sur le renversement de la majorité démographique entre les deux groupes linguistiques du Canada. Si, à l'époque de... *deux races* au début du siècle, on pouvait considérer comme plausible cette éventualité, qui pouvait l'être encore, quoique un peu moins au moment de la première édition de... *puissance internationale* à la fin des années 1930, il y a lieu de s'étonner que, dans un article de 1946, puis dans la version définitive de 1947, notre auteur ait recouru à cette hypothèse peu vraisemblable ². Et c'était pour affirmer, chaque fois, que les Canadiens de langue anglaise n'accepteraient pas leur minorisation et passeraient plutôt aux États-Unis par voie de sécession et d'annexion directe. Mais, dans l'utilisation répétée de l'argument, on peut aussi voir l'effet d'un parti pris instinctif et admiratif envers ce que fut l'extraordinaire prouesse nataliste de ce groupe des Français d'Amérique qui, ayant déjà assuré une survie numérique, pourrait avoir, un jour très hypothétique, les moyens de minoriser à nouveau le vainqueur... ? Étant donné ce qu'est devenu le taux d'accroissement naturel des Québécois francophones à la fin des années 1980, on admettra volontiers qu'il était difficile de passer sous silence cette très paradoxale hypothèse.

André Siegfried était âgé de 70 ans lorsqu'il fit son dernier voyage au Canada ³ en 1945. Après l'édition définitive de *Le Canada, puissance internationale*, il ne

¹ *Ibid.*, p. 12, 267.

² Dans *France, Angleterre, États-Unis, Canada*, p. 239 ; et dans la quatrième édition de 1947, p. 98.

³ André Siegfried franchira de nouveau l'Atlantique dix ans plus tard, pour une quinzième traversée. Il passera le semestre d'automne 1955 à l'Université Harvard comme professeur invité, en compagnie de son épouse. Il y traitera, en anglais, de sujets généraux comme « L'esprit du XIX^e et du XX^e siècle : réflexions sur les changements », « L'Europe entre l'Asie et l'Amérique », « La Méditerranée comme mer, comme vie maritime, comme civilisation », etc. L'étudiant Stanley Hoffmann rappelle ce souvenir quelques années plus tard aux membres d'un colloque à Paris à l'occasion du centenaire de sa naissance : « André Siegfried, qui avait toujours son allure de jeune homme, a commencé son cours, le premier qu'il faisait intégralement en anglais [...] en disant "Quand je suis venu pour la première fois aux États-Unis en 1898..." On a vu les étudiants commencer à calculer, se rendre compte qu'ils avaient affaire à un homme de quatre-vingts ans, et il y eut une sorte d'ange qui passa... » Sur l'ambiance particulière du séjour du vieux couple, Hoffmann disait : « C'était très exactement Philémon et Baucis découvrant non pas l'Amérique, qu'ils connaissaient depuis très longtemps, mais une certaine jeunesse américaine. » Un autre ancien élève de Siegfried, Laurence Wylie,

devait plus écrire de longs textes sur le Canada¹. À l'âge de 84 ans, il mourut à Paris en 1959, sans avoir eu connaissance de ce que nous appellerions la Révolution tranquille, qui devait bientôt changer le visage du Québec.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Qu'en aurait-il pensé de cette fameuse Révolution tranquille, qu'il appelait de ses vœux, sans en prévoir le nom et en des termes mesurés qui étaient bien dans sa nature ? — Sans doute beaucoup de bien, et peut-être un peu moins au sujet de la prise de conscience politique d'un destin collectif que de la laïcisation générale, mais dépourvue d'anticléricisme, de la vie publique. Sur l'enjeu de l'indépendance, il aurait probablement gardé une bonne part de sa position de naguère, alors qu'elle lui paraissait un projet visionnaire ou une solution impossible. On l'imagine assez mal attacher le grelot gaullien du « Vive le Québec... libre ! » mais on peut supposer qu'il aurait probablement laissé l'avenir ouvert et avancé des vues assez voisines de celles de Raymond Aron dans leur journal commun, *Le Figaro*, au milieu des années 1960.

Il faut bien se garder d'évaluer l'importance d'auteurs comme Siegfried ou Tocqueville d'après la pertinence immédiate de leurs propos comme justification de nos propres points de vue. Nous n'avons jamais eu, ni eu besoin d'avoir, d'autres médiateurs que nous-mêmes pour nos choix collectifs. L'intérêt des écrits canadiens d'un Siegfried, comme de ceux d'un Tocqueville, est donc ailleurs ou bien antérieur à nos perplexités d'un moment. La découverte du Siegfried de son second livre de 1937 pouvait produire de l'effet chez un étudiant québécois des années 1940, lui qui n'avait eu jusque-là que son Farley-Lamarche² pour situer son peuple dans l'histoire. L'ouvrage qui nous arrivait de Paris comportait cette qualité rare de nous faire nous y reconnaître si bien par les yeux exercés de quelqu'un d'autre. Non seulement un esprit supérieur, après nous avoir regardés en virile sympathie, faisait part de ses observations, mais, au lieu de faire de notre groupe une présentation à la verticale historique, d'emblée il nous situait dans l'époque, à l'horizontale contemporaine. Enfin, nous lisions ce Siegfried seconde manière avec

également de Harvard, a rappelé les arrangements administratifs de son séjour à Harvard. Voir les actes au colloque, *L'Œuvre scientifique d'André Siegfried* (Paris, Fondation des sciences politiques, 1977), p. 67-88 pour le texte de Wylie, et p. 120-124 pour celui de Hoffmann.

¹ Mais outre ses articles et ses cours, il allait, après la guerre, multiplier les conférences devant des auditoires de choix (Centre d'études d'affaires étrangères, Conférencià, Cercle interallié, etc.) jusqu'à celui d'étudiants de Harvard pendant son séjour de *visiting professor* en 1955. Il se faisait propagandiste critique de la nouvelle « puissance internationale » et se donnait du champ, pour ainsi dire, distinguant le Canada qui s'affirmait au sortir de la Deuxième Guerre mondiale de celui qu'il avait connu au début du siècle.

² *Histoire du Canada* (cours supérieur) par Paul-Émile Farley et Gustave Lamarche, le manuel alors en usage dans les classes supérieures du cours classique.

un petit frisson d'orgueil, puisqu'il nous était dit par une autorité reconnue que nous accédions à la puissance internationale...

Au moment où, très jeune, André Siegfried commence à s'intéresser au Canada, ce pays n'existe que depuis une trentaine d'années. Se pose, depuis les origines toute proches, le problème de savoir de quels traits sera faite cette *canadianité* (il n'en a pas forgé le mot) nouvelle et comment elle tiendra. L'ambiance de l'entreprise familiale et l'influence plus directe de son père avaient développé chez le jeune homme un intérêt marqué pour les peuples anglo-saxons, dont le Canada était un cas singulier. Du fait de cet entremêlement disparate, anglo-franco-américain, il s'agissait d'un dossier de grande complexité. De tous les auteurs dont nous avons parlé, Siegfried est bien celui qui a traité le plus de cette *canadianité* qui est, à vrai dire, son vrai sujet. Le Canada, comme phénomène d'ensemble, a une nette primauté d'objet analytique, tandis que la race française et la province de Québec n'en sont qu'une composante essentielle et chère à son cœur. L'aspect fidélité traditionnelle pour la vieille France est certes présent dans le tableau général, mais l'analyste le tient, pour ainsi dire, sous contrôle dans une exposition de plus vastes et froides dimensions. Peut-on supposer qu'à la même époque un Tocqueville aurait suivi une même démarche, pareillement maîtrisée ?

N'oublions pas, non plus, que l'un et l'autre auteur se sont intéressés à nous comme par un intérêt dérivé. Tocqueville, mû par son instinct passionné pour la démocratie, vient aux États-Unis d'Amérique et fait un saut au nord pour faire la découverte d'une vieille France laissée pour compte par l'histoire... ; Siegfried, fasciné au départ par l'expérience des deux grandes démocraties anglo-saxonnes, aborde le Canada aux trois cultures, après la Nouvelle-Zélande et avant l'Afrique du Sud ou les Indes. À sa façon, Siegfried ferme, du moins provisoirement, les grandes questions soulevées par Tocqueville 75 ans plus tôt. Au XX^e siècle, il fait, dans ses livres, du Rameau de Saint-Père mais modernisé et aéré, avec plus d'aise dans la démarche et des moyens relevant de la didactique universitaire plutôt que de la propagande sincère d'une bonne cause.

Les remarques qui précèdent s'appliquent davantage au deuxième livre de 1937 (substantiellement révisé en 1947) qu'à celui de 1906, qui était d'une inspiration ethno-culturelle plus accusée avec une insistance portée aux questions de langue, d'éducation, de religion. *Puissance internationale*, ne reprenant guère cette dynamique sociale interne des *Deux Races*, ne s'est pas trouvé à compenser les limites et les faiblesses d'une première étude, de toute façon, désuète. Dans l'édition révisée de 1947, l'auteur, pas plus que quiconque du reste, n'a su pressentir, au Québec, ce quelque chose de mobile pouvant préluder à une certaine mutation. Les marques d'une vivante tradition française au Québec, manquant encore de spécificité à l'époque, étaient encore trop étroitement rapportées dans son livre au traditionnel rayonnement de la France ou de la civilisation française.

Dans sa version d'après-guerre, l'ouvrage était surtout éclairant sur les perspectives de l'entrée du Canada sur la grande scène internationale après le deuxième conflit mondial. C'est au sujet de ce pays et de quelques autres (l'Australie, l'Inde, le Brésil, le Mexique, etc.) que s'imposera, un temps, la notion de moyenne puissance, quand ce ne fut pas celle de première des petites puissances. Cet âge d'or de la diplomatie canadienne n'allait durer qu'une quinzaine d'années. André Siegfried ne vivrait pas assez longtemps pour voir la relative éclipse de la politique étrangère du Canada. Il n'aura pas eu l'occasion d'une nouvelle Préface pour, peut-être, amenuiser le titre, quelque peu inflationnaire, de *Le Canada, puissance internationale*.

V

[Retour à la table des matières](#)

Dictionnaires et encyclopédies disent habituellement de TOCQUEVILLE (Alexis de) : « Historien et homme politique ». Cette seconde mention est pour le député qui fut ministre pendant six mois ; la première vise l'auteur de *L'Ancien Régime et la Révolution*, semblant oublier *De la démocratie en Amérique*, ouvrage moins historique mais certes non moins important. Pour SIEGFRIED (André) : « Sociologue et économiste », ni l'une ni l'autre mention ne sont exactes¹. Bien que les étiquettes importent moins que les œuvres, nous dirions qu'à partir d'une première formation de géographe, Siegfried fit plutôt œuvre d'essayiste ou, peut-être mieux, de publiciste, friand de sujets politiques généraux et ne se préoccupant pas de se réclamer formellement de telle ou telle discipline. Sa carrière d'enseignant s'étant déroulée à l'École *libre* des sciences politiques, il avait toute latitude d'échapper aux catégories disciplinaires du curriculum universitaire et d'aménager ses cours et conférences comme il l'entendait. Sa collaboration au *Figaro* et ses prestations de conférencier recherché prenaient souvent l'air d'une extension, en pièces détachées, de son enseignement universitaire.

Il était doué d'un extraordinaire sens du concret que la géographie des superficies et des distances, non moins que le recours constant aux données démographiques et économiques de base, lui procurait. Un collègue géographe, Maurice Le Lannou, dira qu'« ainsi contenue, la géographie est proposée comme un garde-fou des sciences humaines » ; mais il n'était pas moins « boudé par la famille [des géographes] comme mal assujetti² ». D'autre part, ses voyages

¹ Dans une « Lettre à un correspondant inconnu », Siegfried s'en est expliqué lui-même : « On me classe souvent comme un économiste. Je me refuse à cette classification [...]. C'est peut-être comme moraliste que je serais le plus fier d'être considéré, sous cette réserve qu'un moraliste n'est pas quelqu'un qui fait de la morale, mais quelqu'un qui discute les conditions de la conduite » (Cité par François Goguel, « En mémoire d'André Siegfried », *Revue française de science politique*, juin 1959, p. 339).

² *L'Œuvre scientifique*, p. 16, 18.

multiples, ses modes d'enquêtes directes et d'interviews¹, bref, sa méthode s'assimilant à celle d'un grand reporter ne lui conféraient pas toujours un prestige correspondant au succès de ses livres et articles, de ses cours et conférences. À cette « sorte de théorie de la psychologie des peuples² » où il se complaisait volontiers, pas plus les historiens que les anthropologues n'accordaient de validité. Véritable instigateur d'une *géographie* électorale, se réclamant dès 1913 de la géographie humaine de Vidal de la Blache³ il verra la *sociologie* électorale de son pays s'édifier plutôt à contre-courant de ses propres prémisses. Ce polygraphe donnait encore l'impression d'être un incorrigible touche-à-tout⁴ qui ne se pliait pas suffisamment à ce qu'on appelle dans les universités la littérature de professeur, dite encore scientifique ou de spécialité. Il lui arrivera même d'être rangé parmi les « vulgarisateurs superficiels⁵ ».

Professeur de renom, écrivain à succès, chroniqueur vedette d'un important journal, professeur au Collège de France et membre de l'Académie française, André Siegfried restait toujours mû depuis sa jeunesse par le principe civique du service, appris d'un père qui le pratiquait. Il concevait sa carrière comme un service, politique justement, à défaut d'avoir été celle d'un homme d'État. Ce fils de famille pourra mener avec brio sans abus une existence de grand bourgeois, tout en prônant des réformes sociales et politiques. Pas du tout révolutionnaire, il accueillait volontiers les projets de réforme sociale, toujours à l'image d'un père ouvert au progrès social et qu'il estimait fort sans se sentir obligé de faire taire son esprit critique à son endroit⁶. Peu de gens savaient que le célèbre professeur,

¹ Maurice Duverger associe, à cet égard, *De la démocratie en Amérique* aux « principaux ouvrages de M. André Siegfried : les contacts humains directs, les conversations, les entretiens – les interviews en un mot – y ont une part beaucoup plus grande que les recherches bibliographiques » (*Méthodes des Sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 1961, p. 252-253). Pour sa part, Frank H. Underhill estime que, si Siegfried avait tenu un journal ou conservé les pièces de ses enquêtes ou interviews, il y aurait matière à un livre aussi fascinant que celui de Pierson sur le voyage de Tocqueville et de Beaumont en Amérique (*op. cit.*, p. 12).

² Selon l'expression de Jean-Baptiste Duroselle, *L'Œuvre scientifique*, p. 10. Voir, en particulier, *L'Âme des peuples*, Paris, Hachette, 1949.

³ « J'ai ainsi tenté de rattacher la politique, non pas exactement à la géographie dans le sens étroit de ce terme, mais à ce que l'école de M. Vidal de la Blache appelle aujourd'hui la géographie humaine » (*Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III^e République*, Paris, Librairie Armand Colin, 2e édition, 1964, p. XXVIII).

⁴ Sa bibliographie contient des ouvrages comme : *Quelques maximes*, *La Fontaine*, *Machiavel français*, *Savoir parler en public*, *Géographie humoristique de Paris*, *Géographie poétique des cinq continents*, *Itinéraires de contagion : épidémies et idéologies*.

⁵ Ainsi par l'auteur de *Nationalism : Mythe and reality* (New York, 1955), Boyd Shafer, parlant des « entertaining guesses of shallow popularizers like Madariaga and Siegfried ». Au moment d'une vérification dans l'édition française, nous avons la surprise de constater que le second nom avait été enlevé ainsi que l'épithète superficiels : « les conjonctures divertissantes de vulgarisateurs, comme Madariaga » (*Le nationalisme*, Paris, Payot, 1964, p. 212).

⁶ Dans *Mes souvenirs de la III^e République*, portant comme sous-titre : *Mon père et son temps* (Éditions du Grand Siècle, 1944), voir au chapitre V, « La personnalité de Jules Siegfried », p. 137-146. L'ouvrage se termine toutefois par deux splendides pages d'anthologie, dans lesquelles

faisant salle comble au Collège de France, avait commencé sa carrière aux universités populaires de Belleville, avec Daniel Halévy, Jean Schlumberger et Jacques Bardoux ¹.

Nous avons déjà présenté le « Monsieur Sciences Po » au chapitre précédent et évoqué l'extraordinaire vénération dont jouissait le grand enseignant de la rue Saint-Guillaume ². Il y régnait, en effet, à la façon d'un modèle inimitable et d'une référence irréfutable. Jean-Jacques Chevallier rappelle un souvenir d'envers du décor des années maigres de 1945-1950. Il s'agit du boyau, ainsi qu'était nommée la salle des professeurs, tant elle était étroite : « Dans cette salle de naguère se pressaient [...] un André Siegfried, un Pierre Renouvin, un Raymond Aron, un Georges Pompidou, pour ne citer qu'eux, en attendant d'être appelés par les appariteurs ; et pendant quelques minutes au moins c'était un lieu parisien de haute tension intellectuelle ³. » Nous avons déjà signalé que, quelques années plus tôt, entre 1944 et 1945, Siegfried avait joué un rôle, non souhaité mais qui fut déterminant, dans la négociation d'un nouveau statut pour l'ancienne École libre des sciences politiques. À la même époque, au moment de la relance du *Figaro* après la guerre, il avait été de bon conseil pour le directeur Pierre Brisson, heureux de s'appuyer sur les autres grandes signatures du journal comme François Mauriac et l'ancien ambassadeur André François-Poncet.

S'il fallait ne citer que deux textes de Siegfried sur lui-même pour mieux comprendre le singulier personnage qu'il était, ou qu'il était devenu, le premier serait très court : « Je suis un Anglo-saxon ⁴. » Le second, un peu plus long quoique abrégé, serait tiré du petit livre de souvenirs consacré à son père : « J'étais professeur, mais il espérait toujours me voir député, songeant par-dessus le marché à me faire entrer dans les affaires [...]. Le contact d'un tel homme était, en fin de compte, démoralisant, parce qu'on avait le sentiment de n'être jamais à la hauteur

un fils révérencieux voit se dérouler, à la façon d'un film en accéléré, la belle et longue carrière de son père : « C'est un cycle de près d'un siècle qui se terminait » (p. 145-146).

¹ « C'est un fait que, dans cette participation, André Siegfried est entré en contact avec un peuple parisien qui n'était pas un peuple bourgeois, un peuple des beaux quartiers [...]. C'est un fait aussi, attesté par Jean Schlumberger, que jusqu'à la fin de sa vie certaines des amitiés qu'André Siegfried avait contractées aux universités populaires avec les habitants de Belleville ont duré et se sont manifestées » (François Goguel, *L'Œuvre scientifique*, p. 116).

² Voir la dernière partie du chapitre précédent, notes 51 à 54. [Édition électronique, chap. 6, IV, notes des paragraphes 1-6, (MB).] Signalons encore que la pièce où se tiennent des conférences spéciales et colloques dans l'édifice de la Fondation nationale des sciences politiques porte le nom de *Salle André-Siegfried*.

³ Jean-Jacques Chevallier était heureux de dire sa gratitude pour sa triple dette personnelle à Siegfried : « Elle a trait à la fois à la connaissance du monde anglo-saxon, à la science politique proprement dite et à la pensée politique à travers la littérature universelle » (*L'Œuvre scientifique*, p. 112, 113).

⁴ Jean-Jacques Chevallier rapportait ainsi les circonstances dans lesquelles cette phrase fut prononcée : « Voilà ma dette envers le spécialiste incontesté, hors de pair, du monde anglo-saxon, qui, plus tard, à certains moments difficiles, disait devant moi – forçant la note pour qu'il n'eût pas d'équivoque : "Je suis un Anglo-saxon" » (*op. cit.*, p. 113).

des ambitions qui vous étaient suggérées. Devant ce tempérament dévorant on se sentait toujours inférieur [...]. C'est à peu près ce que je me disais, âgé de vingt-cinq ans, en visitant Bombay : "Que fais-je ici ? Mon père, à l'âge qui est le mien, fondait une maison de commerce, et je ne suis, moi, qu'un banal globe-trotter !" ¹ »

Mais pourquoi cet homme, qui avait le virus de la vie politique, et qui en avait les moyens a-t-il préféré en définitive, comme il disait, « la volupté de comprendre » à « l'ivresse de l'action » ² ? Le quadruple échec de ses candidatures, à l'époque de sa jeunesse, n'était évidemment pas de bon augure ni d'un suffisant stimulant. Mais il est de très grandes carrières qui ont connu autant de départs décevants, aussi des personnalités tenaces qui se sont accrochées en attendant d'occuper des positions politiques inexpugnables. Quoi qu'il en soit, le plus important *canadologue* de France n'a jamais regretté la carrière qu'il a effectivement menée jusqu'à la fin. Comme il le confiait à un ami, Édouard Bonnefous : « Au fond, c'est très heureux que je n'aie jamais été un parlementaire parce que, avec le caractère assez ouvert de mes idées et de mes opinions, je crois que j'aurais, à certains moments, risqué de douter de mon opinion personnelle et d'être assez séduit par l'opinion de mon adversaire ; or en politique on doit défendre avec passion son opinion, même si l'on n'y croit pas, et cela je n'aurais pu le faire ³. » Modestie ou orgueil ? Ou les deux, alternativement ?

À moindres risques pour la carrière et sa dignité personnelle, un professeur écrivain comme Siegfried a toute liberté de dire ce qu'il pense — quitte à devoir constamment réviser une pensée qui n'est jamais complète, ni totalement exacte, n'engageant finalement que sa propre réputation. L'écrivain Tocqueville avait été combien plus heureux que le député assidu et le ministre éphémère. Sans ses deux grandes œuvres, le député de Valognes et même le ministre des Affaires étrangères sous la II^e République n'auraient probablement pas valu à Tocqueville plus qu'une inscription dans les dictionnaires biographiques, tout au plus quelque note ou référence en bas de page dans une conventionnelle histoire parlementaire de la France.

Étudiant comme auditeur libre à Paris dans les années d'avant-guerre, André Laurendeau suivit les cours de Siegfried au Collège de France, ceux qui, précisément, allaient faire la substance de *Le Canada, puissance internationale*. Il

¹ *Mes Souvenirs*, p. 140-141.

² Citation complète : « Je n'en veux pas aux électeurs qui m'ont laissé le loisir, la joie et la liberté d'esprit de l'étude. La volupté de comprendre me paraît aussi belle que l'ivresse de l'action » (*Tableau des partis en France*, Paris, Grasset, 1930, p. 5). Cette dernière phrase avait été citée en français par Underhill dans sa présentation de *The Race Question in Canada* (p. 5). Voir note 11 de notre introduction. [Édition électronique, introduction, paragraphe « C'est le moment de... », note 2, (MB).]

³ *L'Œuvre scientifique*, p. 61.

rencontra le professeur au moment de la parution du livre et en informa les lecteurs du *Devoir* dont il était correspondant spécial. « Je pense, écrivait-il, qu'il nous a compris dans la large mesure où cela est possible à un témoin désintéressé, moins par l'intuition (qui procède de l'intérieur) que par une série de déductions assez audacieuses. » Il évoquait encore, chez lui « un désir qui emporte tout, celui de *comprendre*, — désir qui semble inspiré plus par le souci de voir clair que par un besoin d'amitié universelle ¹ ». Voilà bien ce qu'est un maître, devait-il penser en écrivant quelques paragraphes plus haut : « Aussi je dirais qu'un contact un peu suivi avec André Siegfried apprend à voyager, et donc à vivre, puisque l'existence ressemble à un perpétuel voyage parmi les hommes ². »

Au sujet de cette œuvre, on entend des témoignages de lecteurs, parfois même canadiens-anglais, tournant autour de cette confidence : « C'est par Siegfried que j'ai appris à comprendre le Canada. » Le premier risque qu'encourent les élites intellectuelles d'un petit groupe culturel, c'est peut-être de penser leur condition collective en un espace-temps restreint, sinon clos. Une espèce de composite contemporain de Siegfried et de Tocqueville serait bien utile pour nous aider à fixer les coordonnées du voyage jusqu'après le tournant de l'an 2000... Un universitaire français se spécialisant dans l'histoire des rapports franco-canadiens, auquel je faisais la remarque que, malgré les grandes retrouvailles franco-québécoises des années 1960, un André Siegfried n'a pas eu de continuateur dans l'université française, me répondit avec un agacement compréhensible : « Pourquoi voulez-vous que ce soit un Français ? » Je compris à temps qu'il n'avait pas tort — non plus que complètement raison.

¹ *Le Devoir*, 13 février 1937.

² *Ibid.* Laurendeau, dans une lettre à ses parents en date du 13 mai 1936, confiait : « Je ne puis le nier, les cours de Siegfried ont exercé sur moi de l'influence [...]. Je suis moins pressé dans *l'intérêt du Canada Français* de prôner l'accession à l'indépendance. Bien entendu, je ne me prononce pas. Je suis trop loin. Et puis, je suis trop sous l'impression des arguments de Siegfried » (cité par Denis Monière, *André Laurendeau et le destin d'un peuple*, Montréal, Québec-Amérique, 1983, p. 91, 92). Monière fait observer : « Les enseignements de Siegfried l'amèneront à réviser en profondeur son analyse du Canada, non seulement en raison des informations originales qu'il en retire mais aussi à cause de la méthode d'analyse qu'il emploie » (*ibid.*).

Lire Siegfried sur le Canada ¹ n'exige pas la même discipline que celle qui est requise pour LIRE les observations de Tocqueville (tout en y mettant de l'ordre) sur la société du Bas-Canada dans le premier tiers du siècle précédent. Tant étaient différents les deux hommes et leur époque, et surtout disparates les conditions de leurs investigations, qu'il faut se garder, en conclusion, de forcer le rapprochement symétrique. Il s'agissait de satisfaire une première curiosité, au sujet de Tocqueville, puis une seconde à propos de Siegfried, à laquelle la première renvoyait. Ils traitaient d'un même sujet, mais qui devenait tout autre entre ces larges intervalles de trois quarts de siècle ou même de plus d'un siècle. On reconnaîtra, enfin, que la nature de leur intérêt, dérivé ou partiel, pour l'aventure historique des Canadiens français n'atténuait pas la qualité de leur engagement personnel envers ce peuple : « notre peuple », ainsi qu'ils l'appelaient encore en des contextes d'identification affectueuse.

Pas plus que son fidèle compagnon, Gustave de Beaumont, Tocqueville n'avait fait de lectures initiatiques avant d'aborder nos rives. Mais le jeune Siegfried, comme celui de la maturité, maîtrisait les pièces importantes du dossier canadien au moment d'entreprendre ses ouvrages synthétiques de 1906 et de 1937. Ses livres deviendront des classiques, traduits et largement diffusés, par contraste avec l'état de dispersion des notes de voyage et de la correspondance de Tocqueville, non destinées à la publication. Autre contraste, tandis que l'aristocrate français empilait, en 1831, de sombres diagnostics dans l'émotion de sa découverte le passionnant, le froid praticien des sciences politiques composait de vastes tableaux tout en sachant manier le scalpel de la critique quand, à ses yeux, les données analytiques le commandaient. Toutefois, chacun à sa façon et dans son époque, l'un et l'autre sont restés d'utiles interprètes, comme savent l'être de perspicaces témoins de bonne foi à des phases cruciales de l'évolution du destin collectif du Canada français.

¹ Pour ne pas allonger indûment ce chapitre, nous nous contenterons de signaler seulement les multiples critiques et réactions qu'avait suscitées la publication de *Le Canada, puissance internationale* en ses deux versions de l'avant et de l'après guerre. L'inventaire du Fonds d'archives de Siegfried fait mention, en cinq pages serrées, de pièces de correspondance ou d'articles de personnalités françaises aussi importantes qu'Albert Demongeon, Georges Duhamel, André Maurois, Bertrand de Jouvenel, etc., de diplomates canadiens comme Philippe Roy, du directeur de l'École des hautes études commerciales de Montréal, Henri Laureys, d'évêques canadiens dont le cardinal Villeneuve, d'historiens comme Gustave Lanctôt, Robert Rumilly, de journalistes comme Edmond Turcotte, Pierre Vigeant et André Roy, d'intellectuels qui, plus tard, allaient se faire un nom dans plusieurs domaines comme Eugene Forsey, Kaye Lamb, F.H. Soward, P.E. Corbett, ou encore au Québec comme le jésuite Jacques Cousineau, ou l'un des maîtres de l'écologie moderne, Pierre Dansereau (portant alors le double prénom de Pierre Mackay), etc.

En guise de conclusion

CONNAÎTRE la pensée de Tocqueville

I

[Retour à la table des matières](#)

Sauf pour une implication personnelle en histoire politique du Canada, l'intérêt de LIRE le chroniqueur Tocqueville sur l'interlude canadien à l'été 1831 n'aurait été finalement que corrélatif du profit plus général à tirer de la lecture de l'ensemble des notes du séjour aux États-Unis, qui allait durer neuf mois et pas seulement deux semaines. « Sauf pour... », mais ce qui était exactement notre cas, ou ce pour quoi cette recherche fut entreprise en vue de satisfaire une forme de curiosité intellectuelle dont nous faisons état dans l'introduction.

La renommée du jeune voyageur de 26 ans allait bientôt éclater avec la publication d'un grand livre sur un autre sujet que le Canada. Depuis lors, Alexis de Tocqueville passe pour être, comme théoricien de la démocratie moderne, l'un des penseurs politiques les plus importants de son siècle. Et ces récentes années, cette pensée a suscité une recrudescence visible d'intérêt.

Le séjour au Canada de Tocqueville et de son compagnon n'ayant pas été suivi d'une étude intégrée et élaborée sur ce sujet, nous avons dû proposer, aux chapitres 2 et 3, une certaine façon de « LIRE Tocqueville sur le Canada ». Nous gardant bien de trop nous engager, nous pouvions toutefois discerner, textes en main, de quels éléments bruts une hypothétique œuvre canadienne de Tocqueville aurait pu être faite... Mais, pour ce qu'elle a été, se présentant comme une enfilade de notes de voyage et de textes circonstanciels, nous ne nous sommes pas interdit de faire une évaluation *critique* de ces pièces détachées sur le Canada (au chapitre 4). D'autre part, par association d'idées nous avons cru bon de prolonger la recherche jusqu'à l'œuvre canadienne plus achevée d'un André Siegfried, que l'historien Frank Underhill a appelé « le Tocqueville du Canada ».

Pour être de bon compte avec ces deux auteurs, de loin les plus importants, il nous a semblé utile d'interroger le discours d'autres voyageurs écrivains de France sur le Canada français, après Tocqueville et avant Siegfried. Toutefois, nous n'avons pas perdu de vue le projet majeur de notre recherche, ainsi qu'en fait foi

l'importance de l'espace que nous avons consacré à Tocqueville par rapport à celui qui fut réservé à Siegfried. Les écrits de certains auteurs considérés au chapitre 5 font quelque peu penser à la manière du jeune voyageur Tocqueville, tandis que d'autres se rapprocheraient plutôt des méthodes d'exposition didactique du professeur Siegfried.

Comme la grande importance de l'œuvre tocquevillienne fut clairement au principe même de toutes ces *curiosités-se-répondant*, il est intéressant, faute d'une impossible conclusion intégrative de tous ses apports, de faire plus ample connaissance avec le Tocqueville du reste de sa vie et, surtout, de son œuvre ultérieure. Nous terminerons donc par une présentation de la pensée politique générale de Tocqueville, histoire de faire mieux connaître le personnage considérable.

En effet, cette pensée est importante, même pour les Canadiens français, pour d'autres raisons que celle de s'être appliquée, un court temps ou de façon épisodique par la suite, à l'intelligence de la situation de cette vieille France nord-américaine découverte, presque par hasard, en 1831... Comme l'écrit l'auteur d'une anthologie récente, Robert Hébert, « Il serait maintenant possible de relire le penseur à partir de ses *canadiana* » (*L'Amérique française devant l'opinion étrangère 1756-1960*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 243).

II

[Retour à la table des matières](#)

La publication de *De la démocratie en Amérique* (1^{ère} partie) en 1835 allait faire d'emblée la célébrité d'Alexis de Tocqueville alors âgé de 30 ans. Un autre vaste ouvrage, *L'Ancien Régime et la Révolution*, publié 21 ans plus tard, lui fera en quelque sorte contrepoids à un moment de sa vie où un deuxième succès ne manquait pas d'opportunité, car l'auteur sortait alors d'une carrière peu éclatante d'homme politique, comme député puis ministre pendant six mois. En plus de ces deux classiques de la littérature politique, l'auteur a laissé un long texte autobiographique et critique, rédigé en 1850, intitulé *Souvenirs* et dont la première page contient la note suivante : « pour moi seul ¹ ». Ce texte, publié tardivement, est indispensable à la compréhension de la pensée politique de Tocqueville.

¹ Dans la série des (Œuvres complètes publiées par Gallimard depuis 1951, *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution* constituent, respectivement, les tomes I et II (chacun d'eux en deux volumes) et le livre des *Souvenirs* forme le tome XII. Les éditions Robert Laffont ont eu l'heureuse idée de publier ces trois ouvrages en un seul livre de leur collection « Bouquins » en 1986 (avec des introductions et notes de Jean-Claude Lamberti et Françoise Mélonio, ainsi qu'une collaboration spéciale de James T. Schleifer, *De la démocratie en Amérique aux États-Unis*). Nous citerons ces trois livres désormais d'après cette édition. La citation de la note de Tocqueville figure à la page 729.

Une analyse même sommaire des pièces fortes de ces trois ouvrages suffirait à faire ressortir l'à-propos d'une pensée encore accordée aux problèmes et sollicitations de l'époque actuelle. Car le premier trait de cette œuvre est peut-être son actualité persistante : « Ses problèmes sont devenus les nôtres », écrit l'un de ses exégètes ; un autre se réjouit de « voir les hypothèses d'un livre vieux de plus d'un siècle s'ajuster aux conclusions des travaux d'aujourd'hui ¹ ». Tocqueville, lui-même, ne se faisait pas d'illusion sur la faible portée de son action politique. Dans sa retraite après le coup d'État du 2 décembre 1851, il écrivait à son cousin et autre grand ami, Louis de Kergorlay : « S'il reste quelque chose de moi en ce monde, ce sera bien bien plus par ce que j'aurai écrit que par ce que j'aurai fait ². » Cet aveu ne contredit pas l'hypothèse toutefois vraisemblable que, pour le jeune Tocqueville, l'œuvre à écrire était comme une préparation à une carrière politique envisagée comme le but prioritaire de sa vie.

Mais cette hypothèse est pour nous d'autant moins évidente que le message général de la *Démocratie* aura été autrement solide et durable que l'action politique qui s'ensuivit. Il y a encore matière à discussion sur l'unicité d'une pensée, qui s'est déployée en deux grandes étapes, point sur lequel nous reviendrons. L'unité profonde de l'œuvre à faire *et* de la vie à vivre ne s'impose peut-être pas à nous, lecteurs contemporains, parce que nous sommes plus attentifs à la première qu'à la seconde. L'image du triptyque, dont se servaient avec bonheur Jean-Jacques Chevallier et André Jardin, évoque bien ce point : « Le jeune sociologue de *La Démocratie en Amérique*, prophète anxieux de l'ère des masses, s'efface devant l'homme politique dont l'action veut infléchir le présent, lequel à son tour fait place à l'historien de *L'Ancien Régime et la Révolution* qui tente de retrouver dans le passé les origines de la France de son temps. » Mais ces trois volets n'ont pas à être opposés puisqu'ils accusent, avant tout, une « unité intérieure profonde ³ », selon les termes de Chevallier et Jardin.

Il en fut de cette grande œuvre comme de tant d'autres : à des phases de succès éclatant et de reconnaissance universelle ont succédé des périodes d'éclipse ou d'oubli partiel. Les deux dernières décennies constituent un des temps forts de la fortune de l'œuvre tocquevillienne, bien que cette reprise de popularité intellectuelle ne manque pas d'être quelque peu ambiguë — nous y reviendrons. L'auteur encaissa la mauvaise comme la bonne fortune, et parfois même avec la lucidité qu'impose un pessimisme obligé, surtout à la fin de sa vie : « Je n'ai point d'enfant qui puisse trouver agréable le petit bruit que peut faire mon nom ; je ne crois guère à la moindre influence que peuvent avoir dans le temps où nous sommes, des écrits de la nature des miens ; ni même aucuns écrits, excepté peut-

¹ Le premier texte est de J.-P. Mayer, responsable du tome V des *Œuvres complètes*, *Voyages en Sicile et aux États-Unis*, p. 13 ; la seconde citation est de Jean-Pierre Peter, dans l'avant-propos à *De la démocratie en Amérique*, Paris, collection 10/18, Union générale d'éditions, 1963, p. 15.

² Lettre datée du 15 décembre 1851. (*Œuvres complètes*, XIII, vol. 2, *Correspondance Tocqueville-Kergorlay*, p. 230.

³ (*Œuvres complètes*, III, vol. 1, *Écrits et discours politiques*, p. 7.

être les mauvais romans ¹... » À une amie des derniers mauvais jours, il écrivait : « ...cette espèce d'isolement intellectuel et moral [qui] me donne souvent le sentiment de la solitude d'une façon plus intense que je ne l'ai ressentie jadis dans les forêts d'Amérique ² ». Les fantasmagories de « Quinze jours dans le désert » (texte I du chapitre 2) l'auraient accompagné jusqu'à ses derniers jours dépressifs.

Pourtant, l'écrivain ne s'interrompait pas. Il produira, en deux volumes, la première partie de *L'Ancien Régime*. Et, s'il avait eu quelques années de vie de plus, il aurait probablement, malgré un état de santé précaire, complété les quatre volumes annoncés. Mais, même à demi achevé, cet ouvrage est, selon un fervent exégète, J.-P. Mayer, « devenu partie intégrante de la civilisation britannique ³, Quant à la *Démocratie*, c'est devenu un cliché d'en parler comme d'un livre américain ⁴, du fait non seulement de son sujet mais de sa constante actualité dans les milieux intellectuels des États-Unis. Pour justifier son choix de l'œuvre de Tocqueville comme *étape* essentielle de la pensée sociologique, Raymond Aron disait sans ambages que c'était « parce que les sociologues, surtout les sociologues français, l'ignorent le plus souvent ». Et, se rapportant à son temps d'étudiant, il rappelait qu'il était « possible de collectionner les diplômes de lettres, de philosophie ou de sociologie sans jamais entendre le nom que ne peut ignorer aucun étudiant d'outre-Atlantique ⁵ ». Comme si Tocqueville avait choisi d'être d'abord « prophète » d'un autre pays ?

Le paradoxe est énorme : l'écrivain politique français, sans doute le plus important du XIX^e, a été adopté par les penseurs politiques des deux démocraties anglo-saxonnes, tandis qu'il recevait, dans son propre pays, une part d'attention plutôt congrue et certes fort inégale. Les explications en sont bien connues aujourd'hui. Elles relèvent tout autant de l'ordre des disciplines scientifiques ⁶, que de celui des classements idéologiques ⁷. C'est sur le tard que des penseurs politiques de France ont sérieusement interpellé l'œuvre de Tocqueville et le

¹ Extrait d'une lettre à Beaumont, à l'époque du Second Empire, cité par J.-P. Mayer, *Alexis Tocqueville*, Paris, Gallimard, 1948, p. 183.

² Extrait d'une lettre à madame Swetchine, *ibid.*, p. 33.

³ J.-P. Mayer, introduction à *L'Ancien Régime et la Révolution*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1964, p. 17.

⁴ Sur ce destin, voir la contribution de James T. Schleifer à l'édition Laffont (« Bouquins »), signalée à la note 1. [Édition électronique, section II de ce même chapitre, premier paragraphe, note 1, (MB).]

⁵ *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 18.

⁶ « Les historiens critiquent l'ampleur des vues et la fragilité de la documentation. Les sociologues, jusqu'à une date récente, mettaient l'accent sur l'économie ou sur le *consensus* social, ils n'imitaient pas Tocqueville et ne cherchaient pas à dégager les traits structurels des sociétés modernes et les espèces possibles de régimes politiques » (*ibid.*, p. 639).

⁷ « Trop libéral pour le parti dont il [Tocqueville] était issu, pas assez enthousiaste des idées nouvelles aux yeux des républicains, il n'a été adopté ni par la droite ni par la gauche, il est demeuré suspect à tous » (*ibid.*, p. 18). Avec une nuance ironique, Aron a aussi écrit : « Tocqueville a probablement, aux yeux des professionnels, le défaut d'écrire bien et de se refuser aux invectives contre le présent comme aux délices du millénarisme » (*ibid.*, p. 639).

bizarre livre d'Antoine Rédier, qui a contribué à la relance dans les années 1920, n'a pas été sans ajouter d'autres raisons de malentendus ¹.

Tocqueville est qualifié d'auteur populaire, depuis la publication récente, en format de poche de la *Démocratie* qui connut un bon départ (9 000 exemplaires en quatre ans), mais n'avait guère dépassé le chiffre de 10 000 du vivant de l'auteur, soit en un quart de siècle. « Mais quels lecteurs ! » s'exclame une présentatrice de l'œuvre qui nous fournit ces chiffres ² : Royer-Collard, Guizot, Chateaubriand, Vigny, Lamartine ; à l'étranger, Metternich (en désaccord, sans doute) aussi bien que Cavour, le roi de Suède aussi bien que l'ex-président des États-Unis, John Quincy Adams. Le chapitre de la critique officielle est encore mieux fourni : la liste couvrirait, par dizaines, des noms de spécialistes passés à l'histoire, allant de Sainte-Beuve à Max Weber. En France et en notre siècle, les œuvres d'Élie Halévy ³ et de Raymond Aron s'inscrivent dans une lignée tocquevillienne ⁴. Nous avons déjà dit commenter pour finir la vogue, teintée d'ambiguïté, des dernières années ⁵.

Né en 1805, l'année d'Austerlitz et de l'anniversaire du sacre de Napoléon I, le troisième fils du comte Hervé de Tocqueville, Alexis, avait 25 ans lorsque éclata à Paris la révolution de 1830, dite des « trois glorieuses » (journées des 27, 28, 29

¹ Antoine Rédier, *Comme disait Monsieur de Tocqueville*, Paris, Librairie académique Perrin 1925. Le professeur britannique, J.-P. Mayer, premier responsable de la publication des *Œuvres complètes*, a dit la dette qu'il devait à ce pionnier des études tocquevilliennes dans la préface à son livre consacré à Tocqueville en 1948 (*op. cit.*, p. 9-10). Il sera de nouveau question de Rédier à la fin de ce chapitre, ce qui aidera à comprendre comment son ouvrage a pu susciter ce que nous appelons des malentendus.

² Françoise Mélonio, édition Laffont (« Bouquins »), p. 397-399.

³ Dont l'œuvre la plus connue est sans doute *L'ère des tyrannies*, Paris, Gallimard, 1938. Sur les apparentements Aron et Tocqueville, voir Stanley Hoffmann dans *Raymond Aron (1905-1983) Histoire et Politique : textes et témoignages*, Paris, Commentaires Julliard, 1985, p. 200-213. (En passant, remarquons qu'Aron est né exactement un siècle après Tocqueville : 1805-1905.) Dans ses *Mémoires*, Aron écrivait : « Je ne crois pas sur parole le Pr Bernard Crick qui me présente non comme un disciple mais comme un égal de Tocqueville » (Paris, Julliard, 1983, p. 732).

⁴ Au sujet de « l'école française de sociologie politique, dont les fondateurs sont Montesquieu et Tocqueville », et après avoir dit qu'« Élie Halévy, à notre époque, appartient à cette tradition », Raymond Aron poursuit : « C'est une école de sociologues peu dogmatiques, intéressés avant tout par la politique, qui, sans méconnaître l'infrastructure sociale, dégagent l'autonomie de l'ordre politique et pensent en libéraux. Probablement suis-je un descendant attardé de cette école » (*op. cit.*, p. 295). En introduction à son ouvrage, Aron avait précisé : « Il ne me paraît pas inutile d'ajouter que je ne dois rien à l'influence de Montesquieu ou de Tocqueville dont je n'ai sérieusement étudié les œuvres qu'au cours des dix dernières années [...] Je suis arrivé à Tocqueville à partir du marxisme, de la philosophie allemande et de l'observation du monde présent » (*ibid.*, p. 21).

⁵ Pour un bilan général, fort bien ordonné, de ce qu'on pourrait appeler l'héritage de l'œuvre tocquevillienne dans les sciences sociales aux États-Unis, voir de Whitney Pope, *Alexis de Tocqueville : his Social and Political Theory*, Beverly Hills, Sage Publications, 1986, p. 11-25. Voir aussi du point de vue de l'histoire sociale, « Reforming Tocqueville » par Ronald G. Walters, *The Tocqueville Review*, IX, 1987-1988, p. 283-292

juillet). Le jeune juge suppléant à Versailles, en même temps et de même façon que son collègue et ami, Gustave de Beaumont, est fort mal à l'aise d'avoir à prêter serment à l'ex-candidat Louis-Philippe d'Orléans, qui était sorti avec succès de cette dernière mêlée¹. En effet, républicains et bonapartistes étaient intervenus, avec les orléanistes plus chanceux, contre la monarchie du drapeau blanc des Bourbons, ou la seule légitimiste depuis la Restauration. Après les deux frères de Louis XVI, Louis XVIII en 1815 et Charles X en 1824, une nouvelle famille royale s'installait donc sur le trône. Les quatre ordonnances du ministre Polignac de Charles X, modifiant le système électoral et restreignant la liberté de la presse, n'avaient rien eu de particulièrement estimable pour le jeune Tocqueville ; mais elles émanaient tout de même du monarque d'un régime légitimiste. Remontant plus loin, rappelons encore que ses parents avaient été emprisonnés sous la Terreur (sa mère ne s'en étant vraiment jamais remise) sous la seule incrimination d'un apparemment à la famille de Malesherbes, l'intrépide avocat de Louis XVI.

Tout cela constituait un lourd héritage, moral et affectif, de réminiscences familiales toujours vivaces. Toutefois le jeune homme, dont l'activité intellectuelle fut précocement autonome, sut s'en distancer en développant sa propre personnalité civique. D'intenses réflexions, alimentées par de nombreuses lectures, eurent tôt fait de le convaincre que le couple liberté politique et égalité des conditions ferait la marque des siècles démocratiques qui commençaient. Comment concilier l'une et l'autre ? Voilà désormais le problème qui donnerait un sens à sa vie personnelle. Désormais, il ne suffira plus de la proclamer hautement devant le monde, comme l'avait fait la Constituante de 1789.

Seule, la République américaine présentait alors ce spectacle d'une société libre arrivant au stade démocratique et, surtout, sans qu'elle n'ait à subir de désastreux sursauts révolutionnaires. Allons y voir d'abord ! D'où le voyage d'études et d'observations en Amérique, l'interlude canadien, etc. *Celui qui cherche...*, telle est bien la première livrée intellectuelle du futur théoricien de la démocratie. Mais il subsistera, chez lui, plus qu'une nuance nostalgique dans sa réprobation intellectuelle d'un monde qui meurt vite, avant qu'un autre, davantage approprié, ne soit en train de prendre sa place. D'ailleurs, *celui qui cherche* cherchera toute sa vie...

Mais il a déjà plus que commencé à trouver. Et la somme de ses trouvailles se trouve consignée dans la première moitié de la *Démocratie* publiée en 1835, trois ans à peine après son retour d'Amérique. Il faut avoir cherché beaucoup pour consigner autant en aussi peu de temps. Ce n'était certes pas le fait d'un homme moyen, non plus que d'un homme portant un nom comme le sien². Dans le texte d'une de ses lettres, Tocqueville a dessiné sa carte de cohérence intérieure entre ses

¹ La présente section vise à étoffer quelque peu le schématisme obligé de l'exposition générale du début du chapitre 1.

² Rappelons seulement qu'Alexis se refusait de porter le titre de comte auquel il avait droit, sans pour autant renier ses origines.

origines aristocratiques et ses convictions démocratiques. S'il est un texte clé sur le sujet, c'est bien celui-là que nous tenons à citer ici malgré sa longueur. Voici comment le jeune auteur, auréolé par la critique dès son premier livre, se décrit à son ami Henri Reeve, déjà présenté (voir le texte XXVII du chapitre 3) :

On veut absolument faire de moi un homme de parti et je ne le suis point. On me donne des passions et je n'ai que des opinions ; ou plutôt, je n'ai qu'une passion, l'amour de la liberté et de la dignité humaine. Toutes les formes gouvernementales ne sont à mes yeux que des moyens plus ou moins parfaits de satisfaire cette sainte et légitime passion de l'homme. On me donne alternativement des préjugés démocratiques ou aristocratiques. J'aurais peut-être eu des uns et des autres, si j'étais né dans un autre siècle, et dans un autre pays. Mais le hasard de ma naissance m'a rendu fort aisé de me défendre des uns et des autres. Je suis venu au monde à la fin d'une longue révolution qui, après avoir détruit l'état ancien, n'avait créé rien de durable. L'aristocratie était déjà morte quand j'ai commencé à vivre et la démocratie n'existait point encore. Mon instinct ne pouvait donc m'entraîner aveuglément ni vers l'une ni vers l'autre.

Et la confiance continue, directe, jusqu'au point où l'épistolier se présente lui-même comme le résultat d'un « équilibre entre le passé et l'avenir » :

J'habitais un pays qui pendant quarante ans avait essayé un peu de tout sans s'arrêter définitivement à rien, je n'étais donc pas facile en fait « illusions politiques. Faisant moi-même partie de l'ancienne aristocratie de ma patrie, je n'avais point de haine ni de jalousie naturelles contre l'aristocratie ; et cette aristocratie étant détruite, je n'avais point non plus d'amour naturel pour elle, car on ne s'attache fortement qu'à ce qui vit. J'en étais assez près pour la bien connaître, assez loin pour la juger sans passion. J'en dirai autant de l'élément démocratique. Aucun souvenir de famille, aucun intérêt personnel ne me donnait une pente naturelle et nécessaire vers la démocratie, mais je n'en avais reçu, pour ma part, nulle injure. Je n'avais aucun motif particulier de l'aimer ou de la haïr, indépendamment de ceux que me fournissait ma raison. En un mot, j'étais si bien en équilibre entre le passé et l'avenir, que je ne me sentais naturellement et instinctivement attiré ni vers l'un ni vers l'autre, et je n'ai pas eu besoin de grands efforts pour jeter des regards tranquilles des deux côtés ¹.

Toute l'hérédité psychologique de Tocqueville est comprise dans cette page. Pour alléger un texte de cette gravité, voici, à propos de sa situation d'*homme de lettres*, le sourire qu'il esquisse à son ami Kergolay dans une lettre en date du 4 septembre 1837 : « Je passais pour un homme bizarre qui, privé de carrière, écrivait pour passer le temps, occupation estimable à tout prendre puisqu'enfin, il vaut encore mieux faire un méchant ouvrage qu'aller voir les filles ². » Pourtant, l'homme n'avait rien d'un joyeux drille et des admirateurs de son œuvre lui trouveront quelque chose de Hamlet ³ et même de Don Quichotte ⁴. A. de Custine fit, en 1841, un portrait plutôt malveillant de cet homme qui « tient du vieillard et

¹ *Œuvres complètes*, VI. *Correspondances anglaises*, vol. 1, p. 37 et s.

² *Œuvres complètes*, XIII, *Correspondance Tocqueville-Kergolay*, vol. 1, p. 472.

³ « About Tocqueville there was more than a trace of Hamlet. He found France, like Denmark a prison » (H. G. Nicholas dans l'introduction à *De la démocratie en Amérique*, Londres, Macmillan, 1961, p. 2).

⁴ « Tocqueville : aussi bien Don Quichotte. Mais qui ne se réfugie pas dans le passé, et lutte en connaissance de cause contre de vrais moulins » (J.-P. Peter, *op. cit.*, p. 17).

de l'enfant¹ », ce qui fait penser à Sainte-Beuve (déjà cité), selon lequel Tocqueville « a commencé à penser avant d'avoir rien appris ». Peut-être que cet homme avait pressenti que sa vie serait brève, bien qu'il n'ait pas cru à sa mort quand elle se fit imminente, rendant même pénible l'assistance de ses proches².

III

[Retour à la table des matières](#)

D'ordinaire, les grandes œuvres présentent peu d'idées, mais centrales, approfondies et reliées, surtout renouvelées. L'homme Tocqueville se retrouve dans son œuvre qui le reflète, mais, à un second degré, comme agrandi ou abstraitement recomposé. Les auteurs qui produisent dans l'angoisse portent le fardeau inhérent à l'écriture des livres nécessaires — leur contribution étant celle de leur lucidité souvent douloureuse en son expression.

La structure de la pensée toquevillienne peut se ramener à la liaison entre cinq éléments centraux : une obsession initiale et, tout le temps dominante, la *révolution* ; deux régimes politiques fondamentaux, l'*aristocratie* ancienne et la *démocratie* nouvelle à inventer ; deux valeurs essentielles, au premier abord contraires, mais qui coexistent jusqu'au point où elles ne s'affirment pas comme contradictoires, la *liberté* et l'*égalité*. (L'auteur laisse au souvenir du lyrisme révolutionnaire le troisième terme de la triade célèbre, la fraternité.) D'un ouvrage à l'autre, d'un texte de circonstance à une correspondance ou à un discours, d'un rapport à un mémoire, la pensée de Tocqueville se déploie et se meut à l'intérieur de cette espèce de pentagone mental. Tous les objets et composantes s'y rapportent : soit à l'un ou à l'autre des cinq angles ou côtés du pentagone, à plus d'un ou à tous, selon la plus ou moins vaste perspective du contexte de la pensée.

Pour plus de rigueur, il faudrait pouvoir considérer, énoncé par énoncé, cette pensée en perpétuel développement et relais d'elle-même, singulièrement dans les trois œuvres, la *Démocratie*, les *Souvenirs* et *L'Ancien Régime*. Seule, une lecture méticuleuse, avec multiples reprises, permettrait d'illustrer comment la pensée chercheuse de l'auteur pointe vers tel angle ou explore tel côté du pentagone. Prenons, comme exemple, le cas de la révolution. La grande originalité de Tocqueville, selon François Furet, est de l'avoir décentrée vers la démocratie³. Au

¹ André Jardin, qui cite ce portrait, semble déplorer qu'il fasse « ressortir l'infantilisme un peu morbide » du modèle (*Alexis de Tocqueville*, Paris, Hachette Littérature, 1984, p. 355).

² Sur tous ces aspects, la médiocre santé de Tocqueville et son « caractère cyclothymique voir l'indispensable ouvrage de Jardin, chapitres XX (vie privée) et XXVIII (derniers jours), particulièrement les pages 356 et 449.

³ « C'est la capacité à opérer abstraitement ce décentrement de la Révolution française par rapport à la marche de l'histoire universelle vers la démocratie qui caractérise l'originalité précoce du génie de Tocqueville. C'est elle qui lui donne cette aptitude exceptionnelle à replacer la

moment de la mise en chantier de la *Démocratie*, Tocqueville avait confié à son ami, Eugène Stoffels, que son « idée qui enchaîne toutes les autres dans un seul réseau »... est de rendre estimable ce régime contre « ceux qui se sont fait une démocratie idéale, rêve brillant, qu'ils croient pouvoir réaliser aisément » et, aussi, contre ceux « pour lesquels le mot de démocratie est synonyme de bouleversements, d'anarchie, de spoliation, de meurtres ¹ ».

C'est moins cette idée de ralliement qui est intéressante, encore qu'elle soit défendue sans prêchi-prêcha, que la logique de sa démonstration. « L'œuvre tout entière, écrit Françoise Mélonio, sera sous le signe de cette foi : la démocratie heureuse existe — rallions-nous à la démocratie ! » Mais comme notre auteur a toujours « une *idée de plus sur la démocratie* ² », le voyage en sa compagnie nous tient en haleine sans jamais aboutir à quelque destination fixe.

Le rapport entre les deux angles, démocratie et aristocratie, exprime la négation symétrique de l'une par l'autre, mais parler de l'une c'est au moins engager l'autre. Dans le cas présent, il n'est guère question de la seconde puisque les colonies américaines n'ont pas eu, contrairement à la France, à éliminer une classe aristocratique, encore qu'elles aient mené une dure révolution de décolonisation, la première des temps modernes et certes l'une des plus spectaculaires de tous les temps. Mais Tocqueville ne s'embarrasse pas de ce fait historique pourtant majeur, qu'il semble considérer comme une espèce de point zéro d'une histoire dont la suite, seule, l'intéresse. Cette question du point de départ des nations est d'une importance capitale pour Tocqueville : il en exprimait les virtualités ou chances au sujet des *Canadiens* qui, eux aussi, n'eurent guère à connaître les structures féodales et aristocratiques.

Les points d'angles de la révolution et de l'aristocratie étant ainsi estompés, l'expérience américaine se déroule principalement au sein du triangle privilégié liberté — démocratie — égalité. Et c'est sur cette aire plus libre que se déploie la vie collective aux États-Unis. Mais attention, selon cette nouvelle figure simplifiée mais non restreinte, chacun des termes est porteur d'une certaine charge d'équivoque. On a souvent critiqué Tocqueville de n'avoir pas défini la démocratie une fois pour toutes. Selon le contexte, elle est ou un régime à opposer à d'autres, ou les conditions propices à son exercice, ou, même, un modèle devenant résultat historique. La liberté n'est pas simple non plus, dès lors qu'on sait qu'il s'agit bien de celle du citoyen, de la liberté civique, qu'il y a lieu d'opposer à l'aristocratie et à la bourgeoise.

Révolution dans un tableau de relations inédit » (« Tocqueville : De la démocratie en Amérique, 1835-1840 », *Dictionnaire des œuvres politiques*, sous la direction de François Chatelet, Olivier Duhamel et Evelynne Pisier, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 823).

¹ Cité par J.-P. Mayer, *op. cit.*, p. 50, 48, 49.

² Cette dernière expression est une paraphrase de Benjamin Constant, qui prétendait avoir sur toute question « une idée de plus qui dérangeait tout » (Françoise Mélonio, édition Laffont (« Bouquins »), p. 21, 37.)

Mais liberté selon les capacités, ou selon les responsabilités ? C'est d'abord une faculté de participation à la vie politique et, selon l'exemplarité américaine, à plusieurs niveaux de la vie sociale. Les difficultés sont encore plus grandes au sujet de l'égalité. D'abord, laquelle, l'initiale, celle des conditions ou la terminale, celle des gratifications ? La première est nécessaire à l'exercice de la liberté pour assurer un mutuel respect. Mais c'est bien la liberté qui doit être considérée comme la valeur originellement la plus décisive, car « qui cherche dans la liberté autre chose qu'elle-même est fait pour servir », écrira-t-il dans une phrase impitoyable de *L'Ancien Régime et la Révolution*.

On pourrait aussi prendre en compte la valeur décentralisation, tellement l'auteur y revient souvent et avec insistance dans plusieurs contextes. Mais la décentralisation est aussi la face administrative de la liberté, ainsi que la vraie et nécessaire *compromission* structurelle d'un régime démocratique, favorisant ainsi doublement les chances de l'égalité qui est, justement, celle des conditions. La décentralisation ne constituerait donc pas le sixième angle du champ hexagonal de la pensée tocquevillienne. On la retrouve plutôt en opérations multiples à l'intérieur de la figure allégée, mais, encore une fois, non rétrécie.

La particularité significative de la démocratie américaine c'est d'être à la fois politique et sociale : politique, par la souveraineté effective, sinon toujours efficace, du peuple ; sociale, par l'égalité des conditions, tout au moins par l'aspiration communément poursuivie à une telle égalité. Ces deux démocraties s'expriment en un rapport bilatéral et interactif. Mais attention, une fois de plus, la relation d'interdépendance entre les deux valeurs ne doit surtout pas faire oublier « ce point fixe » et ce « choix permanent chez lui ; la liberté politique était, à ses yeux, la première des valeurs politiques ¹ ».

Cette conviction intime était si profondément avouée qu'il craignait d'être assimilé aux penseurs libéraux du siècle précédent, de la Révolution ou de son époque. Dans cette même lettre à Eugène Stoffels, citée plus haut, il cherchait visiblement à se dédouaner en se proclamant avec insistance un « libéral *d'une espèce-nouvelle* ² »... Dans la *Démocratie*, Tocqueville montre encore comment les révolutionnaires « s'abandonnaient peu à peu aux instincts naturels que cette même égalité fait naître », et, ainsi, « ils renforçaient et centralisaient le pouvoir central ». Il poursuit en italique pour bien insister sur l'espèce de dilemme pratique que posait la liaison qu'ils établissaient entre la liberté et l'égalité : « *Ils avaient voulu*

¹ Jean-Claude Lamberti, *Tocqueville et les deux démocraties*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 302.

² Texte très fréquemment cité par des commentateurs de Tocqueville mais qui en rappellent rarement le contexte, soit l'explication qu'il en fournit lui-même : « Je professerai un si grand respect de la justice, un sentiment si vrai d'amour de l'ordre et des lois, un attachement si profond et si raisonné pour la morale et les croyances religieuses » (cité par Mayer, *op. cit.*, p. 52). Sur son libéralisme, signalons l'important livre de Roger Boesche, *The Strange Liberalism of Alexis de Tocqueville*, Ithaca, Cornell University Presse, 1987.

être libres pour se faire égaux, et, à mesure que l'égalité s'établissait davantage à l'aide de la liberté, elle leur rendait la liberté plus difficile. »

Après cette espèce d'idée fixe pour conjurer jusqu'au souvenir du péril révolutionnaire, notre auteur obéit à une seconde pression, mais mentale et analytique, dans sa recherche d'un modèle d'oscillations, en sens contraires, de la liberté et de l'égalité, sans qu'elles se neutralisent et encore moins qu'elles s'entre-déchirent. En finale de la seconde Démocratie, celle de 1840, dans le chapitre « Vue générale du sujet », il sent le besoin de rappeler qu'en cette matière rien n'est jamais joué (ni ne peut l'être ?), que l'histoire reste ouverte mais sans plus d'assurance. Le mot de la fin du livre est aussi celui de tous les recommencements possibles puisque la marche vers l'égalité est irrésistible, bien que fort lente : « Les nations de nos jours ne sauraient faire que dans leur sein les conditions ne soient pas égales ; mais il dépend d'elles que l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères ¹. »

Les qualités de la politique jacksonnienne des années 1830, celle du *common man*, Tocqueville les avait bien vues, étiquetées, mises en valeur d'abstraction démocratique après les avoir peintes en chaudes couleurs, comme sait le faire un grand reporter. Mais il ne ménage pas ses avis concernant les dangers, non pas tellement de cette démocratie-là, en avance ou précurseur des autres à venir, mais de toute démocratie par l'attraction même de ses premiers principes : primauté des intérêts immédiats, crainte d'un despotisme de la majorité et de la montée des passions égalitaires, abus des libertés de presse ou d'association, pulsions centralisatrices, etc. D'où la profonde préoccupation de l'auteur de chercher des mécanismes compensateurs et équilibrants : garanties diverses et non seulement constitutionnelles, solidarités associatives, haut degré d'instruction publique, etc. Tocqueville semble s'en remettre aux capacités de son lecteur d'accéder à une logique comparative ², que lui-même ne pousse pas à fond tout au moins en ne fournissant pas les explications formelles qui sont de règle dans les études contemporaines de science politique. Lui-même n'avait-il pas écrit aux premières pages de l'introduction : « Il faut une science politique nouvelle à un monde tout nouveau. »

IV

[Retour à la table des matières](#)

L'homme qui, à Tocqueville en juillet 1850, s'attable pour rédiger des *Souvenirs*, n'a que 45 ans. Quand il s'était lancé dans la carrière politique, nous

¹ Édition Laffont (« Bouquins »), p. 659.

² Ce que des théoriciens de la sociologie politique ne manquent pas de faire ; voir le sommaire qu'en fait Whitney Pope, (*op. cit.*, p. 32-76, et p. 138) et selon des logiques illustrées par des figures géométriques (p. 60, 61, 67, 70, 75).

savons qu'il jouissait d'une célébrité comme écrivain penseur depuis l'âge de 30 ans. Depuis ce temps, en proie à la pressante tentation de l'action, l'homme s'était quelque peu dispersé. Conséquemment, la suite annoncée de la *Démocratie* n'était parue qu'en 1840. Après la Révolution de février 1848, qu'il avait lui-même prédite le mois précédent, il avait conservé son mandat de député, participé même à l'élaboration de la nouvelle constitution, voté aux présidentielles subséquentes, certes pour le mauvais candidat (Cavaignac), mais s'était vu quand même confier le ministère des Affaires extérieures¹ dans le cabinet Odilon Barrot². Il y demeura une demi-année, de juin à octobre 1849, alors qu'il fut contraint de donner sa démission.

Ses *Souvenirs*, dont il entreprend la rédaction à l'été 1850, resteront inachevés. Au moment du coup d'État du prince président Louis-Napoléon Bonaparte le 2 décembre 1851, il sera du nombre des députés protestataires ; il sera arrêté, puis relâché³. C'est la fin de sa carrière politique. Mais c'est aussi la chance d'une autre grande œuvre, en incubation depuis longtemps, *L'Ancien Régime et la Révolution*, dont une première partie fut publiée en 1856, trois ans avant qu'une mort prématurée n'empêche le parachèvement de l'ouvrage.

Bien que restés privés et incomplets, les *Souvenirs* sont l'autre document important pour CONNAÎTRE Tocqueville. Il avait fait plus que tâter de la politique : il s'y était engouffré pendant une dizaine d'années et avait connu, à la fin, la responsabilité d'un grand ministère. Ce texte d'une couple de cents pages contient la version d'un témoin privilégié de la Révolution de 1848, ainsi que son jugement sur les causes et sur le « caractère socialiste de la nouvelle révolution » ; puis ses réflexions sur ce qu'il doit faire et ses résolutions, avec le récit de ses activités sous la Constituante et, finalement, les remarques sur son rôle aux Affaires extérieures, où il n'était entré « qu'avec beaucoup de crainte⁴ ». L'intérêt du document le range avec les deux grandes œuvres auxquelles il fournit un lien explicatif. Dans la perspective de la totalité d'une existence, c'est encore plus évident peut-être. Car si le jeune auteur de la *Démocratie* préparait avec ferveur sa carrière politique, l'auteur plus mûr de *L'Ancien Régime*, s'en étant plus ou moins librement détourné, employait ses dernières années à une grande fresque de critique historique sur son propre pays, fresque qui, quoique imposante, devait rester malheureusement inachevée.

¹ Alors qu'il aspirait au ministère de l'Instruction publique. Voir Jardin, *op. cit.*, p. 405 et s.

² On reproche parfois à Tocqueville d'avoir été ministre de Napoléon III ou de l'Empereur. Il servit comme ministre d'une République sous le président Louis-Napoléon Bonaparte, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il s'opposera au coup d'État du 2 décembre 1851 avant de se retirer finalement de la politique.

³ Dans *L'histoire d'un crime*, Victor Hugo fait deux fois allusion à l'arrestation de Tocqueville (voir Jardin, *op. cit.*, p. 436-437).

⁴ Édition Laffont (« Bouquins »), p. 862. Les *Souvenirs*, que cette édition reproduit au complet avec quatre appendices, sont précédés d'une introduction de Jean-Claude Lamberti.

Nous reviendrons sur cette extraordinaire confrontation de l'homme avec son grand sujet, la Révolution. Les *Souvenirs* ne devaient être qu'un délassement, au sens qu'il les écrivit au fil de la plume, à la façon d'un journal différé de ses dernières années fort chargées. Mais le document contient des témoignages uniques, en particulier sur les hommes et le grand événement de février 1848, et sur bien d'autres sujets, y compris sur l'auteur lui-même, comme ce passage fameux sur son antidogmatisme de pensée qui ouvre la deuxième partie : « Je hais pour ma part, ces systèmes absolus qui font dépendre tous les événements de l'Histoire de grandes causes premières, se liant les unes aux autres par une chaîne fatale, et qui suppriment, pour ainsi dire, les hommes de l'histoire du genre humain. Je les trouve étroits dans leur prétendue grandeur, et faux sous leur air de vérité mathématique... » Écourtons la diatribe en nous demandant plutôt quelle espèce de politicien pouvait bien avoir été M. Alexis de Tocqueville, député de Valognes.

Arrêtons-nous d'abord à cette vocation politique qui n'avait pas été l'objet d'un choix mais l'exécution, à point nommé, d'un programme de vie. Rappelons que dès l'âge de 24 ans, deux années avant leur voyage en Amérique, il avait enjoint son ami Beaumont, selon une formule déjà citée, à préparer, avec lui, « l'homme politique qu'il faut faire en nous ». Le biographe André Jardin a bien traité de cette « sorte de dialogue secret entre lui et la France ¹ ». Il est intéressant de suivre les différentes facettes du stage pratique que s'imposait le député de Valognes, au niveau local de sa Normandie natale aussi bien qu'à celui des grandes affaires centralisées à Paris ; de le voir évoluer sur des questions importantes telles que l'Algérie des commencements de la colonisation ou le problème de la liberté de l'enseignement, avant qu'il n'accède lui-même à des responsabilités ministérielles après la révolution de 1848.

S'il s'était vu volontiers à la tête d'un nouveau parti, il devra plus prosaïquement agir dans le cadre des partis en place, en l'occurrence dans la « réunion Barrot », assemblage assez hétéroclite d'une gauche dynastique au sein de laquelle il avait espéré jouer le rôle d'inspirateur. Il ne sera jamais à l'aise dans « ce misérable monde parlementaire, » dont la médiocrité l'offusquait et qu'il ne saura pas taire suffisamment. Cette faune piaffante était bien plus redoutable que les collègues sans prétention du Conseil général, plus bousculante que la belle société des salons parisiens davantage familière, ou encore que les Messieurs des académies qui lui avaient ouvert leurs portes.

« Ce ne fut pas un grand député », écrit Françoise Mélonio en une forte page synthétique qui vaut d'être reproduite ici de préférence aux témoignages obliques

¹ « L'analyse de son moi ne se distinguait guère, chez lui, du modelage opéré sur les personnes de son rang par l'histoire du pays depuis la Révolution [...]. En fait, un mélange indiscernable dans son être intime d'ambition personnelle et de morale aristocratique, inspirée ou héritée des grandes existences du passé » (Jardin, *op. cit.*, p. 267).

de contemporains comme Custine ou Rémusat ¹. « Soucieux de "poser son derrière à gauche" pour complaire à ses électeurs bas-normands, il refusa de s'inféoder à ces "réunions" sans mot d'ordre pourtant ni discipline de parti qui structuraient alors la Chambre. Mais n'est pas qui veut et à tout âge l'homme du recours ; il était trop myope pour entrer dans la camaraderie parlementaire, trop fier donc trop sec, ce qui inspirera à Henri Heine une comparaison cruelle : dans la "vinaigrette" parlementaire Tocqueville-Beaumont, Beaumont c'est l'huile onctueuse, et Tocqueville... le vinaigre. Mais dépassons l'anecdote : plus que son physique, sa voix faible, son teint jaune ou sa main molle, ce sont ses conceptions politiques qui privèrent Tocqueville d'un grand destin. L'art du législateur consiste selon lui [...] à organiser les institutions pour que les passions soient canalisées et que les hommes s'éduquent peu à peu à la liberté. C'est l'art du compromis avec la force des choses, l'art aussi de la modération. Mais comment réussir à la tribune par le seul appel à la raison, en se refusant les facilités du sentiment ? Quels grands hommes sont toujours modérés ? [...]. Être aussi immodérément modéré, passe encore si c'est pour agir. Mais Tocqueville bien souvent se contente de chercher, comme il a dit lui-même, la "péroraison noble" et de se réfugier dans les grands principes ². » Bref, l'écrivain possédait plus de brio, était plus apte à persuader que le député.

Ces observations soulèvent la question, posée depuis Platon, du Sage en politique ou du Roi-philosophe, ou plus généralement du rôle des intellectuels en politique. Tocqueville le ministre n'a guère été plus heureux que le député de Valognes. Le théoricien du jacobinisme, Augustin Cochin, déplorait que « ce grand penseur, ce grand écrivain » n'ait même « pas été un ministre utile ³ ». Il oublie toutefois de préciser qu'il n'avait eu qu'une petite demi-année pour se faire valoir, en face de dossiers hérités de ses prédécesseurs et dans l'ambiance peu stable d'une période postrévolutionnaire. Quoi qu'il en soit, son départ du ministère et une nouvelle détérioration de sa santé furent à l'origine de la décision d'écrire les *Souvenirs*. Il lui fallait faire le point sur sa vie tout en l'employant mieux qu'en politique dite active, et qui ne laissait pas d'être plutôt confondante qu'autre chose sous cette II^e République assez agitée.

Quand se produisit le coup d'État du 2 décembre 1851, il était, semble-t-il, déjà gagné à l'idée d'abandonner définitivement la vie politique afin de se consacrer à l'édification de sa seconde grande œuvre, celle que, précisément, les récents événements le pressaient encore plus d'entreprendre. Mais sous le titre double de *L'Ancien Régime et la Révolution*, c'est bien de cette dernière qu'il s'agit, car c'est toujours la même Révolution qui recommence, avait-il noté dans les *Souvenirs* à propos de février 1848. L'hypothèse positive ou optimiste semblant maintenant

¹ Témoignages cités par Jardin, *op. cit.*, p. 355.

² Édition Laffont (« Bouquins »), p. 402-403. André Jardin parle de « l'aigreur jalouse » qui animait Tocqueville envers de grands rhéteurs comme Lamartine et Montalambert. « Il n'avait point ce don : il analysait avec une logique un peu abstraite le problème qu'il traitait mais n'imposait pas sa parole trop austère à l'attention de la Chambre » (*op. cit.*, p. 369).

³ Cité, Jardin, *op. cit.*, p. 425.

exclue, il se demande : « *Ne devons-nous aboutir tout simplement qu'à cette anarchie intermittente, chronique et incurable maladie bien connue des vieux peuples ?* Quant à moi [...], je suis fatigué de prendre successivement pour le rivage des vapeurs trompeuses et je me demande souvent si cette terre ferme que nous cherchons depuis si longtemps, existe en effet, ou si notre destinée n'est pas, plutôt, de battre éternellement la mer. » À l'ami Eugène Stoffels, il avait de même confié auparavant (le 28 avril 1850) : « Ce qui est clair pour moi, c'est qu'on s'est trompé, depuis soixante ans en croyant voir le *bout* de la Révolution ¹. »

Il s'ancrera dans la conviction que le temps est venu pour lui de voir plus large, et surtout plus profondément, dans la recherche des causes d'un phénomène qui n'en finit pas de se reproduire. Il écrira, car c'est ce qui lui réussit le mieux et ce qu'il préfère, peut-être. À l'ardent théoricien de la pratique de la démocratie dans les années de jeunesse, succédera, après toutes ces années d'insatisfaction dans l'action, le critique de la *fatalité* de la révolution en ces années, maintenant arrivées, de la maturité, mais sans qu'il ne sache que ce seront ses dernières.

V

[Retour à la table des matières](#)

La rédaction de *L'Ancien Régime et la Révolution*, dont la première partie sera publiée en 1856, ne constituait pas le programme d'un homme politique en retraite anticipée, mais l'exécution d'un projet ferme qu'il avait nourri dès sa trentaine, sitôt qu'était parue la première partie de *De la démocratie en Amérique*. À la suggestion du philosophe anglais, John Stuart Mill, il avait donné l'année suivante, en 1836, à la *London and Westminster Review*, un essai ² sur l'« État social et politique de la France avant et depuis 1789 ». L'article se terminait par l'énumération des prochains sujets à traiter, mais il n'eut pas de suite, l'auteur étant accaparé par la rédaction de la deuxième *Démocratie* et se trouvant, en outre, distrait par les premières approches d'une carrière politique. *L'Ancien Régime* ne procédait pas que de ce schéma initial de 1836, mais aussi de fragments écrits d'un livre portant spécifiquement sur la Révolution, auquel il pensait depuis un certain temps.

L'Ancien Régime et la Révolution fut publié presque en même temps en Angleterre, de nouveau grâce à une traduction de Henry Reeve, qui avait été responsable de la version anglaise de *De la démocratie* 20 ans plus tôt. À sa façon, *L'Ancien Régime* était aussi un livre anglais ³ autant que la *Démocratie* avait été

¹ Cité par J.-P. Mayer, *op. cit.*, p. 123.

² Ce texte est reproduit au complet dans l'édition Laffont (« Bouquins »), p. 921-946.

³ J.-P. Mayer, Introduction à *L'Ancien Régime et la Révolution* (« Idées »), p. 23. Mayer mentionne quelques lignes plus loin les noms de *scholars* anglais qui avaient subi l'influence de l'ouvrage ou en avaient parlé en termes élogieux : en plus de John Stuart Mill, Dicey, Vinogradoff, Tawney, Maitland, Acton, etc.

considéré comme un livre américain. En 1857, Tocqueville fit un dernier séjour en Angleterre afin de consulter des archives sur l'histoire de la Révolution. Pour son retour, l'Amirauté britannique lui fera même la grande politesse de mettre à sa disposition, en forme d'hommage, un petit navire de sa flotte de guerre ¹.

L'œuvre de Tocqueville s'est trouvée en bonne place au moment des célébrations par les intellectuels du bicentenaire de 1789. Mais, la veille encore, il n'en était pas de même dans les milieux universitaires ². Observons d'abord que Tocqueville n'a jamais prétendu raconter l'histoire, mais faire plutôt des considérations actuelles sur l'histoire ou à partir d'elle. Il est presque seul de cette classe, ce qui le rend doublement intéressant. « Le lien de Tocqueville avec l'histoire, écrit François Furet, un des efficaces responsables de la réactualisation de l'œuvre, n'est pas fait du goût du passé, mais de sa sensibilité au présent ³. » Si la *Démocratie*, par sa substance, faisait penser aux démonstrations politiques de *De l'esprit des lois*, *L'Ancien Régime et la Révolution* est plutôt de la veine des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Dans les deux cas, la filiation à Montesquieu s'impose bien que Tocqueville, qui le cite parfois, n'en ait pas parlé en ces termes.

Le fait que Tocqueville ait suivi, à l'âge de 20 ans, les cours de Guizot ⁴, ne permet pas d'inférer quelque apparemment. Et encore moins avec les historiens de la Révolution ou les hommes politiques provisoirement historiens comme Lamartine avec son *Histoire des Girondins*, dont il connaissait bien les œuvres. Jean-Claude Lamberti lui donne raison d'avoir évité ces influences, en voulant « échapper aux représentations idéologiques charriées par les divers historiens de la Révolution », et d'être allé « lui-même à la recherche des archives ⁵ ». Se situant sur le plan de l'interprétation sociologique, Tocqueville reste tout de même assez *historien* pour contrôler les sources, celles des autres comme les siennes. Il ne lui

¹ Le débarquement à Cherbourg se fit, selon André Jardin, « au grand ébahissement des indigènes » (*op. cit.*, p. 489).

² « J'atteste qu'il n'y a pas si longtemps on pouvait suivre dans l'enseignement supérieur force cours sur la Révolution française, dispensés par les plus éminents maîtres, sans jamais entendre parler de *L'Ancien Régime et la Révolution* » (Jean-François Revel, « Tocqueville pour tous les temps », *Le Point*, n° 622, 20 août 1984, p. 63-64). À rapprocher du témoignage de Raymond Aron au sujet de *De la démocratie en Amérique*, cité plus haut aux notes 10 et 11. [Édition électronique, voir plus haut,

³ *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard Folio/Histoire, 1978, p. 209. D'une comparaison avec Michelet, Furet conclut : « Il écrit une *autre* histoire de la Révolution, fondée sur une critique de l'idéologie révolutionnaire et de ce qui constitue à ses yeux l'illusion de la Révolution française sur elle-même » (*op. cit.*, p. 32).

⁴ Furet évoque, entre Guizot (l'ainé de 18 ans) et Tocqueville, « un dialogue intellectuel et politique à la fois complice et hostile, extrêmement révélateur des ambiguïtés du libéralisme français dans la première moitié du XIX^e siècle » (*ibid.*, p. 214). Il est peut-être à-propos de rappeler la parution d'un livre récent de Pierre Rosanvallon, *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985.

⁵ Édition Laffont (« Bouquins »), p. 901.

est pas arrivé, comme à Marx, de se « laisser piéger par l'idéologie jacobine ¹ », encore que des historiens qui auraient accepté de lui faire obédience aient pu le prendre en défaut sur des points d'interprétation ou sur des faits déterminés ². Fernand Braudel, pour sa part, voyait dans la méthode tocquevillienne de remonter aux époques éloignées de l'Ancien Régime une illustration de cette histoire des temps longs, l'intelligence qui s'impose dans l'explication d'un phénomène d'une aussi grande signification que la Révolution française ³.

À lire, bout à bout et selon l'ordre chronologique, les trois ouvrages de Tocqueville, on ne peut s'empêcher de constater la totale unité de l'œuvre entre les pôles extrêmes de l'individualisme et du despotisme. La chronique rétrospective des *Souvenirs* liait, au centre, les deux œuvres théoriques. De ces dernières, on pourrait tenter l'articulation suivante : 1° les conditions de la démocratie à retrouver ailleurs, là où elle existe (dans l'ouvrage de 1835, complété en 1840) ; 2° les entraves à faire sauter pour qu'elle devienne possible sans la révolution auto-productrice d'elle-même, cycle dans lequel la France s'enlise depuis 1789 (dans l'ouvrage de 1856, mais démunie d'une seconde moitié prévue). En considérant cette liaison, l'on peut même supposer qu'en séquence strictement logique, l'ouvrage sur la Révolution aurait peut-être dû venir en premier, au sens où il serait davantage logique d'exposer un problème avant de proposer la solution ou les conditions d'une solution... Quoi qu'il en soit, la vie de Tocqueville ayant été ce qu'elle fut en réaction à des événements précis se produisant dans son pays, on retrouve tout de même dans son œuvre la caractéristique, déjà dite, d'une pensée circulaire, mais toujours ouverte sur l'Histoire se faisant...

Il est plus aisé de donner une idée de l'économie générale de l'ouvrage de 1856 qu'on ne pouvait le faire pour la *Démocratie*, pour cette autre raison qu'il s'agit d'un texte deux fois plus court. La composition de *L'Ancien Régime et la Révolution* est plus simple, s'articulant en trois parties. Le livre I tente de définir la signification et la portée du phénomène en question, la Révolution : accélération d'un mouvement alors présent dans toute l'Europe, et non pas simple mutation. C'est toutefois en France et non ailleurs qu'elle s'est produite. À partir de cette dynamique socio-historique générale, l'auteur passe à l'examen du cas français mais posé en termes d'explication sociologique. La recherche des causes spécifiques remonte à un passé ancien et général : tel est l'objet du livre II. Le dernier livre est consacré à l'étude des causes récentes et particulières, qu'on dirait aujourd'hui conjoncturelles. L'ensemble se présente comme une espèce de radiographie socio-politique de la France d'avant 1789 où apparaissent divers facteurs de déséquilibre, des disproportionnalités, des inadéquations et même des superfluités nuisibles. Mais, s'il y avait une lointaine source commune des

¹ *Ibid.*, p. 919.

² Pour les critiques de Georges Lefèbvre et de François Furet, *ibid.*, p. 901 ; pour celles d'André Jardin, *op. cit.*, p. 491.

³ Braudel a écrit une introduction aux *Souvenirs*, publié dans la collection Folio, Paris, Gallimard, 1983.

lacunes et des maux relevés, elle serait bien celle d'une société encore toute informée de féodalité. Aux premiers interlocuteurs canadiens de 1831, Tocqueville (ou son compagnon) ne commençait-il pas par poser la question synthétique sur « les restes du système féodal » (texte IV du chap. 2).

Cette réminiscence de lecture introduit le thème majeur de la centralisation administrative, sur lequel il faut s'arrêter un instant avant de tenter de conclure brièvement sur le sens de la Révolution elle-même. En langage actuel, on pourrait dire de la thèse de Tocqueville qu'elle était *révisionniste* de l'idée reçue que la centralisation avait été l'œuvre de la Révolution, le Consulat et l'Empire l'ayant relancée et renforcée après coup. C'est inexact, soutient Tocqueville : non seulement, il s'agit d'une création de l'Ancien régime, mais la centralisation est l'une des principales causes structurelles de la Révolution elle-même. Il le démontre dans un passage clé de l'argumentation : « Comment la centralisation avait pu s'introduire ainsi au milieu des anciens pouvoirs et les supplanter sans les détruire » (chap. V, Livre II). Au titre des causes immédiates, il fait encore le diagnostic des positions sociales paradoxales de ses compatriotes : « Comment les Français ont voulu des réformes avant de vouloir des libertés » (chap. III, Livre III).

Ces perspectives novatrices, qui ont surpris les premiers lecteurs de l'ouvrage, sont devenues d'une utilisation courante en sociologie politique et administrative. Entre autres critiques, l'historien François Furet en accorde le crédit à l'auteur. « En suivant Tocqueville, j'ai essayé de montrer dans mes livres que le produit le plus stable et achevé de la Révolution, c'est finalement l'État administratif centralisé qu'aucun régime depuis 1789, aucune des révolutions du siècle dernier n'ont jamais mis en question ¹. »

Il faudrait peut-être rappeler ici la figure géométrique du pentagone, utilisée plus haut, pour suivre la pensée tocquevillienne qui aborde et développe le fait révolutionnaire dans sa globalité, en incluant ses causes. Et l'on verrait la similitude entre certains passages de la *Démocratie* et de *L'Ancien Régime* au point qu'on pourrait les transférer d'un livre à l'autre ². Unité de l'œuvre, ainsi qu'il a été dit abstraitement ; peut-être conviendrait-il de parler, aussi et plus profondément, du grand dessein unifié d'une vie ?

Voyons encore sa sympathie pour les premiers révolutionnaires de 1789, lui qui aura la dent dure ³ pour ceux de 1848. Une vive admiration n'est pas écrasée

¹ « La Révolution a deux cents ans : entretien avec François Furet », *Historama*, n° 58, décembre 1988. Devant un public non spécialisé encore plus large, l'auteur avait parlé dans le même sens à l'émission « Apostrophes » dans les dernières semaines de 1988.

² Ce que fait Lamberti pour illustrer le propos (Édition Laffont (« Bouquins »), p. 911).

³ Rappelons ce passage des *Souvenirs* exprimant un très dur jugement sur les résultats des élections : « Il y a eu des révolutionnaires plus méchants que ceux de 1848, mais je ne pense pas

par l'ampleur du désenchantement : « Je ne crois pas qu'à aucun moment de l'histoire on ait vu, sur aucun point de la terre, un pareil nombre d'hommes, si sincèrement passionnés pour le bien public, si réellement oublieux de leurs intérêts, si absorbés dans la contemplation d'un grand dessein, si résolus à y hasarder tout ce que les hommes ont de plus cher dans la vie et à faire effort sur eux-mêmes pour s'élever au-dessus des petites passions de leur cœur¹. » Mais pourquoi une telle classe d'hommes n'a-t-elle pas su rester libre, a fait plutôt la Terreur en dévoyant la Révolution démocratique elle-même ? Question perpétuellement soulevée...

Ailleurs, Tocqueville revient sur la foi en la liberté, sur cette « sorte de religion nouvelle » des révolutionnaires : « Il leur restait du moins une croyance admirable qui nous manque : ils croyaient en eux-mêmes. Ils ne doutaient pas de la perfectibilité, de la puissance de l'homme [...]. Ils mettaient dans leur propre force cette confiance orgueilleuse qui mène souvent à l'erreur, mais sans laquelle un peuple n'est capable que de servir ; ils ne doutaient point qu'ils ne fussent appelés à transformer la société et à régénérer notre espèce » (Chap. 3 du Livre III). Ce messianisme, même tâté édulcoré, n'est-ce pas la première valeur signifiante de la pulsion révolutionnaire et, à ce titre, n'est-il pas aussi estimable que dangereux ? Ici encore, mythe et tradition révolutionnaires ne flottent pas dans le vide social : dans des écrits inachevés, Tocqueville les présentait comme un autre effet de la même centralisation administrative.

Il serait toutefois hasardeux de spéculer sur les possibles lignes directrices de l'éventuel volume II, que l'auteur avait projeté d'intituler *La Révolution*. Sa théorie de la centralisation ininterrompue pendant des siècles rejoignait déjà des remarques terminales de la *Démocratie*. Mais la ligne, plus tourmentée, de l'*esprit* révolutionnaire en réaction contre cette centralisation, aurait-elle fini par prendre le dessus en deçà de l'explosion révolutionnaire ? À maints passages l'on sent bien que, sous le sociologue des dynamiques de système ou des virtualités de structures, le psychologue social, et pas seulement celui de « l'esprit national », ne dort pas même s'il est tenu sous contrôle. Enfin, en plus d'une bonne et belle langue au service d'objets pas toujours faciles à manœuvrer, voilà bien un autre charme de la lecture de Tocqueville que cet auteur ne soit jamais désincarné, qu'il reste humain ou capable de compassion ou d'admiration. Mais, par-dessus tout, il semble vraiment obsédé par le regret que les révolutions fassent perdre beaucoup de temps.

qu'il y en eût jamais de plus sots ; ils ne surent ni se passer du suffrage universel, ni s'en servir. »

¹ Inédit cité par Raymond Aron, *op. cit.*, p. 248.

VI

[Retour à la table des matières](#)

Était-ce l'effet d'une santé déjà chancelante, cet auteur d'un premier livre salué comme un chef-d'œuvre s'inquiétait 20 ans plus tard de l'accueil qui serait fait à son second grand ouvrage ? Ou plutôt la crainte par avance d'une déception face à une critique méfiante, sinon défavorable ? Après une nuit d'insomnie, il confiait à sa femme : « Je me disais que les idées de mon livre étaient de nature à ne plaire à personne ; que les légitimistes y verraient une peinture terrible de l'Ancien Régime et de la royauté ; les dévots, comme Corcelle, peu de sympathie pour l'Église ; les révolutionnaires peu de goût pour tous les oripeaux de la Révolution et que les seuls amis de la liberté se plairaient à sa lecture, et, de ceux-là, le nombre pourrait se compter sur les dix doigts ¹. »

Tocqueville s'inquiétait inutilement. Même ses adversaires politiques ou idéologiques rendirent hommage au caractère de l'homme et au talent de l'auteur. Dans son ensemble, la critique jugea le nouvel ouvrage d'une même classe que celle de la *Démocratie*. Quant aux amis libéraux, plus nombreux qu'il ne l'avait pensé, ils applaudirent fortement et plusieurs y lirent même un manifeste implicite contre les pouvoirs en place de l'autorité et de la richesse. Plus généralement, à sa gloire de théoricien empirique de la démocratie s'ajoutera celle du sociologue historique de la société politique européenne ².

Tocqueville, sociologue sans avoir cherché explicitement à le devenir, supporte allégrement le parallèle avec le fondateur de la sociologie, Auguste Comte, ou avec son créateur au début du siècle, Émile Durkheim. Avec Karl Marx, le contraste est encore plus fort, presque absolu ³. Il avait lu les socialistes français, Saint-Simon, Fourier, Louis Blanc, ainsi qu'Owen. En deçà de ces exigeantes études comparatives, il demeure intéressant de soulever rapidement la question de sa propre pensée sociale. En eût-il seulement une, car voilà bien un secteur qui ne semble pas très habité dans son système de pensée ? À ce point qu'il semble s'être à peine rendu compte de la révolution industrielle elle-même. Nous avons déjà eu

¹ Lettre inédite, cité par Jardin, *op. cit.*, p. 477.

² J.-P. Mayer dit pourquoi il lui semble que l'ouvrage est « le chef-d'œuvre d'Alexis de Tocqueville. D'une main sûre, il a brossé un tableau magistral qui sera consulté aussi longtemps qu'il y aura des Européens désireux de comprendre leur Histoire » (*op. cit.*, p. 117).

³ Sur la question de ces parallèles qu'on ne peut toucher ici que du bout de l'aile, nous devons nous contenter de quelques références utiles. D'abord les textes où il est question de Tocqueville dans Raymond Aron : *Essai sur les libertés* (Paris, Calmann-Lévy, 1965), chap. 1 et *Étapes de la pensée sociologique* (1967) : introduction et conclusion, deux chapitres et deux annexes ; auxquels livres, nous ajouterions deux petits manuels particulièrement utiles (et auxquels il a déjà été référé) : de Pierre Birnbaum, *Sociologie de Tocqueville* (1970), comportant une utile bibliographie et de Whitney Pope, *Alexis de Tocqueville : His Social and Political Theory* (1986), dont s'impose, ici, la troisième partie : « Comparison with Marx and Durkheim » (p. 77-133), contenant une bibliographie à jour d'ouvrages de sociologie en langue anglaise.

l'occasion de dire que, au moment du voyage en Amérique, les deux jeunes compagnons ne crurent même pas devoir visiter les centres industriels, déjà actifs, de Lowell au Massachusetts et de Pittsburgh en Pennsylvanie. Il est vrai qu'à certaines autres époques de sa vie et en d'autres lieux, Tocqueville fit montre de préoccupations sociales.

Dès 1835, le jeune auteur de la *Démocratie*, dont la première partie est à la veille de paraître, publie un « Mémoire sur le paupérisme » dans le cadre des *Mémoires de la Société académique de Cherbourg*. Cette méditation tocquevillienne sur la question sociale avait eu comme prétexte une récente loi des pauvres votée en Angleterre en février 1834. Ce mémoire est souvent associé à un autre qui parut dans le même temps sous le titre de « États social et politique de la France avant et après 1789 », que nous avons mentionné comme anticipation schématique de *L'Ancien Régime et la Révolution*. Tocqueville, qui n'avait pas été au premier rendez-vous de la civilisation industrielle aux États-Unis, verra de près, quelques années plus tard, le grouillement prolétarien des villes de « l'Angleterre noire », soumises à la domination d'une classe de riches manufacturiers. Et, dût-elle se poursuivre, cette évolution donnerait naissance à « la féodalité la plus dure, la plus impitoyable que le monde ait connue ». Du récit de ce séjour en Angleterre, J.-P. Mayer, comme toujours non parcimonieux dans ses éloges, écrit que « ses pages sur la misère de la classe ouvrière à Manchester rappellent en style et profondeur d'analyse les remarques de La Bruyère sur la condition des paysans au XVII^e siècle dans les *Caractères*. Elles annoncent, poursuit-il, le livre de Friedrich Engels sur la situation de la classe ouvrière en Angleterre, qui inaugure le marxisme ¹ ».

Des années passeront, remplies d'activités politiques et de tâches journalistiques, menant au grand événement de 1848. Parmi des textes de cette époque relevons celui portant le titre de « De la classe moyenne et du peuple », dégageant en la forme d'un manifeste les « trois moyens de venir au secours du peuple ² ». Voilà indiqué le moment de rappeler le discours le plus connu de Tocqueville, celui qu'il prononça à la Chambre des députés le 27 janvier 1848. La révolution, sociale cette fois, gronde depuis un certain temps ; d'aucuns la pressentent, plusieurs la craignent mais sans trop y croire. Tocqueville l'annoncera, un mois à l'avance, du haut de la tribune, ne se faisant pas faute, d'ailleurs, d'assombrir le tableau pour faire choc. De cet avertissement à la prophétique on ne cite guère que les apostrophes célèbres, fortement soulignées par les réactions de la Chambre : « Je crois que nous nous endormons à l'heure qu'il est sur un volcan (Réclamations), j'en suis profondément convaincu. (Mouvements divers) [...] ».

¹ Introduction, *Œuvres complètes*, V, vol. 1, *Voyages en Sicile et aux États-Unis*, p. 25.

² Sur la couverture d'une liasse de documents (dont celui-ci), Tocqueville griffonna le commentaire qu'il allait « rechercher tous les moyens d'améliorer le sort des classes inférieures », ce qui sera « désormais la grande et nécessaire étude des gouvernements » (*Œuvres complètes*, III, vol. 2, p. 734).

Mais, pour Dieu, changez l'esprit du gouvernement, car, je vous le répète, cet esprit-là vous conduit à l'abîme (Vive approbation à gauche)¹. »

Mais, par-delà l'événement prédit et se produisant, un discours subséquent, du 12 septembre 1848, devant l'Assemblée constituante est, par son contenu, davantage révélateur de sa philosophie socio-politique. L'orateur s'exprima sur les difficiles compatibilités entre les libertés individuelles et la garantie d'un bien-être collectif. N'en relevons que la finale : après avoir tenté de démontrer « ce que la révolution française a voulu faire » et « ce que nous devons faire nous-mêmes », l'orateur pose la question : « Y a-t-il là du socialisme ? Non, il n'y a pas de socialisme, il y a la charité chrétienne appliquée à la politique ; il n'y a rien là... (Interruption) Oui, la révolution de février doit être chrétienne et démocratique ; mais elle ne doit pas être socialiste. Ces mots résument toute ma pensée, et je termine en les prononçant (Très bien ! Très bien !)². »

Tocqueville se faisait fort de démontrer que le socialisme ne présentait pas de titre légitime à prétendre parachever l'œuvre de la Révolution française. À ce « libéral d'une espèce nouvelle », la lutte des classes paraissait, avant toutes choses, le résultat de mauvaises politiques ; et, pour sa part, les socialistes l'inquiétaient bien moins par leurs attaques contre le droit de propriété que par l'impératif de centralisation de leurs politiques. C'est une excellente façon de définir le libéralisme de Tocqueville « devant la démocratie », par contraste avec celui de Constant (« d'opposition ») ou de Guizot (« de gouvernement »), puisque la relativité des termes libéralisme et démocratie aide à les préciser l'un par l'autre³. Par ailleurs, il peut devenir tentant de tirer ce libéralisme-là du côté du libéralisme économique d'aujourd'hui. Ce libéralisme, le jeune Tocqueville, venant tout juste de franchir la frontière canadienne à l'automne de 1831, n'en avait-il pas exprimé l'axiome politique fondamental dans une lettre au président d'une université américaine : « Le plus grand soin d'un bon gouvernement devrait être d'habituer peu à peu les peuples à se passer de lui⁴. »

Des critiques qui pratiquent assidûment le Tocqueville des *Œuvres complètes* nous mettent toutefois en garde contre de telles facilités. « En effet, écrit l'un d'eux, il n'y a pas chez Tocqueville une vérité de la société, qui serait celle du marché, et

¹ *Ibid.*, p. 750-751, 758.

² *Alexis de Tocqueville : égalité sociale et liberté politique*, textes choisis et présentés par Pierre Gibert, avec une préface de René Rémond, Paris, Aubier-Montaigne, 1977, p. 207-208. Giovanni Sartori faisait opportunément remarquer que, si Tocqueville attribuait le despotisme démocratique au socialisme de 1848 et la part non despotique de la démocratie au libéralisme, « il faut se rappeler que le mot "socialisme" avait à son époque un sens plus politique qu'économique, et impliquait une déclaration de guerre au libéralisme, une défense acharnée de la primauté de l'État sur l'individu » (*Théorie de la démocratie*, Paris, Librairie Armand Colin, 1973, p. 281).

³ Comme l'a fait Pierre Manent, aux chap. X, VII et IX de son *Histoire intellectuelle du libéralisme*, Paris, Calmann-Lévy (Collection « Pluriel »), 1987.

⁴ *Œuvres complètes*, V, vol. 1, p. 89-90.

un mensonge de l'État politique, qui serait celui de la démocratie¹. » Selon un autre auteur, « Tocqueville n'a donc aucun penchant pour l'État minimal, et la sagesse ne consiste pas pour lui à cultiver son jardin » ; il n'y a pas lieu de chercher chez lui « un chantre des vertus du marché² ». Tocqueville mérite davantage que la réponse qu'on peut faire, à partir de ses textes, à des questions ponctuelles de notre actualité contemporaine. Notre sociologue avait un sens aigu des diverses virtualités que peut présenter toute situation sociale³.

VII

[Retour à la table des matières](#)

Convient-il, en concluant cette initiation à la pensée de Tocqueville, de faire écho à sa renommée de grand visionnaire⁴ ? On devrait pouvoir démontrer, à moindre risque, sa permanente actualité. Parfois des critiques signalent, non sans une pointe de malice, que ses prophéties, à lui, se sont réalisées tandis que celles de Marx..., pour ne pas parler des grandioses visions de Saint-Simon ou de Comte... Nous estimons qu'il n'est nul besoin d'invoquer son « prophétisme » pour rendre justice à de sages observations sur les courants politiques de son époque, ainsi qu'à de pénétrantes et novatrices réflexions sur le passé. En langage plus prosaïque, on dirait aujourd'hui qu'il fut un bon prédicteur ou prévisionniste, employant ce procédé séquentiel classique sans s'imposer de le formaliser : telle situation étant posée et tels facteurs, correctement dégagés, si les tendances se maintiennent ou s'accroissent, il s'ensuivra que... Ce ne serait déjà pas si mal, surtout si l'on se livrait, sur ce plan, à un tableau comparatif des performances prévisionnistes des autres penseurs de son siècle.

Il importerait encore de distinguer des prédictions précises sur des événements à venir du dégagement de tendances irréversibles à plus ou moins long terme. Ainsi, pour ne s'en tenir qu'aux deux exemples les plus fréquemment cités, prédire en conclusion de la *Démocratie I* (1835) que « chacun d'eux (Le Russe et l'Américain) semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde », ce qui exactement se produira 110 ans plus tard, n'est pas d'une même *préscience* qu'annoncer le 27 janvier 1848, avec un mois d'avance, que le vent révolutionnaire soufflera bientôt sur Paris. D'ailleurs, ces deux idées en particulier étaient alors largement répandues

¹ François Furet, même référence qu'à la note 25, p. 828.

² Françoise Mélonio, Édition Laffont (« Bouquins »), p. 423-424.

³ C'est la conclusion à laquelle aboutissait Jack Lively, *The Social and Political Thought of Alexis de Tocqueville* (Clarendon Press, Oxford, 1962, p. 253). Voir en particulier le chapitre sur la « social democracy », précédant celui sur la « political democracy ».

⁴ Ainsi Xavier de la Fourrière, *Alexis de Tocqueville*, Paris, Librairie académique Perrin, 1981, p. 188, 203-207.

chez les contemporains, mais la marque Tocqueville leur a conféré, à l'époque, une singulière force d'expression qui frappa et devait durer.

C'est sans doute dans le discernement des tendances sociales de fond et à long terme que Tocqueville révélait la lucidité la plus aiguë du type, par exemple, de l'attraction irrésistible pour la démocratie (sinon sa montée irrésistible), de l'avènement de l'ère des masses, portant en corollaire les freinages de l'individualisme collectif, ou du paradoxe croissant entre la zone d'autonomie individuelle s'élargissant et l'interposition d'un État s'installant seul arbitre possible des groupes sociaux et de leurs membres, etc. Bref, sans engager plus qu'il n'est nécessaire sur ce point la crédibilité de l'auteur, on pourrait décerner au sociologue de l'avenir la formule, que Friedrich Schlegel appliquait à l'historien, celle de « prophète rétrospectif¹ ». N'était-ce pas, au fond, la raison du malentendu entre le Tocqueville prophétique et ses lecteurs contemporains lui faisant un inutile excès d'honneur² ?

Avant de conclure nous avons hésité à faire état d'un document très spécial de Tocqueville, intitulé « Mon instinct, mes opinions ». Il a été découvert par Antoine Rédier qui avait l'habitude de fouiller dans des papiers griffonnés et devenus inutiles, que Tocqueville — dont l'épouse était anglaise — barrait d'un mot définitif *rubbish*. Par hasard, il découvrira le document en question chez un marchand d'autographes. Nous avons longuement cité plus haut un important texte autobiographique de Tocqueville³, et il nous paraît finalement que cette note, destinée à nul autre qu'à lui-même, complète la connaissance de notre auteur — qui a dû, d'ailleurs, jeter bien d'autres griffonnages au rebut...

Bien que l'estimant curieux, Jardin traite le document comme authentique sans laisser entendre qu'il puisse s'agir d'un faux ou d'une supercherie⁴. Ce texte, qui daterait de cinq à six ans après la publication de la *Démocratie*, revêt une importance particulière du fait qu'il enregistre les motivations profondes et secrètes d'un écrivain, la main, pour ainsi dire, sur sa conscience. Et c'est bien ce qu'il avoue d'abord dans un paragraphe de cinq lignes où il se justifie de rechercher « sincèrement où sont *mes instincts fondamentaux* et *mes principes sérieux* » (ces deux italiques étant, littéralement, des traits tracés de sa main).

Suit l'affirmation principale, détachée en un paragraphe d'une unique et courte phrase : « J'ai pour les institutions démocratiques un goût de tête, mais je suis

¹ L'auteur de *La philosophie de l'histoire* (1879) est cité par Mayer, *op. cit.*, p. 118.

² J.-P. Peter va même jusqu'à se demander : « Faut-il en déduire [...] que Tocqueville ait été à ce point en avance sur son temps, qu'il soit resté incompris ? », p. 15.

³ Voir la citation de la note 19, aux pages 155 et 156. [Édition électronique, ce même chapitre, II, paragraphe « J'habitais un pays... » note 1, (MB)]

⁴ Jardin, *op. cit.*, p. 281. Le texte se trouvait au verso de notes griffonnées en vue d'un discours. Il a été égaré par la suite et nous n'en avons pas d'explication. Mais Rédier en avait fourni un fac-similé dans son livre, *Comme disait Monsieur de Tocqueville*, p. 47.

aristocratique par l'instinct, c'est-à-dire que je méprise et crains la foule. » Un premier puis un deuxième paragraphe brefs vont être ponctués par une même expression insistante :

J'aime avec passion la liberté, la légalité, le respect des droits, mais non la démocratie. Voilà le fond de l'âme.

Je hais la démagogie, l'action désordonnée des masses, leur intervention violente et mal éclairée dans les affaires, les passions envieuses des basses classes, les tendances irrégulières. Voilà le fond de l'âme.

Enfin cette dernière confidence, toujours à soi-même :

Je ne suis ni du parti révolutionnaire ni du parti conservateur. Mais, cependant et après tout, je tiens plus au second qu'au premier. Car je diffère du second plutôt par les moyens que par la fin, tandis que je diffère du premier tout à la fois par les moyens et la fin.

La liberté est la première de mes passions. Voilà ce qui est vrai.

Nous avons devant les yeux le texte lapidaire d'un Tocqueville se considérant lui-même au tréfonds de sa conscience, et non pas le Tocqueville comme produit d'une histoire singulière, comme dans le texte de sa lettre à Reeve, l'ami britannique. Ce document va plus loin, tout en étant plus court. Il contient des affirmations qui seraient peu avouables à autrui : mépris et crainte de la foule, amour de ses manifestations mais non de la démocratie, haine de la démagogie que permettent les masses, plus grande proximité du parti conservateur que du parti révolutionnaire. Mais aussi, ce qui peut-être sauve tout, en rééquilibrant l'ensemble : « La liberté est la première de mes passions. Voilà ce qui est vrai. » Si, par hypothèse peu vraisemblable, il s'agissait d'un faux, ce serait bien dommage car nous avons là un extraordinaire exercice de sincérité de la part d'un auteur fort exigeant et n'appartenant pas à la catégorie des écrivains d'état d'âme. Cette note, bien sûr, n'augmente ni n'entame l'intérêt de l'œuvre ou l'estime pour l'homme : elle nous aide seulement à comprendre la division intime d'une personne singulière que sa profonde réflexion politique devait recomposer incessamment.

Un seul chapitre tentait de faire quelque peu CONNAÎTRE Tocqueville dans quelques-uns des éléments les plus marquants de sa production intellectuelle, en espérant que cette espèce de hors-d'œuvre volontaire à la toute fin ait stimulé le goût d'en savoir davantage. Il n'était nullement suggéré de devoir passer, comme nous l'avons fait, par ce qu'André Jardin avait intitulé « l'interlude canadien ». Ce très bref séjour au Bas-Canada aura eu, en définitive, une importance mineure, quoique non négligeable, dans l'ensemble de l'œuvre tocquevillienne. Le recours fréquent à des textes clés ou synthétiques de l'auteur a permis une première *pénétration* dans l'intention écrite de l'auteur. Exégètes et commentateurs

spécialistes furent aussi appelés à la rescousse pour *l'exploration* nécessaire à l'approche d'une œuvre riche et dense, mais nullement opaque.

Les célébrations des bicentenaires des grands millésimes de 1776 et 1789 ont, pour une part, contribué au regain, déjà en cours, des grandes œuvres, *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution*. Quel autre auteur a pu voir deux de ses œuvres politiques ainsi associées aux deux grandes révolutions qui ouvrent l'époque que les manuels d'histoire qualifient de contemporaine ? Cette interrogation n'est pas soulevée dans l'intention de lancer un développement tardif sur la modernité de l'œuvre. Prenons un sentier de traverse en nous demandant plutôt si notre auteur ne souffrirait pas « aujourd'hui d'un excès de gloire ¹ ». Car, des extraits de ses textes dits prophétiques paraissent usés, jusqu'à la gloire justement.

Mais observons tout de même, selon l'opportune remarque de Françoise Mélonio, que « Tocqueville ne figure pas parmi les saints chromés de notre démocratie : il n'y a jamais eu "d'année Tocqueville" [...]. Aujourd'hui encore, la lecture de Tocqueville reste le plus souvent en France une aventure individuelle, une aventure hors programme, au hasard d'une amitié ou du livre aperçu sur un rayon. On le cite plus qu'on ne le lit [...]. Il n'y a pas de "testament" tocquevillien ni d'école tocquevillienne ou tocquevillâtre, gardienne sourcilleuse d'une orthodoxie [...]. La séduction de Tocqueville est là, dans cet appel inlassablement répété, à construire, ensemble, la démocratie bien tempérée ² ». La relative vogue actuelle ne tend pas à se pervertir en culte.

Ni philosophe, ni historien, ni sociologue patenté (du moins d'après les stricts critères courants) et, en définitive, si peu économiste, cet homme a élaboré son œuvre à un carrefour de pensée, où traversent les deux voies passé-présent et aristocratie-démocratie. En effet, plutôt un homme-carrefour qu'un homme-orchestre. L'étiquette lui convenant le moins mal serait celle de *publiciste* ou de spécialiste de la chose publique, chez qui le *political scientist* et le *politologue* (ou *politiste*) d'aujourd'hui aiment se reconnaître. De Tocqueville, ils se plaisent volontiers à remonter, en passant par Montesquieu, Bodin et Machiavel, la tradition de l'étude du politique en tant que tel.

Dans la mesure où il existe, le retour de popularité dont jouit l'œuvre tocquevillienne serait, selon un critique récent, le fait d'un « courant d'idées néo-libérales, à la recherche de racines historiques ³ ». Si c'était le cas (les apparences bibliographiques ne manquant pas), serait-ce si grave ? Ou encore, demandons-

¹ Question qui ouvre l'article de François Bourricaud, « Les "convictions" de M. de Tocqueville », *The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville*, vol. 7, 1985-1986, p. 105.

² Édition Laffont (« Bouquins »), p. 425.

³ Antoine Leca, *Lecture critique d'Alexis de Tocqueville*, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 1988, p. 745. L'auteur parle même de « l'allure d'une opération politique, voire d'une tentative de récupération » (*ibid.*, p. 744).

nous si l'indice d'ambiguïté idéologique ne serait pas plus élevé du côté, par exemple, de monsieur Constant ou de monsieur Guizot que de celui de monsieur de Tocqueville. Ce ne serait certes pas une raison pour ausculter sans fin les deux « bois morts » de cette œuvre¹, car, étant donné tous les risques que l'auteur a pris sur l'avenir, le bilan tocquevillien pourrait être bien plus négatif. D'autant plus que toute lecture critique révèle les surgeons d'au moins trois « rameaux vifs² », — ceci pouvant compenser largement cela ? Ni alibi, ni modèle, il reste que cette œuvre est avant tout un élargissement de perspectives, à partir desquelles les utilisateurs doivent opérer, dans la suite, leurs focalisations propres sur les objets spécifiques de leur choix. S'il est de rares penseurs pour toutes les époques (Tocqueville en est un), ils ne le sont jamais en tout, et encore moins pour toutes les questions qui surgissent après eux.

Les esprits occidentaux de cette fin de siècle sont autant que jamais inquiets des aires étroites de la démocratie à travers le monde et, là où elle existe, plus encore de ses caractères imparfaits et de ses situations de précarité. Il n'est que naturel de retourner à un auteur qui, passionné de liberté, a cherché, selon notre jargon sociologique, les présupposés fonctionnels d'une démocratie accessible mais réelle, relative mais praticable. Nous avons cité à bon escient, au début et à la fin de ce chapitre, deux textes de Tocqueville où il explicite, à un confident puis à lui-même, ses convictions profondes. Nous sommes avertis, tout en devant reconnaître, avec François Bourricaud, que « Tocqueville n'a jamais élucidé complètement les présupposés de sa politique. C'est un "homme de conviction". Mais a-t-il la *philosophie* de ses "convictions" ³ » ? Transposons plutôt : Ne nous reste-t-il pas à établir la philosophie politique de nos propres convictions ?

Ce même critique récent, qui s'est appliqué à montrer davantage certaines limites que les virtualités de la pensée de Tocqueville, y voit « moins "le penseur de la modernité" qu'un "descendant attardé" de deux courants qui s'achèvent avec lui, celui du Libéralisme aristocratique et celui des Doctrinaires ». Et il continue : « Ce "libéral d'une espèce nouvelle" [...] a été au fond l'ultime représentant d'une lignée mourante qui n'a point laissé de descendance⁴. » Voilà bien une assertion pour le moins discutable. Constatons plutôt que Tocqueville ne vieillit pas si mal et se laisse moins oublier que nombre de ses contemporains plus illustres que lui.

¹ « En premier lieu, la prédiction égalitaire n'a pas été vérifiée, ni au point de vue social, ni surtout au point de vue politique [...]. En second lieu, il s'est trompé en annonçant l'avènement universel de la démocratie et en enterrant trop vite l'aristocratie » (*ibid.*, p. 737, 739).

² « Sa méthode continue à inspirer la sociologie moderne. La partie historique de son œuvre a permis de conceptualiser de façon nouvelle l'histoire de la Révolution française [...]. Sa pensée proprement politique compte elle-même du bois vif [...] : alors même qu'ils ne seraient pas liés au phénomène démocratique, le développement de l'État-providence et le totalitarisme idéologique ont redonné consistance à ses inquiétudes sur le devenir de la liberté dans nos sociétés contemporaines » (*ibid.*, p. 741-743).

³ François Bourricaud, article cité, p. 77.

⁴ Leca, *op. cit.*, p. 747, 748.

Pour la résonance contemporaine de leur pensée politique, lit-on aujourd'hui Staël et Constant, Royer-Collard et Guizot, Rémusat et Prévost-Paradol ? Qui peut encore souffrir la comparaison avec Montesquieu et Rousseau, Marx et Comte, Mill et Bryce, Weber et Durkheim ?

Index

[Retour à la table des matières](#)

A

Acton (lord)
Adams, John Quincy
Ajzenstat, Janet
Ampère, André-Marie
Ampère, Jean-Jacques,
Aron, Raymond
Aylmer (lord)

B

Baillargé, François
Balfour (lord)
Bardoux, Jacques
Barrot, Odilon
Baudet, Henri
Bazin, René,
Beaumont, Gustave de
Beaumont, Jules de
Belvèze (commandant de)
Birnbaum, Pierre
Bodin, Pierre
Boesche, Roger
Boétie, Étienne de la
Boileau
Bonaparte, Jérôme-Napoléon
Bonnefous, Édouard
Borden, Robert
Bourassa, Henri
Bourricaud, François
Bouthillier, Guy
Braudel, Fernand
Brisson, Pierre

Bruchési, Jean
Bryce, James
Buller, Charles

C

Cameron, Christina
Carlyle, Thomas
Cartier, Georges-Étienne
Catherine II de Russie
Cavaignac, Eugène
Cavour, Camille Benso de
Chabrol-Chaméanne, Ernest de
Chapal, Jacques
Charles X
Chateaubriand, François René de
Chauveau, P. J. O.
Chevallier, Jean-Jacques
Cheverus, Mgr de
Cobden, Richard
Cochin, Augustin
Cockburn, James Patterson
Colbert, Jean-Baptiste
Colborne, John
Combes, Émile
Comte, Auguste
Constant, Benjamin
Cooper, Fenimore
Corbett, P. E.
Corcelle, Francisque,
Couillard, Charles
Cousineau, Jacques, sj.
Crick, Bernard
Custine, A. de

D

Dafée, John W.
 Dansereau, Pierre
 David, Louis
 De Gaulle, Charles
 Demers, abbé Jérôme
 Demongeon, Albert
 Dessaulles, Louis-Antoine
 Désy, Jean
 Dion, Stéphane
 Dorchester (lord)
 Dudevant, Maurice (alias Maurice Sand)
 Duhamel, Georges
 Duhamel, Olivier
 Duponceau
 Durham (lord)
 Durkheim, Émile
 Duroselle, Jean-Baptiste
 Duverger, Maurice
 Duvergier de Hauranne, Ernest
 Duvergier de Hauranne, Prosper
 Duvernay, Ludger

E-F

Elgin (lord)
 Engels, Friedrich
 Falardeau, Jean-Charles
 Farley, Paul-Émile
 Fichte (Johann Gotlieb)
 Forbin-Janson, Mgr
 Forest, Pierre-Gerlier
 Forsey, Eugène
 Fourier, Charles
 Fournière, Xavier de la
 François-Poncet, André
 Frédéric II de Prusse
 Froidevaux, H.
 Furet, François

G

Galarneau, Claude
 Garneau, François-Xavier

Gaspé, Philippe Aubert de
 Gibert, Pierre
 Goguel, François
 Gonthier, Caslas (alias Raphaël Gervais)
 Grancey (Madame de)
 Grant, G. L.
 Greimas, Julien
 Guitry, Sacha
 Guizot, François

H

Halévy, Daniel
 Halévy, Élie
 Hamelin, François-Xavier
 Hare, John
 Hébert, Pierre
 Heine, Henri
 Hoffmann, Stanley
 Hugo, Victor
 Humbolt, Alexandre de

J-K

Jardin, André
 Jouvenel, Bertrand de
 Julien, Claude
 Kergorlay, Louis de

L

Labrie, Jacques,
 La Bruyère
 Lacordaire
 Lacour-Gayet, Robert
 Lacoursière, Jacques
 La Fayette (marquis de)
 La Fayette (Clémentine de)
 Lamarche, Gustave
 Lamartine, Alphonse de
 Lamb, Kaye
 Lamberti, Jean-Claude
 Lancelot, Alain
 Lanctôt, Gustave
 Landowski, Éric

LaRochefoucauld-Liancourt

Laurendeau, André

Laureys, Henri

Laurier, Wilfrid

Leca, Antoine

Leclercq, Jean-Michel

Lefèbvre, Georges

Le Lannou, Maurice

Lemire, Maurice

Lestres, Alonié de (alias Lionel Groulx) **N-O**

Le Sueur (abbé, précepteur)

Liebich, André

Lincoln, Abraham

Lively, Jack

Louis XV

Louis XVI

Louis XVIII

Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III)

Louis-Philippe d'Orléans

Lyautey, Louis Hubert Gonzalve

M

Machiavel

Madariaga (Salvador de)

Malesherbes

Malherbe

Malraux, André

Marient, Pierre

Marchal, Georges

Marmier, Xavier

Marx, Karl

Maulevrier (comte de)

Mayer, J.-P.

Mc Innis (Edgar)

Meilleur, Jean-Baptiste

Melonio, Françoise

Ménard, Jean

Mérimée, Prosper

Metternich

Meynaud, Jean

Michelet, Jules

Mill, John Stuart

Molé (comte de)

Mondelet, Charles

Mondelet, Dominique

Monière, Denis

Montaigne

Montalembert (comte de)

Montcalm (marquis de)

Montesquieu

Morin, Auguste-Norbert

Napoléon I

Neilson, John

Neuville, Hyde de

Nevers, Edmond de

Newman, Edgar Léon

Nicolas, H. G.

Owen, Robert

Ozanam, Frédéric

P-Q

Papineau, Louis-Joseph

Parent, Étienne

Pavie, Théodore

Peter, Jean-Pierre

Pierson, George Wilson

Pisier, Évelyne

Platon

Polignac, Jules de

Pompidou, Georges

Pontois, Charles-Édouard de

Pope, Whitney

Portes, Jacques

Power(s), John

Prescott (gouverneur)

Prévost-Paradol, Lucien-Austale

Proulx, Jean-Pierre

Provencher, Jean

Quiblier (J. V. abbé)

Quinet, Edgar

R

Rain, Pierre

Rameau de Saint-Père, Edme
 Raudot, Claude
 Raynal, Guillaume
 Récamier (Madame)
 Rédier, Antoine
 Reeve, Henry
 Rémond, René
 Rémusat, Charles de
 Renan, Ernest
 Renouvin, Pierre
 Revel, Jean-François
 Ribot, Alexandre
 Richard (abbé)
 Richter, Melvin
 Riel, Louis
 Rinfret, Fernand
 Rosanvallon, Pierre
 Rousseau, Jean-Jacques
 Roy, André
 Roy, Philippe
 Royer-Collard, Pierre-Paul
 Rumilly, Robert

S

Sainte-Beuve
 Saint-Simon (comte)
 Sand, George
 Sartori, Giovanni
 Say, Jean-Baptiste
 Schlegel, Friedrich
 Schleifer, James T.
 Schlumberger, Jean
 Senior, Nassau
 Seydoux, Roger
 Shafer Boyd
 Siegfried, André
 Siegfried, Jules
 Simard, Sylvain
 Simcoe (lord)
 Sorel, Albert
 Sorel, Georges
 Soward, F. H.
 Spencer, Herbert
 Spencer, J. C.

Staël (madame de)
 Stoffels, Charles
 Sulte, Benjamin
 Sylvain, Philippe

T

Taché, Étienne-Pascal
 Taschereau, Jean-Thomas
 Thierry, Augustin
 Tocqueville, Alexis
 Tocqueville, Hervé-Bonaventure (père)
 de,
 Tocqueville, Hippolyte (frère) de
 Tocqueville, Louise (mère) de
 Tocqueville, Mary (épouse) de
 Todorov, Tzvetan
 Trépanier, Robert
 Trudel, Jean
 Tupper, Charles
 Turcotte, Edmond

U-V

Underhill, Frank H.
 Vallée, Jacques
 Vaugeois, Denis
 Vidal de la Blache (Paul)
 Vigeant, Pierre
 Viger, Denis-Benjamin
 Vigny, Alfred de
 Villeneuve, Cardinal J. M. R.
 Volney, Constantin de

W-Y

Wakefield, E. G.
 Wallot, Jean-Pierre
 Walters, Ronald G.
 Walton, F. P.
 Weber, Max
 Weinmann, Heinz
 Wylie, Laurence
 Yon, Armand